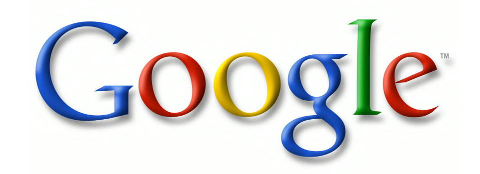


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

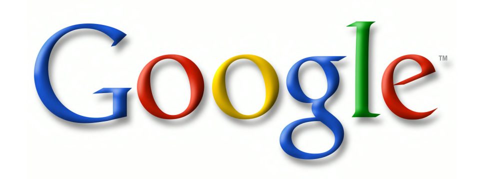
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

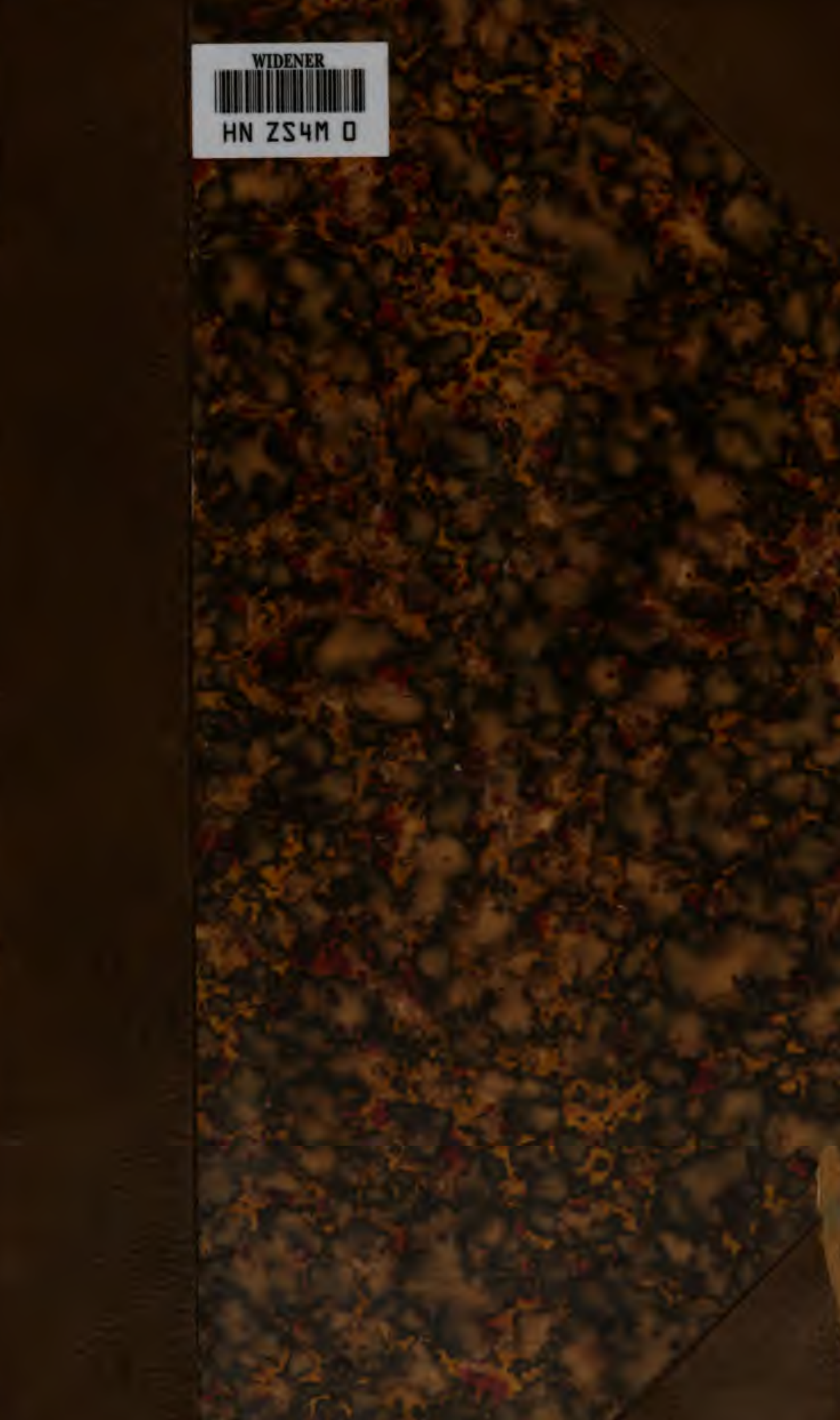
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

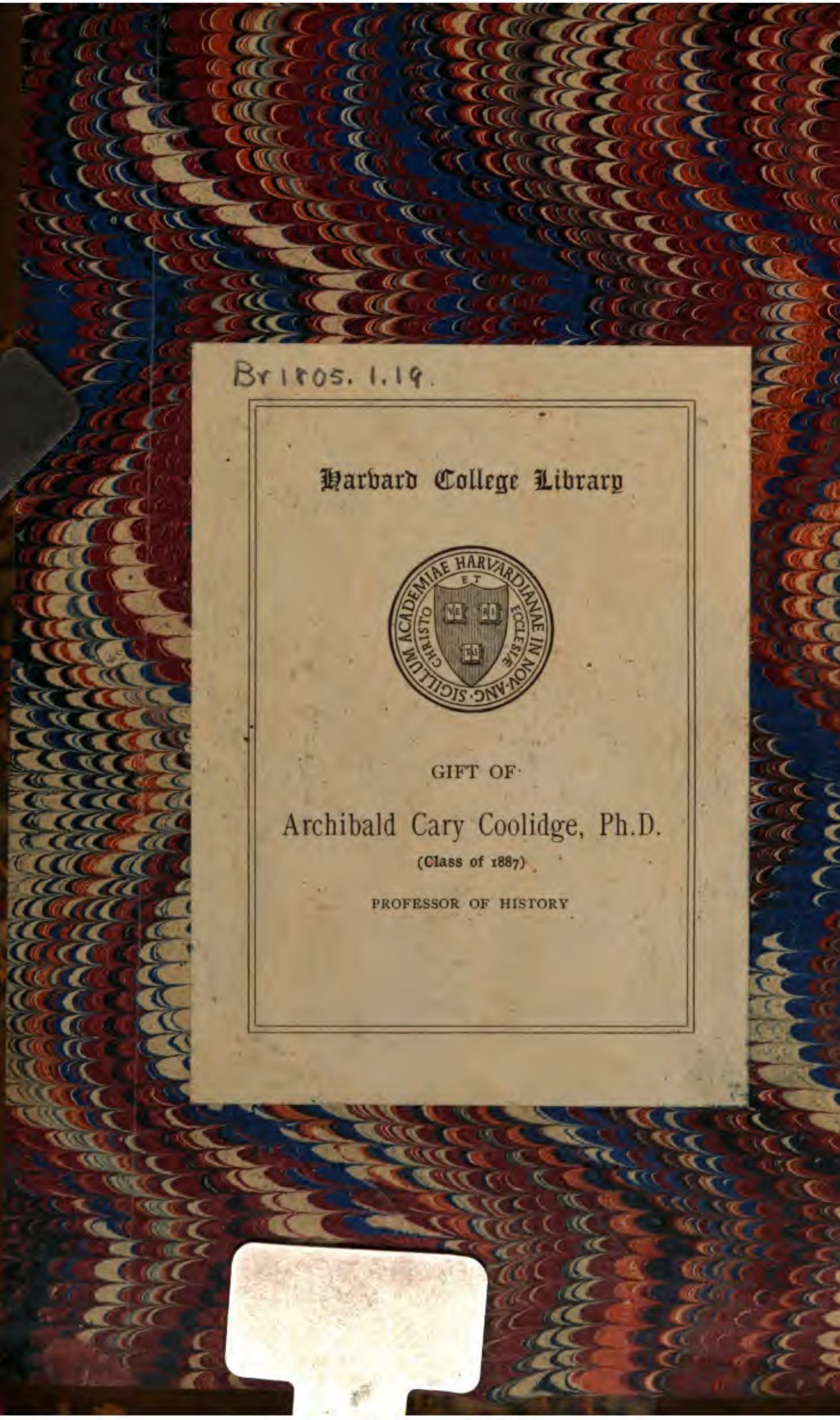
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


WIDENER
HN ZS4M 0



GIFT OF
Archibald Cary Coolidge, Ph.D.
(Class of 1887)
PROFESSOR OF HISTORY



ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
82
PARIS VI ARROND.
LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS
ETRANGERS

COLLECTION
DES MÉMOIRES

RELATIFS

A LA REVOLUTION D'ANGLETERRE, 19

MÉMOIRES DE JACQUES II, TOME I.

James II.

PARIS, IMPRIMERIE DE A. BELIN,
Rue des Mathurins St.-Jacques, n°. 14.

MÉMOIRES

DE JACQUES II.

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ BÉCHET AINÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, N°. 57;

A ROUEN,

MÊME MAISON DE COMMERCE,

RUE GRAND-PONT, N°. 73.

1824.

nistre de Savoie en Angleterre, qui les fit passer à Livourne, d'où ils furent envoyés en France. Jacques les déposa, quelques mois avant sa mort, au collége des Jésuites Écossais de Paris, entre les mains de Louis Inès, principal de ce collége, si souvent rappelé dans les écrits de Voltaire sous le nom du *Jésuite Inès*. Ces manuscrits, qu'une note trouvée dans les papiers de M. Fox porte à dix volumes de mémoires et quatre de lettres, demeurèrent, après la mort de Jacques, au collége écossais; ils y ont été vus, par différentes personnes, couverts d'une magnifique reliûre aux armes de la Grande-Bretagne. A l'époque où la révolution française commença à menacer les établissemens de ce genre, on fit passer les manuscrits à Saint-Omer, d'où ils devaient être envoyés en Angleterre. Ils furent confiés, en attendant, à un Français, ami de M. Stapleton, principal du collége des Jésuites à Saint-Omer, et cachés par lui dans son cellier; mais avant qu'on pût trouver une occasion pour les embarquer, le dépositaire fut mis en prison comme suspect; sa femme, effrayée d'un pareil dépôt, commença par détruire cette reliûre, plus que suffisante pour motiver alors contre le receleur les plus dangereuses accusations, et transporta les papiers à sa maison de campagne, où ils furent enterrés dans son jardin; mais bientôt son effroi croissant avec la terreur qui pesait sur la France, elle les brûla. Ainsi périt la source originale des renseignemens les plus précieux qu'on pût avoir sur les mouvemens intérieurs de la cour d'Angleterre depuis l'époque de la restauration.

Cependant toutes les traces n'en furent pas effacées; le manuscrit des *Mémoires de Jacques II*, trop volumineux, sans doute trop informe, et peut-être aussi trop sincère, avait subi, on ne sait pas bien par quels ordres ni dans quelle intention, une nouvelle rédaction, où des morceaux entiers, transcrits textuellement sur le manuscrit original, se liaient à d'autres portions extraites soit des mémoires, soit des lettres, de manière à former un corps d'ouvrage complet et suivi, contenant la vie de Jacques II depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Après la mort de la duchesse d'Albany, ce dernier manuscrit, demeuré entre les mains des héritiers de Jacques II, passa, ainsi que les autres papiers de la maison de Stuart, dans celles d'un abbé Waters, procurateur général des Bénédictins Anglais, à qui la duchesse les avait légués par son testament. Le roi actuel d'Angleterre, alors prince de Galles, fit entamer à Rome, en 1804, une négociation avec l'abbé Waters pour obtenir la possession de ces papiers, que celui-ci consentit à céder pour une pension viagère, dont il ne toucha que le premier paiement, car il mourut presque aussitôt après l'avoir reçu. La guerre et d'autres circonstances empêchèrent long-temps le transport des papiers, qui n'arrivèrent qu'en 1810 en Angleterre, où ils furent déposés à la bibliothèque de Carlton-House. C'est de là qu'a été tiré le manuscrit que fit imprimer en 1816 le docteur Clarke, chapelain de Carlton-House, et bibliothécaire du prince de Galles, alors prince régent, et dont nous donnons ici la traduction.

L'époque de la rédaction de ces Mémoires est de-

meurée incertaine. Il n'y a pas lieu de douter cependant que la dernière partie, du moins à compter de l'année 1688 inclusivement, n'ait été rédigée après la mort de Jacques, et même de la Reine; la preuve en existe dans une phrase du manuscrit, où, à l'occasion de la naissance du prince de Galles, on parle de la ressemblance que ce prince acquit en grandissant avec *le feu roi son père et la feue reine sa mère;* on y trouve même, à compter de l'année 1685, plusieurs corrections interlinéaires de la main du fils de Jacques, connu en France sous le nom du chevalier de Saint-George : ce qui indiquerait que toute cette partie a été rédigée sous ses yeux et par ses ordres. Enfin, dans les papiers déposés à Carlton-House, se trouve enregistré l'autorisation ou l'ordre donné en 1707 par ce même chevalier de Saint-George à Louis Inès de transporter à Saint-Germain, pour quelques mois, la portion des mémoires et autres manuscrits de Jacques II relative à l'année 1678 et suivantes, pour y être, dit le prince, *examinés et parcourus par les personnes que nous nommerons à cet effet.* On pourrait inférer de là qu'on s'occupait alors de cette partie de la rédaction; mais il reste toujours à savoir si le travail a été commencé sous les yeux et par les ordres de Jacques, ou seulement après sa mort, et par les ordres de son fils. Un autre fait peut aider du moins les conjectures à cet égard. Il parut en 1735, à la suite et dans les preuves de l'Histoire de Turenne, par Ramsay (1), des *mémoires*

(1) Deux volumes in-4°., Paris 1735.

du duc d'York, contenant le récit de ses campagnes en France et dans les Pays-Bas : ce morceau, imprimé sur un manuscrit donné par Jacques lui-même au cardinal de Bouillon, se retrouve tout entier, à quelques différences près, que nous indiquerons tout à l'heure, dans le manuscrit de Carlton-House. Il est accompagné d'une préface écrite de la main du cardinal, et qu'on croit devoir transcrire ici.

PRÉFACE DU CARDINAL DE BOUILLON.

« Le roi d'Angleterre, Jacques II, m'ayant fait « l'honneur de me raconter, dans l'année 1695, plu- « sieurs particularités et quelques actions considé- « rables de la vie de feu M. de Turenne, mon oncle, « qui m'étaient inconnues, n'étant pas rapportées dans « les mémoires que j'ai de lui, écrits de sa propre « main, je pris la confiance de témoigner à ce prince « que j'étais bien fâché que mon profond respect « pour lui ne me permît pas de le supplier très-hum- « blement de vouloir, par l'amitié qu'il conservait « pour feu M. de Turenne, mettre par écrit, aux « heures qui lui seraient les moins incommodes, ces « particularités et ces actions, dont je n'avais aucune « connaissance; et je lui ajoutai que je prendrais la « liberté de demander cette faveur à tout autre qu'à « Sa Majesté, que je devais encore plus respecter « que la mémoire de feu M. de Turenne, que j'a-

« vais regardée, jusqu'à ce moment-là, comme la
« chose qui m'était la plus chère : sur quoi Sa Ma-
« jesté, par un effet tout particulier d'une bonté et
« générosité sans égale, me dit qu'elle me ferait avec
« joie ce plaisir, le plus tôt qu'il lui serait possible,
« en me confiant même que, comme elle avait déjà
« écrit en anglais, assez exactement par années, les
« mémoires de sa propre vie, elle en tirerait et tra-
« duirait en français tout ce qui concernerait les
« campagnes qu'elle avait faites dans l'armée de
« France, commandée par M. de Turenne, et de
« celles qu'elle avait faites ensuite aux Pays-Bas dans
« l'armée d'Espagne jusqu'à la publication de la paix
« des Pyrénées, et au rétablissement du roi Charles II
« son frère, sur le trône de la Grande-Bretagne. Je
« fus agréablement surpris le 27 du mois de jan-
« vier de l'année suivante 1696, lorsqu'étant allé à
« Saint-Germain-en-Laye rendre mes respects à ce
« grand et saint roi, il me mena dans son cabinet,
« où il me dit qu'il m'avait fait venir pour tenir
« la parole qu'il m'avait donnée l'année précédente,
« et me mit en même temps entre les mains ce
« présent livre, dans lequel il m'assura qu'il avait
« recueilli tout ce qu'il avait remarqué dans ses
« Mémoires, au sujet de feu M. de Turenne, de-
« puis l'année 1652 inclusivement jusqu'en 1660;
« qu'il m'en faisait un don avec plaisir, tant par rap-
« port à la mémoire de feu M. de Turenne, qu'il
« me dit lui devoir être toute la vie très-chère et
« très-précieuse, parce qu'il le regardait comme le
« plus parfait et le plus grand homme qu'il eût jamais

« connu, et le meilleur ami qu'il eût jamais eu, que
« par rapport à l'amitié dont il m'honorait en parti-
« culier; il me recommanda cependant de ne donner
« jamais, à qui que ce soit, durant son vivant, la
« lecture de ces Mémoires. Après avoir rendu à Sa
« Majesté mes très-humbles actions de grâces de ce
« bienfait, je lui promis d'exécuter ce qu'elle ve-
« nait de m'ordonner, et je l'ai très-fidèlement ob-
« servé tant qu'il a vécu. Ce don de la main d'un
« si grand roi me paraît si considérable et si hono-
« rable pour la mémoire de feu M. de Turenne, et
« pour toute notre maison, que dès ce jour-là,
« comme j'eus l'honneur de le dire à Sa Majesté en
« recevant d'elle ce précieux don, je pris la réso-
« lution de le substituer un jour à perpétuité à l'aîné
« de notre maison, et c'est ce que je fais aujourd'hui.
« Étant à Rome le 16 du mois de février de l'an-
« née 1715, y ayant, par un effet de la Providence
« divine, retrouvé ce précieux livre que je ne croyais
« jamais revoir.

« *Signé*, le cardinal de BOUILLON,
« Doyen du sacré collége. »

Cette préface nous apprend que le morceau imprimé sous le nom de *Mémoires du duc d'York* a été rédigé et traduit par Jacques lui-même; ce que confirme le manuscrit de Carlton-House, du moins quant à la rédaction. Ce morceau y est donné comme

tiré textuellement des mémoires originaux écrits de la main de Jacques. Il paraît donc positif qu'à la fin de 1695, époque où Jacques II entreprit pour le cardinal de Bouillon le récit de ses campagnes, la rédaction des manuscrits de Carlton-House n'était pas encore commencée; car Jacques se serait probablement servi, pour rédiger le manuscrit qu'il voulait donner au cardinal de Bouillon, de la même main qu'il eût employée pour le reste. On remarquera peut-être, comme une assez singulière circonstance, que ce manuscrit, perdu on ne sait comment, fut retrouvé en 1715 à Rome, où s'est également retrouvé depuis le manuscrit de Carlton-House avec les autres papiers de la maison de Stuart, sauf les mémoires originaux donnés au collége écossais. Cependant on n'en saurait rien inférer contre l'authenticité du manuscrit de Carlton-House. Il est évident que c'est là que se trouve la version originale dont le manuscrit du cardinal n'est que la traduction. D'abord ce dernier est plus exact pour les noms propres, ce qui donne lieu de penser que Jacques, supposé que la traduction fût de lui, la fit revoir par quelque secrétaire français; en second lieu, dans le manuscrit du cardinal, le duc d'York n'est jamais nommé qu'à la troisième personne, tandis que, dans la version du manuscrit de Carlton-House, il le nomme toujours à la première, fait d'autant plus remarquable que la troisième personne est toujours employée dans les autres morceaux empruntés aux manuscrits originaux; enfin le manuscrit de Carlton-House rapporte avec détail plusieurs circonstances,

entièrement personnelles au duc d'York, omises dans le manuscrit du cardinal. Tout indique donc la version de Carlton-House comme l'œuvre plus immédiate de Jacques, mais en même temps tout donne lieu de regarder la rédaction de cette partie de ses *Mémoires* comme un travail séparé, entrepris pour la première fois à la prière du cardinal de Bouillon, et tout-à-fait étranger à la rédaction complète dont il donna peut-être la première idée. On n'a rien de certain sur l'auteur de ce travail; quelques uns l'attribuent à Louis Inès; et l'on a prétendu qu'il avait été revu par Dryden, probablement le fils du poëte, poëte lui-même, mais sans célébrité.

On ne peut que regretter vivement la perte des manuscrits originaux, résultat primitif et fidèle des impressions de leur auteur. Il est difficile de croire que la même ingénuité ait présidé à la rédaction des mémoires actuellement existans; l'expérience avait alors appris trop de choses pour qu'on n'en crût pas avoir quelques unes à dissimuler. Cependant ce dernier récit, quelque incomplet qu'il puisse être, mêlé d'un grand nombre de fragmens originaux de l'auteur, est d'ailleurs tellement empreint de son esprit, qu'il serait difficile d'en trouver ailleurs une image plus exacte. Nous nous sommes donc empressés de l'admettre dans notre Collection.

Il a paru en 1819 une traduction de cette vie de Jacques II; mais outre qu'on en avait cru devoir supprimer toute la portion relative aux campagnes de France et des Pays-Bas, comme déjà traduite et imprimée en France, le récit des batailles navales du duc

d'York, mêlé de faits intéressans, mais en même temps de détails nautiques, quelquefois difficiles à rendre clairement, avait été singulièrement abrégé. Notre nouvelle traduction est, nous l'espérons, exacte et complète; on y a laissé subsister quelques lacunes qui se rencontrent dans le manuscrit; d'autres, peu considérables, ont été suppléées ou d'après les notes de l'éditeur anglais, ou sur la traduction française donnée au cardinal de Bouillon, ou selon que l'indiquait l'évidence du sens.

F. G.

MÉMOIRES

DE JACQUES II.

JACQUES, duc d'York, fils de Charles I[er] roi de la Grande-Bretagne, et d'Henriette-Marie, fille de Henri IV roi de France, naquit au palais de Saint-James, le 14 octobre 1633; et jusqu'à l'époque où le Roi, son père, quitta Londres en l'année 1641, il y fut élevé avec les autres enfans du Roi.

Mais lorsque les émeutes chassèrent en quelque sorte de Londres le Roi, la Reine et le prince de Galles, le duc, et la princesse Marie, sa sœur aînée, alors récemment mariée au prince d'Orange, les accompagnèrent d'abord à Hampton-court, et ensuite à Windsor, où Sa Majesté apprenant que les désordres allaient toujours croissans dans la cité, prit la résolution d'envoyer la Reine en Hollande avec la princesse Marie, et en conséquence la conduisit à Douvres sans passer par Londres. Dans le même temps, il envoya le duc d'York à Saint-James pour y demeurer avec son frère le duc de Glocester et la princesse Elisabeth.

Sa Majesté, après avoir vu embarquer la Reine et la princesse d'Orange, se rendit immédiatement à York, emmenant avec elle le prince. Bientôt après, voyant les différends s'échauffer entre lui et le parlement, au point de laisser peu de probabilité d'accommodement, le Roi, un peu avant Pâques, fit passer au marquis d'Hertford l'ordre de lui amener le duc d'York. Le parlement en ayant été instruit, envoya un message au marquis, portant défense d'accomplir cet ordre : ce qui n'empêcha pas le marquis d'obéir au Roi. Il quitta Londres le lundi de Pâques, et conduisit le duc à York, où, en arrivant, Son Altesse royale reçut l'ordre de la Jarretière; et peu de temps après le Roi se servit du duc d'York, malgré son jeune âge, pour prendre possession de la ville de Hull, ayant des raisons de supposer que, par crainte de déplaire au parlement, le gouverneur de cette ville, sir John Hotham, pourrait bien refuser de recevoir Sa Majesté en personne. Le duc y entra donc comme s'il fût venu voir la place par curiosité.

Le duc y fut accompagné du prince Palatin et de plusieurs autres lords et gentilshommes; et le Roi résolut de le suivre le lendemain avec le prince, croyant que, si le duc était une fois dans la ville, et avec une suite aussi nombreuse, le gouverneur s'efforcerait inutilement d'empêcher Sa Majesté d'entrer.

Mais l'événement ne répondit pas à son attente; car le lendemain matin, le duc étant sur la plate-forme avec le gouverneur, sir Lewis Dyves vint dire à Son Altesse que le Roi arrivait, et ensuite, se tournant vers le gouverneur, l'informa, de la part du Roi, que Sa Majesté dînerait avec lui ce jour-là. A cette nouvelle, Hotham pâlit tout-à-coup, se frappa la poitrine sans répondre, et pria aussitôt le duc de se retirer chez lui avec sa suite : ce qui eut lieu.

Alors il fit fermer les portes, et ordonna à la garnison de prendre les armes. Le Roi arriva dans ce moment aux portes : les trouvant fermées, et voyant des soldats sur le rempart, il demanda à parler au gouverneur. Celui-ci parut, s'efforça d'excuser le refus qu'il faisait d'admettre Sa Majesté dans la ville, alléguant que le commandement lui en avait été confié par le parlement. Après quoi il se jeta dans les lieux communs d'usage, et déclama contre les mauvais conseillers avec tous les mots d'argot généralement employés dans le parti. Sa Majesté lui répondit avec la modération d'un prince qui n'avait d'autre moyen de le faire rentrer dans le devoir que le raisonnement et la persuasion, lui représentant quelles étaient, dans sa situation, les obligations d'un bon et fidèle sujet, et combien il était criminel et contraire au devoir que lui imposaient les lois du pays, de refuser à son souverain l'entrée de

sa propre ville. Il lui fit observer qu'en prenant ainsi l'initiative d'une rébellion déclarée il se rendait coupable de tous les maux et de toute l'effusion du sang qui pourrait en résulter.

Mais tous ces argumens demeurèrent sans effet sur Hotham; car, outre qu'il était engagé dans la faction parlementaire, ce qui le confirmait dans sa résistance, c'était l'avis qu'il avait récemment reçu de M. William Murray, valet-de-chambre du Roi, que Sa Majesté était résolue, aussitôt qu'elle serait en possession de la ville, d'abord de le faire arrêter, puis de lui faire faire son procès criminel par une cour martiale. Cet avis, quoîque entièrement faux, ne remplit pas moins l'intention perverse dans laquelle il avait été donné, qui était d'empêcher Sa Majesté d'entrer dans la ville. Sa Majesté voyant qu'elle ne pouvait parvenir à le persuader, lui dit enfin qu'elle espérait que puisqu'il lui refusait l'entrée de la ville, il en laisserait du moins sortir son fils, son neveu et leur suite. Hotham y consentit; mais il prit la précaution de ne les laisser sortir qu'un à un, afin de leur ôter tout moyen de rien tenter. Sitôt qu'ils furent tous hors de la ville, Sa Majesté se rendit directement à Beverley, où elle se coucha cette nuit, et de là à York.

Par le mauvais succès de ses desseins sur Hull, le Roi non-seulement laissait entre les mains du parlement une place très-forte, ou du moins ju-

gée telle alors, et dont le siége, inutilement entrepris ensuite par le marquis de Newcastle, contribua fort à la ruine de ses affaires; mais il se trouvait encore par là presque hors d'état de lever une armée; car cette ville renfermait en magasin des armes et des munitions pour plus de vingt mille hommes, avec un train d'artillerie proportionné; et Sa Majesté n'avait pas alors de quoi armer cent hommes.

La perte de cette place ne doit pas être attribuée seulement à la déloyauté du gouverneur, et à la trahison de l'homme qui lui avait donné l'avis dont on a parlé, mais beaucoup plus encore aux mauvaises mesures prises dans toute cette affaire; car si, au lieu d'envoyer sir Lewis Dyves, le Roi, sans avertir le gouverneur de son arrivée, l'eût surpris par une visite inattendue, il se serait, selon toute probabilité, rendu maître de la place; car les habitans étaient alors très-affectionnés à son service, et il était de plus accompagné d'un si grand nombre de gentilshommes du pays et d'ailleurs, que la garnison, quelque mal disposée qu'elle pût être, se serait trouvée hors d'état de faire une longue résistance. Il ne parut même pas que les soldats fussent mal intentionnés; car quelques unes des personnes de la suite de Sa Majesté, qui se trouvaient avec elle au pied des remparts, les ayant engagés à mettre bas leurs armes, lorsqu'on eut

entendu sir John Hotham lui refuser l'entrée de la ville, ils obéirent généralement à cette injonction, et ne les reprirent que lorsque leurs officiers, l'épée à la main, les y eurent contraints par des menaces.

Une autre grande erreur de conduite de la part du Roi en cette affaire fut de n'avoir pas donné l'ordre à quelque homme hardi et vigoureux de la suite du duc de s'assurer de la personne de sir John Hotham, dans le cas où il manifesterait l'intention de résister, enjoignant en même temps à tout le reste d'obéir à celui qu'on eût chargé de cette commission, lorsqu'il produirait son ordre. Cela aurait été très-facile à exécuter, soit lorsque sir Lewis Dyves vint porter au gouverneur le message du Roi, ou peu de temps après, lorsque Hotham vint seul et sans être accompagné d'aucun de ses officiers dans la pièce où il avait confiné le duc et toute sa suite. Plusieurs depuis se sont étonnés que parmi tant de nobles et gentilshommes qui accompagnaient le duc, aucun n'ait pensé à profiter de cette occasion pour rendre au Roi un si important service. A la vérité, Hotham ne fut pas plus tôt hors de la chambre, que sir Lewis Dyves et M. William Murray, un des valets-de-chambre du duc, et beaucoup plus honnête homme que son homonyme, firent chacun de son côté, et sans se le communiquer, le projet de suivre le gouverneur,

dans la ferme résolution de le jeter du haut du rempart, ou de le tuer; mais les voyant approcher, tandis qu'il était en conférence avec le Roi, il ordonna sur-le-champ qu'on se saisît d'eux, et qu'on leur donnât des gardes. Son ordre fut exécuté, et il les retint prisonniers jusqu'à ce que le duc quittât la ville. Alors n'ayant point de preuves contre eux, il les renvoya.

Ainsi Dieu ne voulut pas que le gouverneur subît alors son châtiment. Il parut ensuite que la justice de la Providence ne l'avait conservé que pour lui départir d'une manière plus extraordinaire la récompense qui lui était due, et faire tomber sa tête; car les instrumens de la vengeance divine furent ceux-mêmes dont il avait voulu servir la cause en commençant ainsi la rébellion; et les choses tournèrent de telle sorte que le parlement les fit mourir, lui et son fils, le même jour pour avoir formé le projet de remettre cette même ville entre les mains de Sa Majesté, et que le père et le fils se trahirent mutuellement dans l'espoir de sauver leur vie par les aveux qu'ils firent séparément.

Le Roi, revenu à York, pensa qu'il était grand temps de veiller à sa sûreté, en levant une armée comme le parlement lui en avait déjà donné l'exemple; mais il manquait d'argent et d'armes. Quant à l'argent il n'en avait d'autre que ce que lui fournissaient volontairement les loyaux officiers

et gentilhommes qui se trouvaient auprès de lui; et, quant aux armes, il lui était impossible de s'en procurer en quantité suffisante, sans les tirer de l'étranger, ce qui lui était très-difficile, le parlement ayant à sa disposition toute la marine, excepté un ou deux vaisseaux de ceux qui avaient conduit la Reine en Hollande. L'un de ces deux, nommé la *Providence*, commandé par le capitaine Straughan, fut renvoyé par la Reine chargé d'armes et de munitions, vers le temps où l'entrée de la ville de Hull fut refusée au Roi. Sans ce secours venu si à propos, il aurait été impossible à Sa Majesté de lever le moindre corps de troupes. Le capitaine courut de tels dangers dans la traversée, et éprouva tant de difficultés dans l'exécution de sa mission, que le récit de ce qui lui arriva mérite d'être rapporté ici tel qu'on l'a tiré de son journal.

Le capitaine Straughan ayant reçu de Sa Majesté la Reine, l'ordre de conduire au Roi une certaine quantité d'armes, et de convoyer une galiote chargée de poudre, et apprenant que toute la côte était gardée, afin d'empêcher qu'aucun vaisseau n'apportât à Sa Majesté des armes et des munitions, dont le parlement savait qu'elle avait grand besoin, il prit le parti, comme le meilleur moyen d'accomplir sa mission, de faire voile directement vers l'Humber, où il pensait qu'on n'imaginerait pas à l'attendre, et là, à un lieu

qu'il avait désigné, de se jeter à la côte et de débarquer ce qu'il apportait. Dans cette intention il envoya d'avance avertir Sa Majesté de son projet, et demanda que quelqu'un se trouvât au lieu convenu pour y recevoir les armes et les munitions. Il devait en arrivant faire un signal, et priait qu'on lui répondît par un signal semblable, pour lui faire connaître qu'on l'attendait. Il fit donc voile de la Brille, entra dans l'Humber, et donna le signal convenu, mais ne reçut point de réponse, en sorte qu'il n'osa se hasarder d'y entrer jusqu'au lieu où il avait eu dessein d'aborder; et la marée passée il fut obligé de mettre à l'ancre avec sa galiote près de lui, de peur qu'elle ne fût entraînée à la mer. Il ne fut pas plutôt à l'ancre qu'un vaisseau de cinquante-quatre canons, appartenant au parlement, arriva de Hull, et mit à l'ancre près de lui. Un autre vaisseau du parlement, qui était dans la rade de Grimsbey, et avait appareillé pour le suivre au moment où il passait près de lui, vint de même se mettre à l'ancre à l'arrière de son vaisseau, et ils envoyèrent aussitôt leurs chaloupes pour lui ordonner de venir les trouver à bord, ce qu'il refusa, comme étant dans un vaisseau construit par Sa Majesté, en sorte que c'était à eux à venir à son bord. Malgré son refus ils ne bougèrent point, paraissant croire qu'il valait mieux attendre la marée, et qu'ils seraient

alors assez à temps pour faire leur affaire. Le capitaine se trouva alors fort embarrassé sur le parti qu'il avait à prendre : il ne lui était pas possible d'aller reprendre la mer; car, outre que les deux vaisseaux le surveillaient, le sien était en si mauvais état qu'il n'osait pas se hasader à le faire sortir du fleuve. Il se résolut donc à lever l'ancre au moment de la marée, et à remonter la rivière aussi loin qu'il le pourrait au dessus de la ville, ensuite de se jeter au rivage où il espérait que quelqu'un viendrait le secourir. S'étant arrêté à cet expédient, il envoya à bord des vaisseaux du parlement, les priant de lui prêter une couple de câbles et d'ancres, dont il avait, disait-il, grand besoin, l'usage étant parmi les marins de s'aider les uns les autres en de telles extrémités. Ceux-ci l'ayant refusé, il leur fit dire, pour mieux déguiser son projet, qu'aussitôt que la marée le lui permettrait, il irait à Hull se plaindre au gouverneur de leur refus, et qu'il était assuré qu'il les en réprimanderait, et lui fournirait ce dont il avait besoin.

Cependant il fit hisser la galiote qui naviguait près de lui contre le flanc de son vaisseau, du côté opposé à celui où se trouvaient les bâtimens, fit faire un trou dans son bord, et vidant par là toute la poudre qui était à bord de la galiotte, la plaça dans son vaisseau; après quoi, aussitôt que la marée le lui permit, il leva l'ancre

et remonta vers Hull, les deux vaisseaux du parlement le suivant, et se tenant à une certaine distance, pour être sûrs qu'il ne pourrait plus regagner la mer. Ils continuèrent de remonter de cette manière jusqu'à la pleine marée. Alors son pilote lui dit qu'il croyait pouvoir le sauver, ainsi que son vaisseau, sans s'exposer au danger de passer sous les canons de la ville, car il était arrivé à un banc de sable fort étroit, et sur lequel au plus fort de la marée il n'y avait que douze pieds d'eau. C'en était assez pour son bâtiment, et une fois qu'il y serait il pouvait se jeter au rivage à l'endroit qui lui conviendrait, sans craindre les vaisseaux du parlement qui tiraient plus d'eau que le sien. Le capitaine prit donc la résolution de faire passer sur ce banc de sable son bâtiment qui tirait onze pieds et demi. Il mit toutes ses voiles, se dirigea hardiment sur le banc de sable et entra dans l'autre bras de la rivière. Les deux vaisseaux du parlement s'efforcèrent de le suivre; mais n'ayant pas assez d'eau se trouvèrent arrêtés. Le capitaine continua sa route en redescendant la rivière jusqu'à un endroit nommé Paull, à quelques milles au dessous de Hull, du même côté de l'Humber. Là il se jeta au rivage de manière à se servir de son vaisseau comme d'une batterie pour se défendre, tandis qu'il débarquait les armes et les munitions, ce qu'il fit aussitôt;

et il dépêcha à York un messager pour donner avis au Roi de son arrivée.

Plusieurs gentilshommes et officiers qu'il avait à bord se mirent sur-le-champ à l'œuvre pour travailler à se retrancher pendant que les matelots déchargeaient le bâtiment, craignant que ceux de Hull, dans le voisinage desquels ils étaient, les trouvant sans défense, ne vinssent les attaquer et leur enlever ce qu'ils avaient garanti jusque-là avec tant de dangers et de difficultés, et ils usèrent d'une telle diligence qu'ils étaient en état de défense avant que l'ennemi pût rien entreprendre contre eux. Les gens de la ville vinrent en effet les attaquer avant qu'on eût pu envoyer personne d'York à leur secours; mais voyant Straughan si avantageusement posté, ils s'en revinrent sans faire aucune tentative, et les laissèrent tranquilles jusqu'à ce que Sa Majesté leur eût envoyé du monde pour les escorter jusqu'à York.

Quant au bâtiment, on proposa à Sa Majesté de le brûler, puisqu'il devait nécessairement tomber entre les mains des rebelles; mais elle s'y refusa absolument, disant qu'il lui avait rendu un trop grand service pour être ainsi traité; que d'ailleurs elle ne désespérait pas de le recouvrer avec tout le reste. Il fut donc laissé sur le rivage après qu'on en eut ôté les canons qu'on porta

à York, et la plupart des gens de l'équipage furent faits canonniers. Le lendemain du jour où il eut été déchargé, les gens de Hull vinrent s'en emparer. Cependant les espérances de Sa Majesté se trouvèrent en quelque sorte prophétiques; car, lorsque son fils fut rétabli sur le trône, ce vaisseau rentra sous son pouvoir avec tout le reste.

Ce secours d'armes et de munitions ayant donné au Roi les moyens de lever une armée, après avoir mis York en état de défense, et rétabli dans le pays ses affaires sur un bon pied, il se rendit suivi d'un grand nombre d'officiers à Nottingham, où pour la première fois il leva son étendard. Ce fut alors que se montra de la manière la plus exemplaire, le zèle et l'affection des nobles de tous rangs qui lui étaient demeurés fidèles, et qu'ils firent voir ce qui peut s'exécuter, lorsque des hommes bien nés et bien pensans entreprennent de servir diligemment leur prince; car en très-peu de temps, sans autres fonds que ceux qu'eux-mêmes fournirent, ils levèrent une armée si considérable, qu'avant la fin d'octobre le Roi fut en état de livrer bataille aux rebelles, quoique ceux-ci eussent commencé avant lui à lever des troupes, et ne manquassent ni d'argent, ni d'armes ni de munitions, ni de rien de ce qui leur était nécessaire pour se recruter et s'équiper autant et aussi bien qu'il leur plaisait; tandis que Sa Majesté, malgré le secours qu'elle avait reçu

de Hollande, fut obligée, en passant de York à Nottingham et de là à Shrewsbury, de désarmer partout la milice et de se servir de ses armes pour en armer les forces qu'elle avait nouvellement levées; et cependant, malgré tous ces expédiens et ces partis si rigoureux, un assez grand nombre de ses soldats demeurèrent encore sans armes.

Le Roi, lorsqu'il eut formé son armée, partit de Shrewsbury vers le milieu d'octobre, résolu d'en venir aux mains avec les rebelles. Le 22 du même mois, il arriva à Edgecot dans le Northamptonshire, à peu de distance de Bambury. Là, ayant reçu avis que les forces de l'ennemi sous le commandement du comte d'Essex se trouvaient à une journée de marche, il ordonna à toute son armée d'aller lui présenter la bataille le lendemain à Edge-Hill. Il n'y fut pas plutôt arrivé avec la tête de ses troupes qu'il vit l'avant-garde de l'armée rebelle dans la vallée près de Keynton. Bientôt après, elle commença à se ranger en bataille dans la plaine qui est devant ce village, mais n'avança pas davantage.

Le Roi, lorsque toutes ses troupes furent arrivées, descendit la colline et ordonna à Ruthven, officier expérimenté qui avait servi le roi de Suède en qualité de major-général, de ranger son armée en bataille. Ruthven, que bientôt après il fit comte de Branford, n'était alors que feld-maréchal. Le comte de Lindsey, général de l'ar-

mée, fut si mécontent de cette préférence qu'il dit que puisque Sa Majesté ne le jugeait pas propre à remplir les fonctions de général en chef, il la servirait en qualité de colonel, et alla aussitôt se mettre à la tête de son régiment d'infanterie demandant à être placé en face de celui du comte d'Essex auquel il espérait de cette manière avoir affaire en personne. L'infanterie fut rangée ce jour-là d'une manière très-différente de celle qui est aujourd'hui en usage. On forma ce qu'ils appelaient alors la brigade suédoise, la cavalerie sur les deux ailes. La droite fut commandée par le prince Robert, général de la cavalerie, et la gauche par le lord Wilmot, son lieutenant-général. Chaque aile avait une seconde ligne pour réserve; la première composée du régiment du lord Digby et de celui de sir Thomas Aston et de quelques dragons sous le commandement du colonel Edouard Gray; l'autre composée du régiment de lord Byron : chacun de ces colonels était en personne à la tête de son régiment. A la droite de l'aile droite étaient encore quelques dragons commandés par sir Arthur Aston. Selon les relations les plus exactes des personnes présentes à cette bataille et des mieux en état d'en juger, l'armée de Sa Majesté était d'environ huit mille hommes de pied, deux mille cinq cents chevaux et dix pièces de canon. Les rebelles avaient de dix à onze mille hommes d'infan-

terie et surpassaient aussi quelque peu l'armée royale en cavalerie et en canon. Quant à leur ordre de bataille, ils ne firent pas leurs ailes aussi égales que celles de Sa Majesté : sachant que le prince Robert commandait l'aile droite du Roi, ils mirent dans leur aile gauche la plus grande partie de leur meilleure cavalerie; car ils avaient éprouvé son courage et son habileté à Worcester, où fort inférieur en nombre il avait défait un corps de leur meilleure cavalerie. De plus, pour fortifier encore cette aile, ils placèrent entre chaque escadron de petits pelotons de mousquetaires et mirent à la gauche quelques dragons. Quant à leur aile droite, comme leur cavalerie n'était pas encore entièrement arrivée, voyant qu'elle n'était pas assez forte pour tenir tête à l'aile gauche du Roi, ils firent retirer derrière l'infanterie ce qu'ils avaient là de cavalerie, et pour la montrer, garnirent les buissons de quelques dragons. Ils demeurèrent dans cette situation, attendant qu'on les vînt charger, sans avancer d'un pas pour aller attaquer l'armée du Roi.

Il était près de trois heures après midi avant que l'armée de Sa Majesté fût entièrement rangée en bataille. Elle avança alors d'un pas lent et ferme, et avec la plus courageuse résolution. Aussitôt que les nôtres furent arrivés à portée de canon, les rebelles firent feu sur eux et tirèrent

leur volée avant que le Roi eût commencé à tirer de son côté. Sa Majesté, avec le prince de Galles et le duc d'York, marchait immédiatement après l'infanterie, accompagnée de plusieurs lords à qui elle avait commandé de demeurer près de sa personne, et la troupe de ses gardes à cheval, conduits par leur lieutenant sir William Howard; et, afin qu'on pût savoir dans quelle partie de l'armée était le Roi, il faisait porter devant lui une cornette écarlate, plus grande qu'elles ne sont d'ordinaire. Quand l'armée royale se trouva à portée de mousquet de l'ennemi, le feu commença des deux côtés; l'armée du Roi s'avançant toujours et celle des rebelles continuant seulement à garder son terrain. Elles s'approchèrent donc si près l'une de l'autre que quelques uns des bataillons se trouvèrent à portée de la pique; entre autres le régiment des gardes commandé par lord Willoughby et le régiment du général, ainsi que quelques autres; si bien que lord Willoughby tua de sa pique un des officiers du comte d'Essex qui était là avec son régiment et en blessa un autre. L'infanterie engagée de cette sorte dans une action si chaude et si serrée, on devait raisonnablement penser que l'un des deux partis s'enfuirait en désordre; mais il en arriva tout autrement; comme si c'eût été d'un commun accord, ils se retirèrent de quelques pas en arrière, continuant de tirer les uns sur les

autres jusqu'à la nuit : chose si extraordinaire que, pour être croyable, elle a besoin d'être affirmée par le grand nombre de gens qui en furent témoins, et on ne peut en donner d'autre raison que le courage naturel des Anglais qui les animait à conserver leur terrain, tandis que l'inexpérience de ces deux armées si neuves à la guerre les privait de l'habileté nécessaire pour tirer bon parti de leurs avantages. On a remarqué que, de toutes les nations, les Anglais sont ceux qui tiennent le plus ferme autour de leurs officiers; et il est presque inouï que nos soldats aient tourné le dos si ceux qui les commandaient ne leur en ont pas donné d'abord le mauvais exemple, ou si, tués dans l'action, ils n'ont pas laissé leurs troupes sans officiers.

Mais la même égalité de courage ne se montra pas dans la cavalerie des deux partis; car les royalistes marchèrent en avant avec toute la bravoure imaginable, particulièrement l'aile droite commandée par le prince Robert; et quoique, pendant qu'ils avançaient, le canon de l'ennemi ne cessât pas de tirer sur eux et qu'ils eussent en même temps à soutenir le feu des petites troupes d'infanterie placées entre les escadrons, nos cavaliers n'en furent pas troublés le moins du monde, et ne songèrent pas même à ralentir leur pas. Ils marchèrent ainsi jusque sur la cavalerie de l'ennemi qui, après son premier feu, prit

aussitôt la fuite, les royalistes la poursuivant avec une grande ardeur. Un certain Ramsey, qui commandait cette aile de l'ennemi, fut, à ce qu'il paraît, saisi d'une telle frayeur qu'il s'enfuit jusqu'à Londres sans s'arrêter.

Tandis que cela se passait, l'aile gauche n'avait pas grand'chose à faire. Il ne se trouvait devant elle que quelques dragons et deux autres régimens d'infanterie qu'elle dépêcha promptement; alors, voyant l'aile gauche de l'ennemi entièrement battue, elle se mit à sa poursuite au lieu de tomber sur le flanc ou le derrière de l'infanterie des rebelles. La même faute fut commise par la seconde ligne de chacune des deux ailes; car, au lieu de soutenir leur infanterie ou de charger celle de l'ennemi, elles se mirent à la poursuite de la cavalerie en déroute, et traversèrent ainsi Kingston, tellement emportées par leur ardeur que, malgré tous les efforts du prince Robert, il n'y eut pas moyen de les rallier jusqu'à ce qu'elles rencontrassent deux régimens de l'infanterie ennemie qui venaient avec quelques pièces de canon rejoindre le reste de l'armée. La cavalerie royale était alors dans un tel désordre qu'il fut impossible au prince Robert de la remettre en état de combattre. Il était presque nuit avant qu'il pût la ramener auprès de l'infanterie qu'il avait laissée aux prises avec l'ennemi, et qui, pendant que tout ceci se pas-

ment où elle allait avoir à soutenir l'attaque de l'infanterie des rebelles, il résolut de marcher lui-même vers les siens pour les encourager par sa présence et prévenir par là leur entière défaite; mais ne jugeant pas à propos d'exposer le prince et le duc d'York au même danger, il ordonna au duc de Richmond de les emmener du champ de bataille, et de les conduire sur le sommet de la colline. Celui-ci s'en étant excusé, le Roi donna le même ordre au comte de Dorset, qui lui répondit avec un serment que, pour aucun fils de roi de la chrétienté, il ne consentirait à passer pour un lâche. Il pria donc humblement Sa Majesté d'en charger quelque autre. Alors le Roi ordonna absolument à sir William Howard de les accompagner avec ses cadets, qui étaient au nombre d'environ cinquante. Après quoi Sa Majesté, avec ceux qui se trouvaient près d'elle, poursuivit son premier dessein, et marcha droit vers l'infanterie, à qui, comme on s'y était attendu, sa présence donna un nouveau courage, et qui demeura ferme sur son terrain. Tandis qu'il s'avançait, un de ses valets de pied reçut à côté de son cheval un coup de feu sur le visage. Alors il s'arrêta et demeura derrière l'infanterie jusqu'à ce que la nuit vint mettre fin à la bataille. Tandis que le Roi marchait vers son infanterie, sir William Howard se retirait suivant ses ordres avec le prince et le duc, et il

ne s'était pas encore éloigné d'une portée de mousquet, lorsqu'ils virent, sur la gauche de l'infanterie royale, un corps de cavalerie s'avançant directement vers eux; ils envoyèrent voir ce que ce pouvait être; et, apprenant que c'était un corps ennemi, ils se retirèrent derrière une petite grange un peu éloignée de l'endroit où ils se trouvaient, et environnée d'une haie. On pansait dans cette grange plusieurs blessés de l'armée du Roi; mais l'ennemi voyant des troupes royales dans l'enclos se retira aussitôt sans les attaquer. Le prince et le duc échappèrent ainsi au danger évident d'être pris; car si l'ennemi eût chargé ce petit parti, il ne pouvait manquer de le défaire, vu l'extrême infériorité du nombre. Le corps ennemi alla rejoindre son infanterie. La petite troupe qui accompagnait le prince et le duc ne fut pas fâchée de pouvoir se retirer plus loin vers le sommet de la colline. Le soir commençant alors à tomber, et l'obscurité forçant les deux armées à se retirer, les royalistes vers le haut de la colline, et l'ennemi à Kingston, les rebelles laissèrent sur le champ de bataille leurs pièces de canon, et l'armée du Roi en laissa également quelques unes des siennes sans personne pour les garder ni les unes ni les autres. Le lendemain à la pointe du jour, Sa Majesté voyant les canons à la place où on les avait laissés, envoya cinq cents chevaux qui emmenèrent les siens

et ceux des ennemis, à la face de leur armée, qui les vit faire sans le moindre effort pour les sauver. On proposa alors de redescendre la colline et de tomber de nouveau sur les rebelles; mais l'infanterie du Roi était fort diminuée. La plus grande partie s'était dispersée dans les villages environnans pour chercher des vivres; Sa Majesté ne jugea pas à propos de donner un nouveau combat; elle se retira vers le soir à ses quartiers d'Edge-Hill, l'ennemi se retirant dans le même temps vers Warwick.

Il reste maintenant à rendre compte du nombre des morts. Il ne fut pas si grand qu'on l'a dit communément; car, d'après les rapports les plus exacts, il ne resta pas, tant d'un côté que de l'autre, plus de quinze cents hommes sur le champ de bataille. Du côté du Roi, il y eut de tués, en personnes de marque, le lord Aubigny, frère du duc de Richmond, et capitaine des troupes du duc; l'Écossais Monro, lieutenant-colonel du régiment d'infanterie du général. Peu de jours après, le général lui-même, le comte de Lindsey mourut de ses blessures dans le château de Warwick, où il avait été conduit prisonnier avec son fils. Les blessés furent le lord Taff, le colonel Charles Gérard, le colonel sir Nicholas Byron, sir George Strode, officier d'ordonnance, sir Richard Graham, un des écuyers de Sa Majesté, et sir Gervais Scroop, qui fut

laissé pour mort sur le champ de bataille, et que son fils y retrouva le lendemain matin parmi les morts, avec vingt-trois blessures, dépouillé de tous ses vêtemens et hors d'état de se mouvoir. Plusieurs chirurgiens pensèrent que le froid qui survint cette nuit-là avait arrêté le sang et lui avait sauvé la vie. Du côté des rebelles furent tués le lord Saint-John, le colonel Ch. Essex et d'autres officiers d'un rang inférieur.

L'étendard royal fut un moment entre les mains de l'ennemi, et repris par le capitaine Smith, frère de lord Carington, revenant de la poursuite de la cavalerie ennemie. Il attaqua avec succès le corps qui l'emportait; et pour ce service, Sa Majesté le créa chevalier baronnet sur le champ de bataille.

Le lendemain de la bataille, le prince Robert proposa à Sa Majesté de l'envoyer sur-le-champ à Londres avec la plus grande partie de la cavalerie, et trois mille hommes d'infanterie. Il promettait de se rendre maître de Whitehall et de Westminster, ou d'en chasser la portion de rebelles du parlement, et de tenir cette partie de la ville jusqu'à ce que Sa Majesté pût arriver avec le reste de l'armée : cela pouvait se faire aisément avant que le comte d'Essex eût rassemblé ses forces dispersées et marchât à la défense de Londres; mais plusieurs personnes du conseil, qui craignaient que le Roi ne rentrât à

Londres par la conquête, s'opposèrent d'abord à cette proposition si avantageuse, et la firent enfin rejeter. Un de ces conseillers dit en propres termes au Roi qu'il y avait trop de danger pour lui à confier un semblable projet au prince Robert, qui, jeune et naturellement emporté, pourrait, dans la chaleur de l'action, se laisser entraîner à brûler la ville. Ces remontrances, et d'autres également timides, faites ou appuyées par des hommes, tous dans les mêmes principes, engagèrent le Roi à aller d'abord prendre Banbury, que tenait pour le parlement le colonel Fiennes; ensuite on obtint de lui de marcher à Oxford, et y étant demeuré quelques jours, il tarda si long-temps qu'il laissa échapper l'occasion d'aller à Londres. Le comte d'Essex y fut avant lui, et cette imprudence du Roi eut pour ses affaires de fatales conséquences; car, selon toute apparence, s'il eût marché directement sur Londres, il eût mis fin à la guerre, et totalement éteint la rébellion; car le parti factieux dans le parlement et ses adhérens dans la cité étaient alors tellement consternés qu'ils seraient certainement sortis de Londres par une porte tandis que le Roi fût entré par l'autre; mais une fois le comte d'Essex revenu, et l'armée du Roi n'ayant pas paru avant qu'ils eussent eu le temps de revenir de leur frayeur, ils reprirent courage, donnèrent ordre de recruter leurs troupes en dé-

sarroi, et raffermirent le cœur de leurs partisans ébranlés, comme on le vit clairement lorsque ensuite Sa Majesté, trop tard, s'avança vers la ville.

Ce fut au commencement d'octobre que le Roi quitta Oxford pour marcher enfin sur Londres. Il ne trouva aucune opposition dans sa route jusqu'à Brentford, où il arriva le 12 de ce mois. Deux ou trois régimens des troupes d'infanterie des rebelles étaient cantonnés dans cette ville avec un peu de cavalerie. Ils s'efforcèrent de tenir le pont; mais, après un combat très-vif et qui dura quelques heures, le passage fut forcé, et toute cette infanterie fut faite prisonnière ou tuée sur la place. Un homme de qualité, qui était alors avec le comte d'Essex, a depuis avoué que, si les troupes du Roi avaient marché en avant sans délai, elles se seraient infailliblement emparé de Londres; car les forces de l'ennemi étaient toutes dispersées hors de la ville en divers cantonnemens, et la plus grande partie de la cavalerie était de l'autre côté de l'eau à Kingston, en sorte que le comte d'Essex arriva ce soir-là à Hammersmith, et s'attendait à tout moment à être forcé de se replier dans la ville; mais le lendemain matin la plus grande partie de ses troupes vint le rejoindre, et il lui arriva au moins dix mille hommes des milices de la cité, qu'il rangea en bataille sur Turnham-Green. Le Roi ne put

songer à livrer le combat, les forces de l'ennemi étant le double des siennes, et par conséquent il n'eût pas été de la prudence d'en demeurer si proche. Ce fut ce qui engagea Sa Majesté à se retirer le même soir à Hampton-Court. Le lendemain le Roi passa la rivière, marcha sur Oatlands, passa de là à Bagshott, puis à Reading, où il s'arrêta quelques jours, parce que le prince y tomba malade de la rougeole. Mais aussitôt qu'il fut rétabli, Sa Majesté, laissant une garnison dans cette ville, retourna à Oxford.

Vers le milieu d'avril, le comte d'Essex assiégea Reading. Le Roi, l'ayant appris, assembla son armée, et marcha au secours de cette ville. Il échoua dans cette entreprise, et retourna à Oxford. Un jour ou deux après sa retraite, la ville se rendit au parlement. Il mena le prince avec lui dans cette expédition, mais laissa le duc.

Vers la fin de juillet, le prince Robert se rendit maître de Bristol. Vers le même temps, la Reine vint à Oxford. Un jour ou deux environ après la prise de Bristol, le Roi se rendit dans cette ville, conduisant avec lui le prince et le duc; et vers le 10 août il marcha à Glocester et l'assiégea. Ce siége fut conduit d'une manière funeste aux affaires du Roi : d'abord on ouvrit la tranchée beaucoup trop loin; ensuite on prépara très-inutilement des galeries pour passer le fossé, qui n'était ni assez profond ni assez large pour néces-

siter cette perte de temps. Il faut ajouter à cela que lorsque sir Jacob Ashley fut prêt à faire jouer sa mine, il en fut empêché, parce que le comte de Branford, de son côté, n'était pas prêt à en faire autant. Toutes ces causes réunies donnèrent au comte d'Essex le temps de venir de Londres avec son armée au secours de la place, tandis que si le siége eût été poussé aussi vigoureusement qu'il pouvait l'être, la ville n'était pas capable de tenir plus de quatre jours.

Sitôt que le Roi fut informé que les rebelles marchaient vers lui, il ordonna au prince Robert d'aller à leur rencontre avec la plus grande partie de la cavalerie, de surveiller leurs mouvemens, et de faire tous ses efforts pour retarder leur marche; ce qu'il fit avec tant d'habileté, qu'il les arrêta au moins deux jours. Mais cela ne servit de rien au Roi, parce que le siége n'était pas assez avancé pour qu'il pût se rendre maître de la ville dans cet intervalle de temps qu'avait gagné le prince Robert. Le comte d'Essex s'approcha alors tellement que Sa Majesté fut obligée de lever le siége; ce qu'elle fit vers le 8 septembre. Elle marcha contre l'armée du parlement, décidée à livrer bataille. Dans ce dessein le Roi arriva à Sudely-Castle en même temps que l'ennemi se trouvait à Winchcomb. De Sudely, le prince et le duc furent renvoyés à Oxford; mais le comte d'Essex, qui, après avoir

fait lever le siége de Glocester, n'était pas dans l'intention de se battre, échappa à l'armée du Roi, et se retira aussi rapidement qu'il le put sur Londres, tellement que Sa Majesté, quelque diligence qu'elle pût faire, ne l'atteignit qu'à Newbury où se donna la bataille.

Quelque temps avant le siége de Glocester, la Reine, comme on l'a dit, s'était rendue à Oxford, où elle demeura jusqu'au mois d'avril 1644. Elle en partit alors pour se rendre à Exeter, où, dans le mois de juin suivant, elle accoucha de la princesse Henriette. Quinze jours après ses couches, la crainte de l'armée du parlement l'obligea, faible comme elle était, de pourvoir à sa sûreté en passant en France, laissant la princesse en Angleterre. La même année, vers le 3 juin, Sa Majesté quitta Oxford avec toute sa cavalerie et ses mousquetaires pour éviter d'y être enfermée par deux armées des rebelles commandées, l'une par le comte d'Essex, l'autre par sir William Waller; elle laissa ses piquiers et son canon dans la ville, et emmena le prince, mais jugea à propos que le duc demeurât à Oxford. Le Roi passa heureusement entre les deux armées, et, sorti de leurs mains, marcha vers Worcester; en sorte que le comte d'Essex ordonna à sir William Waller de suivre Sa Majesté, et de surveiller ses mouvemens, tandis que, de son côté, il marchait dans l'ouest, espérant de ré-

duire cette portion du pays sous le pouvoir du parlement, tandis que le voisinage de sir William occuperait l'armée du Roi; mais Sa Majesté, avertie à temps de son dessein, échappa une seconde fois à Waller, et retourna à Oxford.

Ayant alors envoyé chercher ses piquiers et son canon, le Roi revint sur Waller, et le défit à Cropredy-Bridge le 29 juin. Après cette victoire, il suivit aussitôt le comte d'Essex dans l'ouest, et l'accula dans un coin de Cornouailles à Lestihiel. Le comte alors, par le conseil de lord Roberts, abandonna son armée, et vint par mer à Plymouth, la seule ville forte qui restât au parlement dans toute cette partie du royaume. Après son départ, sa cavalerie se fit passage au travers de l'armée du Roi, et, par la négligence de lord Goring, gagna aussi Plymouth. L'infanterie parlementaire, ainsi doublement abandonnée par son général et sa cavalerie, traita pour son compte. Les conditions furent qu'elle se retirerait en laissant ses armes, ses canons et ses munitions.

Pendant que cela se passait au lieu où Sa Majesté se trouvait en personne, ses armes, dans le nord, étaient moins heureuses; car York fut assiégé par les rebelles. Le prince Robert rassembla, pour secourir cette ville, tout ce qu'il put avoir de troupes dans les environs. Les ennemis, avertis qu'il marchait vers eux, levèrent le siége,

et se retirèrent à environ quatre ou cinq milles de distance de la ville.

Alors le prince Robert reçut de Sa Majesté l'ordre positif de les combattre. Il fit donc demander au marquis de Newcastle tout ce qu'il pourrait faire sortir de troupes de la ville d'York. Avec ce renfort il suivit l'ennemi et le serra de si près qu'il fut obligé de faire volte face, et d'accepter la bataille. L'affaire aurait, selon toutes les probabilités, tourné en faveur du Roi, si lord Byron avait ponctuellement suivi les ordres qu'il avait reçus. Le prince Robert l'avait posté très-avantageusement derrière une garenne et un marais, avec l'ordre positif de ne pas quitter ce lieu, mais d'y attendre et d'y recevoir la charge de l'ennemi, qui arriverait nécessairement sur lui fort en désordre, après avoir été obligé de traverser le marais, et qui aurait alors à subir le feu de sept cents mousquetaires, ce qui lui ferait beaucoup de mal, et peut-être opérerait sa défaite complète. Mais au lieu de se tenir à son poste, comme il aurait dû le faire, les ennemis n'eurent pas plus tôt amené deux ou trois pièces de campagne, dont ils tirèrent sur lui, que lord Byron se laissa persuader par le colonel Hurrey de traverser le marais et de les charger : action imprudente par laquelle il leur abandonnait l'avantage qu'il avait eu sur eux; ceux-ci l'ayant chargé pendant qu'il passait, le mirent aussitôt

en déroute. Alors, quoique l'aile gauche, commandée par lord Goring, eût battu l'aile droite des rebelles, leur gauche, commandée par Cromwell et David Lesley, après avoir mis en déroute lord Byron, continua de tenir ferme sans se rompre, chassa sans peine lord Goring du champ de bataille, et détruisit une grande partie de l'infanterie du Roi.

Peu de jours après leur victoire, ils remirent de nouveau le siége devant York. Cette ville leur fut rendue par le marquis de Newcastle, qui, outre qu'il ne pouvait plus espérer de recevoir aucun secours, avait perdu dans la dernière bataille la plus grande partie de son infanterie.

Ainsi l'ordre fatal envoyé au prince Robert, et auquel il obéit trop exactement, occasionna non-seulement la perte de la bataille et celle de la ville, mais entraîna après lui les plus cruelles conséquences, car il causa la perte du royaume. Après cette bataille, livrée à Marston-Moor, les affaires de Sa Majesté commencèrent visiblement à décliner; et les rebelles ayant réduit sous leur puissance la plus grande partie du pays, ce qu'ils firent sans peine et en peu de temps, les troupes qui étaient sous les ordres du comte de Manchester purent facilement faire leur jonction avec eux, et ce renfort les encouragea à livrer la seconde bataille de Newbury que perdit le Roi. Il ne sera pas hors de propos de rapporter

ici un fait affirmé depuis par un homme de qualité qui se trouvait alors devant York avec l'armée des rebelles : c'est qu'après avoir levé le siége, les généraux des rebelles, savoir, le comte de Manchester, le lord Fairfax et le vieux Lesley, étaient dans la plus grande consternation qu'on puisse imaginer, ne sachant comment empêcher leur armée de se débander; en sorte que s'ils n'eussent pas été poursuivis par le prince Robert, comme ils le furent, et forcés de livrer la bataille, quatre jours après au plus tard, ils se seraient trouvés dans la nécessité de se séparer et auraient en conséquence laissé le prince tranquille possesseur du pays.

Mais ce ne fut pas la seule faute commise par les hommes alors en pouvoir auprès du Roi; car, après cette série de succès obtenus d'abord contre Waller, et ensuite dans l'ouest contre le comte d'Essex, le Roi étant de retour à Sherburn, le prince Robert vint le trouver, et il fut résolu, dans un conseil de guerre, que Sa Majesté ne s'avancerait pas au-delà de Salisbury jusqu'à ce que le prince Robert eût été dans le pays de Galles prendre au lord Gérard ce que celui-ci pourrait lui donner de troupes pour renforcer l'armée du Roi. On pensa que Sa Majesté ne pouvait, sans ce renfort, s'exposer à une bataille contre les forces de l'ennemi qui se rassemblait alors aux environs de Windsor, ren-

forcé des troupes du comte de Manchester qui venait les joindre des provinces du nord; mais le prince Robert ne fut pas plus tôt parti pour le pays de Galles, et le Roi arrivé à Salisbury, où il apprit que sir William Waller était à Andover avec ses troupes, qu'on résolut d'attaquer ses quartiers : ce qui, sans aucun doute, eût été exécuté avec vigueur si les troupes de Sa Majesté avaient été toutes arrivées au rendez-vous à l'heure fixée.

Mais, tandis qu'elles se faisaient attendre, sir William, averti des desseins du Roi, sortit promptement de ses quartiers; en sorte que, quand l'avant-garde de Sa Majesté arriva, elle trouva l'ennemi déjà rangé en bataille hors de la ville, et, tombant sur ses derrières, le contraignit de se retirer précipitamment et en désordre. Echauffé par ce petit succès, le lord Digby, dont l'ambition était de faire quelque chose d'extraordinaire en l'absence du prince Robert, conseilla à Sa Majesté de profiter de son avantage et de suivre l'ennemi à Newbury. Celui-ci, promptement averti de cette résolution, rassembla toutes ses forces et marcha à la rencontre du Roi. Les rebelles étaient le double de l'armée royale : ce que le Roi avait donc de mieux à faire était de se jeter à temps sur Oxford, ce qui eût donné au prince Robert le temps de le joindre avec les troupes qu'il amenait à son se-

cours du pays de Galles avant que l'ennemi pût le forcer à livrer bataille; mais ce parti, commandé par la prudence la plus ordinaire, ne fut pas celui que l'on prit.

Ce ne fut pas la seule erreur commise alors; car, lorsqu'on eut résolu de se maintenir dans le poste où l'on se trouvait, bien que l'armée eût eu trois jours pour se retrancher, ce qui était la première chose qu'on eût dû faire, on n'y songea point; mais, au lieu de cela, on tâcha de tenir dans les quartiers de Spinay, qui étaient trop éloignés de la ville, tandis que si on s'était retiré un peu plus loin, on aurait eu moins de terrain à défendre, et l'avantage d'être flanqué par Dunnington-Castle.

Je passerai sous silence les détails de la bataille qui ne fut pas heureuse pour le Roi, et je dirai seulement que son armée se retira pendant la nuit et marcha d'abord à Wallingford, et ensuite à Oxford, laissant son canon à Dunnington-Castle, qui fut aussitôt assiégé par les ennemis. Ils se croyaient certains de s'en rendre maître sans peine et en peu de temps; mais l'événement trompa leur attente, car avant qu'ils pussent venir à bout de leurs desseins, le prince Robert avait amené du pays de Galles de tels renforts, que l'armée du Roi, revenant sur ses pas, délivra le château, emmena son canon et présenta la bataille aux rebelles; mais ceux-ci ne se sen-

tant pas assez forts pour l'accepter, se tinrent enfermés dans Newbury, et refusèrent le combat; sur quoi l'armée du Roi se retira le lendemain, ayant accompli le dessein dans lequel elle était venue, et cette action termina la campagne.

Vers le commencement de mars 1645, Sa Majesté envoya le prince dans l'ouest et sortit d'Oxford le 3 mai, laissant dans cette ville le duc d'York avec la plus grande partie de son conseil; et, vers la fin de mai, la ville fut assiégée par l'armée des rebelles, nouvellement organisée sous les ordres de sir Thomas Fairfax. Il y avait alors dans cette ville une garnison d'environ cinq mille vieux soldats, et ils étaient si bien pourvus de toutes les choses nécessaires pour soutenir un siége, qu'ils ne pouvaient craindre nullement que la ville fût prise par l'armée qui l'assiégeait: ce siége était même réellement l'événement le plus heureux qui pût alors arriver pour les affaires du Roi; car, tandis que l'ennemi s'épuisait en vaines tentatives sur cette ville, il lui donnait la facilité et le temps de s'avancer considérablement vers le nord, où il voulait alors se rendre: mais, soit terreur panique, ou pour donner à la chose un nom plus doux, soit imprudence des gens du conseil, ils écrivirent aussitôt à Sa Majesté pour la presser de revenir à leur secours, déclarant qui si elle ne revenait pas, ils seraient obligés de rendre la ville. Ils s'obstinèrent à en-

place qu'ils savaient devoir inévitablement tomber entre leurs mains peu de temps après. Le 18 du même mois le conseil envoya demander aux ennemis la permission de faire sortir des commissaires pour traiter de la reddition de la ville.

On entama les négociations, et elles continuèrent jusqu'au 20 juin; alors le traité fut définitivement conclu. Il n'y eut durant ce temps aucune suspension d'armes, si ce n'est trois jours avant celui où tout fut convenu. Cependant il ne se passa durant cet intervalle aucune action importante, seulement de continuelles escarmouches qui avaient lieu d'ordinaire hors la porte du nord. L'ennemi n'avait pas fait d'approches sur ce point et s'était contenté de tirer d'une rivière à l'autre une ligne de contrevallation à environ une portée de canon de la ville.

Dans une de ces rencontres, le prince Robert reçut un coup de feu dans l'épaule droite dont il fut promptement guéri, car la balle se plaça si heureusement qu'il n'y eut pas d'os cassé.

Le 24 juin, jour de saint Jean-Baptiste, la ville fut rendue à sir Thomas Fairfax. On ne fit pour le duc d'autre condition, si ce n'est qu'on le remettrait au parlement pour qu'il en disposât à son plaisir : chose d'autant plus remarquable qu'on avait pris le soin le plus scrupuleux de régler le sort de tous les autres. Le prince Robert et le prince Maurice eurent la liberté de

passer la mer. Toutes les autres personnes l'eurent de même par les articles de la capitulation, dans le cas où cela leur conviendrait. Autrement il leur était permis de rester, et on leur accordait six mois pour faire leur paix et composer pour leurs propriétés; en conséquence Fairfax, lorsqu'on lui remit la ville, ordonna à sir George Ratcliff de demeurer avec le duc jusqu'à ce que l'on sût de quelle manière le parlement voulait disposer de sa personne.

Le même jour ou le lendemain de leur entrée dans la ville, le général vint avec la plupart de ses officiers rendre visite à Son Altesse royale. Sir Thomas Fairfax lui fit une manière de discours qui n'était certainement pas des plus éloquens, car il était meilleur soldat qu'orateur. Il fut le seul de tous les officiers qui ne baisa pas la main du duc, car ils n'avaient pas encore banni tout respect pour la famille royale. Cependant aucun d'eux ne poussa le cérémonial jusqu'à s'agenouiller en lui baisant la main, si ce n'est Cromwell, alors lieutenant-général.

Le duc demeura à Oxford jusqu'au mois de juillet, et, durant ce temps, quoiqu'on ne le tînt pas précisément prisonnier, on ne lui permettait pas de se promener hors la ville sans être accompagné d'une troupe de cavaliers suffisante pour le garder.

Peu de temps avant que le duc partît pour

Londres, sir George Ratcliff reçut des lettres de la Reine, alors à Paris. La Reine, apprenant que que Son Altesse royale était encore à Oxford, ordonnait à sir George, dans le cas où la chose serait encore en son pouvoir, de conduire le duc en Irlande et de le lui ramener en France. Sir George refusa absolument d'obéir à l'un ou l'autre ordre, disant pour excuse qu'il n'osait faire sortir du royaume aucun des fils du Roi, sans un ordre exprès de Sa Majesté. Ce scrupule ou plutôt cette imprudence pouvait coûter cher à Son Altesse royale, qu'il remettait ainsi entre les mains des rebelles.

Peu de temps après, le gouverneur du duc reçut du parlement l'ordre de le conduire à Londres. A trois ou quatre milles de la ville, le duc rencontra le duc de Northumberland que le parlement venait de lui donner pour gouverneur, et plusieurs personnes parmi lesquelles il s'en trouvait de la première qualité. Ils le reçurent des mains de sir George Ratcliff, qui fut aussitôt renvoyé d'auprès de lui ainsi que tout le reste de ses gens. On n'en excepta pas même un nain que Son Altesse royale aurait désiré garder.

Le duc fut conduit à Saint-James, où étaient déjà le duc de Glocester et la princesse Elisabeth, que le Roi y avait laissés à son départ de Londres. A la place des domestiques du duc, le parlement en donna d'autres de son choix; mais le comte et

la comtesse de Northumberland traitèrent les trois enfans du Roi avec autant de respect et de soin que s'ils leur eussent été confiés par Sa Majesté.

Il y eut, durant cet hiver, un projet pour faire échapper le duc. Le colonel Edward Villars y fut employé par Sa Majesté; mais la chose ayant été découverte, on ne sut de quelle manière, cette tentative n'eut aucune suite. Le même hiver, le duc fut pris d'une longue fièvre qui dura depuis la fin de janvier jusqu'aux premiers jours de mars.

Peu de temps après, le parti dominant en Ecosse, dont le marquis d'Argyle était le chef, livra le Roi au parlement. Il fut conduit prisonnier à Holmsby dans le Northamptonshire, où il demeura en cet état jusqu'au commencement de l'été. A cette époque, il en fut emmené par le cornet Joyce, et conduit à l'armée qui marchait alors vers Londres. Comme elle en approchait, le Roi passant par Maiden-Head, on permit au duc de l'aller voir. Après quoi, Son Altesse royale fut ramenée à Londres.

Aussitôt après, la cité, avec une grande partie du parlement, se déclara contre l'armée; d'autres, au nombre desquels était le duc de Northumberland, quittèrent la ville et se rendirent à l'armée. Le comte avait formé le projet d'envoyer secrètement le duc, ainsi que son frère et sa sœur, à sa maison de Sion, où il était alors. Il envoya

donc à Saint-James son beau-frère Henri Howard pour aider à leur évasion ; mais le parti de la cité s'étant douté de son dessein, le fit surveiller si exactement qu'il fut impossible de l'effectuer. Car, bien qu'ils fussent tout prêts à partir, les gardes placés autour de la maison firent leur service avec une telle vigilance qu'il eût été impossible de sortir des portes sans être découvert. Le lendemain, le parlement fit à ce sujet l'enquête la plus scrupuleuse. Tous les domestiques furent sévèrement interrogés; mais cette affaire finit promptement, car la cité et cette portion du parlement qui faisait cause commune avec elle furent forcés de se soumettre, et l'armée entra dans la ville.

A la fin de l'été Sa Majesté fut conduite à Hamptoncourt, où le duc eut plusieurs fois la permission de l'aller voir. Il y allait généralement deux ou trois fois par semaine, jusqu'au moment où le Roi s'échappa de Hamptoncourt, pour se rendre à l'île de Wight où il fut de nouveau retenu prisonnier.

Il y eut cet hiver une autre tentative pour la délivrance du duc; elle fut conduite par les soins de mistriss Kilvert, sœur de l'évêque de Salisbury, attachée au service de la princesse Elisabeth, et par un barbier nommé Hill, placé auprès du duc par le parlement, et que Son Altesse royale avait déterminé à le servir dans son

projet ; mais au moment où la chose allait recevoir son exécution, on intercepta une lettre du duc, et par ce moyen tout fut découvert. Hill fut mis en prison ; on le relâcha quelque temps après, mais il fut renvoyé du service du duc. Mistriss Kilvert fut plus heureuse, on ne découvrit jamais qu'elle eût pris part au projet d'évasion. Lors de la découverte du premier, le duc avait nié fermement qu'il en eût la moindre connaissance, et qu'il s'intéressât le moins du monde à son succès ; mais pour cette fois, l'évidence était telle que toute dénégation devenait impossible, car c'était une preuve incontestable que la lettre qu'ils avaient entre leurs mains, dans laquelle se trouvaient quelques mots en chiffres qu'on reconnut pour être de son écriture, en sorte qu'il fut forcé d'en convenir ; mais dès qu'il avait été averti que l'affaire était découverte, il avait remis le chiffre qu'il tenait du Roi son père à la garde de mistriss Kilvert, la priant de le cacher dans un endroit de la maison convenu entre eux, afin qu'il pût l'y retrouver dans le cas où elle serait renvoyée.

Le duc n'avait pas plutôt donné ces ordres qu'arriva pour l'interroger un comité des deux chambres, composé de deux lords et de quatre membres des communes. Ils lui montrèrent d'abord sa lettre et il ne put nier qu'elle ne fût de son écriture. Alors ils lui demandèrent le chiffre,

il répondit qu'il l'avait brûlé. Ils l'examinèrent ensuite sur plusieurs autres particularités, et le pressèrent excessivement de leur découvrir qui l'avait aidé dans son projet d'évasion; mais il se tint dans une extrême réserve sur tout ce qui concernait cette affaire et n'en voulut rien avouer, quelque instance qu'ils y missent, jusqu'à lui faire entendre que, s'il ne voulait pas être sincère, comme ils disaient, et leur nommer ses complices, il courait risque d'être envoyé prisonnier à la Tour; mais quand ils virent qu'aucun de leurs artifices ne pouvait vaincre la fermeté de sa résolution, ils le quittèrent enfin, et sur leur rapport aux deux chambres, le comte de Northumberland eut ordre de le surveiller beaucoup plus exactement, jusqu'à ce qu'on eût décidé de quelle manière on voulait disposer de lui. Plusieurs proposèrent de l'envoyer à la Tour : il fut un moment probable que cela passerait ainsi ; mais lorsque la première chaleur fut un peu apaisée, les hommes modérés de la chambre des communes parvinrent à faire rejeter la motion, et l'on confia, comme on l'a dit, la surveillance du duc au comte de Northumberland qui fit quelques difficultés de s'en charger, et déclara qu'il n'en voulait point être responsable, ni porter en aucune manière le blâme de son évasion, si elle avait lieu. Il fut donc convenu qu'en cas d'accident rien ne lui serait imputé. Ainsi il accepta la

mission de garder le duc aux conditions qu'il avait proposées, et demeura son gouverneur : seulement il demanda qu'on nommât quelques personnes spécialement chargées d'avoir l'œil sur Son Altesse royale pour prévenir son évasion, parce qu'il ne pouvait pas s'obliger à cet emploi. On le lui accorda, et on extorqua du duc la promesse de ne recevoir de lettres de qui que ce fût sans les montrer au comte de Northumberland ; mais rien de tout ce qu'ils pouvaient faire ou dire n'était capable de l'empêcher de travailler à son évasion.

Au plus chaud même de cette affaire, tandis que les interrogatoires du duc n'étaient pas encore finis, il commença, avec l'aide de sir George Howard, frère du comte de Suffolk, occupant alors auprès de lui l'emploi de grand écuyer, où il avait été mis par le parlement, à former un nouveau projet pour sa liberté. Il avait absolument gagné sir George, et l'envoya au colonel Joseph Bamfield, qu'il savait avoir été employé dans le dernier projet ; car on s'en était ouvert à plusieurs personnes, et c'est probablement ce qui le fit découvrir. Cependant le parlement n'avait pas su que Bamfield y eût pris part, en sorte qu'il ne fut pas obligé de quitter la ville, ainsi que plusieurs autres avaient été forcés de le faire. Le duc voyant les dangers auxquels l'avait exposé sa dernière tentative, s'était

absolument déterminé à ne confier qu'à eux la conduite de celle-ci, et à rejeter absolument toutes les propositions qui pourraient lui venir d'ailleurs de favoriser son évasion; par ce moyen il lui fut plus aisé de cacher ses intentions. Pour y mieux parvenir, il refusa de recevoir une lettre qui lui fut apportée de la Reine, sa mère, quoiqu'elle lui vînt par une personne dont il connaissait la fidélité, et à laquelle il aurait pu se fier en sûreté : cela surprit excessivement le porteur. Il avait long-temps épié l'occasion de rendre cette lettre; et malgré l'exactitude avec laquelle on surveillait les actions du duc, il avait enfin trouvé le moment de la lui présenter à Saint-James, tandis que Son Altesse royale passait dans le jeu de paume; il la glissa dans la main du duc, en lui disant tout bas que c'était de la Reine. Le duc répondit seulement : « Je suis obligé de tenir ma promesse, et ne puis par conséquent la recevoir; » en disant ces mots il continua sa route, en sorte qu'on ne remarqua rien. Lorsque ensuite cela fut rapporté à la Reine, elle en conçut un grand mécontentement contre le duc, et ne put imaginer par quelle raison il refusait une lettre d'elle; mais cela lui fut expliqué bientôt après; et réellement il était forcé à une grande circonspection; car s'il eût été découvert dans ce nouveau complot, d'après ce qui lui était déjà arrivé, il pouvait aisément prévoir ce qui l'attendait.

Malgré toute la diligence de Bamfield, les préparatifs de l'évasion ne purent être achevés que le 20 avril. Durant toute la conduite de cette affaire on n'en confia pas le moindre détail au papier, et cela n'était pas nécessaire. Sir George Howard se chargeait chaque jour des communications verbales entre le duc et Bamfield : ce fut là son seul emploi dans l'affaire.

Lorsque tout fut prêt, dans la soirée du 20 avril, le duc soupa à son heure accoutumée, environ 7 heures, avec son frère et sa sœur. Quand le souper fut fini, ils se mirent à jouer à la cachette avec les autres enfans de la maison. Le duc avait pris depuis quinze jours l'habitude de jouer tous les soirs à ce jeu, et se cachait d'ordinaire en des endroits si difficiles à découvrir que presque toujours ils étaient une demi-heure à le chercher, et au bout de ce temps il avait coutume de revenir à eux de lui-même. Il avait pris ce moyen pour mieux couvrir son projet, et les accoutumer à le perdre de vue pendant une demi-heure, avant qu'il songeât à en profiter réellement pour s'échapper; afin que, lorsqu'il en viendrait là, il pût être sûr de gagner cette demi-heure avant qu'on eût lieu de soupçonner son départ. Son invention eut tout l'effet qu'il pouvait désirer; car, ce soir-là, aussitôt qu'ils commencèrent leur jeu, il feignit, selon sa coutume, d'aller se cacher; mais, au lieu de

cela, il entra d'abord dans la chambre de sa sœur, et y enferma un petit chien qui avait coutume de le suivre, dans la crainte qu'il ne le fît découvrir, puis descendit sans bruit deux escaliers dérobés qui conduisaient dans le jardin intérieur. Il avait trouvé d'avance moyen de se procurer la clef d'une porte de derrière, donnant du jardin dans le parc. Là il trouva Bamfield qui, prêt à le recevoir, l'attendait avec un valet-de-pied portant un manteau, qu'il lui jeta sur les épaules : il se couvrit aussi la tête d'une perruque. De là ils traversèrent le jardin du printemps où un M. Tripp les attendait avec un carrosse qui les conduisit jusqu'à Salisbury-House. Alors le duc sortit de la voiture avec Bamfield comme s'il eût eu quelques visites à faire dans cette maison, puis poursuivit son chemin avec la voiture. Il fut convenu qu'il se ferait conduire dans la cité, et retiendrait la voiture aussi longtemps qu'il le pourrait dans ce bout de la ville. Aussitôt qu'il fut parti, le duc et Bamfield descendirent par Ivy-Lane. Là ils prirent un bateau, et allèrent débarquer de l'autre côté de la rivière, tout contre le pont. De là ils se rendirent dans la maison d'un nommé Loe, chirurgien, où ils trouvèrent mistriss Murray qui y tenait prêts des habits de femme pour déguiser le duc. Il s'habilla sur-le-champ; puis, accompagné par Bamfield et son valet, se rendit à Lion-Key, où ils

attendirent une barge à quatre rames, dans laquelle ils entrèrent; et, la marée les favorisant, ils descendirent la rivière.

Ils ne furent pas plutôt dans la barge, que le maître commença à soupçonner quelque chose; car, lorsque Bamfield l'avait pris pour venir l'attendre avec sa barge, il lui avait dit seulement qu'il devait emmener avec lui un ami; mais voyant qu'il emmenait une jeune femme, sans aucune autre personne pour l'accompagner, il se douta qu'il y avait dans cette affaire quelque chose de plus qu'il n'avait imaginé d'abord. Cette idée l'effraya tellement qu'en descendant la rivière il ne parla d'autre chose que de l'impossibilité de passer près du fort à Gravesend sans être découvert, disant qu'il n'avait d'autre moyen de gagner le vaisseau qui les attendait que de débarquer à Gravesend, et là de se procurer un bateau à deux rames pour les conduire à bord. Quand Bamfield discuta la chose avec lui et lui montra la difficulté et le peu de probabilité de se procurer un bateau qui pût les conduire à leur vaisseau, il éleva de nouvelles objections tirées du danger que lui feraient courir à lui-même le clair de lune et plusieurs autres circonstances; mais pendant qu'ils s'entretenaient de cette manière, le maître de la barge fut pleinement éclairci de ce qu'il avait soupçonné d'abord, que la femme qu'il conduisait était un

homme de haut rang; car ayant regardé à travers une fente de la porte dans la chambre de la barge où se trouvait le duc avec une chandelle allumée devant lui, il vit Son Altesse royale mettre la jambe sur la table et ôter son bas d'une manière si peu féminine qu'il jugea, ainsi qu'il le leur avoua ensuite, n'avoir plus lieu de mettre en doute ce qu'il avait soupçonné d'abord.

Cette découverte le troubla si complétement qu'il ne savait plus un mot de ce qu'il disait ni de ce qu'il faisait. Le duc et son compagnon s'en étant aperçus pensèrent que ce qu'ils avaient de mieux à faire était de lui avouer la vérité et de lui confier leur vie, car ils s'étaient d'avance assurés de son honnêteté. Le duc lui dit donc qui il était et l'assura en même temps qu'il n'oublierait pas ce service et prendrait soin de sa fortune, et que, s'il jugeait trop dangereux de revenir à Londres, il le conduirait avec lui en Hollande.

Cette promesse raffermit son courage, et il les assura qu'il se hasarderait de passer près du fort Gravesend sans les mettre à terre, ce qu'il fit en effet; car au moment où ils approchèrent de la ville, il cacha la lumière et laissa la barge dériver avec la marée; en sorte qu'ils passèrent auprès du fort sans être découverts et arrivèrent au vaisseau qui était une pinque hollandaise de soixante-dix tonneaux qui les attendait à la pointe du cap

Hope et avait déjà déposé sa cargaison à Gravesend. Sir Nicolas Armour, le colonel Mayard et Richard Johnson, chacun accompagné d'un domestique, étaient déjà à bord du bâtiment, attendant l'arrivée du duc, dont Bamfield les avait prévenus, afin que par leur secours il pût, si cela devenait nécessaire, se rendre maître du vaisseau.

A la pointe du jour ils levèrent l'ancre, et, mettant à la voile par un bon vent, purent remettre à l'ancre le lendemain matin de bonne heure en avant de Flessingue, où ils demeurèrent attendant la marée qui devait les porter à Middlebourg. Le maître du bâtiment, avec deux hommes des cinq qui composaient son équipage, se rendit à Flessingue dans sa chaloupe, comptant être revenu au moment où la marée serait assez forte pour la porter à Middlebourg; mais, avant son retour, Owen, le maître de la barge, qui avait suivi le duc, vint très-effrayé dans la petite cabine où étaient Son Altesse royale et les autres, et leur dit qu'il voyait s'approcher une frégate du parlement, venant, il n'en doutait pas, à leur poursuite; qu'elle allait être sur eux à l'instant, qu'il fallait donc lever l'ancre aussi promptement qu'on pourrait, et mettre à la voile sans perdre de temps pour Middlebourg. Un de ceux de la compagnie lui ayant demandé s'il était bien sûr que ce fût une fré-

gate, il le leur assura si positivement que, comme Owen était un marin et qu'aucun d'eux n'avait alors la moindre connaissance en ce genre, ils se laissèrent aisément persuader de l'en croire. Ils ordonnèrent donc aux deux hommes demeurés à bord de lever l'ancre et de mettre à la voile. Ceux-ci refusèrent d'y consentir avant le retour du maître. Ils les y forcèrent à l'aide de deux domestiques, et John Owen se chargea de conduire le vaisseau en sûreté à Middlebourg, quoique les deux mariniers lui dissent qu'il y avait à peine assez d'eau pour passer et qu'ils couraient risque de perdre le bâtiment; mais la peur que lui faisait le bâtiment anglais qu'il prenait pour un vaisseau de guerre à leur poursuite, l'emporta sur celle d'échouer. Cependant il se trouva ensuite que ce n'était qu'un vaisseau marchand, comme on l'avait prédit. Le vaisseau heurta deux fois contre la barre; cependant, la marée survenue, ils passèrent à la fin sans que le vaisseau eût reçu aucune avarie. Ils n'eurent pas plutôt passé les bas-fonds qu'Owen lui-même ayant reconnu sa méprise, et le maître étant au même moment revenu à bord, ils arrivèrent à Middlebourg avant la fin de la marée.

Le duc débarqua dans ses habits de femme et les garda toute cette soirée. Le lendemain, il prit un bateau pour se rendre à Dort, et, lorsqu'il y fut arrivé, il envoya Bamfield à La Haye pour

en avertir sa sœur et le prince d'Orange, et pour lui procurer quelques vêtemens, car il n'en avait pas apporté d'autres avec lui que ceux qui avaient servi à le déguiser. Le prince et la princesse envoyèrent aussitôt leur yacht pour le conduire à Maësland-Sluys, où sa sœur vint à sa rencontre. Le prince d'Orange était déjà venu au-devant de lui à la Brille, et aussitôt qu'il fut débarqué ils le conduisirent à leur maison des Honslardike.

Après avoir rapporté l'évasion du duc, il ne sera pas hors de propos de rendre compte de ce qui se passa à Saint-James après son départ. Il n'y avait pas une heure qu'il était parti lorsqu'on commença à remarquer son absence et à le chercher dans toutes les chambres de la maison. Comme on ne le trouvait pas, on envoya aussitôt avis de la chose à Whitehall et au général sir Thomas Fairfax. On donna les ordres pour garder tous les passages autour de Londres, particulièrement ceux de la route du nord et de celle du pays de Galles, imaginant qu'il aurait pris ce chemin ou celui d'Écosse. On ordonna aussi de fermer tous les ports, mais il avait passé Gravesend avant l'arrivée des ordres. On ne cessa les recherches que lorsqu'on eut la nouvelle de son arrivée en Hollande.

Peu de temps après eut lieu le soulèvement du comté de Kent : tous les vaisseaux de guerre alors

dans les dunes se déclarèrent pour Sa Majesté, mirent à terre leurs officiers et s'en choisirent de nouveaux, sur la loyauté et l'habileté desquels ils pouvaient compter. Cette action fut si extraordinaire qu'elle mérite une relation particulière.

Rainsborough commandait alors la flotte des dunes consistant en un bâtiment de second rang, un de troisième, trois ou quatre de quatrième rang, un de cinquième et trois ou quatre de sixième, sans compter quelques galiotes. Averti que les trois châteaux qui sont dans les dunes avaient été surpris par les habitans de Kent qui s'étaient déclarés pour Sa Majesté, et apprenant de plus que la ville de Deal avait fort aidé à cette entreprise, il monta à bord d'une galiote afin de pouvoir approcher davantage du rivage et mieux observer ce qu'on faisait dans la ville. De sa galiote, il envoya l'ordre à ses bâtimens de lever l'ancre et de se tenir sous voile aussi près du rivage qu'ils le pourraient, afin de canonner la ville et de lui faire tout le mal qui serait en leur pouvoir. En conséquence, ils se mirent à lever leurs ancres, et pendant qu'ils étaient occupés dans le vaisseau la Constante-Réformation, qui était celui de Rainsborough, et qu'ils viraient au cabestan, un des contre-maîtres, nommé Robert Lindale, jugea l'occasion favorable pour exécuter la résolution qu'il avait formée depuis

quelque temps et qu'il avait communiquée à trois matelots de son vaisseau, dans les mêmes principes que lui, de rendre au Roi quelque service important sur la flotte. En conséquence, eux et lui, tout en virant au cabestan, se mirent à murmurer des ordres qu'ils avaient reçus, et encore plus de la commission qu'on leur donnait, disant tout haut qu'ils ne voyaient pas quel motif ils pourraient avoir de canonner la ville de Deal remplie de leurs femmes, de leurs enfans et de leurs parens, et de les écraser sous les ruines de la place. Quand ils virent que cet argument commençait à faire effet sur leurs compagnons, ils poussèrent leur pointe et dirent qu'il serait beaucoup plus honnête à eux et conforme à leur intérêt de s'unir à ceux qui s'étaient soulevés et de se déclarer aussi pour Sa Majesté : aussitôt tout l'équipage saisit cette ouverture, et tous, d'une commune voix, s'écrièrent qu'ils étaient pour le Roi. Lindale leur dit alors qu'il croyait que le lieutenant et quelques officiers du vaisseau leur seraient contraires, et qu'en conséquence il fallait promptement se saisir de la sainte-barbe et s'armer ; que, cela fait, il leur serait aisé de s'assurer de leurs officiers et de tous ceux qui refuseraient de s'unir à eux.

Cela fut exécuté sur-le-champ ; alors Lindale, montant sur le pont, s'empara des officiers et leur dit ouvertement que l'équipage avait résolu de

se déclarer pour le Roi, qu'on présumait bien qu'ils ne se joindraient pas à ce mouvement, mais il les assura que, la chose une fois faite, on les mettrait à terre avec tous leurs effets sans leur faire aucun mal, et qu'il en serait de même de tous ceux qui le désireraient; mais qu'en attendant, pour la sûreté commune, il fallait qu'ils se rendissent à fond de cale. Le lieutenant et un ou deux autres officiers, voyant qu'il n'y avait pas de remèdes, se soumirent sans résistance, très-contens de n'être pas plus maltraités. Lorsque tout fut paisiblement terminé dans le vaisseau, et qu'on se fut assuré de quelques autres gens de l'équipage, qu'on regardait comme très-mal disposés en faveur du Roi, Lindale mit le vaisseau sous voile, s'approcha du vaisseau le plus voisin, annonça ce qu'il avait fait, engagea l'équipage à suivre cet exemple et à s'assurer des officiers dont les sentimens ne seraient pas favorables au Roi, ou qu'autrement il les coulerait à fond. Il alla de cette manière de vaisseau en vaisseau jusqu'à ce que tous se fussent déclarés pour le Roi. Rainsborough, voyant sa flotte sous voiles, et que cependant elle ne venait pas vers lui selon l'ordre qu'il en avait donné, mais que les bâtimens allaient et venaient s'entre-parler les uns les autres, revint dans sa galiote pour s'informer du motif de cette bizarre conduite; s'approchant de son vaisseau, il de-

manda pourquoi ils avaient manœuvré de cette manière : en même temps il voulut monter à bord; mais ils lui dirent résolument qu'il ne fallait pas qu'il s'avisât de mettre le pied sur son vaisseau, car ils s'étaient déclarés pour le Roi; et qu'ils allaient lui envoyer sur-le-champ ses effets et ses domestiques, ainsi que quelques officiers qu'ils avaient arrêtés, ce qu'ils firent sur-le-champ; mais lorsqu'il voulut entrer en pourparler avec eux et leur persuader de rentrer, comme il l'appelait, dans leur devoir, ils l'engagèrent à s'interdire tout discours de cette nature, ou qu'autrement ils tireraient sur lui. Voyant que ses raisonnemens seraient inutiles il demeura sans rien dire près du vaisseau jusqu'à ce qu'ils lui eussent envoyé ce qu'ils lui avaient promis. Ensuite il remonta la rivière avec sa galiote pour aller rendre compte au parlement de ce qui venait d'arriver. Dans tous les autres vaisseaux, ils renvoyèrent également leurs officiers, permettant seulement de rester à quelques uns de ceux qui avaient été nommés par le Roi, et dont la loyauté leur était connue.

Lorsqu'ils eurent exécuté leur dessein, ils pensèrent qu'il était temps d'envoyer vers les gens de Kent et les informer de ce qu'ils avaient fait, priant ceux des gentilshommes du comté qui se trouvaient hommes de mer, de venir à bord de la flotte et de la commander. En conséquence de

quoi sir William Palmer, le capitaine Bargrave, le capitaine Fogg et autres se rendirent sur la flotte, prirent le commandement des vaisseaux, et remplirent les places demeurées vacantes par le renvoi des officiers; mais avant qu'ils pussent être prêts à mettre à la voile pour sortir des dunes, le comte de Warwick arriva dans une galiote envoyée par le parlement, pour essayer s'il réussirait mieux que Rainsborough à les détourner de leur devoir envers Sa Majesté.

En conséquence le comte envoya savoir s'ils voudraient le laisser venir à bord pour s'entretenir avec eux. Ils lui envoyèrent alors un des trois matelots qui avaient agi si activement dans l'affaire pour lui demander ce qu'il avait à traiter avec eux, désirant le savoir avant de lui permettre de venir à bord. Le comte répondit qu'il était chargé par le parlement de leur offrir toutes les satisfactions qu'ils pourraient désirer, et le pardon de ce qui s'était passé, pourvu qu'ils voulussent le recevoir à bord et se déclarer de nouveau pour le parlement; que de plus il y était encouragé par une lettre de quelques uns d'entre eux qui l'invitaient à venir et l'assuraient du succès de la négociation. Le matelot répondit qu'ils ne faisaient aucun cas des promesses du parlement; qu'ils s'étaient déclarés pour Sa Majesté, et étaient résolus à demeurer ses loyaux sujets; qu'il ne savait pas qui avait écrit à Sa

Seigneurie pour l'engager de venir parmi eux ; mais qu'il était certain que sa signature n'était pas à cette lettre qu'il demanda à voir. Le comte la lui donna, et, après l'avoir lue, il la mit dans sa poche, disant que, bien qu'il ne pût permettre à Sa Seigneurie de venir à bord, on allait prendre soin de lui envoyer sur-le-champ ceux qui lui avaient écrit cette lettre.

Ensuite il revint à bord de la Constante-Réformation, la lettre à la main, et passa de même de vaisseau en vaisseau, envoyant au comte tous ceux qui l'avaient signée.

Le comte voyant ses insinuations sans succès, leur fit demander un de leurs vaisseaux pour remonter plus commodément la rivière, s'engageant sur sa parole à le renvoyer. Ils y consentirent, et ils lui envoyèrent le Nicodème, frégate du sixième rang; mais il manqua à sa promesse, et le vaisseau ne revint point.

Lorsqu'ils eurent ensuite remis toutes choses en ordre sur chacun des bâtimens, ils pensèrent que ce qu'ils avaient de mieux à faire dans l'intérêt de Sa Majesté, était de faire voile vers la Hollande, où ils savaient qu'était le duc d'York, et où ils seraient à portée de recevoir les ordres que leur pourraient donner le prince ou le duc pour le service de Sa Majesté. Ils firent donc route le plus vite qu'ils purent vers Helvoet-Sluys, où ils arrivèrent à la fin de mai.

A leur arrivée, ils envoyèrent avertir le duc de ce qui s'était passé; il se rendit immédiatement auprès d'eux, et demeura à bord jusqu'à ce que le prince arrivât de France par mer, et prît le commandement de cette flotte. Il se remit en mer avec elle quelques jours après, et fit voile vers les dunes, laissant le duc en Hollande avec sa sœur. Quelques jours après, il renvoya Bamfield du service du duc. C'était un homme d'un esprit turbulent et intrigant : tandis que le duc était à bord de la flotte, il avait travaillé les marins pour former parmi eux un parti presbytérien, très-préjudiciable au service de Sa Majesté. La chose avait été si loin qu'il avait employé son crédit auprès du duc pour tâcher de l'engager dans le parti en opposition au prince, mais le duc rejeta ses propositions, et les découvrit au prince; en sorte que cet homme inquiet perdit tous les avantages qu'il aurait pu raisonnablement attendre des services qu'il venait de rendre; et le duc fut, à juste titre, tellement irrité contre lui que jamais depuis il ne voulut le reprendre à son service, quelques sollicitations qui lui fussent faites en sa faveur. Cependant Son Altesse royale, en considération de ce qu'il avait fait pour elle, subvint à ses besoins autant qu'il lui fut possible dans l'état de dénûment où elle se trouvait réduite elle-même, et continua ses charités jusqu'après la restauration de Sa Ma-

jesté. Alors la conduite de Bamfield devint si intolérablement mauvaise, que le duc ne jugea pas qu'il lui convînt de l'aider plus long-temps.

Vers la fin de l'été, le prince revint avec la flotte qui était sous ses ordres à Helvoet-Sluys, d'où il se rendit à La Haye. Peu de temps après, le comte de Warwick vint avec la flotte du parlement à Helvoet-Sluys; mais les Hollandais interposèrent leur autorité, et ne permirent pas que, dans leur port, aucun des deux partis commît contre l'autre des actes d'hostilité.

Le comte étant demeuré dans ces parages jusqu'à l'approche de l'hiver, et voyant qu'il ne pouvait rien entreprendre contre la flotte du Roi, s'en retourna avec celle du parlement. Pendant le même hiver, lorsque la flotte du parlement fut partie, le commandement des autres vaisseaux de Sa Majesté fut confié au prince Robert, qui, avec son frère le prince Maurice, les conduisit d'abord en Irlande, de là en Portugal, puis dans le Levant, et ensuite aux Indes occidentales, où se perdirent le prince Maurice et plusieurs des vaisseaux sans qu'on ait jamais pu savoir avec certitude où ils avaient été jetés, ni en avoir aucune nouvelle; on crut seulement qu'ils avaient fait naufrage entre les îles de la Virginie. Avant cet événement, le vaisseau que montait le prince Robert, la Constante-Réformation, avait sombré dans une grande tempête, et il s'était sauvé, lui

et trois autres, sur le vaisseau de son frère, avec beaucoup de peine et de dangers. Après avoir éprouvé plusieurs aventures, il revint en Europe en l'année 1653, et débarqua à Nantes. Le duc demeura environ huit mois en Hollande, à compter de son arrivée, passa les fêtes de Noël à La Haye avec son frère et sa sœur le prince et la princesse d'Orange, et le lendemain de l'Épiphanie partit pour se rendre en France, selon les ordres qu'il avait reçus de la Reine sa mère. Il prit sa route par Bruxelles, et arriva à Cambrai; il y reçut une lettre de la Reine, qui l'informait des événemens survenus à Paris dans la nuit de l'Épiphanie. Elle lui disait en somme que les désordres de cette ville avaient contraint le Roi, pour sa propre sûreté, de la quitter; que lui et la cour s'étaient rendus à Saint-Germain, que cela s'était fait avec tant de précipitation qu'il avait été forcé de partir la nuit; mais qu'après avoir mis sa personne en sûreté il avait rassemblé ses troupes et assiégeait Paris, avec la résolution de le faire rentrer dans le devoir. Sa Majesté terminait en ordonnant au duc de demeurer, jusqu'à nouvel ordre, au lieu où le trouverait cette lettre.

L'archiduc Léopold, alors gouverneur des Pays-Bas, instruit du séjour de Son Altesse royale en Flandre, lui envoya un de ses principaux officiers chargé d'un message plein de civilité, et de

l'offre d'un séjour plus commode que celui de la ville frontière où elle se trouvait alors. Il lui proposa l'abbaye de Saint-Amand, qui n'était éloignée de Cambrai que d'une journée en arrière. Le duc l'accepta, y fut magnifiquement traité par les moines, qui étaient de l'ordre de Saint-Benoît, et y demeura jusqu'au 8 février. Alors il reçut des lettres de la Reine qui lui ordonnait de venir à Paris. En conséquence il retourna à Cambrai, se rendit de là à Péronne, puis à Paris, où il arriva le 13 février; car, bien que la ville continuât à être bloquée par l'armée du Roi, il avait obtenu la permission d'y entrer et d'y habiter avec la Reine sa mère.

Un jour ou deux après l'arrivée du duc à Paris, il apprit l'horrible meurtre du Roi son père; il est plus aisé d'imaginer que d'exprimer l'impression que fit sur la Reine et le duc une semblable nouvelle.

Vers ce temps, les Parisiens commençaient à se repentir de leur rébellion, et, sentant qu'ils ne pouvaient avoir de secours de nulle part, entrèrent en accommodement et se soumirent au Roi. La paix faite, le duc se rendit à Saint-Germain pour voir le Roi et la reine de France. Il y fut reçu avec toute la bienveillance qu'il pouvait espérer, et traité avec la magnificence due à son rang, et de la même manière que si la famille Royale eût été encore dans sa première situation.

Ensuite Son Altesse Royale revint à Paris, et y demeura avec la Reine sa mère, jusqu'à ce que le Roi son frère revînt de Hollande en France. De là ils allèrent à Saint-Germain, que la cour de France avait quitté pour revenir à Paris.

On disait que l'intention du Roi, en venant en France, n'était que d'y passer pour se rendre en Irlande, qui s'était déclarée pour lui, et était alors presque entièrement sous son obéissance, les rebelles ne possédant plus guère que Dublin et Londonderry; mais, au lieu de traverser seulement la France, Sa Majesté passa tout l'hiver à Saint-Germain, et se laissa enfin persuader de renoncer à son projet d'aller immédiatement en Irlande; elle se rendit ensuite à Jersey avec le duc. Ils partirent le 19 septembre.

Le 26 du même mois le Roi arriva à Coutances, et de là se rendit, le lendemain matin, à Coutanville où il avait formé le projet de s'embarquer. Lorsqu'il y fut arrivé, la plupart pensèrent que Sa Majesté ferait bien d'y demeurer jusqu'au lendemain, et durant ce temps de s'informer, avant de hasarder ainsi sa personne, si la côte était parfaitement libre, et s'il ne s'y trouvait aucun vaisseau du parlement. Le duc et sir John Berkley furent seuls d'un avis différent; ils lui conseillèrent de s'embarquer sur-le-champ et l'y décidèrent : et l'on peut dire, avec vérité, que par là ils sauvèrent Sa Majesté. La raison qu'ils don-

naient, c'est que, selon toutes les apparences, il ne pouvait y avoir de danger à s'embarquer ce jour-là, parce que le vent ne venait que de tourner à l'est, et que par conséquent les vaisseaux du parlement, stationnés à Guernesey, n'en pourraient prendre avantage assez tôt pour empêcher son débarquement; mais que, dans le cas où il retarderait jusqu'au lendemain, ils auraient le temps de se placer entre lui et la côte de l'Angleterre.

Sa Majesté, comme on l'a dit, se rendit à cette opinion, mit aussitôt à la voile, et, au bout de trois heures, débarqua saine et sauve à Jersey. Comme on l'avait prédit, le lendemain, à la pointe du jour, six ou sept des vaisseaux rebelles parurent, et donnèrent la chasse aux bâtimens sur lesquels étaient embarqués les chevaux du Roi. Ils avaient attendu jusqu'au lendemain matin; pour éviter d'être pris, ils furent obligés de se hasarder entre les rochers et à travers mille dangers, et n'échappèrent qu'avec beaucoup de peine à l'ennemi. Il était évident que si le Roi avait suivi la même marche, il aurait couru le même péril.

Durant le temps que Sa Majesté passa dans cette île avec le duc, ils reçurent la triste nouvelle de la défaite de lord Ormond, et du parti confédéré des royalistes devant Dublin; après quoi on leva le siége de Londonderry: et les affaires

de Sa Majesté en Irlande se trouvèrent alors dans un état si désespéré que le projet de s'y rendre fut absolument mis de côté, et que les deux vaisseaux de guerre hollandais, que le prince d'Orange avait envoyés pour transporter le Roi en Irlande, furent renvoyés en Hollande.

Peu de temps après, et avant que Sa Majesté quittât Jersey, quelques offres lui vinrent de l'Écosse, apportées par un nommé Windram, très-loyal gentilhomme. Le Roi prit en conséquence la résolution de retourner en Hollande, pensant que de là il serait plus à portée de traiter avec ses sujets d'Écosse, dont la meilleure partie n'avait cessé, depuis le meurtre du Roi son père, de protester contre cet acte, et de s'opposer aux criminelles violences exercées en Angleterre.

Le printemps donc étant revenu, Sa Majesté revint en France; et, après avoir passé quelque temps à Beauvais avec la Reine sa mère, venue de Paris exprès pour l'y voir, le Roi continua sa route vers la Hollande, fit à Bréda ses conventions avec les commissaires écossais, puis se rendit en Ecosse.

Le Roi avait laissé le duc à Jersey, où celui-ci resta jusqu'au commencement de septembre. Alors il reçut l'ordre de retourner en France, arriva à Paris le 17 du même mois, et demeura peu de temps dans cette ville. La lettre dans laquelle le Roi lui avait ordonné de quitter Jersey

contenait quelques expressions équivoques par lesquelles le Roi semblait lui faire entendre qu'il désirait que le duc vînt en Hollande. Quelques uns de ceux qui entouraient le duc, et en qui il avait une grande confiance, en particulier sir George Ratcliff, le doyen Stuart, à qui le Roi avait ordonné de se tenir près de lui, et le docteur Killigrew, son chapelain, profitèrent du sens douteux de ces expressions pour l'engager à quitter la France. Ils avaient en cela leur dessein particulier, et le pressèrent tellement de passer en Hollande, que la Reine, qui était entièrement contraire à ce projet, ne put l'obliger à demeurer à Paris. Il en partit le 4 octobre, et arriva à Bruxelles le 13.

Il y demeura quelque temps, et reçut d'abord la triste nouvelle de la mort de sa sœur la princesse Elisabeth, arrivée dans le mois de septembre au château de Carisbrook, dans l'île de Wight, et celle de la défaite des Écossais à Dunbar, qui eut lieu le 3 du même mois.

Après être demeuré quelque temps à Bruxelles, le Roi informa la princesse d'Orange de sa prochaine arrivée en Hollande, et la Reine ayant mandé de Paris à la princesse de quelle manière le duc l'avait quittée, et combien elle était mécontente de lui, la princesse conseilla à Son Altesse de différer son voyage en Hollande, et lui fit connaître combien elle était affligée du mé-

contentement que montrait contre lui la Reine sa mère, ajoutant qu'avant que son respect pour la Reine lui permît de l'engager, lui duc d'York, à la venir trouver, il fallait d'abord qu'elle eût tâché de faire sa paix avec Sa Majesté. Cette lettre obligea le duc à demeurer à Bruxelles jusqu'à ce que ces différends fussent accommodés. Peu de temps après, il reçut l'affligeante nouvelle de la mort du prince d'Orange, qui mourut de la petite vérole vers le commencement de novembre. C'était une des plus grandes pertes que dans cette conjoncture pût éprouver la famille royale; mais, pour adoucir jusqu'à un certain point son affliction, le duc apprit bientôt que sa sœur avait mis au monde un fils, le prince d'Orange actuel, qui naquit le 14 du même mois, neuf jours après la mort de son père.

Le duc, après avoir demeuré à Bruxelles jusqu'au milieu de décembre, se rendit à Rhenen, maison appartenant à la reine de Bohême, dans la province d'Utrecht. Il la lui avait empruntée pour y vivre retiré jusqu'à ce qu'il pût obtenir de sa sœur de le laisser venir à La Haye.

Pendant tout ce temps, il fut réduit à une grande détresse, car il avait quitté Paris tout-à-fait dénué d'argent; et, sans le secours des dixièmes de quelques prises faites vers le nord par les frégates de Jersey, et que les vents contraires avaient obligé de faire entrer à Dun-

kerque, il lui aurait été impossible de subsister, et il se serait trouvé réduit aux dernières extrémités.

Aussitôt après son arrivée à Rhenen, il écrivit de nouveau à sa sœur pour la presser de le laisser venir près d'elle. Peu de temps après, elle lui manda qu'il pouvait venir, qu'elle en avait obtenu la permission de la Reine. Le duc, aussitôt qu'il eut reçu cette bonne nouvelle, quitta Rhenen et arriva le 12 janvier à La Haye, où il demeura tout l'hiver jusqu'au moment où l'on dut y recevoir les ambassadeurs des rebelles. Jugeant alors qu'il ne pouvait convenablement demeurer dans une ville où ils allaient faire leur entrée solennelle, et pour éviter le désagrément de voir recevoir en grande pompe les meurtriers de son père, il quitta La Haye et alla passer quelque temps à Breda.

Cette cérémonie finie, le duc revint à La Haye et y vécut avec une telle circonspection qu'il ne rencontra pas une seule fois les ambassadeurs dans les rues. Il avait peu de peine à les éviter, car d'une part il ne pouvait lui être fort agréable de les rencontrer dans un lieu où il ne lui était pas permis de prendre d'eux la vengeance qu'ils avaient si bien méritée; et d'un autre côté, les États, craignant avec raison les conséquences d'une rencontre, avaient pris grand soin de l'empêcher et exigé d'eux et de lui qu'ils

s'évitassent. Cette précaution de la part des États était grandement nécessaire à cette époque, où leur intérêt était de demeurer en bonne intelligence avec l'Angleterre, car le peuple détestait tellement ces ambassadeurs, qu'il aurait saisi avec joie l'occasion de les mettre en pièces. Tous les efforts et toute l'autorité du gouvernement ne furent pas de trop pour empêcher les Anglais d'être attaqués dans leurs maisons. On fut obligé de leur assigner une garde à pied pour les mettre à l'abri de quelque affront éclatant, et, malgré tant de soins, eux et leur suite ne purent échapper à plusieurs insultes de la part de la populace.

Au commencement de juin, le duc reçut une lettre du Roi, alors en Ecosse, qui lui commandait de revenir à Paris, et lui signifiait son mécontentement de ce qu'il avait quitté cette ville. Dans la même lettre il lui ordonnait de renvoyer de son service le docteur Killigrew, et de ne plus suivre les conseils de sir George Ratcliff, mais de se laisser diriger par les volontés de la Reine sa mère. Son Altesse royale obéit sur-le-champ à tous ces ordres, quitta La Haye, repartit pour la France, et arriva à Paris vers la fin de juin.

Le duc étant alors en âge de supporter la fatigue, la Reine sa mère, soigneuse de lui donner les occasions de perfectionner ses connaissances

et de se former à l'action, résolut de le faire partir avec la cour de France quand elle quitterait Paris, ce qui était alors probable. Elle demanda donc à la Reine et au cardinal qu'il pût suivre le roi de France. Ils y consentirent volontiers, et lui promirent d'en faire l'objet particulier de leurs soins; mais, avant que la cour quittât Paris, on reçut la nouvelle que les affaires du Roi en Ecosse allaient si mal qu'il avait été obligé de prendre la résolution désespérée de marcher en Angleterre. Bientôt après, se confirma la nouvelle de sa défaite à Worcester, ce qui fit changer à la Reine la résolution qu'elle avait prise d'envoyer le duc avec la cour de France. La cour quitta Paris à la fin de septembre, et prit sa route vers le Berri. Le duc, pendant ce temps, demeura à Paris avec la Reine, tous deux dans les plus terribles craintes pour le Roi. Cette effroyable inquiétude dura jusqu'au milieu d'octobre. Alors ils reçurent la consolante nouvelle que le Roi était débarqué sain et sauf à Fécamp en Normandie, accompagné seulement de lord Wilmot.

Nous ne rapporterons pas ici les détails de la fuite du Roi, ni de tous les dangers qu'il courut, et des souffrances qu'il eut à endurer depuis le moment où il fut forcé de se déguiser jusqu'à son arrivée en France. Nous dirons seulement en général que, si Dieu ne l'eût doué de beaucoup

de présence d'esprit et de courage, aussi bien que d'un tempérament vigoureux, il n'aurait jamais pu échapper aussi miraculeusement d'Angleterre.

A la nouvelle de son arrivée, le duc pensa qu'il était de son devoir d'aller à sa rencontre. Il eut le bonheur de le voir à Magny, lieu situé entre Paris et Rouen, et il le suivit ensuite à Paris, où la Reine sa mère ne fut pas la seule à lui exprimer la satisfaction qu'elle éprouvait de son retour. Il fut reçu par tous les gens de qualité alors à la ville avec tous les témoignages de joie qu'il en pouvait attendre. Le cardinal de Retz, en particulier, lorsqu'il vint le voir, offrit de lui prêter une somme considérable qu'il avait apportée en or dans son carrosse; mais, quoiqu'il le pressât excessivement de l'accepter, le Roi s'y refusa avec beaucoup de remercîmens; et non-seulement dans cette occasion mais dans toutes les autres, le cardinal lui montra toujours la plus grande affection et le plus vif intérêt pour son service.

Il n'y avait pas long-temps que Sa Majesté était à Paris, lorsque quelques confidens de Mademoiselle, fille aînée du duc d'Orléans, lui firent en secret quelques ouvertures, ou du moins quelques insinuations de mariage entre elle et lui. Il saisit cette proposition, qui fut de même approuvée par la Reine sa mère. Les choses al-

lèrent si loin que le Roi lui rendait tous les jours visite, et elle lui donnait lieu de croire qu'il réussirait; mais tout à coup elle devint plus froide sans qu'il en pût savoir la raison. Il crut donc que la prudence lui interdisait de si fréquentes visites jusqu'à ce qu'enfin il apprit la cause de ce changement. Quelques uns des amis de Mademoiselle, ou qui du moins prétendaient l'être, lui avaient mis dans la tête d'épouser le roi de France. Ils lui avaient persuadé qu'ils viendraient très-facilement à bout de conclure ce mariage, vu le mauvais état des affaires du Roi à cette époque. « La Reine et le cardinal, lui disaient-ils, seraient forcés à y consentir pour leur propre sûreté et pour se tirer des embarras dans lesquels ils se trouvaient. » Cette pensée, quelque déraisonnable qu'elle fût, s'imprima si fortement dans son esprit qu'elle lui fit rompre totalement avec le roi d'Angleterre ; et ainsi, pour avoir voulu aspirer à ce qu'elle ne pouvait atteindre, elle perdit ce qu'il était en son pouvoir d'obtenir, et manqua les deux.

Vers le même temps, on proposa aussi à Leurs Majestés un mariage pour le duc. Il s'agissait de mademoiselle de Longueville, fille du duc de Longueville par sa première femme, sœur du comte de Soissons : mademoiselle de Longueville était alors, après Mademoiselle, le premier parti de France. Le roi et la reine d'Angleterre l'ap-

prouvèrent et en parlèrent au duc qui, pour sa part, n'eut pas de peine à y consentir; les négociations furent poussées si loin qu'on demanda le consentement de la cour de France : elle le refusa et le mariage fut rompu.

Au commencement du printemps de l'année 1652, la situation des affaires de France était telle que le retour du cardinal Mazarin ôtait toute espérance d'accommodement entre le Roi et les princes, et que l'on avait au contraire la probabilité d'une campagne très-active. Le duc, qui désirait fort se rendre propre un jour à la guerre, résolut de servir comme volontaire dans l'armée du roi de France. Lorsqu'il fit cette proposition pour la première fois, tout le monde s'y opposa, excepté sir John Berkley; mais à force d'y revenir chaque jour, il l'emporta à la fin et obtint le consentement du Roi et de la Reine.

Il restait encore une plus grande difficulté à vaincre, celle d'avoir de l'argent pour s'équiper et s'entretenir à l'armée. L'argent était chose rare à la cour anglaise. Le duc s'en procura à la fin. Un Gascon nommé Gautier, qui avait servi en Angleterre, lui prêta trois cents pistoles. Cette somme et une paire de chevaux de carrosse polonais, emmenés de Cologne par le lord Crofts, et donnés au duc par le Roi son frère, mirent Son Altesse royale en état de s'équiper pour la campagne; sans ce secours, il

lui aurait été impossible de partir; car en ce temps l'argent était aussi peu commun à la cour de France qu'en Angleterre. Le duc se mit en route avec son petit équipage; sa suite était composée seulement de sir John Berkley, du colonel Worden, de deux ou trois domestiques, autant de palefreniers, et pas même un cheval de main en cas de nécessité. Son lit de camp et tout l'équipage de son domestique était porté sur deux mules louées seulement pour le conduire jusqu'à l'armée française, où on promettait de lui fournir des moyens de transport plus commodes. Cependant il aima mieux partir de cette manière que pas du tout. Il eut soin seulement de conduire cette affaire aussi secrètement qu'il lui fût possible, dans la crainte d'être retenu, ou qu'il ne lui survînt quelque autre embarras si l'on divulguait son intention de se rendre à l'armée du Roi. D'ailleurs on ne jugea pas convenable que Son Altesse allât prendre congé de son oncle le duc d'Orléans, contre le parti duquel il était près de se déclarer.

Pour éviter tous ces inconvéniens, le Roi accompagna son frère à Saint-Germain, sous prétexte d'une partie de chasse; et, après y être demeuré trois ou quatre jours, il partit pour l'armée le 21 avril, passa par le faubourg Saint-Antoine, sous les murs de Paris, et ne put aller ce soir-là plus loin que Charenton.

. Le lendemain il se rendit à Corbeil, où, en arrivant, il trouva dans les faubourgs quelques compagnies du régiment des Gardes; car les habitans avaient fermé les portes, et étaient résolus à ne pas les recevoir dans la ville. Informé de ce fait par quelques officiers qu'il rencontra, il craignit beaucoup de n'être pas admis : cependant il se présenta à la porte, où ils firent difficulté de le recevoir; cependant il parvint à leur persuader enfin d'ouvrir le guichet, et de lui permettre d'entrer à pied, à condition de laisser ses chevaux à la porte de la ville. Une fois entré, il fit si bien auprès des magistrats que non-seulement il obtint l'entrée pour ses chevaux, mais que, d'après ses représentations sur le danger qu'ils couraient en refusant l'entrée aux troupes du Roi, les troupes furent admises. Il est cependant certain que, s'ils eussent continué à tenir leurs portes fermées, la cour, alors à Melun, aurait eu grand'peine à se rendre maîtresse de Corbeil, vu sa situation et le voisinage de Paris. Si le Roi, par ce moyen inattendu, n'eût pas été mis en possession de la ville, ses affaires en auraient beaucoup souffert : ce fut au contraire un poste très-avantageux, et qui lui fut très-utile en différentes occasions. Aussitôt que la cour, qui, comme on l'a dit, était à Melun, apprit que la ville de Corbeil avait reçu ses compagnies, qu'on y avait envoyées exprès, elle se rendit dans

cette ville, où le duc demeura à l'attendre. Là, il trouva un peu d'argent, un cheval de plus, et deux mules, ce qui lui vint fort à propos; car à leur arrivée dans cette ville, lui et toute sa pauvre suite ne possédaient pas entre eux plus de vingt pistoles. Le même soir, 24 avril, Son Altesse Royale se rendit à Châtre, accompagnée de plusieurs autres volontaires de la cour; elle y trouva l'armée arrivée seulement quelques heures avant elle.

Mais avant de rapporter les actions de cette campagne, et de celles qui se succédèrent pendant que le duc fut à l'armée française, il sera nécessaire de reprendre les choses d'un peu plus haut, afin que le lecteur puisse, jusqu'à un certain point, comprendre quelles étaient alors les affaires de France.

La cour, au commencement de cette année, était réduite à l'état le plus déplorable. Peu de gens avaient conservé leur fidélité au Roi, et même ceux dont l'intérêt ainsi que le devoir auraient été de soutenir la couronne, étaient les principaux témoins et fauteurs de ces troubles. Ils se fondaient sur ce prétexte commun et plausible qui a occasionné en tout temps tant de rébellions : ils demandaient qu'on écartât les mauvais conseillers de la personne du roi; et, pour rendre cette demande plus populaire, ils disaient que c'était un grand déshonneur pour la France

d'être gouvernée par un étranger, quand elle possédait tant de princes du sang plus capables du ministère et plus faits pour l'occuper que le cardinal Mazarin.

Les chefs de ce parti étaient le duc d'Orléans, oncle du Roi, et les princes de Condé et de Conti, tous deux princes du sang. Ils étaient suivis d'une portion très-considérable de la haute noblesse et à la tête de la moyenne noblesse du royaume. Pour aggraver le mal, presque toutes les villes grandes et populeuses, et la plupart des parlemens, tenaient leur parti, entre autres Paris, Orléans, et généralement toutes les villes sur la Loire, ainsi que Bordeaux et la plupart des villes de l'intérieur : et quoique le duc de Longueville, non plus que le parlement de Rouen, ne se fussent pas positivement déclarés contre le Roi, il était évident qu'ils penchaient pour le parti des princes; ce qui le prouvait bien, c'est qu'au milieu de cette rébellion ils s'étaient déclarés neutres, comme s'ils eussent désiré de demeurer spectateurs, et d'épier le moment de se ranger du parti du plus fort. Quoique le Roi leur eût fait plusieurs ouvertures, ils trouvaient toujours des prétextes pour s'excuser de le recevoir en un moment où ses affaires étaient si mauvaises que l'entrée de la plupart des grandes villes lui était refusée. En effet, le poison était si généralement répandu dans tout le royaume, que les petites places s'encourageaient

par l'exemple des plus grandes : ce qu'on avait bien vu par la résistance des habitans de Corbeil, qui certainement eussent persisté à exclure les troupes du Roi s'ils ne se fussent défiés de leurs propres forces.

Pour comble de misère, le pays n'était pas troublé seulement au dedans, mais avait à ses portes ses anciens ennemis les Espagnols, très-disposés à jeter de l'huile sur le feu par tous les moyens qu'ils pouvaient imaginer, afin de profiter de ces dissensions pour regagner, dans l'espace de quelques mois, ce que les Français leur avaient pris en beaucoup de temps, et au prix de la perte de leurs plus braves soldats. Il n'est même pas douteux qu'ils n'eussent en perspective de plus grands desseins. Ils se flattaient de parvenir soit à subjuguer entièrement les Français et ruiner leur monarchie, soit au moins à les mettre si bas qu'ils fussent de long-temps hors d'état d'attaquer l'Espagne. Il y a lieu de croire que, s'ils eussent mieux pris leurs mesures, ils fussent venus à bout de l'un ou de l'autre de ces projets, ou du moins eussent obtenu plus de succès qu'ils ne le firent; mais la trop grande circonspection des maximes qu'ils suivirent alors et ensuite leur fit perdre le fruit de tous leurs efforts.

Tandis que les affaires de France étaient dans cette situation, les Espagnols faisaient de magnifiques promesses, et distribuaient même de

l'argent à plusieurs des principaux mécontens; ils envoyèrent de plus en France quelques unes des troupes de Flandre pour renforcer l'armée des princes; elles étaient commandées par le duc de Nemours, que les princes avaient envoyé à Bruxelles pour solliciter les faveurs de l'Espagne. Le renfort espagnol qu'il conduisait entra en France au commencement du printemps, au nombre d'environ sept mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie; ils passèrent la Seine à Mantes. Le duc de Sully était gouverneur de cette place; il leur accorda le passage : s'il le leur eût refusé, cela aurait infiniment retardé leur marche, et ils n'auraient pas rejoint aussitôt l'armée des princes, qui s'était réunie vers le.... et pas loin de.... (1).

Après la jonction de l'armée des princes et des Espagnols, et la prise d'Angers par le Roi, il ne se fit rien de considérable jusqu'à l'affaire de Blénau : seulement un jour que l'armée du Roi était en marche le long de la Loire, celle des princes arriva à Gergeau : leur avant-garde s'était déjà emparée d'une des extrémités du pont, et se disposait à se rendre maîtresse de la ville, qui n'avait d'autre défense qu'une simple porte; et pour se défendre peu ou point de soldats. Si M. de Turenne ne fût heureusement arrivé à la première alarme, la ville était prise infailli-

(1) Ceci est en blanc dans l'original.

blement, ce qui eût été très-fâcheux pour l'armée du Roi; mais M. de Turenne ayant été promptement rejoint par des renforts de troupes, celle des princes fut forcée de renoncer à ses projets, et de se retirer avec perte de quelques hommes, dont le plus marquant fut un M. Sirot, lieutenant-général, regardé comme un de leurs meilleurs officiers. La cour se rendit ensuite à Gien, sur la Loire, où son armée passa la rivière, et se logea aux environs de Blénau et dans les villages voisins situés sur le canal de Briare ou auprès.

L'armée des princes marcha vers celle du Roi, et se campa à Loris. Quelque temps auparavant, le prince de Condé voyant en Guienne ses affaires en si mauvais état qu'il n'y pouvait aisément porter remède, et jugeant qu'il était plus nécessaire à Paris pour y commander l'armée de son parti, avait laissé M. de Marsin à la tête de ses troupes de Guienne, et, accompagné seulement de quatre ou cinq personnes, s'était dérobé le plus secrètement qu'il avait pu, de peur d'être pris lorsqu'il serait obligé de passer au travers des quartiers du Roi. Il n'échappa qu'à grand'-peine à ce danger, et arriva à Paris, d'où il se rendit immédiatement à l'armée. Là, instruit de la position des troupes du Roi, il résolut de tomber sur leurs quartiers; car on était alors tout au plus au milieu d'avril, et, à cette époque de l'an-

née, les fourrages manquaient; en sorte que l'armée du Roi avait été contrainte de se loger séparément en divers villages.

M. de Turenne était à Briare et le maréchal d'Hocquincourt à Blénau. Ayant reçu avis de la marche de l'armée des princes, ils fixèrent entre leurs quartiers une place d'armes pour lieu de rendez-vous, pour s'y réunir en cas d'alarme, placèrent des gardes avec soin du côté d'où venait l'ennemi, et mirent quelques dragons dans un défilé par lequel il était vraisemblable qu'il allait passer. Les choses ainsi disposées, M. de Turenne, instruit de l'approche des ennemis, et de leur intention de tomber sur ses logemens, se rendit en personne auprès du maréchal d'Hocquincourt, placé plus près de l'ennemi, pour l'en informer; mais il crut pouvoir compter sur ses dragons, et s'imagina qu'ils suffiraient pour arrêter l'ennemi dans le défilé. Il en arriva tout autrement: soit trahison ou lâcheté, les dragons ne furent pas plutôt attaqués qu'ils abandonnèrent leur poste, et livrèrent passage à l'ennemi, qui, poursuivant son succès, tomba aussitôt sur les logemens de M. d'Hocquincourt, et en délogea toutes ses troupes les unes après les autres: elles firent peu de résistance, et l'on perdit peu de monde des deux côtés; mais tout le bagage des quartiers fut enlevé, les troupes du Roi se sauvèrent à la faveur de la nuit, mais tellement frappées de ter-

reur qu'elles ne se réunirent pas au rendez-vous désigné. L'obscurité empêcha aussi les ennemis de les poursuivre aussi loin qu'ils auraient pu le faire autrement. Ils étaient occupés d'ailleurs d'un dessein plus important; car, sachant que M. de Turenne n'était pas loin de là, ils pensaient qu'ils le battraient infailliblement dès qu'il ferait jour, s'il ne prenait le parti de se retirer auparavant. Pour dire la vérité, il courut grand hasard dans cette occasion, et avec lui la couronne de France; car sa petite armée une fois en déroute, le Roi, selon toute probabilité, tombait entre les mains des princes; et d'après la licence des temps et l'ambition de quelques uns de ces grands personnages, il est aisé d'imaginer ce qui en serait arrivé.

Mais pour revenir à M. de Turenne, à la première alarme, il sortit de ses logemens et marcha au rendez-vous désigné, envoyant en même temps de petits corps à la découverte. Ils vinrent lui rapporter que l'armée ennemie était proche de lui et avait chassé de leurs quartiers les troupes du maréchal d'Hocquincourt. La nuit était alors si sombre qu'il lui était impossible de reconnaître le poste qu'il occupait. Marcher en avant était trop dangereux à une si petite distance de l'ennemi; se retirer pouvait tout perdre, car il avait lieu de craindre par là de décourager ses gens et de les jeter dans un grand désordre : d'a-

près cela, il résolut prudemment de demeurer où il se trouvait, laissant ainsi aux différens pelotons le temps de se réunir à lui. Au premier rayon du jour, il se trouva tout contre l'ennemi et eut le bonheur d'apercevoir un poste avantageux, où l'armée des princes ne pouvait l'attaquer qu'en traversant d'abord une sorte de défilé entre deux bois, des fossés et des terres marécageuses, où un seul escadron pouvait faire tête à toute l'armée. Ce fut derrière ce passage qu'il rangea sa petite troupe. Aucun de ceux qui avaient été chassés des autres logemens n'était encore venu se réunir à lui. Ils ne le rejoignirent que le soir. Quelques uns des officiers proposèrent de garnir le bois de quelque infanterie pour mieux défendre le passage. Il s'y refusa. Sa raison, comme il l'a dit depuis lui-même au duc, c'est que l'ennemi était si fort, et lui si faible en infanterie, que ses gens auraient été bientôt chassés du bois, et qu'obligé de s'avancer alors pour les soutenir, il se serait peut-être engagé à tel point qu'il lui eût été impossible de s'en tirer sans compromettre toute son armée. Au lieu de cela, il prit un parti beaucoup plus prudent, et, laissant le bois dégarni, se retira à une portée de mousquet de là et du défilé, et y demeura à attendre l'ennemi, qui, le voyant si avantageusement posté, trouva trop dangereux de l'attaquer.

Ils demeurèrent donc des deux côtés en bataille, s'examinant mutuellement sans s'ébranler, et faisant jouer pendant quelque temps la grosse artillerie. Enfin M. de Turenne fit mine de vouloir se retirer et commença à se replier en très-bon ordre. L'ennemi crut qu'il était temps de le charger, et s'avança donc, toute son armée en bataille, vers le défilé. Sa cavalerie commença à le traverser. Il y avait à peu près six escadrons de passés, lorsque M. de Turenne, faisant volte face, marcha vers eux, en sorte que ceux qui étaient déjà passés furent obligés de se retirer en grand désordre pour éviter d'être entièrement abîmés. Comme le gros de l'armée approchait du passage, le maréchal de Turenne reprit sa première position, et canonna l'ennemi tout le reste du jour, faisant de grands ravages dans ses rangs, car ils étaient si près et tellement serrés que presque tous les coups portaient. A la fin de la soirée, les troupes du maréchal d'Hocquincourt arrivèrent et se réunirent à M. de Turenne, toujours en présence de l'ennemi; en sorte que la partie n'était plus si inégale. Des deux côtés cependant on jugea à propos de se retirer, et ce fut la fin de cette affaire, où l'habileté et le courage de M. de Turenne sauvèrent l'armée et la couronne de France; car une défaite ne laissait aucun moyen humain de se préserver, sinon d'une ruine totale, au moins de changemens qui au-

raient produit dans ce royaume une longue suite de dissensions et de désordres.

Après cette affaire le prince de Condé quitta l'armée et se retira à Paris, où il fut reçu avec de grands applaudissemens. Son parti exalta l'avantage qu'il venait d'obtenir, fort au-delà de ce qu'il valait. Son absence de l'armée fut très-préjudiciable aux intérêts communs du parti, car il n'avait point laissé de général en chef. M. de Tavannes commandait les troupes des princes, M. de Vallon celles du duc d'Orléans, et M. de Clinchamp les auxiliaires envoyés de Flandre. En sorte que, comme il arrive toujours là où manque une autorité supérieure, rien n'était ordonné comme il aurait dû l'être; car, outre le vide que laissait l'absence d'un aussi grand général, nul des lieutenans-généraux, bien que doués chacun pour sa part d'un grand courage personnel, n'était en état de commander une armée. Toutes les grandes affaires ont toujours été mieux conduites et avec plus de succès par un seul homme que par plusieurs égaux en pouvoir; mais ceux-là avaient encore plus besoin que d'autres d'être conduits par un chef supérieur; car, bien que leur intérêt parût être le même, tous trois étaient jaloux l'un de l'autre. M. de Turenne fit son profit de cette égalité et de cette indépendance établie entre eux; car, bien qu'ils eussent campé assez près les uns des autres, il

sut si bien les amuser que, par de fortes marches bien ordonnées, il parvint à leur échapper et se plaça entre eux en même temps que la cour se déplaçait de son côté. Quoiqu'il eût à parcourir un fort grand compas, car il était obligé de tourner leurs positions, il fit une telle diligence qu'il arriva à Châtre le 14 avril, tandis que l'armée ennemie n'était encore qu'à Etampes. Il donna ainsi à la cour la facilité de gagner Paris; c'était dans ce dessein qu'il avait entrepris cette marche. On est demeuré incertain des motifs qui empêchèrent la cour d'en profiter; car elle en avait été pressée, et par le cardinal de Retz, et par ceux des hommes les plus considérables du parti du Roi, qui se trouvaient alors à Paris. Quelques uns en accusèrent le manque de courage de la cour, qui se laissa effrayer par les avis qu'elle reçut de quelques personnes contraires au cardinal Mazarin, et qui par conséquent ne se souciaient pas de voir le Roi à Paris. Quoi qu'il en soit la cour s'arrêta à Melun, et de là se rendit à Corbeil dans le même temps que son armée arrivait à Châtre. Ce fut dans cette dernière ville que le duc d'York rejoignit l'armée comme on l'a dit : le soir même de son arrivée, et à compter de ce moment, Son Altesse royale prit part à toutes les actions de la campagne.

Il n'arriva rien d'important durant les premiers temps du séjour du duc à l'armée; on en-

voyait seulement vers Etampes de petits partis qui ramenaient chaque jour des hommes et des chevaux qu'ils avaient pris allant au fourrage. On sut par ces prisonniers que toute l'armée ennemie était logée dans la ville et les faubourgs d'Etampes. Au bout de quelques jours, M. de Turenne reçut par un trompette une lettre de Mademoiselle, qui lui demandait un sauf-conduit pour se rendre à Paris. Elle avait été à Orléans, et par sa présence et son influence avait engagé cette ville à se déclarer pour les princes; elle retournait à Paris et ne pouvait éviter de passer au travers des deux armées. Le maréchal fit d'abord quelques difficultés de lui accorder le sauf-conduit sans l'autorisation de la cour, et il y dépêcha un courrier à ce sujet; mais, avant qu'il revînt, M. de Turenne fit réflexion qu'il pourrait probablement tirer quelque avantage de cette demande, et sachant quel jour elle serait à Etampes, il prit le parti de l'obliger en lui envoyant le sauf-conduit. Ayant appris par ses éclaireurs que l'ennemi n'avait pas été au fourrage de ces deux ou trois jours, il conjectura que ce jour-là, qui était le 3 mai, l'armée passait en revue devant Mademoiselle, et que le lendemain elle se mettrait en route pour Paris. Il jugea donc qu'on n'irait pas au fourrage jusqu'au 4, et qu'après avoir été si long-temps sans y aller, le fourrage serait très-considérable. Il pensa aussi

que probablement on ne serait pas fort sur ses gardes, et que la plupart des officiers-généraux conduiraient Mademoiselle une grande partie de la route. Pesant donc toutes ces circonstances, lui et M. d'Hocquincourt se résolurent de marcher toute la nuit avec la totalité de l'armée, ne laissant à Châtre qu'une centaine de cavaliers et un petit régiment d'infanterie pour garder les bagages.

Ils mirent sur-le-champ leur projet à exécution, ne donnant qu'une heure d'avance les ordres nécessaires au départ. Ils partirent sans tambour ni trompette, et se mirent en route vers huit heures du soir. Leur projet était de se placer entre l'armée ennemie et ses fourrageurs, pensant, comme on l'a déjà dit, que ceux-ci seraient hors de la ville à l'époque qu'ils avaient calculée, et qu'ainsi ils pourraient les enlever tous. Ils marchèrent toute cette nuit avec beaucoup d'ordre et de silence. M. d'Hocquincourt, dont c'était le tour, commandait l'avant-garde. Avant le lever du soleil, ils avaient passé tous les défilés et avaient fait un grand circuit pour se mettre entre Etampes et Orléans, l'ennemi ayant coutume d'aller au fourrage de ce côté-là.

Ils étaient occupés à se remettre en ordre, lorsque quelques uns des petits partis qu'ils avaient envoyés à la découverte leur rapportèrent qu'au lieu d'aller au fourrage l'ennemi avait rangé

toute son armée en bataille sur une plaine située devant Etampes, à une lieue environ de l'endroit où ils se trouvaient. Sur ces avis, les troupes du Roi se rangèrent de leur côté en bataille dans un fond où elles étaient, et montèrent la colline dans l'intention d'attaquer; mais les ennemis, aussitôt qu'ils s'en aperçurent, commencèrent à se retirer dans la ville. Alors les généraux du Roi se mirent au grand trot pour les poursuivre à la tête de la cavalerie, espérant tomber sur leur arrière-garde avant qu'ils eussent pu se mettre à l'abri. Ils donnèrent en même temps à leur infanterie et à leur artillerie l'ordre de les suivre aussi vite qu'elles le pourraient.

Ce qui faisait que l'ennemi s'était trouvé en bataille devant la ville au lieu d'aller au fourrage, comme l'avait imaginé M. de Turenne, c'est qu'on avait voulu donner le coup d'œil de l'armée en bataille à Mademoiselle, qui s'en allait le matin même à Paris, sans se douter que les troupes du Roi fussent si proches. Sitôt qu'on les aperçut, on lui demanda son avis sur ce qu'il y avait à faire; elle répondit aux généraux qu'ils savaient mieux qu'elle les ordres que leur avaient laissés son père et le prince de Condé. Après quoi elle poursuivit sa route, et eux se retirèrent dans la ville et dans les faubourgs avec tant de précipitation qu'avant que les deux maréchaux de Turenne et d'Hocquincourt eussent gagné la hau-

teur qui dominait la ville, toutes les troupes de l'ennemi étaient déjà en sûreté. D'après cette retraite subite, les maréchaux formèrent la résolution d'attaquer les faubourgs. Ils envoyèrent sur-le-champ leurs ordres à l'infanterie, afin que, tout en marchant, on se préparât à l'attaque, et que les hommes commandés se trouvassent prêts au moment de l'arrivée. Ils furent obéis.

Étampes est éloignée de Paris d'environ quatorze ou quinze lieues, sur la route entre Paris et Orléans. Elle est située dans un fond, une petite rivière coule par derrière le long de ses murs et va tomber dans la Seine près de Corbeil. Tout ce côté de la ville et des faubourgs qui se trouve à main droite en venant de Châtre, est commandé par une colline peu élevée; car du sommet d'une vieille tour ronde très-haute située dans la ville, on découvre, ou du moins en grande partie, la plaine située au-delà de cette colline. Les murailles de cette ville, comme d'un grand nombre des villes de France, sont flanquées de petites tours rondes qui ne sont point à l'épreuve du canon. Un fossé sans eau les défend du côté de Châtre. Les faubourgs du côté d'Orléans sont grands et traversés d'un côté d'une rivière, et de l'autre d'un ruisseau, qui se rejoignent sous les murs de la ville vers la porte d'Orléans; en sorte qu'il n'y a pas de communication entre la ville et

les faubourgs, si ce n'est par cette porte. Une partie de l'armée ennemie était retranchée dans ce faubourg, à l'aide du ruisseau qui la couvrait entièrement d'un côté, à l'exception d'un étroit espace près de la porte, qu'ils avaient fermé par des lignes. Dans ces logemens se trouvaient alors environ neuf régimens d'infanterie, et particulièrement ceux de Condé, de Conti et de Bourgogne faisant partie des troupes particulières du prince, et toute l'infanterie auxiliaire des Espagnols, savoir, les régimens de Berlo, Pleur, Vange, La Motte, Plenitz, et un ou deux autres avec quatre ou cinq cents chevaux. Le reste de l'infanterie et de la cavalerie s'était logé dans la ville.

L'infanterie du Roi, en arrivant, tomba immédiatement sur les retranchemens de l'ennemi, sans attendre à peine que son canon eût tiré deux ou trois coups, plus pour montrer qu'on avait du canon que pour l'effet qu'on en attendait. L'infanterie de M. d'Hocquincourt avait la droite; elle attaqua donc du côté du ruisseau qui se trouva plus profond qu'on ne l'avait cru. Comme on n'en savait rien, on s'avança jusqu'au bord, l'ennemi tirant toujours. Les officiers ayant sondé avec leurs lances le gué du ruisseau, le trouvèrent impraticable; alors on se retira en bon ordre et l'on marcha un peu plus haut vers un moulin.

Dans ce même temps, l'infanterie de M. de Tu-

renne, commandée par M. de Gadagne, lieutenant colonel du régiment de la marine, attaqua cette partie des retranchemens située à la gauche près de la ville, et l'emporta sans résistance. Ce fut le seul point mal défendu, et c'était le plus important; car, en le perdant, tout moyen de secours était intercepté. Pour profiter de ces avantages, on fit une barricade en travers de la rue et contre la porte de la ville. En même temps, M. de Turenne y fit entrer toute son infanterie qui ouvrit le chemin à la cavalerie, à la tête de laquelle arriva le maréchal d'Hocquincourt, mais en si grande hâte qu'il oublia de donner au reste de l'aile qu'il commandait ses ordres sur ce qu'elle devait faire; en sorte que toute la cavalerie le suivit dans le faubourg. M. de Turenne s'en étant aperçu, courut vers elle et l'arrêta tout entière, à l'exception de deux ou trois des escadrons les plus avancés. Il lui ordonna d'aller se ranger en bataille au sommet de la colline où était postée sa propre cavalerie, car il y en avait déjà assez dans le faubourg pour soutenir l'infanterie; et si elle eût été tout entière engagée dans le faubourg, le reste de l'armée ennemie qui se trouvait dans la ville en aurait tiré un grand avantage en tombant par l'autre porte sur les troupes du Roi; d'autant plus que ce qu'ils avaient de troupes de cavalerie et d'infanterie dans la ville, sans comp-

ter les faubourgs, égalait en nombre celles des deux maréchaux réunis.

Cependant le régiment de Picardie et le reste de l'infanterie de M. d'Hocquincourt qui avait remonté vers le moulin, passèrent le ruisseau et attaquèrent vigoureusement l'ennemi qui, à l'exception du régiment de Bourgogne chargé de défendre un poste qu'avait emporté M. de Gadagne, se défendit partout avec toute la bravoure imaginable; et même après que l'infanterie de M. d'Hocquincourt fut entrée dans le faubourg ils disputèrent l'un après l'autre tous les murs et tous les endroits où il était possible de tenir; car l'infanterie de M. Turenne, aussitôt qu'elle fut entrée et eut formé sa barricade contre la porte de la ville, tourna vers la droite, et prit en flanc ceux qui défendaient la ville. Mais bien que chargés de cette manière, et quoique dans le même temps le canon du Roi jouât terriblement contre eux et les fît beaucoup souffrir, les ennemis disputèrent obstinément, comme on l'a dit, chaque muraille; car leurs lignes de retranchement régnaient le long des derrières du faubourg et des jardins, tous entourés de murs en pierre, dans lesquels ils avaient fait des ouvertures suffisantes pour que six hommes de front y pussent passer en allant faire la ronde autour des retranchemens. Ce furent les ouvertures qu'ils défendirent avec un

merveilleux courage, forçant quelquefois les soldats du Roi d'abandonner la muraille qu'ils avaient emportée. Ils les mirent une fois en si grand désordre que ceux-ci perdirent un espace de terrain considérable, et sans le régiment de Turenne qui fit halte, les arrêta et donna ainsi aux soldats du Roi le temps de se rallier autour de leurs étendarts, il est assez probable qu'ils eussent été chassés de toutes les positions qu'ils avaient emportées ; mais, après avoir repoussé ces efforts de l'ennemi, ils s'avancèrent vers lui avec une vigueur nouvelle et le chassèrent ainsi de muraille en muraille jusqu'à la dernière.

Là, l'ennemi s'arrêta à son tour, et faisant volte face vers ceux qui le poursuivaient, les chassa du clos ou jardin voisin et en tua beaucoup. Il est vrai que ces derniers, en poursuivant l'ennemi avec trop d'ardeur, s'étaient fort débandés, et que quelques cavaliers s'étaient mêlés à l'infanterie ; mais l'ennemi ne poursuivit pas son avantage, il se contenta d'avoir conservé sa dernière muraille, tandis que les soldats du Roi se ralliaient à couvert de la muraille voisine ; en sorte qu'il y avait entre chaque parti l'espace d'un enclos. Les soldats du Roi qui venaient de sentir ce que leur avait coûté une trop chaude poursuite, prirent haleine avant de se hasarder à pousser de nouveau l'ennemi, en sorte que pendant assez long-temps les deux partis demeurèrent der-

rière leurs murs à tirer les uns sur les autres.

Le duc vit alors un officier de ligne, qu'il sut depuis s'appeler Dumont, major de Condé, faire une action qui, s'il eût été secondé des siens, pouvait arrêter la victoire des troupes du Roi ; car, tandis que des deux côtés on demeurait ainsi en place, tirant les uns sur les autres, il sortit en avant, la pique à la main, exposé à tout le feu de la troupe du Roi à la distance de vingt pas, ce qui était la largeur de l'enclos; il s'avança jusqu'à moitié chemin; mais n'étant suivi d'aucun des siens, il fut forcé de retourner. Il renouvela la même tentative à trois fois différentes sans qu'aucun vînt le seconder, et, par un bonheur miraculeux, il ne reçut aucune blessure. Cette intrépidité excita tellement l'émulation de quelques uns des officiers de Sa Majesté, que peut-être les obligea-t-elle à se hasarder plus qu'ils n'auraient fait sans cela.

C'eût été, il faut le dire, une rude besogne que d'aller attaquer directement l'ouverture du mur des ennemis, défendue par un aussi grand nombre d'hommes déterminés. Cependant un officier de l'armée royale sortit par l'ouverture du mur de leur côté, et, en face des ennemis, marcha vers leur mur sous lequel il se plaça aussi près qu'il put. Il fut suivi de tous ceux des soldats du Roi qui purent se sauver du feu de l'ennemi dans cet étroit enclos sans autre abri qu'un mur entre

les deux partis. Alors, par un nouveau genre de combat, ils se jetèrent les uns aux autres de grosses pierres formant le haut du mur, tellement que peu à peu il commença à s'abaisser. En même temps, quelques uns des soldats du Roi apercevant une éminence d'où ils voyaient l'ennemi derrière son mur et pouvaient ainsi l'ajuster à coup sûr, le poste devint pour les autres trop difficile à tenir, d'autant que pendant qu'on les canardait ainsi, d'autres royalistes les pressaient de front. Ils quittèrent donc alors leurs dernières murailles et se réfugièrent dans une église voisine où le régiment de Picardie avait aussi acculé ceux qu'il avait attaqués ; mais ; hors d'état de s'y défendre, ils furent aussitôt obligés de demander quartier, ce qui leur fut accordé. Quelques uns de leurs cavaliers se sauvèrent à travers le ruisseau ou la rivière qui coulait derrière, après avoir perdu leurs officiers, le baron de Briolle et le comte de Fürstemberg, tous deux tués sur la place.

Mais, tandis que les royalistes soutenaient dans les faubourgs une affaire si chaude, ceux des ennemis qui étaient dans la ville firent une sortie et attaquèrent la barricade qu'avaient faite les royalistes en travers de la rue devant la porte de la ville. Ceux qui la défendaient se trouvèrent tellement pressés par l'ennemi qu'ils commencèrent à demander que la cavalerie les secourût,

et qu'on leur donnât de la poudre; et si M. de Turenne ne se fût avancé lui-même presque à portée de pistolet de la ville avec un escadron de cavalerie pour les soutenir et tenir l'ennemi en respect, et s'il ne lés eût en même temps fourni de poudre dont ils manquaient, ils eussent été chassés de ce poste, ce qui, selon toute probabilité, ruinait l'entreprise; car toute leur infanterie, jusqu'au dernier homme, était en ce moment engagée dans les faubourgs et n'y avait pas encore fini son affaire; c'était au contraire le moment le plus chaud. Ainsi donc si ceux de la ville eussent repris la barricade, forts comme ils étaient en infanterie, ils auraient non-seulement délivré leurs gens, mais coupé la retraite à l'infanterie du Roi; car il y avait encore dans la ville trois mille hommes de la meilleure infanterie de l'ennemi; mais ils furent repoussés par le parti que prit M. de Turenne de s'avancer comme il le fit, et par la vigueur de Gadagne, qui défendait la barricade, et rétablit ses soldats dans ce poste qu'ils étaient prêts d'abandonner. Cela fait, M. de Turenne se retira avec la cavalerie. L'ennemi fit bien encore deux sorties, mais toutes deux furent repoussées avec perte. Après quoi les royalistes commencèrent à se trouver un peu plus à l'aise, et terminèrent heureusement leur entreprise.

Les ennemis eurent environ mille hommes tués

sur la place. On leur fit beaucoup de prisonniers; tellement que des neuf régimens d'infanterie qui défendaient les faubourgs, à peine s'échappa-t-il quelques hommes. Parmi les prisonniers se trouvaient M. de Briol, maréchal de camp, M. de Montal, qui commandait le régiment d'infanterie du prince de Condé, M. Dumont, major du même régiment, que le duc, lorsqu'il le vit prisonnier, reconnut pour être le même que celui qui s'était conduit avec tant de bravoure à la défense du dernier mur, au devant duquel, comme on l'a dit, il s'avança trois fois, mais sans être suivi d'aucun de ses gens. Outre ceux qu'on vient de nommer, on prit aussi tous les officiers et soldats des trois régimens français de Condé, Conti et Bourgogne, et parmi les auxiliaires, le baron de Berlo, maréchal de bataille, Vange, Pleur et Lamotte, tous trois colonels. On prit aussi leurs soldats et leurs officiers. Les royalistes perdirent au moins cinq cents hommes, ou tués sur la place, ou qui moururent de leurs blessures; mais personne de marque. On leur tua quelques capitaines. Le jeune comte de Quincé eut un coup de feu dans le corps, et le comte Charles de Broglie en reçut un dans le bras; mais tous deux guérirent.

Par le compte exact que rend le duc, dans les mémoires écrits de sa main, de tous les détails de cette importante affaire, on peut voir

que Son Altesse royale, bien qu'elle ne parle pas des dangers qu'elle a courus personnellement, était présente au lieu où l'action fut la plus chaude; ce qui le prouve, c'est qu'il reconnut M. Dumont lorsqu'il le vit prisonnier, pour le même qu'il avait vu se comporter avec tant d'intrépidité sous le dernier mur à l'attaque des faubourgs d'Etampes.

Cette affaire si audacieuse fut aussi singulièrement heureuse, et peut-être si les deux généraux avaient connu, avant de s'engager dans l'action, la faiblesse de leur infanterie, ils ne s'y seraient pas hasardés; car ils n'avaient pas présens plus de deux mille hommes. Il est vrai qu'il devait y en avoir en tout cinq mille; mais dans cette marche si rapide, et durant la nuit, un grand nombre des corps d'infanterie sortis en petits pelotons n'arrivèrent que quand l'action fut tout-à-fait finie. Les ennemis avaient dans les faubourgs plus de trois mille hommes d'infanterie, sans compter quatre ou cinq cents chevaux, et dans la ville autant d'infanterie et une cavalerie aussi nombreuse que celle du Roi. Mais ce qui détermina les deux généraux à attaquer, ce fut d'abord le désordre qu'ils remarquèrent dans l'armée ennemie, lorsque les troupes du Roi se firent voir sur le sommet de la colline qui domine les faubourgs; en second lieu, la connaissance des généraux auxquels ils allaient

avoir affaire; car, bien que braves de leur personne, ils n'étaient pas, comme on l'a déjà dit, de force à conduire l'opération dont ils étaient chargés; d'ailleurs se trouvant égaux en autorité, il se pouvait faire que l'un contredît ce que faisait l'autre, ou donnât du moins à une portion des soldats des ordres capables de perdre les autres. L'armée royale eut elle-même à subir, dans cette entreprise, un inconvénient de ce genre; car, lorsque dans la soirée on se retira des faubourgs, M. d'Hocquincourt qui avait l'avant-garde, se mit en route pour Etrechy sans faire halte ni s'occuper le moins du monde de M. de Turenne, qui faisait l'arrière-garde, et avait à réunir les soldats chargés de défendre la barricade devant la porte, et ceux qui se trouvaient hors des faubourgs, où beaucoup étaient encore occupés à piller, de manière que si l'ennemi eût saisi l'avantage qu'on lui livrait, il aurait aisément défait toute l'armée du Roi; car l'avant-garde avait presque gagné ses logemens avant que tous les postes de l'arrière-garde eussent été retirés et réunis pour le départ : et les troupes de la ville, en sortant par la porte de Paris, pouvaient se placer entre les deux corps des royalistes, et défaire à leur choix d'abord celui qu'ils auraient voulu, et ensuite l'autre; au lieu de cela, ils dirigèrent tous leurs efforts contre les gens de M. de Turenne, qui

commençaient à se mettre en marche, et les pressèrent tellement que M. de Turenne en personne et le duc avec lui furent forcés de s'avancer à la tête de la cavalerie pour dégager l'infanterie et la faire passer. Quand ils eurent gagné le sommet de la colline, milord Berkley, qui accompagnait le duc, dit au maréchal de Turenne que l'avant-garde était partie, à quoi il répondit en haussant les épaules, qu'il était trop tard pour y porter remède. Ils firent donc retraite le plus vite qu'il leur fut possible, encombrés comme ils l'étaient de tous les prisonniers qu'ils emmenaient, et ils ne furent pas médiocrement satisfaits lorsqu'ils eurent atteint leurs quartiers à Etrechy, à deux lieues d'Étampes, sur la route de Paris. Le lendemain, ils allèrent retrouver leurs bagages qu'ils avaient laissés à Châtre.

Ce succès fut très-avantageux aux affaires du Roi, et mit son parti en réputation. Il éleva tellement le courage de la cour, que le cardinal décida que M. de Turenne bloquerait les ennemis dans Étampes, où l'on savait que le fourrage commençait à leur manquer. Il fit en conséquence passer ses ordres à M. de Turenne, et en même temps rassembla ce qu'il put d'artillerie, particulièrement de canons de siége et autres choses nécessaires pour l'attaque et le blocus; mais, avant que ces préparatifs fussent achevés, l'armée, qui avait consommé tous les fourrages aux

environs de Châtre, fut obligée d'en partir le 6 de mai et de marcher à Palaiseau, où elle demeura jusqu'au 26, qu'elle partit pour Etrechy; le lendemain elle campa très-près d'Etampes, sur cette même hauteur qui l'avoisine.

Là, on s'occupa à faire sur la croupe de la colline, et à une portée de mousquet d'Étampes, une ligne de contrevallation. Dès que nos gens eurent commencé ce travail, les troupes de la garnison firent sur eux de fréquentes sorties pour les empêcher de continuer. Dans une de ces sorties, ils coupèrent plus de cent des travailleurs avant que la garde fût montée à cheval; mais ils furent ensuite vigoureusement repoussés par le marquis de Richelieu à la tête des gardes, et le reste des travailleurs fut sauvé. Le lendemain, les lignes furent finies. Elles étaient assez mal faites; car, outre la dureté de ce sol pierreux, l'armée royale manquait d'outils, et il n'y avait pas dans tout le pays un seul brin de bois pour faire des fascines. Une partie de l'infanterie fut logée dans les ruines des faubourgs où l'on avait battu l'ennemi quelque temps auparavant, et que les gens de la garnison avaient brûlés depuis lorsqu'ils avaient été avertis de l'approche de M. de Turenne. Quoique l'armée du Roi fût campée à moins de portée de canon de la ville, Etampes est placé si bas que le canon des remparts ne pouvait faire aucun mal aux assiégeans. Cepen-

dant de leur grande tour, qui est très-haute, les assiégés pouvaient voir tout ce qui se passait dans le camp, ce qui leur était très-avantageux. Les assiégeans firent un pont sur la rivière, qui coule au-dessous de la ville, afin d'empêcher les assiégés d'aller au fourrage ; et ils se préparaient à faire également des ponts sur la rivière et le ruisseau qui passent au-dessus : cela aurait tellement resserré la ville qu'elle se serait trouvée affamée, ou que du moins les assiégés auraient été forcés de sortir et de combattre avec grand désavantage; mais, au milieu de ces préparatifs et de ces projets, arriva inopinément le duc de Lorraine, qui rompit toutes les mesures.

Ce prince avait tellement persuadé au cardinal qu'il était dans ses intérêts, que le cardinal avait envoyé au maréchal de La Ferté, alors gouverneur de Lorraine, l'ordre de permettre au duc de rassembler ses troupes dispersées. Il ne les eut pas plus tôt réunies en un seul corps, qu'il entra en France, et se déclara pour les princes avec lesquels il avait entretenu sous main des intelligences pendant tout le temps de ses négociations avec le cardinal. M. de Turenne, ayant eu avis de son arrivée, changea de plan, et, au lieu d'appliquer tous ses efforts à affamer Etampes, il résolut de l'emporter de vive force ; car il savait bien que s'il ne pouvait promptement s'en rendre maître, le duc de Lorraine arriverait

bientôt et le forcerait à lever le siége. Il pressa donc vigoureusement l'ouvrage et éleva ses batteries, quelques unes sur ses lignes, les autres dans le creux, tout contre la porte d'Orléans. Il commenca à faire tirer sur cette porte et sur le mur qui va de là à la grande tour, résolu d'emporter d'assaut un ouvrage extérieur que l'ennemi avait fait entre la porte et la tour, mais un peu plus du côté de la porte que de la tour. M. de Gadagne eut ordre de l'attaquer à la tête d'un détachement de mille hommes. Il s'en acquitta si bien, qu'après quelques momens de combat, il se rendit maître de l'ouvrage, et s'y logea sans beaucoup de perte, bien qu'il ne fût qu'à une portée de pistolet de la ville. Durant cette attaque, on avait placé plusieurs corps de cavalerie entre la ville et les lignes du côté de la colline pour empêcher l'ennemi de faire une sortie, et de prendre les assaillans par derrière; mais la cavalerie qui avait été placée à demi-portée de mousquet de la ville en fut retirée au point du jour. Le soleil ne fut pas plutôt levé, que l'ennemi fit une sortie. Quelques uns arrivèrent le long des fossés de la ville pour prendre Gadagne par derrière, tandis que les autres l'attaquaient de front; et, quoique Gadagne fît tout ce que pouvait faire un bon officier, il fut chassé de l'ouvrage avec perte d'un assez grand nombre de ses gens, et ce fut avec beaucoup de peine qu'il parvint à s'échapper en

faisant sa retraite le long des fossés de la ville, vers une barricade que les assiégeans avaient faite devant la porte d'Orléans. On le crut même perdu, parce qu'on ne le vit pas revenir avec les autres; et, dans le fait, il ne s'en sauva que par un singulier bonheur, car il se trouvait au milieu de la cavalerie ennemie; mais deux ou trois gendarmes et autant de mousquetaires ayant tenu ferme autour de lui, il se dégagea avec beaucoup de difficultés, mais arriva sans blessures, quoiqu'il eût reçu plus de vingt coups d'épée et quelques coups de pique dans son buffle, dont l'extrême bonté le sauva.

En ce moment, M. de Turenne, après avoir passé toute la nuit sur toutes les lignes, venait de rentrer dans ses quartiers. Il ne fut pas plutôt averti, qu'il se rendit sur le lieu de l'affaire, et ordonna à tout ce qu'il avait d'infanterie auprès de lui de descendre la colline et de marcher vers l'ouvrage qu'on venait de perdre. Son régiment passa le premier, avec ordre de le reprendre. Il s'avança en présence des deux armées, tout entières spectatrices de l'action ou engagées dans le combat, et, sans aucune diversion pour le soutenir, sans même qu'il y eût un coup de canon tiré pour favoriser son attaque, il alla droit aux fortifications, précédé seulement d'un faible détachement commandé par un capitaine du régiment de Picardie, et qui

fut bientôt dispersé; car ce capitaine ayant été tué en avançant, ses gens s'enfuirent et entraînèrent avec eux une petite partie de l'aile droite des mousquetaires du régiment de M. de Turenne; mais malgré cela, et malgré le feu continuel qu'on faisait sur eux, tant de ce petit fort que du mur de la ville, les nôtres avancèrent sans tirer un seul coup. Les capitaines marchaient à la tête, portant eux-mêmes leurs enseignes. Ils avancèrent jusques sur l'ouvrage, qu'on avait rempli d'hommes autant qu'il en pouvait tenir; alors ils firent feu presque au même instant dans cette troupe, et en vinrent aussitôt à l'arme blanche avec tant de bravoure et d'intrépidité, qu'ils chassèrent l'ennemi et se logèrent sur l'ouvrage. Ils ne perdirent qu'un des capitaines du régiment, un ou deux sous-officiers, et très-peu de soldats; et, au fait, il y a lieu de s'étonner qu'il en fût tombé si peu tandis qu'ils s'avançaient, car il ne se tira pas pendant ce temps un seul coup du côté des assiégeans, pour obliger les ennemis à baisser une fois la tête. Ainsi ils avaient tout loisir pour ajuster; et comme il faisait très-sec, on voyait des lignes leurs balles rebondir à terre épais comme grêle, au milieu du régiment en marche. Tous ceux qui étaient présens avouèrent qu'ils n'avaient jamais vu une action si audacieuse; M. de Turenne et les officiers de l'armée les plus expérimentés pensèrent qu'il eût

été impossible de les faire aller de la sorte s'ils n'eussent pas eu constamment leurs enseignes devant leurs yeux. Ce fut en partie à cette occasion que les régimens se firent ensuite des enseignes neuves; car les vieux régimens et les autres avaient mis jusqu'alors une sorte d'orgueil mal placé à porter des enseignes déchirées et tellement usées, qu'il n'en restait presque plus que le bâton. Le régiment de Turenne était, sans en excepter le régiment des Gardes Françaises, le seul dont les enseignes fussent encore en état d'être aperçues durant l'action.

Il y avait lieu de penser qu'après cela on se tiendrait tranquille des deux côtés le reste de la journée; mais il en arriva autrement, car l'ennemi se rappelant avec quelle facilité il avait le matin chassé les royalistes de l'ouvrage avancé, et sentant de quelle importance il était pour lui de le conserver, résolut de faire une tentative pour le recouvrer. Ainsi donc, vers deux ou trois heures de l'après-midi les assiégeans firent une sortie avec vingt escadrons de cavalerie et cinq régimens d'infanterie, résolus d'attaquer en même temps les lignes et les troupes du Roi logées sur l'ouvrage. M. de Turenne, qui se trouvait en ce moment sur les lignes, les voyant arriver avec de la cavalerie et de l'infanterie, envoya l'ordre à toutes les troupes de se tenir à leur poste, et commanda que tout ce qui se trouverait d'infan-

terie au quartier se rendit sur-le-champ auprès de lui; de plus, pour gagner du temps, il ordonna à un des escadrons alors de garde de sortir des lignes et de charger le premier corps des ennemis, ce qui fut exécuté avec beaucoup de bravoure par le comte de Renel, à la tête de cet escadron; mais, accablés par le nombre, ses gens furent repoussés dans les lignes, quelques uns d'entre eux furent tués avec leurs chevaux dans les fossés, et quelques autres dans les lignes mêmes, qui, comme on l'a dit, étaient si basses, que ceux qui ne purent entrer par l'avenue, car cela ne saurait s'appeler une barrière, puisqu'on n'avait pas trouvé assez de bois dans le pays pour en faire une, sautèrent par-dessus les retranchemens, et il y en eut très-peu qui, en sautant, tombassent dans le fossé. Le comte de Schomberg, qui n'était alors que volontaire, ainsi que le duc d'York, comme il tenait ferme à l'entrée des retranchemens, reçut d'un officier ennemi un coup de feu dans le bras droit.

Au moment où le maréchal de Turenne avait envoyé à la charge son corps de cavalerie, il s'était avancé à l'entrée des lignes avec les deux escadrons restans et le duc avec lui. Il pensait que les ennemis viendraient les attaquer de ce côté. Le maréchal et ceux qui l'accompagnaient se trouvaient alors en mauvaise posture. Le corps

de cavalerie qu'on avait envoyé en avant avait été défait, comme on l'a dit; personne ne venait les soutenir, et l'ennemi avançait contre eux avec trois bataillons d'infanterie et plusieurs escadrons de cavalerie, dont quelques uns étaient déjà à portée de pistolet de la ligne, attendant seulement l'arrivée de l'infanterie déjà à demi-portée de mousquet, et avançant toujours. Pour résister à tout cela, M. de Turenne n'avait dans cet instant que deux escadrons de cavalerie, et, d'espace en espace, une sentinelle d'infanterie sur les retranchemens; ce qui servait plutôt à montrer à l'ennemi la faiblesse de ceux à qui il avait affaire, qu'à lui opposer une véritable résistance. Il n'y avait pas un seul canonnier placé aux batteries sur la ligne, en sorte que les canons de siége ne tirèrent pas un seul coup sur l'ennemi. Outre cela, ceux qui environnaient M. de Turenne ne pouvaient avoir l'espérance qu'il vînt à leur secours aucun corps d'infanterie un peu considérable; car l'affaire du matin en avait attiré une grande partie dans le faubourg d'Orléans. Cependant l'ennemi qui avançait toujours se trouvait si proche que le duc n'eut pas le temps de mettre pied à terre pour prendre son armure. Il fut obligé de la faire attacher sans descendre de sa haquenée, qu'il montait alors et qu'il ne put quitter quoique son cheval de bataille fût alors près de lui.

Comme ils étaient dans cette situation, arri-

vèrent à leur secours environ deux cents mousquetaires du régiment des Gardes. C'était tout ce qu'on avait pu rassembler dans le quartier. M. de Turenne, lorsqu'ils furent arrivés au retranchement, leur ordonna de s'occuper beaucoup moins de tirer bien ensemble que de bien ajuster : ce qu'ils firent avec tant de bonheur que jamais, à ce qu'on a pensé, si petite troupe n'avait fait un tel ravage dans les rangs ennemis. A la première décharge, ils éclaircirent tellement les trois escadrons de l'ennemi, et firent tomber un grand nombre d'officiers et de simples cavaliers, que la seconde les obligea de reculer. Ils étaient déjà à une portée de pistolet des lignes. Alors les mousquetaires de M. de Turenne travaillèrent de leur feu l'infanterie ennemie qui continuait à s'avancer; mais, très-heureusement pour les royalistes, cette troupe rencontra une élévation de terrain derrière laquelle elle était, sauf la tête, à couvert du feu. Une fois qu'elle eut trouvé cet abri, il fut impossible à ses officiers de la faire avancer un pas de plus. On voyait de la ligne ceux-ci employer les derniers efforts pour faire marcher leurs soldats, soit à coups de sabre, soit en marchant eux-mêmes en avant pour les encourager par leur exemple; mais tout fut inutile. Ils s'arrêtèrent en ce lieu et se contentèrent de faire feu de là sur les royalistes. S'ils n'eussent pas trouvé cet

abri, il est probable qu'ils fussent venus de bonne grâce jusques sur les retranchemens et en eussent chassé la petite troupe de M. de Turenne: mais comme pendant ce temps la cavalerie de l'autre quartier arrivait à son secours, l'ennemi commença à penser à la retraite.

Pendant que l'affaire marchait ainsi sur le point où M. de Turenne se trouvait en personne, le corps qui était venu pour attaquer l'ouvrage avancé n'avait pas obtenu plus de succès. Comme il avait plus de chemin à faire que ceux qui étaient destinés à l'attaque des retranchemens, les royalistes, de ce côté, avaient eu plus de temps pour se mettre en position de le recevoir. M. de Tracy, qui commandait la cavalerie allemande au service du roi de France, ayant appris de son quartier ce qui se passait, et informé que l'ennemi attaquait M. de Turenne, pensa qu'au lieu d'entrer dans la ligne il valait mieux se placer entre le camp et la ville, ce qui lui réussit à merveille; car par ce moyen il rencontra le corps ennemi qui venait attaquer l'ouvrage, et, quoiqu'il n'eût avec lui que quatre escadrons, et fût par conséquent fort inférieur en nombre, il chargea si vigoureusement qu'il força l'ennemi de s'arrêter; cela donna le temps au marquis de Richelieu d'arriver à son secours avec un renfort de cavalerie. Alors ils firent une seconde charge et forcèrent l'ennemi de se re-

tirer en grand désordre; mais, se trouvant alors sous le feu de la ville, ils jugèrent qu'il y aurait trop grand péril à le poursuivre.

Le corps ennemi qui était venu aux mains avec M. de Turenne, et commençait, comme on l'a dit, à faire retraite, lorsqu'il vit l'autre corps battu, s'en alla plus vite qu'il n'était venu. Les assiégeans avaient alors réuni aux retranchemens la plus grande partie de leurs forces, et plusieurs des officiers pressaient M. de Turenne d'en sortir pour aller à la poursuite de l'ennemi; mais il ne jugea pas que cela fût à propos, et dit à ceux qui l'en pressaient qu'une pareille poursuite ne pourrait pas avoir de grands avantages, attendu que l'ennemi était tout près de la ville, où il trouverait son refuge, et que cela ne servirait qu'à exposer les troupes au feu du rempart, qui les obligerait à se retirer en désordre. L'ennemi rentra donc dans la ville avec une perte considérable, principalement en officiers. Il en demeura environ soixante sur la place.

Après le mauvais succès de cette tentative, les assiégés se tinrent plus tranquilles et ne vinrent plus déranger les assiégeans par aucune grande sortie; mais ceux-ci les pressaient vivement du côté de la porte d'Orléans et de l'ouvrage avancé dont ils s'étaient emparés. Les travaux étaient même si avancés qu'on avait logé des mineurs dans les murs de la ville, lorsqu'on reçut avis

que M. de Lorraine marchait vers Paris avec toute la diligence imaginable, et qu'on lui préparait un pont de bateaux pour passer la Seine un peu au-dessus de Charenton, ce qui contraignit M. de Turenne à songer à lever le siége pour ne pas se trouver enfermé entre les deux armées ennemies.

L'armée royale commença donc à retirer son gros canon des batteries les plus voisines; mais on était si mal fourni d'attelages pour traîner le canon et les munitions, que la cour fut obligée d'envoyer ses chevaux de carrosse pour être employés à ce service, sans en excepter ceux du Roi et de la Reine. Avec tout cela, il fallut encore faire partir la moitié de l'artillerie la veille du jour où l'on quitta le siége, et renvoyer le lendemain les mêmes chevaux pour emmener le reste.

Le 7 juin, dans la matinée, l'armée royale étant rangée en bataille, on commença à retirer les troupes logées dans l'ouvrage qu'on avait pris. Cela fut exécuté avec beaucoup d'ordre par M. de Navailles, qui commandait ce poste, quoique l'ennemi le pressât vivement. Sitôt qu'il fut réuni au reste de l'armée, elle commença à marcher, mettant en même temps le feu aux huttes. Cela se fit avec tant de régularité que cela formait un coup d'œil très-agréable. Pendant que la première ligne tenait ferme sur le terrain, la

seconde marchait environ quatre ou cinq cents pas, puis s'arrêtait, se remettait en bataille la face vers la ville. Alors la première ligne partait à son tour à pas lents, tandis que l'ennemi venait en grand nombre escarmoucher et faire feu sur elle, jusqu'à ce qu'elle arrivât à l'endroit où s'était arrêtée la seconde ligne. Elle passait entre les intervalles de cette seconde ligne, et, après s'être éloignée à la même distance que l'autre l'avait fait d'abord, s'arrêtait, faisait volte-face, et la ligne demeurée en arrière recommençait à marcher. Ce fut ainsi qu'on se retira lentement, mais en bon ordre, pendant environ l'espace d'une lieue. Alors voyant que l'ennemi n'avait tenté aucune attaque importante, on marcha sur Etrechy, où l'armée séjourna deux ou trois jours; puis s'éloignant toujours d'Etampes, gagna un village nommé Ytterville, du côté de Corbeil, et de là marcha à Balancour. On y apprit que le duc de Lorraine était à Villeneuve-Saint-George avec son armée. M. de Turenne résolut de tomber sur lui par une marche rapide avant qu'il pût faire sa jonction avec l'armée d'Étampes; cela n'était pas impraticable, car il était aisé à M. de Turenne de passer la Seine à Corbeil, où se trouvait une garnison de troupes royales, et où son armée pouvait laisser ses bagages en toute sûreté.

Il se mit donc en marche le 14 au matin de

bonne heure. Il passa la rivière, comme il l'avait projeté, à Corbeil, d'où il marcha directement vers Villeneuve-Saint-George, et cette marche fut si bien ordonnée et si rapidement exécutée, que l'ennemi n'eut vent de son approche que lorsqu'il le vit paraître avec toute son armée.

Ce fut au commencement de l'après-midi que les deux armées se trouvèrent en présence; mais M. de Turenne pensa qu'il ne pouvait pas attaquer l'ennemi de ce côté, où il était couvert par un ruisseau qui venait de Brie, et tombait en ce lieu dans la Seine. Il marcha donc sans perdre de temps le long du ruisseau jusqu'à ce qu'il trouvât un passage pour le traverser, puis il continua sa marche toute la nuit, laissant à sa gauche de grands bois. Vers le point du jour, l'avant-garde de son armée se trouvait à Grosbois, c'est-à-dire à un peu plus d'une lieue de Villeneuve-Saint-George.

Alors M. de Turenne reçut un message du duc de Lorraine, apporté par M. de Beaujeu, que le cardinal avait employé près du duc dans la négociation qui continuait toujours entre eux. M. d'Agecourt, capitaine des gardes du duc de Lorraine, accompagnait l'envoyé du cardinal, et apportait des propositions de la part du duc. Il demandait d'abord à M. de Turenne de ne pas approcher davantage; puis il apprit au duc d'York et à M. de Turenne que le roi d'Angleterre était

avec le duc de Lorraine qu'il était venu trouver la veille au soir, également dans l'intention de travailler à un accommodement. M. de Turenne, après y avoir réfléchi, pria le duc d'York de se rendre sur-le-champ à Villeneuve-Saint-George, ce qu'il fit volontiers, car le Roi son frère lui avait fait dire qu'il désirait s'entretenir avec lui. Le duc y alla donc, et M. le duc de Lorraine s'engagea d'honneur à le laisser repartir; mais, malgré ce commencement de négociation, l'armée de M. de Turenne continua d'avancer sans se laisser arrêter par les artificieux délais du duc de Lorraine. On ne s'étonnera point que le roi d'Angleterre se trouvât chargé de cette médiation et fût venu dans ce but trouver le duc de Lorraine, lorsqu'on saura que Sa Majesté se trouvant à Paris, y avait reçu une lettre du duc de Lorraine, dans laquelle il lui disait qu'il était en négociation avec la cour de France, et que l'affaire était si près de se conclure de bon accord, qu'il la regardait presque comme faite. Il priait donc Sa Majesté de vouloir bien le venir trouver pour tout terminer, lui servir de caution et le conduire à la cour alors à Melun. Le Roi, au reçu de cette lettre, se rendit sur-le-champ à Chaillot, où était alors la Reine sa mère, pour lui faire part de la chose et se consulter avec elle sur ce qu'il avait à faire en cette occasion. La Reine fut d'avis que le Roi ne devait pas y aller, di-

sant qu'elle était sûre que le duc de Lorraine n'était pas de bonne foi et n'avait d'autre intention que d'employer une de ses ruses ordinaires; qu'il ne serait donc pas prudent au Roi de devenir la caution d'un homme fort peu accoutumé à tenir sa parole; mais le penchant qui portait le Roi à se rendre l'intermédiaire d'une affaire si avantageuse à la cour, l'emporta sur toutes les autres considérations. Il prit donc son parti, et, sans perdre de temps ni s'arrêter même à changer de vêtemens, il se rendit à Villeneuve-Saint-George, menant avec lui lord Rochester, lord Jermyn et lord Crofts. Arrivé à Charenton, il y apprit que les deux armées étaient en présence et y reçut en même temps un nouveau message du duc de Lorraine pour le prier de venir le trouver en diligence. A Villeneuve-Saint-George, il trouva M. de Beaujeu, que la cour employait à négocier avec le duc de Lorraine. Il remarqua aussi que le duc était extrêmement troublé du voisinage de l'armée de M. de Turenne.

Aussitôt après l'arrivée du Roi, M. de Beaujeu et le capitaine des gardes furent envoyés pour porter à M. de Turenne les propositions du duc. Ils le trouvèrent, comme on l'a dit, près de Grosbois. Cependant, incertain du résultat de la négociation, le duc se prépara, en cas d'attaque, à recevoir l'armée royale, saisissant tous les avantages que pouvait lui offrir le terrain. Il fit

travailler toute la nuit très-vigoureusement à la construction de cinq redoutes dont il voulait couvrir son front de bataille, et qui furent terminées dès le matin.

Son armée se composait d'environ cinq mille chevaux et trois mille hommes d'infanterie, accompagnés d'un petit train d'artillerie. Il rangea ses troupes de la manière suivante : il plaça la plus grande partie de son infanterie dans les redoutes, et mit derrière celle du milieu un fort bataillon pour lui servir de réserve. Il avait placé la plus grande partie de son canon sur une hauteur, près des fourches, au-dessus de la ville. Toute sa cavalerie était rangée en deux lignes derrière les redoutes. Sa droite était couverte par un grand bois, et sa gauche par la ville et par la côte au pied de laquelle elle se trouve, et qui est si extrêmement roide qu'il était impossible de l'approcher de ce côté, ou de lui faire aucun mal; en sorte qu'on ne pouvait l'attaquer que de front.

Pour lui rendre justice, cette disposition manifestait un grand et habile capitaine : ainsi préparé, il attendit ce qui devait arriver, soit l'attaque de l'armée royale, soit l'accommodement,

Le duc, en arrivant à Villeneuve-Saint-George, se rendit directement auprès du Roi son frère, qui apprit à Son Altesse royale par quel motif il se trouvait en ce lieu, et la pria

d'employer tous ses efforts à faire réussir la négociation, ce qui délivrerait Sa Majesté d'une situation fort embarrassante; car, en supposant que le traité n'eût pas lieu, et que les deux armées en vinssent aux mains, le Roi était fort entrepris à savoir comment se conduire. Il ne convenait pas à sa réputation de se retirer au moment d'une bataille, sans prendre sa part de l'honneur; mais ce n'était pas peu de chose que de décider de quel côté il se mettrait. Le duc de Lorraine l'avait envoyé chercher pour l'aider à faire son accommodement avec la cour; il lui avait particulièrement obligation et se trouvait alors dans ses quartiers, où il avait passé la nuit. De l'autre côté, il était en même temps sous la protection du roi de France, et résidait, par sa permission, dans son pays : il recevait de plus de lui une pension qui était alors son unique moyen de subsistance; mais, ce qui le touchait le plus, c'est qu'en combattant pour le duc de Lorraine, il prenait manifestement le parti des rebelles contre leur légitime souverain. Cela n'avait pas même trop bon air de demeurer si long-temps dans ses quartiers; et cependant il ne savait comment le quitter sans manquer de procédés.

Sa Majesté demanda donc au duc quelles étaient les propositions qu'il apportait de la part de M. de Turenne. Son Altesse royale lui répondit qu'elles se réduisaient en somme à ceci : que

le duc de Lorraine fît sur-le-champ cesser les travaux du pont de bateaux que l'on construisait sur la Seine ; qu'il s'engageât à sortir de France dans l'espace de quinze jours, et en même temps qu'il donnât sa parole de ne plus secourir les princes; et relativement au premier article concernant le pont, le duc avait amené avec lui un officier nommé M. de Varenne, chargé de se rendre sur les lieux et de veiller à son exécution. Sans ce préliminaire, M. de Turenne était décidé à ne pas aller plus loin dans la négociation. Quand le duc eut rendu compte au Roi de sa mission, Sa Majesté lui dit que d'après ce que le duc de Lorraine avait promis aux princes à Paris, elle craignait fort qu'on ne pût jamais l'engager à signer de pareilles propositions. A quoi le duc répondit que l'épée en déciderait donc; car il était très-assuré que M. de Turenne ne se relâcherait point. En ce moment M. de Lorraine entra dans la chambre, et le duc lui rendit son message. Il le reçut sur le ton de plaisanterie qui lui était ordinaire; mais Son Altesse royale s'aperçut sans peine que cette manière railleuse, qui lui était naturelle en d'autres temps, était dans ce moment extrêmement forcée. Quant à la première proposition de faire cesser les travaux du pont, il répondit qu'il y consentait, et envoya sur-le-champ un de ses officiers avec M. de Varenne pour défendre qu'on allât plus loin; mais, quant aux autres, il pro-

testa que jamais on ne pourrait l'obliger à signer des conditions aussi déshonorantes. Son Altesse royale lui demanda si elle devait emporter cette réponse. Le duc de Lorraine répondit qu'il n'en pouvait faire une autre; mais pensant que le duc d'York était plus porté à désirer le combat que l'issue pacifique des négociations, il pria le Roi d'envoyer lord Jermyn avec Son Altesse royale pour essayer s'il pourrait obtenir de M. de Turenne des conditions plus modérées.

Tandis qu'on négociait, M. de Turenne ne perdait pas de temps. Il continuait d'avancer avec toute la diligence imaginable, tellement que lorsque le duc et lord Jermyn vinrent le retrouver, l'armée était tout entière rangée en bataille à moins d'une lieue des postes ennemis, et s'avançait aussi rapidement que le pouvait permettre alors sa situation. Le duc rendit à M. de Turenne la réponse de M. de Lorraine, et lord Jermyn employa tous les raisonnemens et toutes les instances dont il put s'aviser pour engager M. de Turenne à ne pas insister si rigoureusement sur ses propositions; mais il ne put obtenir qu'il s'en relâchât le moins du monde. Il retourna donc rendre compte au duc de Lorraine du résultat de son message.

Lord Jermyn aurait fort désiré que le duc d'York revînt avec lui, espérant par là gagner un peu de temps, parce qu'il supposait que

M. de Turenne ne commencerait pas son attaque avant que le duc ne fût revenu avec une réponse définitive; mais Son Altesse royale s'y refusa absolument, l'assurant que M. de Turenne ne serait jamais capable d'une imprudence, telle que le serait la perte d'un temps si précieux; car il savait bien que l'armée d'Etampes devait être en marche et allait infailliblement paraître bientôt de l'autre côté de la rivière, et d'après cela le duc était certain que les deux armées seraient aux mains avant qu'il pût être de retour. Son Altesse royale ajouta d'ailleurs que sa présence ne servirait de rien pour engager le duc de Lorraine à terminer; mais que l'approche de l'armée royale serait un motif qui pourrait avoir plus de puissance. Sur cette réponse, lord Jermyn prit son parti de s'en aller, et l'armée continua d'avancer. On était déjà à portée de canon de l'ennemi, lorsque le Roi lui-même vint trouver M. de Turenne pour faire un dernier effort auprès de lui; mais M. de Turenne lui demanda pardon d'insister sur les conditions qu'il avait demandées d'abord, et ajouta qu'il savait Sa Majesté assez disposée à s'intéresser aux affaires du Roi pour ne le pas presser davantage sur ce point.

Les armées étaient si proches que chaque minute devenait précieuse. Le Roi pria donc M. de Turenne d'envoyer pour la dernière fois vers le

sur la demande du duc de Lorraine, qui l'avait pressé de l'aider à s'accommoder. Cependant les insinuations du duc de Beaufort agirent si fort sur la multitude, que les suites en auraient pu devenir dangereuses pour le Roi. Lui et la Reine sa mère furent donc obligés, pour leur sûreté, de quitter Paris aussi secrètement qu'ils le purent, et de se retirer à Saint-Germain, jusqu'à ce que la fureur de la multitude fût un peu apaisée.

Lorsque le roi d'Angleterre eut quitté Villeneuve-Saint-George, les deux généraux se virent, et, après quelques complimens assez froids, chacun retourna à son armée. M. de Lorraine se mit en marche pour s'en retourner ; et pendant ce temps l'armée de M. de Turenne demeurait en bataille. M. de Lorraine, en s'en allant, traversa à la vue des royalistes, et très-près d'eux, un long et étroit défilé ; en sorte que si M. de Turenne n'eût pas été plus fidèle à sa parole que ne l'était d'ordinaire M. de Lorraine, les troupes de celui-ci eussent été entièrement à sa merci. Elles n'étaient pas plus tôt entrées dans le défilé que l'armée des princes, venant d'Étampes, commença à se montrer sur l'autre rive de la Seine; mais, avertie de ce qui venait de se passer, au lieu d'approcher de l'armée de M. de Turenne, elle continua sa route vers Paris.

M. de Turenne demeura quelques jours à Villeneuve-Saint-George. Il en partit le 21 juin,

se rendit à petites journées à Lagny, y passa la Marne le 2 juillet, campa dans un village près de la Seine, appelé la Chevrette, situé à environ une lieue de Saint-Denis, où était alors la cour. Durant cette marche, M. de Turenne fut rejoint à un endroit nommé Garges, par le maréchal de La Ferté, qui lui amenait, pour renforcer l'armée du Roi, les troupes de son gouvernement de Lorraine, consistant en trois ou quatre régimens de cavalerie et deux d'infanterie.

Cependant l'armée des princes sortit d'Étampes, dans l'espoir de faire sa jonction avec M. de Lorraine. Se voyant frustrée de cette espérance, et hors d'état de tenir la campagne contre M. de Turenne, elle s'arrêta près de Saint-Cloud, de l'autre côté de la Seine; en sorte que M. de Turenne ne se trouvant plus d'autre ennemi sur les bras, résolut, à quelque prix que ce fût, de l'obliger à se battre. En conséquence, le jour même de son arrivée à la Chevrette avec l'armée du Roi, il commença à faire jeter des ponts sur la Seine, ce qui ne put être fait sur-le-champ, parce que la rivière est fort large en cet endroit. De peur que l'ennemi n'interrompît les travaux, on ordonna aux deux régimens d'infanterie de La Ferté de se poster dans une île à la pointe de laquelle on construisait le pont sur lequel devait passer l'armée. La position était si favorable aux royalistes et si défavorable aux en-

nemis qui se trouvaient placés du côté de la rivière, où le terrain est le plus bas, qu'ils n'osèrent pas s'avancer pour disputer le passage et arrêter les travaux du pont.

A la vérité, ils firent mine d'abord de vouloir attaquer les royalistes. Ils avaient logé dans cette intention un corps d'infanterie derrière une élévation de terrain à environ cent pas de la rivière, et à quelque distance derrière cette infanterie ils avaient rangé en bataille plusieurs escadrons de cavalerie; mais la cavalerie fut bientôt délogée par l'artillerie du Roi qui faisait sur elle un si terrible feu qu'elle fut forcée de se retirer hors de la portée du canon. L'infanterie garda son poste s'y croyant en sûreté, mais l'événement fit voir qu'elle se trompait; car un nommé Lafitte, officier actif et brave, ayant trouvé un endroit de la rivière où l'on pouvait tenir pied à l'entrée, et d'où il voyait qu'on pouvait sortir de l'autre côté avec la même sécurité, proposa de traverser, en passant le milieu à la nage, à la tête de cinquante chevaux, et d'aller enlever cette infanterie qui était là tiraillant sur les travailleurs. Sa proposition fut acceptée et son entreprise réussit; car, avant que la cavalerie ennemie qui s'était retirée à quelque distance pût arriver au secours des cent fantassins, il les enleva, emmena dans un bateau ceux qui ne furent pas tués, et revint sain et sauf à la nage avec

sa cavalerie sans avoir perdu un seul homme dans cette affaire. Après cela, les travailleurs achevèrent le pont sans être troublés davantage; mais de peur que l'ennemi ne tentât le lendemain un effort plus vigoureux pour empêcher le passage de l'armée, on envoya quelques unes des plus petites pièces de campagne et un renfort de troupes dans l'île où étaient déjà les deux régimens d'infanterie de La Ferté, et on leur ordonna de s'y retrancher pour plus grande sûreté.

Cependant le prince de Condé, qui était alors campé à Saint-Cloud avec le gros de son armée, voyant combien il serait difficile à ses gens, placés comme ils l'étaient, sur un terrain plus bas, d'empêcher le passage des troupes du Roi en possession du terrain le plus élevé; voyant aussi que le pont serait probablement fini le lendemain, il pensa que le mieux à faire était de quitter le poste où il se trouvait et de laisser le passage libre; et, doutant très-fort que la ville de Paris le voulût recevoir avec ses troupes dans le cas où la nécessité le forcerait d'y chercher un refuge, il profita de l'obscurité de la soirée pour marcher vers Charenton et fit passer ses troupes sur le pont de Saint-Cloud dans le dessein de se placer derrière la Marne où il aurait été fort dificile à l'armée royale de rien tenter contre lui. Pour traverser plus promptement la rivière à Saint-Cloud, il avait préparé un pont de bateaux sur lequel il fit

passer son infanterie pendant que sa cavalerie passait sur le pont de la ville; de sorte qu'en très-peu de temps toute son armée, canons, bagages et munitions furent en sûreté de l'autre côté. Alors, prenant sa route à travers le bois de Boulogne, il arriva à cette porte de Paris connue sous le nom de barrière de la Conférence. Les Parisiens lui ayant refusé l'entrée, il fit le tour comme il en avait formé le projet dans le cas où il ne serait pas reçu, comptant toujours gagner Charenton et y passer la Marne. Alors posté entre la Seine et la Marne, il aurait eu beaucoup plus de facilité à se défendre que sur son premier terrain. Quelques partisans du Roi envoyèrent aussitôt de Paris avertir M. de Turenne de la marche du prince. Comme les portes étaient fermées, on avait fait sortir le messager dans un panier qu'on avait descendu le long des murailles. A la réception de cette nouvelle, les troupes eurent ordre de se mettre en marche, et M. de Turenne lui-même galopa en avant jusqu'à Saint-Denis, où l'armée du Roi devait passer, pour s'entendre avec le cardinal sur ce qu'on allait faire. Il fut conclu entre eux qu'on avancerait avec toute la diligence possible pour tâcher d'attaquer le prince de Condé avant qu'il eût pu mettre ses troupes en sûreté à Charenton. La chose résolue, le maréchal rejoignit son avant-garde précisément au moment où elle arrivait à Saint-Denis et fit hâter

la marche sans s'arrêter pour attendre ni le canon ni l'infanterie du maréchal de La Ferté qui, ce soir-là, avaient passé dans l'île en deux bacs; en sorte que si l'armée avait fait halte jusqu'à ce que cette infanterie eût pu la joindre, on eût infailliblement laissé échapper l'occasion.

Comme on marchait le plus vite qu'on pouvait, en arrivant à la Chapelle, on aperçut l'arrière-garde des ennemis. M. de Turenne poussa un peu en avant de ses troupes pour observer leur position, et, voyant que pour favoriser leur retraite ils avaient placé quelques tirailleurs dans certains moulins à vent et dans d'autres petites habitations placées à l'entrée du faubourg Saint-Denis, il envoya contre eux un détachement d'infanterie qui, en un moment, les balaya de ces différens postes, et ouvrit le passage à la cavalerie pour charger l'arrière-garde ennemie dans la rue même du faubourg. L'ennemi reçut cette charge avec assez d'intrépidité; mais à la fin il lâcha le pied après avoir eu plusieurs de ses officiers tués ou pris. De ces derniers fut le commandant de la troupe, M. Desmarais, maréchal de camp. Après avoir reçu quelques blessures, il fut fait prisonnier, ainsi que le comte de Choiseul, capitaine de cavalerie. Du côté du Roi, on n'eut pas un officier de blessé, excepté M. de Lisbourg, lieutenant-colonel du régiment

de Streff, qui avait chargé; il reçut un coup de feu dans le corps.

Après ce premier succès, les royalistes s'avancèrent et pressèrent si vivement les gens du prince, qu'ils leur firent subir une seconde charge tout contre l'hôpital Saint-Louis, et défirent le reste de leur arrière-garde, composée de trois cents cavaliers, qu'ils poursuivirent pendant assez long-temps, prenant et tuant la plupart de leurs officiers et soldats avant qu'ils pussent atteindre le gros de l'armée qui se retirait dans le faubourg Saint-Antoine. M. le prince de Condé, si rudement pressé par M. de Turenne, voyant qu'il lui était impossible de gagner Charenton, avait résolu de tirer d'un mauvais jeu le meilleur parti qu'il lui serait possible : dans cette intention, il se retirait vers le faubourg, où les habitans avaient fait de forts retranchemens pour se garantir durant la guerre civile. Sans ce hasard, le prince et son armée étaient infailliblement perdus, car ce fut tout ce qu'il put faire que d'avoir le temps de distribuer ses gens à leurs différens postes avant qu'ils fussent attaqués; en sorte que si la rue n'eût pas été déjà barricadée, il eût été surpris dans une situation où il ne pouvait se défendre. Aussitôt que M. de Turenne fut arrivé au gros de l'armée ennemie qui, comme on l'a dit, se rangeait en ba-

taille dans la grande rue du faubourg Saint-Antoine, il fut forcé de faire halte; car il n'avait avec lui que son avant-garde, et il ne pouvait charger de nouveau l'ennemi sans son infanterie, qui n'était pas encore arrivée. Il vit donc le prince ranger ses troupes devant lui sans pouvoir l'en empêcher, faute d'infanterie.

Pendant ce temps, le Roi, le cardinal et toute sa cour s'étaient rendus à Charonne, sur une colline qui domine les faubourgs, pour y être spectateurs de la fin de l'affaire.

Sitôt que l'infanterie fut arrivée, la cour envoya à M. de Turenne l'ordre d'attaquer, quoiqu'il n'eût encore ni son canon, ni l'infanterie de M. de La Ferté, et que ses gens n'eussent d'autres outils que leurs mains pour enfoncer les murs des jardins et les barricades. M. de Turenne fit dire, par l'exprès qu'on lui avait envoyé, qu'il priait qu'on eût patience encore quelque temps, qu'il était impossible à l'ennemi d'échapper, à moins que les Parisiens ne lui ouvrissent leurs portes, ce que la cour ne croyait pas, car les hommes bien intentionnés de cette ville lui avaient donné l'assurance du contraire. M. de Turenne faisait observer que le prince de Condé ne pouvait ajouter de nouvaux retranchemens à ceux qu'il avait déjà faits, et que sa position n'en deviendrait pas meilleure quand l'armée du Roi tarderait un peu à l'attaquer pour attendre le canon et les outils,

sans lesquels il serait très-difficile de le forcer, ou même de lui faire aucun mal, vu la force des barricades et des murs de jardin qui le couvraient. Il disait encore que, s'il était repoussé, tout le but de son expédition était manqué, au lieu que la réussite était infaillible lorsque ses troupes seraient pourvues des choses qui leur étaient nécessaires, et soutenues de leur cavalerie. Mais tel était l'empressement, ou plutôt l'aveugle précipitation de la cour, qu'elle envoya de nouveaux messagers pour presser le maréchal de commencer l'attaque. M. de Bouillon lui-même, récemment raccommodé au commencement de la campagne avec le cardinal Mazarin, était plus vif que personne à presser son frère. Le maréchal de Turenne pensait qu'il valait mieux obéir à cet ordre imprudent que de s'exposer aux propos de quelques uns de ceux qui entouraient le Roi, et qui ne manqueraient pas de dire qu'il différait l'attaque pour obliger le prince de Condé. Cependant, assurément, si l'on eût réfléchi à ce qui s'était passé entre le prince et le maréchal, on aurait reconnu que le prince avait désobligé M. de Turenne de manière à rendre toute réconciliation impossible : mais M. de Turenne n'était pas encore assez bien établi dans l'opinion de la cour, et sa loyauté n'était pas encore suffisamment reconnue pour qu'il en osât hasarder la réputation en refusant d'exécuter les ordres qu'on lui donnait, bien que

contre son propre jugement. Il n'osa donc pas prendre alors sur lui, autant qu'il le fit depuis dans d'autres occasions.

Contraint de cette manière, il se prépara à attaquer les barricades. Les Gardes Françaises et le régiment de la marine, soutenus par les gendarmes et les chevau-légers du Roi, attaquèrent sur la droite la première barricade d'une rue étroite qui tombe dans la grande rue du faubourg Saint-Antoine, précisément à la place du marché. Le succès répondit à la vigueur de l'attaque; car, bien que les maisons et les murailles des deux côtés de la rue fussent défendues par une multitude de gens, les ennemis furent chassés de la barricade, et les soldats les poussèrent devant eux de maison en maison; mais ce commencement si prospère fut rendu inutile par l'ardeur et l'imprudente ambition du marquis de Saint-Maigrin, qui commandaient les gendarmes et les chevau-légers; car voyant le succès de l'infanterie, qu'il était chargé de soutenir, et désirant partager l'honneur de cette action, il s'élança avec une grande précipitation dans cette rue étroite au travers de l'infanterie, sans avoir la patience de lui laisser finir l'œuvre dont elle était chargée, qui était de déloger, en avançant, l'ennemi de toutes les maisons; en poursuivant les fuyards, il arriva presque à la place du marché, et se trouva en présence du prince de Condé en personne. Le

prince, voyant la faute commise par la cavalerie du Roi, résolut de ne pas perdre une occasion si favorable : il s'avança lui-même à la tête de vingt-cinq officiers et volontaires qui se trouvaient près de lui, et chargea vigoureusement la cavalerie royale dans cette rue étroite, tandis que cette portion de son infanterie, qu'on n'avait pas pu chasser des maisons placées près de lui, tirait des fenêtres des deux côtés de la rue; de manière que la tête de ceux que conduisait Saint-Maigrin se trouvant exposée de front à une si furieuse charge, et sur les flancs au feu des maisons, ils furent tous en un moment tués ou blessés. Alors le reste de la cavalerie prit aussitôt la fuite, et entraîna avec elle tout ce qu'il y avait d'infanterie dans la rue. Ceux des soldats du Roi qui étaient déjà entrés dans les maisons, voyant ce qui arrivait dans la rue à leurs camarades, en sortirent aussi vite qu'il leur fut possible, et chacun chercha son salut dans la fuite. A cette vue, l'infanterie ennemie reprenant courage, se mit ardemment à la poursuite des royalistes, et regagna non-seulement toute la rue, mais encore tout le terrein qu'elle avait perdu jusqu'à la dernière barricade. On en dut la conservation à M. de Turenne qui s'y était rendu en personne, sans quoi elle eût été enlevée comme les autres.

Le parti du Roi perdit, dans cette malheureuse affaire, non-seulement plusieurs officiers et gens

de qualité, comme Saint-Maigrin, le marquis de Nantouillet et plusieurs autres qui furent tués sur la place, mais plusieurs autres encore qui moururent ensuite de leurs blessures : entre autres M. de Mancini, neveu du cardinal, vaillant jeune homme, et de très-grande espérance, et Fouilloux, enseigne des gardes de la Reine, et plusieurs autres. Ce qu'il y eut encore de plus fâcheux, c'est que les deux régimens d'infanterie employés à cette attaque avaient été si maltraités, que pendant plusieurs heures on n'en put tirer aucun parti, si ce n'est pour garder la barricade qu'ils avaient emportée, et qui devint leur poste.

Au moment où on avait commencé cette attaque, le régiment de Turenne en faisait une autre sur quelques maisons et jardins occupés sur la gauche par l'ennemi; et plus à gauche encore deux régimens d'infanterie, ceux d'Uxelles et de Carignan, réunis en un seul corps, emportaient un mur de jardin joignant à la grande rue du faubourg. Le régiment de Turenne alla d'abord très-chaudement, et se rendit maître de plusieurs jardins et maisons occupés par l'ennemi; mais voyant ce qui arrivait à la droite, il n'osa s'aventurer davantage, et se contenta de garder ce qu'il avait pris.

On ne doit pas omettre un fait qui fut alors fort remarqué. Un corps de cavalerie, composé du régiment de Clare et du régiment de Ri-

chelieu, avait reçu ordre de soutenir un bataillon de Turenne. Comme elle marchait derrière l'infanterie, cette cavalerie reçut en flanc une rude décharge de mousqueterie tirée d'un mur voisin. Cette décharge tua beaucoup de monde, et mit le reste en un tel désordre que tous prirent la fuite. Les officiers gagnèrent alors la tête des fuyards, les arrêtèrent, les rallièrent en un moment, marchèrent avec eux au poste désigné, et, ainsi qu'on en fit l'observation, ces hommes se conduisirent alors avec le plus grand courage qu'on ait jamais vu, et continuèrent ainsi tout le reste du jour : chose d'autant plus remarquable qu'il est très-rare que des soldats une fois assez effrayés pour prendre la fuite puissent rien faire de bon dans la même journée. L'action fut si chaude que, de tous ces escadrons, il n'y eut pas un capitaine qui ne fût tué ou dangereusement blessé. Du régiment de Richelieu, il n'en resta pas un seul, excepté le capitaine-lieutenant Laloge, très-brave officier; il reçut bien un coup de mousquet dans le corps, mais il en guérit.

Pendant que ces deux régimens de cavalerie commençaient leur attaque, les régimens d'Uxelles et de Carignan entamaient aussi la leur contre le mur dont j'ai parlé. Comme ils étaient en marche, les deux lieutenans-colonels furent tués, ce qui n'arrêta point la troupe. Elle marcha droit

au mur, les balles de l'ennemi tombant épais comme grêle, et ne s'arrêta point jusqu'à ce qu'elle se fût mise à l'abri sous le mur entre les trous qui y avaient été pratiqués par l'ennemi. Alors commença une nouvelle espèce de combat, où il n'y avait, entre les deux partis, que l'épaisseur du mur; mais comme ils ne pouvaient se faire grand mal avec leurs mousquets, ils se jetaient par-dessus le mur de grosses pierres, se tiraient des coups de pistolet au travers des ouvertures, passaient leurs épées au travers des fentes, les uns s'efforçant à demeurer les maîtres du mur, les autres à les obliger de le quitter.

Cette bizarre espèce de combat dura long-temps, parce que les royalistes manquaient d'outils et de crocs de fer pour abattre le mur. La cavalerie chargée de soutenir cette infanterie était rangée près de la grande rue, tout juste hors de la portée du mousquet, pour empêcher l'ennemi de faire une sortie par sa barricade, et de venir tomber sur l'infanterie occupée à attaquer le mur. Quant à la barricade, on ne pensait pas qu'il fallût l'attaquer, car on jugeait impossible de l'emporter, vu qu'elle était tellement commandée par les maisons en face, dont l'ennemi était le maître, qu'il n'y avait pas moyen de s'emparer de la barricade sans avoir d'abord pris les maisons.

Le reste de l'infanterie, commandé par M. de

étaient logés, et qui n'en continuaient pas moins à tirer sur eux par les fenêtres, et même par les trous des boulets.

Pendant qu'on se battait sur ce point, on entendit un feu de mousqueterie terrible à la barricade où commandait M. de Navailles. M. de Turenne galoppa vers le lieu où l'appelait le bruit; mais, avant qu'il arrivât, le combat avait cessé. Après avoir été un moment très-chaud, voici, d'après ce que le duc a su depuis de quelques personnes de l'armée du prince qui s'y étaient trouvées, quelle en avait été l'occasion. M. de Beaufort, qui avait passé presque toute la matinée à haranguer le peuple de Paris pour l'engager à ouvrir ses portes au prince de Condé et à ses troupes, voyant qu'il n'en pouvait venir à bout, sortit de la ville, et sachant avec quel acharnement on s'y était battu, et quelle bravoure avaient montrée le prince et les gens de qualité qui l'entouraient (Saint-Maigrin venait d'être tué), il prit feu, et, tourmenté du désir de faire aussi pour son compte quelque chose de remarquable, il proposa à M. de Nemours, avec lequel il était alors en querelle, de s'efforcer de reprendre la barricade emportée par M. de Navailles, ce qui serait d'un grand avantage au parti. La proposition fut acceptée aussitôt que faite, et ils se mirent sur-le-champ à l'œuvre, suivis de tous les gens de qualité qui demeuraient encore en état

de servir; car plusieurs plus braves avaient été tués ou mis hors de combat dès le commencement de l'affaire.

Ils se mirent donc tous deux à la tête d'un assez gros corps d'infanterie et marchèrent avec beaucoup de bravoure à l'attaque de la barricade, qui était fortement gardée; car le régiment de Picardie était posté derrière, et l'ennemi, pour y arriver, était obligé de passer entre deux maisons dans une desquelles était le régiment de du Plessis-Praslin, et dans l'autre celui de Douglas. Ils passèrent malgré le feu le mieux nourri de la part des royalistes, et vinrent sans s'arrêter jusqu'à la barricade; mais là, ils trouvèrent une si vigoureuse résistance qu'il leur fut impossible de s'en rendre maîtres; ils furent repoussés avec une perte considérable. Plusieurs gens de qualité furent blessés ou tués. M. de Nemours reçut plusieurs blessures; il eut un doigt emporté comme il mettait sa main sur la barricade. M. de La Rochefoucauld reçut au coin de l'un de ses yeux une balle qui ressortit au-dessous de l'autre; en sorte qu'il fut en danger de les perdre tous deux. M. de Guitaud reçut un coup de feu dans le corps; plusieurs autres furent également maltraités.

Dans le nombre des morts fut M. de Flamarin, dont on ne peut s'empêcher de faire mention à cause d'une singularité qui accompagna sa mort.

Un de ces vagabonds qui gagnent leur vie à dire la bonne aventure lui avait prédit qu'il serait pendu, c'est-à-dire, selon l'expression française, qu'il mourrait la corde au cou, genre de mort auquel n'est exposé aucun gentilhomme en ce pays, le supplice de la noblesse et des gens de qualité étant la décollation. Cependant ce malheureux gentilhomme finit ses jours comme on le lui avait prédit. Renversé d'un coup de feu et laissé pour mort contre une des deux maisons qui se trouvaient devant la barricade, un de ceux qui se trouvaient dans la maison, le voyant à terre si près de lui, remarqua la richesse de son habillement, et jugea que ses poches devaient aussi être magnifiquement garnies; il conçut donc un grand désir de le fouiller et de s'approprier sa dépouille; mais quelques uns des ennemis occupaient les maisons voisines et demeuraient postés derrière les murs de la place qui commandait le terrain où gisait le mourant parmi plusieurs autres corps; en sorte que les gens qui étaient dans la maison n'osaient pas en sortir pour le dépouiller. A la fin, ils s'avisèrent d'un expédient pour attirer à eux M. de Flamarin. Ils firent un nœud coulant au bout d'une corde, y firent passer sa tête au moyen d'une pique, et le tirèrent de cette manière dans la maison au moment où il expirait : ainsi la prophétie fut littéralement accomplie.

Mais, pour revenir à notre récit, M. de Turenne, arrivé sur le lieu, voyant l'ennemi repoussé et le poste en bon état, retourna aux moulins à vent où étaient placés ses canons, au haut de la grande rue, et voyant que l'ennemi tenait toujours dans les maisons de la gauche devant la barricade et sur le mur du jardin de la droite, ordonna à quelques uns de ses cavaliers de descendre de cheval, car toute son infanterie était déjà employée à l'attaque. Il les fit marcher vers les maisons par un sentier détourné qu'on venait de découvrir et qui n'était point gardé. Il leur donna ordre de les emporter de vive force, ce qui fut exécuté avec une si extraordinaire bravoure qu'il n'échappa aucun des ennemis logés dans les maisons. Ils furent tous tués ou pris : il y en avait plus de cent.

Au moment où la cavalerie royale commença cette attaque, les deux régimens d'infanterie qui attaquaient depuis si long-temps le mur du jardin à droite de la barricade commençaient à se rendre maîtres de quelques unes des ouvertures que l'ennemi avait défendues avec tant d'obstination. Ils les avaient agrandies avec leurs mains, faute d'autres instrumens. Alors l'ennemi jugeant bien que l'intention des royalistes était d'entrer de force dans le jardin par le passage qu'ils s'occupaient à faire, il abandonna le mur tout entier, bien qu'il y eût dans le jardin un escadron

de cavalerie pour le soutenir. Les royalistes, voyant l'ennemi se retirer, firent sur lui un tel feu que la cavalerie suivit l'exemple de l'infanterie, et commença à prendre la fuite. Sa perte en cet endroit fut très-considérable. Comme il n'y avait dans cet endroit qu'une seule issue pour s'échapper, et que dans cette effroyable presse d'hommes et de chevaux, chacun s'efforçait de passer le premier, ils s'entassèrent tellement à l'entrée, qu'ils la fermèrent et s'y arrêtèrent comme en un monceau. Alors les royalistes tirant dans cette foule, y firent un ravage terrible, et en ce même moment ayant ouvert le mur ils s'y précipitèrent, ce qui ébranla beaucoup ceux qui gardaient la grande barricade : et comme en même temps les royalistes commencèrent à tirer sur ceux des maisons de gauche, ils furent saisis d'une telle épouvante qu'ils abandonnèrent le poste et prirent la fuite.

Les royalistes prirent aussitôt possession du poste, mais sans poursuivre l'ennemi, car on venait de décider une attaque générale sur tous les points. On s'occupa des préparatifs nécessaires, et on donna aux troupes quelques momens pour respirer : et, en vérité, elles en avaient besoin, car elles avaient souffert des fatigues presque intolérables, et dans ce combat, qu'elles avaient soutenu avec grande ardeur toute la première moitié du jour, avaient eu à supporter, outre la chaleur de l'ac-

tion, celle du temps le plus étouffant qu'il fût possible d'imaginer. Tout étant prêt pour l'attaque générale, et disposé de telle sorte qu'il était probable que le parti du Roi remporterait totalement la victoire, trois canons donnèrent le signal, et les royalistes commencèrent l'attaque. M. de La Ferté était posté à la droite de la grande rue, et M. de Turenne sur la gauche. Il s'avança avec un corps nombreux de cavalerie et d'infanterie, voulant attaquer par un nouvel endroit un peu plus sur la gauche, où il espérait ne pas trouver de si fortes barricades, parce qu'il se trouvait voisin de la Bastille; mais, au moment où il approchait et allait attaquer, le canon de la Bastille commença à tirer sur les royalistes, ce qui ne le surprit pas médiocrement. Ils s'étaient flattés d'une tout autre espérance, et on les avait assurés, de l'intérieur de la ville, que Paris demeurerait neutre et ne permettrait pas à l'armée des princes de venir se mettre à l'abri dans ses murs. M. de Turenne se douta sur-le-champ de ce qu'il apprit bientôt après être véritable, savoir, que Paris avait ouvert ses portes aux princes, et reçu leurs troupes; car, lorsqu'il attaqua les barricades, les ennemis ne firent point mine de les défendre, mais se retirèrent en bon ordre vers leurs différens postes, laissant seulement quelques hommes à chaque issue. Le reste des troupes était déjà rentré dans

la ville, et, lorsque les royalistes s'avancèrent sur ces petits corps laissés en arrière, ils se retirèrent également et furent poursuivis par les royalistes jusqu'à la porte de la ville. Les généraux du Roi, voyant l'ennemi hors d'atteinte, pensèrent qu'il ne leur restait rien à faire que d'aller avec l'armée rejoindre les bagages qu'ils avaient laissés à La Chevrette, tout près de Saint-Denis, et d'y faire reposer leurs troupes.

On se mit donc en marche, emmenant les blessés, qui se trouvèrent en grand nombre après une affaire si longue et si excessivement chaude. Il resta bien huit ou neuf cents royalistes sur la place, parmi lesquels plusieurs officiers de marque et gens de qualité, comme le marquis de Saint-Maigrin, maréchal de camp, si ce n'est même lieutenant-général, bien que dans cette affaire il n'agît que comme lieutenant des chevau-légers; trois ou quatre lieutenans-colonels d'infanterie et plusieurs capitaines, sans compter d'autres officiers inférieurs et des volontaires. Il y eut aussi beaucoup d'officiers et de gens de qualité de blessés, comme M. de Mancini, neveu du cardinal, dont nous avons déjà parlé: il eut un coup de feu dans la cuisse. Fouilloux, enseigne des gardes de la Reine, en eut un au travers du corps. M. de Mespas fut blessé au pied: ces trois, et beaucoup d'autres, moururent ensuite de leurs blessures. Le comte d'Estrées, ma-

réchal de camp, Pertuis, lieutenant des gardes de M. de Turenne, Lisbourg, lieutenant-colonel du régiment de Streff, et le chevalier de Neuville, ainsi que plusieurs autres, furent également blessés, mais guérirent de leurs blessures. M. de Turenne lui-même s'exposa beaucoup dans cette journée, et par conséquent il en fut de même de Son Altesse royale le duc d'York, qui accompagna toujours ce grand général, suivant sa personne dans tous les lieux où il se trouvait; mais si Son Altesse royale eut le bonheur de n'être point blessée dans cette rude affaire, le colonel Worden, un des gentilshommes de sa chambre, et qui était obligé de se tenir toujours près de lui, y reçut une forte blessure.

On tua aux ennemis plus de mille hommes, parmi lesquels se trouvaient un grand nombre d'officiers et gens de qualité. A peine y eut-il un de leurs principaux officiers qui ne fût tué ou blessé, si ce n'est le prince de Condé, le prince de Tarente et le duc de Beaufort. Plusieurs personnes en grande relation avec le prince de Condé m'ont assuré que jamais il ne remplit aussi bien que dans cette affaire les fonctions de général et de soldat, et ne se trouva jamais exposé à de plus grands périls. Il est certain que dans le commencement de l'action, sa vigueur seule sauva l'armée d'une ruine totale; et le prince a depuis avoué lui-même à Son Altesse

royale, que jamais il ne s'était trouvé si longtemps exposé au danger : et ce qui ajouta beaucoup pour le prince à l'éclat de cette action, c'est qu'il avait à résister à M. de Turenne, qu'on doit généralement reconnaître pour un des plus grands capitaines de cette époque, et l'égal des plus grands des siècles passés. Il est parfaitement évident que dans cette guerre il se montra non-seulement un grand capitaine, mais que, par ses conseils et sa conduite, il sauva la couronne de France, comme on le verra plus clairement par la suite de ce récit.

Il est naturel de rendre compte ici de la manière dont l'armée des princes obtint l'entrée de Paris, et de ce qui se passait dans la ville pendant que les deux armées se battaient dans les faubourgs. On a déjà dit que Paris avait refusé le passage à l'armée des princes, lorsqu'elle s'était présentée à la barrière de la Conférence, bien que le prince et les amis qu'il avait dans la ville fissent les derniers efforts pour l'obtenir; mais les royalistes qui se trouvaient dans l'intérieur des murs représentaient que, bien qu'ils fussent contre le cardinal et désirassent sa ruine, il était indigne des Parisiens, en leur qualité de bons Français, de donner entrée en ces murs à une armée composée en partie de troupes espagnoles, et dont la plupart des officiers étaient sujets du roi d'Espagne, ou du moins à sa solde; qu'on

ne savait pas quels désordres pouvaient résulter d'une si inexcusable action, et que lorsque le peuple verrait flotter dans les rues la croix de Bourgogne, qu'il ne voyait jamais que dans ses églises, on avait tout lieu de craindre l'effet que produirait sur lui un tel spectacle. On croirait presque Paris déjà soumis au roi d'Espagne, lorsqu'on y verrait toutes ces écharpes rouges qui n'y avaient point paru si nombreuses ni si agressives depuis la rébellion de la sainte Ligue; enfin qu'il était de l'intérêt de Paris et des autres grandes villes de ne donner entrée à l'armée sous quelque prétexte que ce fût. Cela et plusieurs autres raisons persuadèrent si bien les Parisiens, qu'ils demeurèrent fermes dans la résolution de fermer leurs portes à l'armée des Princes. Pendant la bataille, M. le prince envoya M. de Beaufort les presser de nouveau. Il n'avait point d'autre retraite et il était infailliblement perdu s'ils persistaient à lui refuser l'entrée; mais tout ce que put dire M. de Beaufort fut inutile et ne parvint pas à vaincre la vigoureuse opposition du parti royaliste. Quant au duc d'Orléans, il était si éloigné de vouloir haranguer le peuple, qu'il succombait sous la peur, et dans son effroi, avait fait fermer les portes de son palais, et avait donné ordre que ses voitures l'attendissent à la porte de derrière de ses jardins pour l'emmener à Orléans, pensant que tout

était perdu à Paris. Mais sa fille, Mademoiselle, montra un caractère plus mâle; elle vit bien que si l'on n'ouvrait pas les portes aux princes, et très-promptement, eux et leurs troupes étaient taillés en pièces, et par conséquent le parti entièrement ruiné. Elle se rendit donc à l'hôtel-de-ville, où étaient assemblés les magistrats de la commune. Elle était suivie d'une grande multitude de peuple et fit tant par ses argumens, les clameurs et les menaces de la foule qui l'accompagnait, qu'elle obligea le maréchal de L'Hôpital et le prévôt des marchands à ordonner à ceux des capitaines de la bourgeoisie qui commandaient à la porte Saint-Antoine de laisser entrer l'armée des princes. Elle porta elle-même l'ordre à la porte et le fit exécuter devant elle, puis se rendit aussitôt à la Bastille et en fit tirer du canon contre les troupes du Roi au moment où elles commençaient l'attaque générale. C'est ainsi que le prince de Condé et toute son armée furent sauvés par l'habileté et le courage de cette princesse.

Deux jours seulement après l'attaque du faubourg, il s'éleva un grand désordre dans la ville: c'était le 4 juillet. On avait assemblé un conseil à l'hôtel-de-ville dans l'intention de faire déclarer le duc d'Orléans lieutenant-général de France. On devait aussi convenir de se tenir inséparablement unis pour obtenir le renvoi et le

bannissement du cardinal de Mazarin, et on devait nommer le duc de Beaufort gouverneur de Paris, à la place du maréchal de L'Hôpital, et ôter à Le Fèvre la place de prévôt des marchands pour y nommer Broussel. Cette assemblée, qu'on croyait devoir affermir le parti, fut une des principales causes de sa ruine, car elle fut l'occasion d'un si violent soulèvement, qu'il faillit devenir fatal à tous les membres du conseil, et faire perdre au prince de Condé tout l'avantage de ce qui s'était passé au faubourg Saint-Antoine. On ne pourrait dire quel fut l'auteur d'un si pernicieux dessein; car chacun de ceux à qui on l'a attribué a pris soin de s'en défendre et de le rejeter sur quelque autre. Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de certain c'est que, pendant la séance du conseil, il arriva autour de l'hôtel-de-ville une multitude en désordre, composée de gens de toutes sortes et de toutes conditions, armés et criant qu'ils voulaient que tout se réglât par les ordres du prince de Condé. Ils demandaient aussi qu'on leur livrât sur-le-champ ceux que le peuple accusait ou soupçonnait être des amis du cardinal; et voyant qu'on n'obéissait pas à leurs clameurs, ils se mettaient en devoir de forcer l'hôtel-de-ville. Le maréchal de l'Hôpital et quelques autres gens de cœur ayant essayé de le défendre, ils mirent le feu aux portes, tirèrent dans les fenêtres; en sorte qu'il y eut plusieurs

personnes de tuées dans l'hôtel-de-ville même. Quelques uns aimèrent mieux se hasarder au milieu de la populace que de demeurer exposés au danger de l'incendie ; mais ils furent cruellement massacrés par cette multitude furieuse qui, dans l'aveuglement de sa rage, ne faisait aucune distinction entre les royalistes et ceux de son parti, mais les enveloppait dans un massacre général. On a remarqué depuis qu'il avait péri dans ce tumulte plus d'hommes du parti populaire que de l'autre. On jeta sur le prince de Condé tout le blâme de l'émeute et de ce qui s'ensuivit ; car personne ne soupçonna le duc d'Orléans d'y avoir eu la moindre part.

Un autre événement qui suivit de près celui-ci, quoique beaucoup moins considérable en soi, fut aussi très-dommageable au parti : ce fut la mort du duc de Nemours, tué en duel par le duc de Beaufort. Quoique beaux-frères, ils se haïssaient mortellement tous deux depuis long-temps.

Pendant que tout cela se passait à Paris, les Espagnols ne laissaient pas échapper une aussi favorable occasion. Ils s'étaient mis en campagne de bonne heure ; et, comme ils ne trouvaient point d'armée pour leur faire tête, ils avaient repris, sans beaucoup de peine, une partie des places qu'ils avaient perdues, tant en Flandre qu'ailleurs.

L'archiduc, sollicité à ce qu'on croit par les princes, se préparait à entrer en France, au com-

mencement de juillet, avec toute son armée, composée de vingt-cinq mille hommes ou plus. A cette nouvelle, la cour, qui était toujours à Saint-Denis, fut excessivement alarmée, et l'on tint conseil sur ce que le Roi avait à faire, vu la petitesse de son armée. On résolut enfin que la cour et l'armée se mettraient en route pour Lyon deux jours après.

Le soir du jour où fut prise cette résolution, M. de Turenne se rendit à Saint-Denis. Le duc d'York y alla avec lui. Ils passèrent d'abord chez M. de Bouillon pour savoir de lui, avant de voir la cour, le résultat de la délibération. Le duc de Bouillon dit au maréchal qu'il avait été résolu que la cour et l'armée iraient à Lyon, et ajouta qu'il ne croyait pas qu'on eût un autre parti raisonnable à prendre. Il lui répéta les argumens présentés en faveur de ce projet, et qui avaient déterminé le conseil, savoir, que c'était la seule ville où la personne du Roi pût être en sûreté, car il ne serait reçu dans aucune autre grande ville; que l'armée du Roi n'était d'aucune manière en état de résister à l'armée espagnole déjà entrée en France; que si la cour et l'armée restaient où elles étaient, elles se trouveraient renfermées entre les Espagnols et Paris: qu'aussitôt que la personne du Roi serait en sûreté, la situation ne serait pas désespérée, mais que s'il tombait une fois entre les mains des

Espagnols, il ne restait plus d'espoir au parti royaliste; qu'on pouvait à Lyon rassembler assez de forces pour faire tête à quelque ennemi que ce fût, tout le pays étant éminemment à la disposition du Roi. Par ces raisons et par plusieurs autres il ne croyait pas qu'il y eût une autre marche possible.

M. de Turenne répondit à son tour : « Si cela « se fait, nous sommes perdus sans espoir de « nous relever jamais; car si une fois le Roi « s'en va jusqu'à Lyon, il peut tenir pour cer- « tain que toutes les villes frontières ainsi que « celles de Picardie, de Champagne et de Lor- « raine, et toutes les autres villes de ce côté-ci « qui tiennent maintenant pour lui, voyant qu'il « les abandonne, formeront un accommodement « soit avec les Espagnols, soit avec les princes, « qui auront ensuite toute facilité pour s'occuper « de lui. Et qui sait quelles pensées dans cette « situation des affaires ne viendront pas à l'esprit « des peuples, si on ne voudra pas partager le « royaume et si chacun ne prétendra pas garder au « moins ce qu'il aura en sa possession? Et quand « les ennemis auront mis les choses en sûreté der- « rière eux, il n'est pas douteux qu'ils ne viennent « à notre poursuite toujours croissant en force et « en réputation, tandis que nous décroîtrons en « proportion. Jamais ils ne consentiront à nous « laisser tranquilles, et nous rejetteront peut-

« être en Italie. » Outre ces raisons, il en donna plusieurs autres également convaincantes pour s'opposer à cette résolution. Il conclut en disant que son opinion était que la cour, au lieu de se retirer à Lyon, allât à Pontoise, ville forte, et s'y rendît accompagnée de sa garde ordinaire; qu'il n'y avait nulle probabilité que les Parisiens, qui semblaient conserver une sorte de respect pour le Roi, fissent aucune entreprise contre lui; que pendant ce temps-là, lui M. de Turenne, s'avancerait avec l'armée vers Compiègne pour observer les mouvemens des Espagnols, et il espérait à la faveur de cette ville et de la rivière qui l'avoisine, pouvoir se retrancher de manière à n'avoir rien à craindre d'eux; et s'il ne déjouait pas entièrement leurs projets, du moins les rendrait-il plus difficiles. D'ailleurs il ne doutait pas que les Espagnols, gens extrêmement méfians et inquiets, le voyant s'avancer vers eux, ne cherchassent finesse à ce mouvement, et ne pensassent qu'il ne pouvait s'aventurer ainsi sans de bonnes raisons, comme par exemple quelques négociations secrètes entamées entre le prince et la cour. L'expérience qu'ils avaient faite du caractère français pouvait les autoriser à le soupçonner, et le fait en soi n'aurait rien eu d'extraordinaire.

M. de Turenne ayant convaincu son frère par ses raisonnemens, ils allèrent ensemble trouver

le cardinal, et discutèrent le projet avec lui. Après avoir bien pesé leurs objections et y avoir mieux pensé, il se rangea à leur avis. Le départ pour Lyon, dont le jour était déjà fixé, fut aussitôt contremandé, et le 17 juillet la cour partit pour Pontoise. L'armée se mit en marche vers Compiègne, et le troisième jour campa sous les murs de cette ville. Le duc d'Elbœuf était dans cette place, où il s'était mis imprudemment avec sept à huit cents chevaux qu'il avait rassemblés dans son gouvernement de Picardie. Il avait si mal combiné son affaire, que lorsqu'il pensait sortir de la ville pour se retirer à la vue de l'armée espagnole, il trouva la retraite coupée par un corps d'Espagnols qui s'était déjà rendu maître d'un passage à peu de distance de la ville. Il fut donc forcé de demeurer où il était à tous risques; et enfin, n'ayant d'autre infanterie que les bourgeois, et la ville n'étant pas assez forte pour qu'on pût la défendre, il fut obligé de capituler après deux jours de siége. D'après les conditions, ses troupes évacuèrent la place à pied, laissant leurs chevaux à l'ennemi.

Sans qu'on sache trop pour quelle raison, et soit que M. de Turenne eût bien deviné, ou tout autre motif, les Espagnols, après ces événemens, n'avancèrent pas plus loin dans le pays; ils ne mirent seulement pas de garnison à Chauny, qu'ils avaient pris, et n'assiégèrent pas d'autre ville dans ces

environs, où ils n'auraient trouvé aucune résistance; ils se contentèrent de demeurer quelque temps en France, vivant sur le pays. On conjectura qu'ils avaient pensé devoir plutôt chercher à recouvrer ce qu'ils avaient perdu en France qu'à pousser les choses bien loin en ce pays, où ils jugeaient les princes et leur parti assez forts pour résister au Roi, surtout avec l'aide des troupes qu'ils enverraient à leur secours; que s'ils avaient rendu les rebelles tellement supérieurs à l'armée royale que le Roi fût tombé entièrement dans la dépendance des princes ou tombât entre leurs mains, toutes les forces de la France se trouvant alors réunies, ils seraient bientôt obligés de lâcher prise et perdraient tout ce qu'ils avaient conquis dans l'intérieur du pays, trop éloigné de la Flandre pour qu'on fût à temps de venir à leur secours de ces quartiers-là. Ils craignaient peut-être aussi d'abandonner la proie pour l'ombre, en laissant échapper l'occasion de reprendre les possessions qu'ils avaient perdues.

On ne saurait dire positivement si ce furent là leurs motifs; mais ce qu'il y a de certain, c'est que leur conduite donna lieu de le penser : car, après avoir dévoré les pays où ils se trouvaient, ils retournèrent bientôt en Flandre, où ils recouvrèrent plusieurs des villes qui leur avaient été prises, laissant le duc de Lorraine sur la

frontière avec ses troupes prêtes à secourir les princes dans l'occasion avec un détachement de leur armée sous les ordres du duc de Wurtemberg. Quand le gros de l'armée espagnole fut sorti de France, l'armée du Roi retourna vers Paris. Le duc y revint en même temps : il ne l'avait point quittée durant le cours de cette longue, fatigante et périlleuse campagne. L'armée des princes demeurait toujours sous les murs de Paris, trop faible pour attaquer l'armée royale, et craignant d'ailleurs, s'ils quittaient la ville, que le parti du Roi, qui s'y accroissait tous les jours, ne parvînt enfin à l'emporter, d'autant que la fureur du peuple commençait à s'apaiser, et que ses yeux s'ouvraient en dépit des efforts de ses séducteurs. Il commençait à s'apercevoir à quel point on l'avait trompé, et songeait à rentrer dans le devoir. Cette disposition fut augmentée par le départ du cardinal de Mazarin, qui, vers cette époque, quitta le royaume. Aussitôt que la cour fut arrivée à Pontoise, il se prépara à la retraite devenue nécessaire pour ses intérêts autant que pour celui des affaires du Roi. Son départ enlevait à la révolte son principal prétexte, et l'objet qui choquait les yeux du peuple était éloigné de sa vue. Cette retraite était loin d'ailleurs d'ôter au cardinal l'espérance de son rétablissement dans le cas où les affaires de Sa Majesté tourneraient favorable-

ment; car il était assuré qu'il pouvait compter que la Reine ne lui manquerait jamais : et non-seulement le cardinal, mais tout le monde, était persuadé que quand une fois elle avait donné sa parole, rien ne pouvait ébranler sa constance. C'était, en effet, une princesse d'une âme si ferme et tellement immuable dans ses résolutions, qu'on trouverait difficilement, en quel temps que ce fût, une personne qui l'ait égalée en ce point; mais jamais certainement on ne l'a surpassée : elle a donné de cette constance des preuves innombrables.

Quelques uns ont pensé que le cardinal aurait couru grand risque de n'être pas rappelé si M. de Bouillon avait vécu. On jugeait qu'habile et capable comme il l'était, ayant son frère, M. de Turenne, à la tête de l'armée du Roi, il aurait pu jouer assez bien sa partie pour se faire nommer premier ministre. On ne saurait bien déterminer si lui ou le maréchal formèrent de semblables projets; mais ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'ils étaient à la cour les seuls en état d'entreprendre et de conduire une si grande affaire.

Pour revenir à celles de l'armée, lorsque les Espagnols furent retournés en Flandre, M. de Turenne, comme on l'a dit, reprit sa marche vers Paris. Ce fut vers le commencement d'août que l'armée arriva à Thiais, à une lieue de Gonesse. Elle y demeura jusqu'à la fin du mois. Ce

poste convenait au maréchal, tant pour observer de là les mouvemens de l'armée des princes toujours stationnée de l'autre côté de Paris, que pour intercepter tous les secours que lui pourraient envoyer les Espagnols. Pendant son séjour en ce lieu, il apprit que le duc de Lorraine s'avançait de nouveau avec toutes ses troupes renforcées de plusieurs corps espagnols, sous la conduite du duc de Wurtemberg, et qu'il prenait sa route par la Champagne et par la Brie, dans l'intention de joindre l'armée des princes. Cette nouvelle engagea M. de Turenne à marcher vers la Marne, et, dans sa route, ayant reçu avis que le duc de Lorraine approchait, il passa cette rivière à la nuit, et s'avança jusqu'à Saint-Germain, petit village situé à environ trois lieues de cette ville, et près de Cressi en Brie.

Arrivé en ce lieu, il reçut l'ordre de la cour de ne rien tenter contre le duc de Lorraine, et de ne point bouger d'où il était jusqu'à nouveaux ordres, à moins que le duc de Lorraine ne s'ébranlât pour marcher vers Paris. Dans ce cas il devait faire tous ses efforts pour l'empêcher de rejoindre l'armée des princes. Cet ordre de la cour était fondé sur une négociation qu'avait entamée M. de Lorraine, qui avait envoyé pour cela son secrétaire, promettant de garder sa position sans avancer d'un pas jusqu'à conclusion du traité ou rupture des négociations; mais, se-

lon son usage, il ne les avait entamées que pour amuser la cour, espérant gagner du temps par ses artifices et saisir l'occasion d'échapper à M. de Turenne, et de parvenir à gagner Paris ou à se joindre aux princes sur la route sans être obligé d'en venir à une bataille: et, si M. de Turenne, qui le connaissait mieux que ne le faisait la cour, ne s'en fût méfié davantage, il serait certainement venu à bout de son dessein ; car la cour, trompée par ses beaux semblans de négociations de paix, avait permis à son secrétaire, en revenant de Pontoise, de porter à M. de Turenne l'ordre de ne pas quitter sa position, en l'informant de l'état des négociations. Le secrétaire continua ensuite sa route, et il n'eut pas plus tôt averti son maître de ce qu'il avait fait, que le prince, au mépris de ses promesses, commença à se mettre en marche, espérant qu'il pourrait passer près de l'armée du Roi et arriver à Villeneuve-Saint-George avant qu'on fût averti de son mouvement ou en état de l'empêcher. Je ne dois pas oublier ici ce que répondit M. de Turenne au secrétaire, que les promesses de M. de Lorraine et rien étaient pour lui absolument la même chose. En conséquence, et d'après l'opinion qu'il avait de la sincérité de M. de Lorraine, il résolut de marcher le lendemain 5 septembre à Brie-Comte-Robert, pour être plus en mesure de s'opposer aux desseins de M. de

Lorraine, dans le cas où, comme il n'en doutait pas, il manquerait de parole comme à l'ordinaire, et continuerait d'avancer. On entendit dire à M. de Turenne en cette occasion que, bien qu'il eût de la cour des ordres positifs de ne pas quitter sa position, comme il était moralement sûr que M. de Lorraine voulait le tromper, et que les intérêts de son maître exigeaient qu'il marchât, il pensait qu'il valait mieux risquer sa tête en désobéissant à ses ordres que de laisser, en les suivant, M. de Lorraine le gagner de vitesse et passer près de lui sans qu'il pût l'atteindre.

Il se mit en marche le lendemain matin et envoya devant lui ses quartiers-maîtres pour marquer ses logemens à Brie-Comte-Robert. Ils y rencontrèrent ceux de M. de Lorraine, envoyés dans le même dessein. Il était en marche et comptait loger ce soir même dans la ville. Les quartiers-maîtres du maréchal revinrent aussitôt lui rapporter cette nouvelle, et ils le trouvèrent avec l'avant-garde de son armée qui venait de passer un défilé. M. de Turenne, sans perdre un moment, le fit savoir au maréchal de La Ferté dont c'était le tour de commander l'arrière-garde, le priant de venir lui parler afin qu'ils décidassent entre eux ce qu'il y avait à faire dans le moment. M. de La Ferté n'arrivant pas aussi promptement qu'il l'espérait, il passa lui-même à l'arrière-garde,

laissant ses troupes rangées en bon ordre aux lieux où elles étaient alors, et le trouva au défilé. Après avoir conféré quelque temps ensemble, ils changèrent de projet, et, au lieu d'aller à Brie-Comte-Robert, ils résolurent de marcher directement sur Villeneuve-Saint-George, poste d'une grande importance. M. de Turenne, pour ne point perdre de temps, partit bon train avec sa cavalerie, ordonnant à l'infanterie et aux canons de le suivre avec toute la diligence possible. Il pria M. de La Ferté d'en faire autant, craignant beaucoup que le duc de Lorraine, qui connaissait aussi bien que lui les avantages de cette position, ne s'en rendît maître avant lui; car il ne doutait pas que, d'après les nouvelles qu'avaient dû lui apporter ses quartiers-maîtres, il n'eût aussi renoncé au projet de coucher à Brie, et ne fît tous ses efforts pour s'emparer de Villeneuve-Saint-George.

Le maréchal de Turenne ne s'était pas trompé dans ses conjectures; car le duc, aussitôt qu'il apprit la marche des royalistes, continua la sienne sur Villeneuve-Saint-George : en sorte que les deux armées marchaient chacune de son côté avec toute la diligence imaginable pour se prévenir et prendre possession de la ville. Quoique les royalistes eussent derrière eux la rivière d'Hyère, et fissent la plus grande diligence, l'avant-garde des ennemis était déjà dans la ville

quand ils y arrivèrent, et M. de Lorraine se croyait si sûr de ce poste qu'il écrivit au prince de Condé une lettre datée de Villeneuve-Saint-George, pour lui apprendre qu'il y était : ce que le duc sut ensuite de l'officier même qui avait porté la lettre, et qui, en revenant de Paris, fut pris par quelques uns des gens de M. de Turenne. Il fut si surpris d'apprendre que l'armée royale était à Villeneuve-Saint-George, qu'on put à peine lui persuader qu'il en était prisonnier jusqu'à ce qu'on l'eût conduit à M. de Turenne à qui, en présence du duc, il avoua le fait de la lettre.

Si M. de Turenne n'avait pas eu l'avantage du terrain, M. de Lorraine se serait indubitablement maintenu dans son poste; mais quoique celui-ci eût gagné le maréchal de vitesse et se trouvât déjà entré dans la ville avec son avant-garde; quoique même quelques unes de ses troupes eussent déjà passé l'Hyère qui se jette en cet endroit dans la Seine, M. de Turenne, en arrivant avec son avant-garde sur la colline qui domine la ville et la rivière, chassa l'ennemi et s'empara du pont sur l'Hyère par lequel on communique avec une des extrémités de la ville. L'armée du duc de Lorraine était alors si près que son canon fit feu sur les premiers escadrons de la cavalerie royale qui se montrèrent sur le haut de la ville, et que les royalistes dûrent la possession de ce poste,

non-seulement à la rapidité de leur marche, mais encore à l'avantage qu'ils eurent de se trouver sur un terrain plus élevé.

L'ennemi voyant les royalistes en possession du poste où il avait compté s'établir, campa à environ une demi-lieue de là, près d'un petit château nommé Ablons, situé sur la Seine. Un jour ou deux après le prince de Condé marcha de Paris avec toutes ses troupes et vint le rejoindre. Sa cavalerie et son infanterie avaient passé dans deux ou trois grands bateaux qu'il trouva par hasard sur la rivière.

Les deux armées ennemies ainsi réunies se crurent sûres de la victoire, car elles avaient enfermé l'armée du Roi dans un coin resserré entre l'Hyère et la Seine, et leur force était double de la sienne. Elles se crurent donc assurées que, lorsque les royalistes auraient consommé le pain qu'ils avaient dans leurs caissons, et qui ne pouvait durer tout au plus que quatre ou cinq jours, ils ne seraient pas en état de s'en procurer d'autre, et qu'ainsi on terminerait la guerre sans coup férir. Il y avait d'autant plus de motifs de le croire ainsi, qu'à raison du passage récent des armées, la ville n'avait rien pu fournir aux troupes du Roi pour les aider à faire durer sa petite provision de pain; et de plus, le fourrage était tellement rare que, dès le premier soir de leur entrée dans la ville, plusieurs cavaliers avaient été forcés de

nourrir leur chevaux de feuilles de vigne. Tel fut le triste accueil qu'ils reçurent à Villeneuve-Saint-George, et sans le bonheur qu'ils eurent de trouver, le soir de leur arrivée, quatre ou cinq grands bateaux dont ils s'emparèrent pour leur usage, leur perte était inévitable; car, sans cela, il aurait été impossible de faire des ponts sur la Seine, et par conséquent de subsister, comme ils le firent, en ce canton pendant un mois entier. Il était d'une très-grande importance pour eux de ne pas perdre de temps pour faire ces ponts. On se mit donc aussitôt à l'ouvrage, et en deux ou trois jours un des ponts fut achevé. Ils firent des travaux de l'autre côté de la Seine pour couvrir ce pont et le second qui fut achevé quelques jours après. Pour finir ces ponts, on pourrait même dire pour les commencer, on s'était trouvé sans argent, sans bois de charpente, sans une planche. Les officiers d'artillerie suppléèrent par leur extrême industrie à tous ces inconvéniens et surmontèrent les difficultés d'une pareille entreprise à l'aide de trois cents pistoles qu'on fut forcé d'emprunter aux joueurs, car il n'y avait pas une telle somme dans les mains des intendans de l'armée. On abattit aussi quelques maisons pour en avoir la charpente. On prit les portes de toutes les auberges qui étaient en grand nombre dans la ville, et celles des autres maisons qui se trouvaient assez grandes pour ser-

vir à cet usage. On les employa en guise de planches; et par ces moyens et quelques autres du même genre, on vint à bout de construire les deux ponts sur la Seine, et durant quelque temps l'armée du Roi put aller au fourrage de ce côté de la rivière.

Pour pouvoir se maintenir dans le poste où ils étaient, les royalistes travaillèrent à se retrancher du côté de Limay, le seul par où l'on pût les attaquer, car ils étaient couverts à la droite par un bois, à gauche par la ville et la Seine, et sur les derrières par l'Hyère; en sorte qu'ils n'avaient autre chose à faire qu'à fortifier leur front qui se trouvait tourné vers Limay et Grosbois; et il leur suffisait pour cela de continuer leurs lignes entre les cinq redoutes demeurées entières depuis que le duc de Lorraine avait campé la première fois à Villeneuve-Saint-George. Ils travaillèrent en même temps au pont et aux fortifications.

Tandis que les royalistes étaient occupés de cette manière, l'armée ennemie quitta le bord de la rivière, et, ayant laissé une garnison à Ablons, marcha du côté de Brie, comptant y passer l'Hyère afin de mieux enfermer M. de Turenne de tous les côtés. Tandis qu'ils faisaient ainsi le tour, comme l'un des ponts sur la Seine se trouva fini, on jugea nécessaire de prendre le château d'Ablons, où, comme on l'a dit, l'ennemi avait

laissé quelques soldats. Ce château se trouvant sur la rivière gênait beaucoup la communication par eau avec Corbeil, qui était le seul point par où l'armée du Roi pût se fournir de vivres de toute espèce.

M. de Renneville fut donc commandé avec un parti de cavalerie et d'infanterie, et deux pièces de canon, pour aller prendre ce château. Il passa sur le pont de bateaux où M. de Turenne se trouva en personne pour les voir partir et pour hâter l'achèvement de l'autre pont; mais, avant que Renneville pût arriver au château, on vint avertir M. de Turenne qui se trouvait encore sur le pont, que quelques escadrons de cavalerie ennemie commençaient à se montrer entre le bois et Limay. Il envoya donc sur-le-champ donner contre-ordre à Renneville, lui fit dire de revenir au camp avec ses troupes, et avança lui-même pour observer l'ennemi de plus près; car, d'après le premier avis qu'il avait reçu, il pensait que l'armée tout entière marchait vers lui. Il ne fut pas trompé dans sa conjecture; car, dès qu'il eut gagné le haut de la colline, il vit commencer à paraître l'infanterie; et, afin de pouvoir mieux juger si leur intention était de l'attaquer sur-le-champ ou s'ils voulaient seulement prendre position à l'endroit où ils se trouvaient, il se mit lui-même parmi les escarmoucheurs. Comme tous ceux qui l'entouraient, au

nombre desquels était le duc d'York, étaient bien montés, ils approchèrent si près de l'ennemi, qui dans l'escarmouche avait cédé le terrain, qu'ils se trouvèrent à portée de faire leurs observations; mais M. de Turenne qui ne voyait pas bien de loin, ne voulant pas s'en fier à sa vue, pria le duc d'observer aussi exactement qu'il lui serait possible et de lui rendre compte de ce que faisait l'ennemi. Son Altesse royale fut la première à l'assurer que les ennemis se retranchaient, ce que confirmèrent bientôt quelques autres personnes de la compagnie. Assuré de cela, il se retira dans son camp, grandement satisfait de ce que l'ennemi ne songeait pas à venir attaquer ses lignes qui, n'étant pas encore achevées, ne pouvaient opposer une grande résistance.

Il ordonna donc que, pour les fortifier, on les garnît de palissades : ce qui fut exécuté dans l'espace de six heures, tous les régimens, tant d'infanterie que de cavalerie, travaillant sans relâche chacun à la portion de la ligne qui se trouvait dans le lieu où il était posté. Cela fait, l'armée commença à se croire passablement en sûreté et s'occupa à ouvrir par derrière les redoutes qu'avait laissées le duc de Lorraine lorsqu'il avait campé en ce lieu. On jugeait plus avantageux de les tenir ouvertes que de les conserver entièrement fermées par derrière; car, en cas que l'ennemi en eût emporté quelque

une, il eût été difficile alors de la recouvrer.

En même temps que le prince de Condé arrivait et se campait à Limay devant l'armée royale, le duc de Lorraine avec son armée était venu se loger à une lieue environ des royalistes, sur un ruisseau qui coulait entre eux et Brie. Ils étaient donc si entièrement bloqués que l'ennemi se croyait assuré de les tenir, et pensait qu'en très-peu de temps il les affamerait ou les obligerait à tenter quelque coup désespéré. Le prince de Condé, qui n'était qu'à une portée de canon des lignes de M. de Turenne, s'était retranché très-fortement. Ensuite il s'occupa à faire un pont de bateaux sur la Seine, environ une lieue au-dessous de l'armée royale, et de l'empêcher par ce moyen d'aller au fourrage de ce côté de la rivière, ne laissant aux royalistes nul lieu où ils pussent aller sans danger, ni le moyen de faire venir en sûreté aucun convoi de Corbeil; car les troupes du duc de Lorraine étaient continuellement aux champs en petites parties, et empêchaient autant qu'elles le pouvaient toute communication entre les royalistes et cette ville sur la rive de la Seine, du côté de Brie; et les troupes du prince de Condé, lorsque le pont fut fini, apportèrent le même obstacle de l'autre côté. Mais, avant que le prince eût achevé son pont, M. de Turenne envoya un parti de cavalerie et d'infanterie avec deux pièces de canon,

et prit Ablons, ce qui assura la communication par eau avec Corbeil, et il fit aller au fourrage avec une telle activité, que son armée se trouva passablement approvisionnée, ayant fourragé, entre Paris et Juvisy, tout le pays jusqu'à une distance raisonnable du camp; mais, lorsqu'une fois le pont du prince fut fini, ce fut un grand travail que de mettre en sûreté les fourrageurs, et s'il fût arrivé malheur à un de ces corps, la situation de l'armée du Roi était désespérée; car on se trouvait alors réduit à de telles extrémités, qu'on était obligé d'envoyer avec les fourrageurs la plus grande partie de la cavalerie, et un peu d'infanterie; et ce qui rendait la chose encore plus difficile, c'est que l'on commençait à être obligé d'envoyer si loin qu'ils ne pouvaient revenir le même jour.

A la fin les généraux du Roi trouvèrent un expédient qui prévint ce mal et fit que l'on put aller au fourrage avec aussi peu de danger que le comportait ce genre d'expédition. Voici comment on s'y prit. Avant de faire sortir les fourrageurs, on envoyait sur les deux bords de la rivière, du côté de Corbeil, des partis de cavalerie pour découvrir s'il n'y avait pas d'ennemis en campagne. En même temps, il en venait d'autres de Corbeil, car on y avait laissé dans cette vue trois cents hommes de cavalerie qui s'y étaient rendus après la prise de Montrond.

Ceux-ci venant donc de Corbeil rencontraient à moitié chemin les fourrageurs; et, après que les deux troupes s'étaient informées mutuellement de ce qu'elles avaient aperçu, elles revenaient chacune d'où elles étaient venues; et, selon l'état des choses, les fourrageurs s'avançaient ou s'arrêtaient. Alors ils fourrageaient au-delà de Corbeil, en passant la rivière d'Essonne, qui se jette en cet endroit dans la Seine. Une fois de l'autre côté, ils étaient en sûreté et pouvaient rassembler tranquillement leurs provisions. Ils s'y arrêtaient pour faire reposer leurs chevaux pendant la nuit, puis retournaient à Corbeil; de là, avec les mêmes précautions, ils retournaient au camp, quelquefois le long d'un des bords de la rivière, quelquefois sur l'autre, selon que l'un ou l'autre avait paru libre d'ennemis. De cette manière, il n'arriva jamais le moindre accident à aucun de leurs convois de fourrage, et l'on peut dire avec vérité que le sort de la monarchie française dépendait de chacun de ces convois; car, s'il fût arrivé malheur à l'un d'eux, l'armée était perdue, et la ruine du trône devait nécessairement s'en suivre.

Tandis que l'armée royale demeurait bloquée de cette manière, elle n'était pas pourtant entièrement oisive : ses postes parcouraient le pays de ce côté de la rivière qui se trouve vers Orléans, et poussaient jusqu'aux portes de Paris, non sans

une grande incommodité pour cette ville dont ils interceptaient tout le commerce de ce côté-là; de l'autre, les Parisiens n'étaient pas moins vexés par les troupes de leur propre parti; en sorte qu'en peu de temps ils sentirent quels sont les maux inséparables du voisinage de deux armées, et les portèrent d'autant plus impatiemment que le prince de Condé les avait assurés positivement qu'ils n'auraient pas été plus de dix jours à Villeneuve-Saint-George, que la guerre serait finie, parce que l'armée du Roi serait contrainte de se rendre faute de vivres, et que par conséquent Paris serait délivré de la charge de tant de troupes. Ils se leurrèrent quelque temps de cette chimère et des assurances qu'on leur donnait chaque jour que les choses tiraient à leur terme; mais quand ils se virent à la fin trompés dans leur attente, et qu'il n'arrivait rien de ce qui leur avait été promis, ils se trouvèrent beaucoup mieux disposés en faveur de la cour qu'ils ne l'avaient été d'abord, et cette situation commença à leur inspirer la pensée beaucoup plus convenable de retourner à leur devoir. Ils commencèrent à considérer sérieusement la folie qu'ils faisaient de se laisser dévorer par des étrangers sans en pouvoir espérer aucun avantage pour leur ville ou pour la nation, mais seulement pour servir de prétexte à quelques ambitieux et les aider dans le dessein pernicieux d'usurper à leurs

dépens le pouvoir souverain. Une fois que ces idées raisonnables furent entrées dans leur esprit, il ne fut pas difficile aux partisans du Roi, qui étaient dans la ville, de profiter de ces bonnes dispositions et de fomenter la mésintelligence qui commençait à s'élever entre les Parisiens et le prince. Le cardinal de Retz ne manqua aucune occasion de prendre sa part de ces loyaux efforts, et les divisions dans le parti s'accroissant chaque jour, il s'éleva à plusieurs reprises dans Paris de violens désordres, qui augmentèrent le courage du parti du Roi et diminuèrent le crédit des boute-feux qui jusques alors avaient eu une grande influence sur le bas peuple. Ces nouveaux troubles rappelèrent ce qui s'était passé à l'hôtel-de ville, perdirent les princes de réputation, et permirent aux Parisiens de discerner clairement les ambitieux projets qu'on avait formés.

Pour revenir à l'armée bloquée à Villeneuve-Saint-George, il ne s'y passa aucune affaire importante; car la circonspection avec laquelle les généraux disposaient les convois de fourrages ne permettait point à l'ennemi de les inquiéter, et les retranchemens étaient si forts qu'il n'osa point se hasarder à une attaque. Cependant il y avait de fréquentes escarmouches, inévitables vu la proximité des villes et la sortie journalière de quelque parti de l'armée royale pour aller au fourrage. Un jour entre autres il y en eut une fort

considérable à l'occasion d'une visite que fit le duc d'Orléans à l'armée des rebelles. Lorsqu'il arriva au quartier du prince de Condé, plusieurs des jeunes gens de qualité, venus avec lui de Paris, voulurent faire parade de leur bravoure et sortirent des lignes pour faire le coup de main avec les soldats du Roi, qui, les voyant s'avancer en assez grand nombre, sortirent également des leurs pour les combattre. On fut au moment d'en venir à un engagement général contre le gré des chefs; car, non-seulement la cavalerie était à la picorée dans la plaine, mais plusieurs de ceux des soldats de l'infanterie, qui n'étaient pas alors de garde, étaient occupés de même dans les vignes plantées sur le flanc et le long du sommet de la colline. Les volontaires royaux, qui étaient fort peu nombreux, et quelques autres escarmoucheurs également à cheval, s'engagèrent si avant que M. de Turenne fut obligé d'envoyer, pour les dégager, M. le marquis de Richelieu à la tête de plusieurs petits corps de cavalerie d'environ vingt hommes chacun: ce que le prince ayant remarqué, il en fit autant de son côté, de crainte qu'il n'arrivât quelque malheur à ses gens; en sorte que chacun se retira dans ses lignes, car il était dangereux pour la cavalerie d'être long-temps hors des retranchemens: car telle était la proximité des lignes que, comme elles étaient garnies de canons, lorsqu'on tirait sur quelque

cavalier, le boulet allait d'ordinaire tomber dans le camp opposé. Il y eut dans cette escarmouche plusieurs personnes tuées ou blessées, tant des royalistes que du parti des ennemis. Les premiers perdirent le marquis de...., tué sur le champ de bataille; un capitaine du régiment de Douglas, nommé Tivy, fut fait prisonnier. Peu de jours après, il s'échappa et apprit à M. de Turenne que le prince de Condé, malade, avait quitté l'armée et s'était rendu à Paris, où les chefs de la faction s'efforçaient de soutenir leur parti en décadence par la fausse espérance de voir bientôt l'armée royale périr faute de vivres. Je ne sais si les meneurs le croyaient ou non, mais il est certain qu'en ce cas ils prirent de fausses mesures; car plus l'armée demeurait à Villeneuve-Saint-George, et mieux elle était approvisionnée, la rivière lui apportant facilement de Corbeil tout ce qui lui était nécessaire.

Il se fit alors une action si mémorable, qu'on ne saurait se dispenser de la rapporter. Un nommé Seguin, capitaine de cavalerie du régiment de Beaulieu, sortait très-souvent en partisan; étant un jour en campagne avec une centaine de cavaliers, et s'étant mis en embuscade pour tomber plus avantageusement sur les fourrageurs ennemis, lorsqu'il les vit établis et occupés à leur ouvrage, il s'élança pour les attaquer; mais au lieu de charger, apercevant un escadron de

cavalerie posté à quelque distance sur une hauteur, et qu'il crut être leur seule escorte, il prit la résolution de le combattre. Il marcha donc au grand trot vers cet escadron; mais, en approchant, il en aperçut quatre autres. Aussitôt, se tournant vers ses gens, il leur dit qu'il était trop tard pour songer à la retraite, et qu'il fallait chercher leur salut à la pointe de leur épée; qu'ils n'avaient d'autre moyen de s'en tirer que de se partager en cinq troupes, dont chacune attaquerait un escadron ennemi. Cela se fit ainsi : ils se rangèrent sur deux lignes seulement, et attaquèrent l'ennemi si vigoureusement qu'ils le mirent en déroute, lui tuèrent soixante hommes sur la place, parmi lesquels se trouvaient quelques officiers, et firent cinquante prisonniers, dont un major et un ou deux capitaines. Ce fut le vieux régiment de Wurtemberg qu'ils défirent ainsi.

La cour, pendant tout ce temps, était à Pontoise ou à Saint-Germain, entretenant toujours des intelligences avec Paris; bien informée de l'état des affaires en cette ville et des mécontentemens que causaient aux Parisiens la conduite des princes et la continuation de la guerre à leurs portes mêmes. Voyant donc la disposition du peuple devenir de plus en plus favorable, et chaque jour améliorant la situation du parti royaliste, elle fit demander aux deux maréchaux de Turenne et de La Ferté s'il leur était possible

de tirer leur armée d'où ils étaient sans être insultés par l'ennemi. Dans le cas où ils le pourraient, on les engageait à en sortir et à s'efforcer de seconder la cour dans les projets qu'on suivait alors à Paris. Les généraux ayant reçu ces ordres commencèrent à s'occuper du départ de l'armée. Ils firent construire douze ponts sur l'Hyère, sous prétexte de les faire servir aux fourrageurs, et en même temps envoyèrent commander aux troupes postées à Corbeil de construire quelques redoutes sur une hauteur située devant cette ville, aussi sous le prétexte d'assurer la retraite des fourrageurs dans le cas où ils seraient attaqués de ce côté.

Ces ordres exécutés, le 4 octobre, une heure avant le coucher du soleil, on commanda aux troupes de se préparer, dans le plus grand silence, à se mettre en marche. Comme il commençait à faire sombre, le bagage eut ordre de se diriger vers Corbeil, le long du rivage le plus bas de la rivière. Quelques dragons et quelque cavalerie eurent ordre de marcher à leur tête, et de s'aller placer sous les redoutes près de Corbeil. Sitôt que les bagages eurent passé les ponts, les troupes se mirent en marche dans l'ordre prescrit; mais les gardes et les sentinelles demeurèrent sur les lignes jusqu'à ce que l'armée tout entière eût passé les ponts. Alors on les retira et les ponts furent rompus pour ôter aux ennemis les moyens de poursuivre l'armée en cas qu'ils s'aper-

eussent de la retraite; mais ils étaient si loin de rien soupçonner de semblable, qu'ils avaient fait le projet d'attaquer cette nuit même le régiment de Nettencour, posté de l'autre côté de la Seine, dans un ouvrage que les royalistes avaient fait pour défendre leurs deux ponts sur cette rivière, et dans lequel on avait mis aussi quarante chevaux. Afin d'emporter plus aisément ce poste, et d'ôter à ceux qui le gardaient tout moyen de secours, ils avaient fait détacher et abandonner au courant plusieurs de ces grands trains de bois qui arrivent d'ordinaire le long de la Seine, à Paris, pour sa consommation, pensant que lorsqu'ils viendraient à frapper sur les ponts, ils les rompraient infailliblement. Ces trains, emportés par le courant durant un espace d'une lieue au-dessus des ponts, eurent l'effet qu'on avait attendu; car, un moment avant que les troupes qui étaient retranchées dans l'ouvrage dont on vient de parler reçussent l'ordre du départ, le major, qui était allé trouver M. de Turenne pour savoir quand il serait temps de sortir et d'aller rejoindre le reste de l'armée, étant revenu leur apporter les ordres, trouva le pont rompu; il retourna sur ses pas et rendit compte de la chose au général, qui leur fit passer l'ordre de se rendre à Corbeil le long du bord de la rivière sur lequel ils se trouvaient, ne pensant pas devoir retarder sa marche pour attendre qu'il les

eût fait passer eux et leurs bagages, d'autant que la plupart des troupes avaient déjà passé les autres ponts. Cependant celle-ci eut le bonheur de ne rencontrer aucun obstacle dans sa route, et le lendemain rejoignit l'armée à Corbeil.

Un peu avant le jour, le détachement commandé pour emporter cet ouvrage que les royalistes venaient d'abandonner, s'en approcha, et non-seulement trouva le poste désert, mais s'aperçut que toute l'armée avait décampé. Ce fut la première nouvelle qu'en eut l'ennemi. On alla avertir les chefs; mais il était déjà trop tard pour tomber sur l'arrière-garde de l'armée royale. Eussent-ils même été avertis plus tôt, et eussent-ils essayé de la poursuivre, il est très-probable qu'ils ne lui auraient pas fait grand mal; car, après avoir marché une lieue ou quelque peu plus, elle se trouva sur un terrain si favorable, qu'elle n'avait plus à craindre la supériorité de l'ennemi. D'un côté était la rivière, de l'autre la forêt de Senars, en sorte que l'ennemi ne pouvait tomber sur ses flancs, et que la distance de l'un à l'autre n'était pas assez large pour qu'elle ne pût couvrir le terrain dans toute son étendue; en sorte qu'elle n'avait pas à craindre d'être débordée, et, en approchant de Corbeil, l'espace allait toujours se rétrécissant.

L'armée royale arriva de cette manière sans aucun obstacle et sans avoir été attaquée à Cor-

beil où ses derniers bataillons entrèrent avant le lever du soleil. Elle y demeura tout le jour, et, n'étant pas certaine que l'ennemi ne vînt pas l'y attaquer se mit aussitôt à l'ouvrage et retrancha son camp, bien que ce ne fût que pour y passer la nuit. Le lendemain matin 6, on repartit et on alla ce soir-là jusqu'à Chaume, dans l'intention de passer la Marne à Meaux et de là de rejoindre la cour.

Cette première journée de marche pour aller à Chaume fut très-longue, d'autant que l'ennemi pouvait venir livrer bataille aux royalistes s'il l'avait voulu. Aussi, durant tout le jour, l'armée marcha en si bon ordre qu'elle pouvait en un quart-d'heure être rangée en bataille; l'aile qui formait la tête avançait sur deux colonnes à la tête desquelles étaient les deux premiers escadrons de chacune des lignes de cette aile, telle qu'elle devait être rangée dans l'ordre de bataille. L'escadron de première ligne marchait à gauche, celui de seconde ligne à droite. Les autres venaient ensuite observant entre eux la distance accoutumée et dans le même ordre que les premiers. L'infanterie suivait la cavalerie dans le même ordre; la première ligne d'infanterie marchant derrière la première ligne de cavalerie, et la seconde après la seconde ligne. Les gendarmes marchaient à leur place accoutumée dans l'ordre de bataille entre les deux lignes d'in-

fanterie, et l'autre aile d'infanterie suivait la cavalerie dans la même ordonnance; en sorte que si l'ennemi était venu charger, il n'y avait autre chose à faire qu'une évolution à gauche pour se trouver en bataille, comme on peut aisément le voir par le plan suivant (1).

Le train d'artillerie et les caissons étaient à la droite de l'infanterie et le bagage à la droite de l'artillerie. L'armée royale marcha dans cet ordre tout le long du jour, attendant toujours l'ennemi qui ne vint point l'inquiéter; et, ce jour-là passé, elle cessa de craindre d'être attaquée, et les jours suivans elle marcha plus commodément et avec moins de circonspection. Après avoir passé par Presles, Tournan et Quincy, le premier octobre, elle passa la Marne près de Meaux et campa le même soir à Borest. De là elle marcha à Mont-l'Évêque, puis à Courteuil où elle se mit à couvert derrière la rivière qui y passe.

Tandis que l'armée poursuivait sa marche, l'ennemi était demeuré en grande perplexité et confondu que les royalistes lui eussent échappé d'une manière si inattendue; ce qui ruinait le crédit du parti auprès des Parisiens, car on leur avait assuré chaque jour qu'on allait prompte-

(1) Ce plan ne s'est point trouvé, non plus que plusieurs autres également annoncés. (*Note de l'Éditeur.*)

ment terminer la guerre avec l'armée du Roi, et cette espérance une fois évanouie, les yeux du peuple achevèrent de s'ouvrir, et il reconnut qu'on l'avait trompé sur tous les points. En même temps, fatigué de l'intolérable fardeau de la guerre et de tant d'armées continuellement à ses portes, il sentait augmenter le désir de se délivrer à la fois de toutes ses afflictions par le retour de son Roi. Ces bonnes dispositions étaient cultivées par le cardinal de Retz et autres du parti du Roi. Comme il s'augmentait chaque jour, le prince et le duc de Lorraine jugèrent qu'il n'était pas de leur intérêt de rester plus long-temps avec leurs armées dans les environs de Paris; car ils voyaient, par expérience, que plus ils demeuraient près de cette ville, plus le nombre de leurs partisans y décroissait, et qu'ils n'avaient le moyen de conserver le peu qui leur restait encore que d'en éloigner leur armée et de porter la guerre plus loin. D'ailleurs l'hiver arrivait et le pays aux environs de Paris était presque entièrement dévoré; en sorte qu'il aurait été trop difficile d'y faire subsister une armée. Ces raisons, et peut-être d'autres encore, que l'on n'a pas sues, les obligèrent à prendre le parti de quitter Paris, et il leur parut qu'ils n'avaient d'autre ressource que d'aller hiverner en Champagne et en Lorraine. L'armée espagnole devait les joindre à Rethel et les aider à prendre dans le pays les

places nécessaires pour assurer leurs quartiers d'hiver. Quant au duc d'Orléans et à sa fille Mademoiselle, on jugea nécessaire qu'ils demeurassent à Paris pour employer tous leurs efforts et toute leur influence à empêcher cette ville de recevoir le Roi.

Ces résolutions, une fois prises, furent promptement mises à exécution; car environ le 14 octobre, l'armée du Roi étant à Courteuil près de Senlis, l'armée du prince passa auprès se rendant en Champagne.

Quand on sut à la cour que l'ennemi avait quitté Paris, on jugea que l'intérêt du Roi était d'y rentrer, et M. de Turenne qui avait une fois déjà proposé au conseil que la cour se rendît directement à Paris, alla à Saint-Germain où elle était alors, pour le proposer une seconde fois. Il exposa la nécessité de cette démarche, fit comprendre que c'était le moment le plus favorable pour la hasarder, qu'il ne fallait pas laisser au mécontentement des Parisiens contre les princes le temps de s'adoucir par leur absence. Pour fortifier cette opinion il fit voir clairement, que si le Roi n'était pas maître de Paris, il n'y avait pas moyen de se procurer des quartiers d'hiver pour ses troupes et que par conséquent il lui serait impossible d'avoir, pour le printemps suivant, des forces suffisantes à opposer à la puissante armée qu'on aurait alors sur les bras; car

si Paris refusait d'admettre le Roi, les autres grandes villes suivraient infailliblement son exemple. Il conclut en affirmant que tout dépendait des succès de cette affaire. Ces raisons, que l'on se contente d'exposer ici légèrement, furent développées si complétement et d'une manière si convaincante au conseil par M. de Turenne, qu'on s'arrêta à la résolution d'aller à Paris comme absolument nécessaire. La cour partit de Saint-Germain. Il fallut passer par St.-Cloud, car les autres ponts avaient été rompus; on était déjà dans le bois de Boulogne lorsqu'on vit arriver de Paris quelques uns de ces gens qui, toujours occupés à ménager la chèvre et le chou, s'adressèrent à quelques uns des membres du conseil pour leur représenter le danger d'une pareille démarche et combien il était périlleux de hasarder dans Paris la personne du Roi et de son unique frère. Ils leur remplirent tellement la tête de méfiances que ceux-ci s'approchèrent aussitôt du carrosse de la Reine où était le Roi pour lui répéter ce qu'on venait de leur dire et les dissuader d'une entreprise désespérée : sur quoi la reine fit arrêter sa voiture, et appeler le reste du conseil ainsi que M. de Turenne, pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire.

Après avoir discuté quelque temps la chose, tous furent d'avis que Leurs Majestés retournassent à Saint-Germain, excepté le seul M. de Tu-

régimens de La Ferté et d'York, avec quelque cavalerie de celle de M. de La Ferté, pour se mettre dans Sainte-Menehould et les places du comté de Bar. M. de La Ferté lui-même s'était rendu à Nancy pour défendre, du mieux qu'il pourrait, son gouvernement de Lorraine, se doutant bien que le projet de l'ennemi était d'y prendre ses quartiers d'hiver, comme il le fit en effet.

Le duc accompagna M. de Turenne, qui marcha à la tête de son armée directement vers la Champagne. Sur la route d'Épernay, ils logèrent le 2 novembre à Baslieux, où ils furent obligés de s'arrêter un jour entier, parce que les soldats, arrivant après les vendanges dans un pays si abondant en vignes, avaient trouvé une telle quantité de vin nouveau, que, de toute l'infanterie il n'en revint pas assez au quartier pour former la garde ordinaire du duc et de M. de Turenne; on ne partit donc que le 4, lorsque M. de Turenne eut rassemblé tout son monde. On continua la marche par Dizy, près d'Épernay, où on passa la Marne le 5 novembre, pour mettre cette rivière entre l'armée royale et l'armée ennemie, qui était alors aux environs de Rethel. L'armée du Roi ne se trouvait pas en force suffisante pour s'aventurer dans ce pays découvert, plus près de celle des princes; car, outre ce que le prince de Condé et le duc de Lorraine avaient amené de Paris, le comte de Fuensaldagne les

avait rejoints avec une partie considérable de l'armée espagnole. On jugea donc que le mieux était de les suivre à une certaine distance, laissant toujours entre eux et l'armée royale quelques rivières ou de grands défilés, et un intervalle assez considérable pour ne pas courir le risque d'être surpris ou forcé d'en venir aux mains à l'improviste.

Le 6 on arriva à Cheppes, un peu avant Vitry-le-Français, et, après y avoir séjourné trois ou quatre jours, l'armée passa la Marne et se logea à Vitry-le-Brûlé. De là elle arriva le 16 au faubourg de Vitry-le-Français, dirigeant toujours ses mouvemens sur ceux de l'ennemi. Pendant que l'armée du Roi se trouvait dans ces environs, l'ennemi prit Sainte-Menehould le 13 novembre, et de là renvoya ce qu'il avait de troupes du duc d'Orléans, qui eurent permission de revenir en France; à condition de ne pas servir durant le reste de la campagne, ni en aucune autre dans cette partie du pays. Ces troupes se rendirent dans les quartiers qui leur furent désignés en Picardie, et l'année suivante on les envoya servir dans les armées employées sur les autres frontières de France. Ensuite l'ennemi alla assiéger Bar-le-Duc, où M. de La Ferté avait mis pour commandant un nommé Roussillon à la tête d'une garnison suffisante pour garder la place plus longtemps qu'il ne le fit. Telle était la folie de cet homme, qu'il refusa un renfort. L'ennemi étant

encore à Sainte-Menehould, M. de Turenne avait envoyé à Saint-Dizier cinq cents hommes d'infanterie, avec ordre de marcher à Bar-le-Duc si le gouverneur en avait besoin; il répondit qu'il avait assez de monde, remercia M. de Turenne du soin qu'il prenait de lui, et l'assura qu'il était bien préparé à recevoir l'ennemi quand il oserait s'approcher. Lorsqu'il fut au moment d'être investi, il le fit savoir à M. de Turenne, lui promettant de nouveau de lui rendre bon compte de la place.

Ce fut le 18 que M. de Turenne reçut la nouvelle du siége. Il était à Vitry-le-Français, d'où il se mit en route pour aller soutenir Bar-le-Duc le plus promptement possible; et, afin que l'ennemi ne pût avoir avis de son approche, il repassa la Marne à Vitry, et laissant la rivière sur sa gauche, il cotoya ses bords et arriva au point du jour à Saint-Dizier. Là il fit halte pour laisser reposer son armée pendant quelques heures; mais au moment où il se préparait à se remettre en marche, il apprit que la ville et le château s'étaient rendus à l'ennemi. Il prit donc ses quartiers en ce lieu. Cette affligeante nouvelle surprit excessivement les royalistes; et ils y furent d'autant plus sensibles qu'ils se voyaient déchus de l'espérance qu'ils avaient eue non-seulement de secourir la place, mais encore de défaire l'ennemi, ou du moins de l'obliger à une retraite

si précipitée qu'il fût forcé d'abandonner son bagage et ses canons. Jamais certainement entreprise n'avait été mieux conçue, ni plus sagement exécutée; car, bien que l'armée royale fût fort inférieure en nombre à l'ennemi, telle était la disposition du terrain qu'elle ne pouvait courir le moindre risque en marchant à sa rencontre, attendu que cette partie du comté de Bar est couverte de bois. M. de Turenne avait avec lui six mille hommes d'infanterie bien disciplinés. Son armée avait reçu des renforts d'infanterie et de cavalerie venus des garnisons d'Artois et de Picardie, et de quelques autres provinces, qu'on avait pu dégarnir sans crainte, depuis que l'ennemi avait quitté la France et s'était éloigné de ces quartiers-là.

A la faveur des bois dont j'ai parlé, et grâce à la rapidité de sa marche, M. de Turenne pouvait raisonnablement espérer d'arriver sur l'ennemi avant qu'il pût être averti de son approche. D'ailleurs il n'aurait pas gagné grand'-chose à l'être; car telle est la disposition des lieux et le désavantage de ceux qui attaquent la ville contre celui qui vient pour la secourir de ce côté, qu'il leur est impossible de défendre leurs retranchemens, car les bois s'étendent jusqu'à une lieue de la ville, et entre les bois et le château se trouve une plaine spacieuse. Le château et la ville supérieure sont bâtis sur le plateau, et sur

le bord d'une descente qui conduit à la ville basse. Un ruisseau, ou petite rivière, coule dans le fond; ce fond est étroit, et la montée des deux côtés rude et fâcheuse; en sorte que M. de Turenne n'aurait eu affaire qu'à ceux des ennemis qui se trouvaient de son côté de la rivière, et ils auraient mal passé leur temps entre son armée et le château. Il leur aurait été également impossible ensuite de garder leur position entre le bois et le château, et de faire leur retraite en bon ordre. Ainsi donc, selon toute probabilité, il les aurait poussés de manière à les culbuter les uns sur les autres. Et tel était le plan de M. de Turenne lorsqu'il pensait trouver toute l'armée réunie en un seul corps; mais il est vraisemblable que les royalistes auraient eu la besogne beaucoup plus facile; car le comte de Fuensaldagne avait déjà quitté l'armée et emmené avec lui la plus grande partie de ses troupes, ne croyant pas M. de Turenne aussi fort qu'il l'était, et s'imaginant que ce que le prince de Condé et le duc de Lorraine avaient de monde avec eux suffisait pour tenir tout le comté de Bar et assurer leurs quartiers d'hiver.

L'imprudence et la présomption du commandant de Bar-le-Duc firent manquer le plan si bien conçu par M. de Turenne : et certainement on ne s'est jamais montré plus inconséquent que cet écervelé de gouverneur; car, bien qu'il eût

fait savoir à M. de Turenne qu'il s'attendait à être investi, et que l'ennemi marchait vers lui, sa stupide négligence alla jusqu'à laisser surprendre les quatre meilleures compagnies de sa garnison dans la ville basse, défendue par un mur assez fort, et entourée d'un fossé avec de l'eau; en sorte qu'on aurait pu la défendre facilement jusqu'à ce qu'il y eût une brèche de faite. L'ennemi s'en rendit maître dès la première nuit de son arrivée. Cependant il ne jugea pas devoir attaquer de ce côté; mais le lendemain il dressa dans la plaine une batterie contre le château, et n'eut pas plutôt tiré quelques coups, que le gouverneur envoya demander à parlementer avant qu'il y eût à ses murs apparence de brèche, et qu'il convint de sortir de la place le lendemain matin. A la prise de cette ville M. de Lorraine perdit M. Fauge, lieutenant-général, et le meilleur officier de son armée. Il fut tué la nuit qui suivit la prise de la ville basse, et cela par le plus bizarre caprice de folie qu'on puisse imaginer; car étant à souper avec le prince de Condé et plusieurs autres dans une des maisons voisines de la ville haute, au milieu de leur orgie, il s'anima si bien que, par une bravade insensée, il alla se placer à la porte de derrière, une serviette sur la tête, afin qu'on le distinguât mieux dans l'obscurité de la nuit et pour attirer les coups de l'ennemi. Le chevalier de Guise et

le prince de Condé lui-même coururent après lui pour le ramener; mais, avant qu'ils eussent pu le faire rentrer, il avait été atteint d'une balle qui le tua.

La prompte reddition de cette ville rompit non-seulement les mesures qu'on avait prises pour la secourir, et battre les ennemis, mais elle eut encore de plus fâcheuses conséquences; car elle leur donna le temps de se rendre maîtres de Ligny, Voye et Commercy : car M. de Turenne, ignorant que M. de Fuensaldagne eût quitté l'armée, n'osa pas s'approcher de trop près, et resta deux ou trois jours à Saint-Dizier. Pendant ce temps, ils prirent les places que je viens de nommer, qui n'avaient point de garnisons, et firent peu ou point de défense.

De Saint-Dizier, l'armée royale s'avança sur les pas de l'ennemi et vint à Stainville, où elle reçut un renfort considérable venant de Normandie, et composé du régiment de cavalerie du duc de Longueville, consistant en trois cents hommes, et de son régiment d'infanterie qui était d'environ douze cents hommes. Avec eux vint aussi le régiment du comte de Bristol et sa compagnie d'ordonnance; et, quoiqu'ils fussent tous de nouvelles recrues, excepté la compagnie d'ordonnance, et qu'ainsi on ne pût en attendre un grand secours, cependant ils servaient à faire nombre. Ce fut à Stainville que M. de Tu-

renne apprit que le comte de Fuensaldagne avait quitté avec ses troupes l'armée des princes. Ayant reçu cet avis le 25, il marcha le lendemain pour livrer bataille au prince de Condé et au duc de Lorraine, et, en cas qu'ils l'évitassent, les chasser des quartiers où ils s'étaient proposé de passer l'hiver. Ils croyaient si peu avoir à le craindre qu'ils avaient donné leurs ordres poun hiverner en ce lieu. L'événement prouva qu'ils s'étaient trompés; car M. de Turenne s'étant avancé vers eux le lendemain, loin d'imaginer qu'ils pussent s'opposer à ses desseins, ils n'osèrent pas l'attendre et pensèrent que le parti le plus sûr était de se retirer avec toute la diligence possible en passant la Meuse près de Voye, où était le prince de Condé quand il apprit l'approche de M. de Turenne. Après quoi, laissant la rivière sur la gauche, ils marchèrent aussi promptement qu'ils le purent vers Luxembourg; et M. de Turenne les suivit de si près, que la plus grande partie de son armée arriva vers midi à l'endroit où ils avaient logé la nuit précédente, et d'où ils étaient partis le matin même. Il les poursuivit de cette manière jusqu'au 30, qu'il arriva dans la matinée à Saint-Mihiel. Là, il pensa qu'il n'était plus bon à rien de les suivre, car ils étaient si près de leur propre pays, qu'ils se trouvaient hors de danger. Il s'arrêta donc et ne songea plus qu'au moyen de faire ra-

fraîchir son armée, surtout l'infanterie, qui était harassée des longues et pénibles marches qu'il lui avait fallu faire, et qui alors manquait de pain; car l'ennemi, en précédant l'armée royale, avait dévoré le pays, les caissons étaient entièrement vides, et il était impossible aux commissaires des vivres de se procurer du pain.

En arrivant à Saint-Mihiel, M. de Turenne envoya demander à la ville qu'on lui apportât un peu de pain pour la nourriture de son infanterie : comme on faisait difficulté de lui obéir, et qu'on prétendait ne pouvoir fournir en un seul jour tout ce qu'il demandait, il trouva qu'il n'avait d'autre moyen pour sauver la vie à ses pauvres soldats que de les loger dans la ville. Il y entra donc avec son infanterie, ses gendarmes et ses canons, logeant sa cavalerie dans les villages voisins. Le séjour de l'armée dans cette ville fut très-court; mais il servit à rafraîchir et reposer les soldats. Cependant le maréchal de La Ferté, dans le gouvernement duquel se trouvait Saint-Mihiel, ne sut pas plus tôt que l'armée y était entrée, qu'il fut très-irrité de ce que M. de Turenne y avait logé ses soldats. Il était arrivé en grande hâte de Nancy, situé à dix ou douze lieues, pour prier M. de Turenne de sortir. Cela occasiona entre eux une brouillerie qui ne put être de long-temps entièrement apaisée, et qui

fut excessivement préjudiciable au service du Roi, comme on le verra dans la suite. Le 2 décembre, lendemain de l'arrivée du maréchal de La Ferté, l'armée, à sa sommation, sortit de la ville; mais il fut si enragé de ce que quelques soldats avaient outre-passé la permission, et pris dans leurs logemens autre chose que des alimens, qu'au moment où ils sortaient il tomba, à la tête de ses gardes, sur les traîneurs, frappant d'estoc et de taille, comme si c'eût été des ennemis; en sorte que lorsqu'il arriva près du quartier des gendarmes qui n'étaient pas encore en marche ni même entièrement rassemblés, un des cavaliers du comte de Bristol, nommé Manwaring, le voyant frapper en furieux, et ne le connaissant pas, le prit lui et ses gardes pour l'ennemi, et, dans cette idée, marchant sur lui, lui tira à bout portant son pistolet sur la poitrine. Heureusement pour tous deux, le pistolet fit long feu. Ce fut ainsi que le maréchal échappa au danger d'être tué. Le cavalier, renversé par ses gardes, reçut cinq ou six blessures dont il guérit ensuite. Il pensa en arriver autant à Charles Berkley, alors cornette de cette même compagnie de gendarmes; car, ayant entendu le bruit que faisaient le maréchal et ses gardes, et se tenant pour dit, comme l'avait fait Manwaring, que l'ennemi était dans la ville, il arriva le pistolet à la main au coin de la rue par où il venait; mais là, recon-

naissant le maréchal, il ne fit qu'un même mouvement pour remettre son pistolet et ôter son chapeau; en sorte qu'étant connu du maréchal, il en échappa à meilleur marché que son cavalier.

L'armée logea cette nuit-là à un village nommé Villotte, et le lendemain marcha à Tronville, située entre Bar et Ligny. Le même soir, M. de Turenne envoya un parti de cavalerie, et d'infanterie, du canon et tout ce qui était nécessaire pour attaquer Ligny. On se mit aussitôt à l'ouvrage, et, sans plus de cérémonie, on dressa une batterie à moins de demi-portée de mousquet de la ville. On fit de chaque côté de la ville une tranchée pour mettre à couvert l'infanterie, et derrière cette tranchée, environ à une portée de mousquet de la place, un épaulement à l'épreuve du canon pour la cavalerie. Tout cela fut achevé le lendemain matin avant le lever du soleil, et la batterie commença à jouer. Le soir, un peu avant le coucher du soleil, on avait fait une brèche praticable. La seule difficulté était de passer le fossé dans lequel il y avait de l'eau, et qui était assez profond et est même si large que les ruines du mur ne l'avaient pas rempli. Cependant, à l'aide de planches et d'échelles et de longues perches, que les soldats portèrent avec eux en allant à l'assaut, ils passèrent le fossé sans beaucoup de peine, et arrivèrent à la brèche que

l'ennemi abandonna, après une faible résistance, pour se retirer dans le château, qui était mieux fortifié.

Le lendemain, M. de Turenne, à la tête de ses troupes, marcha vers le faubourg de Bar-le-Duc. M. de La Ferté demeura avec les siennes à Ligny pour faire le siége du château; et le duc alla avec M. de Turenne à Bar. Le soir même de leur arrivée, ils commencèrent à dresser une batterie contre la ville basse, ce qui fut exécuté le plus facilement du monde à la faveur de quelques maisons bâties presque sur le bord du fossé dont elles n'étaient séparées que par un étroit sentier.

Le matin venu, les canons commencèrent à jouer, et bien qu'on en eût peu, et qu'ils fussent très-petits pour des pièces de siége, car on n'en avait que deux de douze, un de huit, et deux autres seulement de six, cependant, comme ils étaient renforcés, ils se trouvèrent suffisans; on leur fit porter double charge, et M. de Champfort, lieutenant de l'artillerie, les fit tirer si vivement, qu'au coucher du soleil ils avaient ouvert une bonne brèche. C'était au régiment de Picardie, comme le plus ancien, à donner l'assaut; et à M. de Tott, le plus ancien et même le seul lieutenant-général alors dans cette armée, à le commander. L'endroit où l'on avait fait la brèche était à droite de la porte de la ville, et tout contre; elle n'était flanquée d'aucun ou-

vrage important, si ce n'est d'une des tours rondes de la porte. On avait choisi cet endroit pour dresser la batterie, parce que dans tout autre on aurait eu, outre la peine de faire une brèche, celle de combler le fossé, ce qui aurait pris beaucoup plus de temps qu'on n'en voulait mettre avant de donner l'assaut, et qu'en cet endroit on pouvait passer le fossé sur le pont de la ville, et qu'en sautant en bas sur le pont-levis du guichet, de là on allait à couvert derrière le mur, jusqu'à la brèche, qui n'était pas fort éloignée. Les choses ainsi préparées pour l'assaut, M. de Turenne fit envoyer deux ou trois volées de canon à la tour, le seul ouvrage considérable qui se trouvât commander la brèche, afin de la renverser et de rendre la besogne de ses gens plus aisée; ensuite il donna le mot à M. de Tott pour l'assaut. Celui-ci obéit; mais, au lieu d'ordonner d'abord à ses gens d'attaquer et de rester de sa personne avec le corps d'armée, M. de Tott, le seul officier de l'armée française que le duc d'York avait jamais vu ivre durant tout le temps qu'il y demeura, ayant bu plus que ne le devrait jamais faire un homme chargé de commander, marcha lui-même en avant avec le sergent, et, comme il sortait d'une petite porte pratiquée dans la fausse porte placée à l'endroit où l'on passait du pont sur le pont-levis, il fut renversé mort d'une balle. Ce malheur n'arrêta point ses gens, qui passèrent

tous un à un par cette petite porte et arrivèrent à la brèche comme on l'a dit. L'ennemi se défendit courageusement. Le canon ne put même le déloger de la tour ronde de la porte. Cependant les soldats de M. de Turenne entrèrent par la brèche, et non-seulement s'en rendirent maîtres, mais encore chassèrent l'ennemi des barricades qu'il avait faites en travers des rues, et le repoussa dans la ville haute.

Il arriva au gouverneur, nommé Despiller, un accident qui aida beaucoup à la prise de la ville basse. Il paraît que, voyant qu'il était si tard, il avait cru qu'on ne donnerait pas l'assaut ce soir-là, et était demeuré, pour cette raison, dans la ville haute, lorsque le bruit de l'attaque l'ayant averti de se rendre à son devoir, il descendit à la tête de deux cents hommes pour aller renforcer ceux qu'il avait laissés à l'attaque de la brèche; mais, dans la descente de la ville haute à la ville basse, son cheval tomba et lui cassa la jambe, tellement qu'on fut obligé de le rapporter dans la ville haute. On a cru que sans ce malheur qui lui arriva la ville n'aurait pas été emportée si aisément. Les assiégeans n'éprouvèrent pas une grande perte dans cette attaque; car, à la réserve de M. de Tott, il n'y eut aucun homme de qualité de tué, si ce n'est le marquis d'Angeau, volontaire. Parmi les blessés, furent M. Poliac, le premier capitaine de Picardie,

qui commandait ce régiment en l'absence des officiers supérieurs, et un autre capitaine du même régiment, nommé Godonvilliers. Le premier eut un coup de feu dans l'épaule, le second dans le ventre; mais tous deux guérirent.

Après s'être rendu maître de la ville basse, M. de Turenne tourna toutes ses forces contre la ville haute et le château. Le jour où la ville basse fut prise, le cardinal Mazarin arriva à l'armée et amena avec lui plusieurs renforts : on les avait tirés de plusieurs places, et ils étaient commandés par le duc d'Elbœuf et le maréchal d'Aumont. Le cardinal était présent à la prise de la ville basse. Les troupes, lorsqu'elles y furent entrées, reconnurent qu'elles ne pouvaient rien faire contre la ville haute par ce côté-là. Cependant il avait été nécessaire de s'en emparer afin que l'infanterie pût être logée dans la ville, car la saison était trop avancée pour qu'il fût possible de camper. Le froid était même alors extrêmement rude; en sorte qu'on n'aurait jamais pu continuer le siége sans se loger dans la ville basse. Les soldats y trouvèrent non-seulement un abri, mais des celliers bien garnis de vin et des greniers bien fournis de blé, ce qui fut un rafraîchissement très-bien venu dans cette rigoureuse saison. Quant à la cavalerie, elle fut logée commodément dans les villages adjacens, aussi près de la ville qu'il fut possible.

Cependant ce temps-là n'arrêta pas le prince de Condé; il l'encouragea au contraire à venir au secours de la place. Les royalistes ayant été avertis à temps de sa marche, il fut résolu par le cardinal, les généraux et le maréchal de La Ferté qu'on prendrait la plus grande partie de la cavalerie et environ deux ou trois mille fantassins avec six pièces de canon pour aller au-devant de l'ennemi et le rencontrer sur la route, laissant le duc d'Elbœuf et le maréchal d'Aumont avec le reste de l'infanterie et quelque peu de cavalerie pour continuer le siége. Le duc accompagna M. de Turenne; le cardinal vint aussi avec l'armée, mais ne logea pas dans le même village, et resta un peu en arrière. Apprenant alors que l'ennemi arrivait par Vaubecourt, bourg situé à environ cinq lieues de Bar, l'armée marcha à sa rencontre, M. de Turenne conduisant l'avant-garde. Il s'avança jusqu'à Condin, qui n'est qu'à une lieue de Vaubecourt. Au moment où la tête de ses troupes arrivait au logement, on apprit, par un parti qui revenait amenant quelques prisonniers, que le prince de Condé venait d'entrer à Vaubecourt, comptant s'y loger cette nuit, et ne sachant pas les royalistes si près de lui.

M. de Turenne envoya aussitôt avertir le maréchal de La Ferté et lui manda en même temps qu'il était d'avis de marcher sur-le-champ et

de tomber sur le prince de Condé qu'ils trouveraient certainement en grand désordre, car le lieu où il s'était arrêté était abondamment pourvu de vin et de toutes sortes de vivres; en sorte qu'il serait très-difficile aux officiers de tenir leurs gens réunis et ensuite de leur faire reprendre les armes et de les faire monter à cheval. Leur surprise d'ailleurs serait si grande de voir arriver l'armée du Roi qu'ils croyaient bien loin, que les royalistes obtiendraient probablement une victoire aisée. Le maréchal de La Ferté, au lieu de consentir à cette proposition, vint en personne trouver M. de Turenne et lui dit qu'il ne jugeait nullement convenable d'entreprendre une chose si importante sans l'aveu du cardinal quand il se trouvait si près d'eux. Il fut donc d'avis qu'il fallait d'ailleurs l'en instruire et recevoir ses ordres avant de s'engager dans cette entreprise. M. de Turenne fut bien obligé à contre-cœur de céder à son opinion. Ils dépêchèrent un exprès au cardinal pour l'instruire de vive voix de la victoire qu'ils tenaient pour ainsi dire entre leurs mains. Le cardinal ne l'eut pas plutôt appris qu'il fit repartir en toute hâte le messager avec son approbation; mais, bien que le cardinal ne fût qu'à la distance d'une lieue ou deux tout au plus, avant que l'approbation fût arrivée, l'occasion avait échappé; car au moment où l'armée se mettait en marche, un autre

parti des royalistes vint annoncer que le prince de Condé avait délogé à ce qu'il croyait, car le bourg était en feu et la garde à cheval qu'on avait vue de l'autre côté était retirée. Les armées, en avançant un peu plus, purent s'assurer par elles-mêmes de la vérité de la première partie de l'avis; elles aperçurent aisément, dans l'obscurité de la nuit, les flammes qui s'élevaient du bourg. On fut informé par un autre petit parti que le prince avait délogé avec une précipitation extraordinaire. Alors les troupes du Roi retournèrent dans leurs quartiers, ne jugeant pas devoir s'éloigner davantage de Bar. Le lendemain, quelques habitans de Vaubecourt apprirent aux royalistes d'où venait le feu qu'on avait vu s'élever de leur bourg. Le prince de Condé ayant su que l'armée royale s'approchait, avait aussitôt ordonné à ses trompettes de sonner le boute-selle; et, voyant que ses gens n'étaient pas plus pressés qu'il ne fallait de quitter des logemens si bien fournis, il avait fait mettre le feu à quelques maisons de chacun des coins du faubourg pour les obliger à sortir et à s'apprêter à marcher.

Il est certain que jamais le prince ne fut plus près d'une défaite; et il se le tint si bien pour dit qu'il ne jugea pas devoir demeurer plus longtemps dans ces environs où l'armée royale était assez nombreuse pour continuer deux siéges et venir en même temps le chercher avec la moitié

de ses forces. Il quitta donc le pays et laissa l'armée du Roi continuer tranquillement, comme elle l'avait commencé, la réduction de Bar-le-Duc et des autres villes du duché de Bar. Il put rendre grâce à M. de La Ferté de son salut; car il est certain que si celui-ci ne se fût opposé à la proposition de M. de Turenne, le prince ne pouvait éviter d'être surpris. M. de La Ferté ne manquait cependant ni de jugement ni de connaissances militaires, et était capable de reconnaître l'importance de la proposition qui lui était faite; mais son humeur contre M. de Turenne pour avoir logé ses troupes à Saint-Mihiel était telle, qu'il ne s'inquiéta pas du tort qu'il faisait aux affaires de son maître en empêchant M. de Turenne d'exécuter une chose si importante, et songea seulement à lui en ôter l'honneur. Ce fut certainement pour cette raison et non pour aucune autre qu'il envoya demander l'assentiment du cardinal, comptant que le cardinal viendrait lui-même ou que du moins on dirait que M. de Turenne n'avait agi que par ses ordres. Et il est très-probable que si tout autre que lui eût commis une faute pareille à celle-là, qui sautait aux yeux de tout le monde, on la lui aurait fait payer cher; mais ses commandemens et ses relations en faisaient un personnage si considérable que jamais le cardinal ne lui en dit un mot.

L'armée royale demeura à Condin jusqu'au

premier décembre ; et là, apprenant que le prince s'était entièrement retiré, M. de La Ferté retourna à Bar avec la plus grande partie de l'infanterie et de la cavalerie, et M. de Turenne, avec le reste, alla prendre ses quartiers à Contrisson et dans les lieux environnans comme Révigny-aux-Vaches et autres, à la distance de quatre lieues de Bar, où les soldats trouvaient le couvert pour eux, des fourrages pour leurs chevaux et étaient à portée toutes les fois qu'on avait besoin d'eux. Quant au cardinal, il se logea à un village appelé Fains, à une lieue de la ville du même côté, et y demeura tout le temps du siége qui ne dura pas long-temps après la retraite du prince de Condé. Cependant les assiégés ne se rendirent que lorsqu'on eut fait deux brèches à leurs murailles. La première, faite dans un endroit où l'on avait cru qu'elle serait praticable, se trouva à l'épreuve tout autre qu'on ne l'avait cru ; car, lorsque les soldats furent montés à l'assaut, ils découvrirent qu'ils seraient obligés de sauter à une trop grande profondeur, attendu que le terrain était si enfoncé qu'il y avait du haut de la brèche en bas du mur toute la longueur d'une pique, ce qui ne s'apercevait pas du dehors. Les soldats furent donc forcés de se retirer, non sans quelque perte. Alors on dressa une nouvelle batterie contre le château, et, lorsque la brèche fut grande, l'ennemi commença à capituler, et fut enfin obligé de

livrer la ville haute et le château, et de se rendre prisonnier de guerre. Cela se passa vers le milieu du mois de décembre.

On ne peut se dispenser de rapporter ici une remarque que fit le duc à cette occasion sur l'accident de terrain qui rendit inutile la première brèche. Le commandant chargé de défendre une ville peut, dit-il, apprendre de là à faire par art ce qu'avait fait en cet endroit la nature; car si le mur est suffisamment fort et que les fondations en soient bonnes, on doit avoir le temps de creuser au pied à l'endroit où l'ennemi commence à battre en brèche et lui rendre ainsi cette brèche aussi inutile que le fut aux royalistes celle dont on vient de parler.

Il se trouva à Bar-le-Duc, parmi les autres troupes qu'y avait laissées le duc de Lorraine, un régiment d'infanterie irlandais qui, se voyant prisonnier de guerre et destiné, selon toute probabilité à le demeurer long-temps, attendu que le colonel était mort le jour de la reddition de la place et que le lieutenant-colonel s'était sauvé, fit offrir ses services au duc, au cas que Son Altesse royale pût obtenir du cardinal qu'on lui rendît la liberté. Le cardinal y consentit sans peine, et ce régiment, consistant en dix compagnies, fut incorporé avec tous ses officiers dans le régiment du duc et envoyé au siége de Ligny où il était alors.

Bar une fois pris, les troupes du maréchal de La Ferté eurent ordre de se rendre à Ligny et de presser la prise de ce château contre lequel on n'avait rien tenté d'important pendant la durée de l'autre siége. Le maréchal commença à le battre; mais, avant que la brèche fût rendue praticable, on manqua de boulets pour l'achever; ce qui donna aux assiégés le temps d'élever sur la brèche une palissade. Le maréchal y fit attacher un mineur, qu'il fut aisé de fixer dans les ruines du mur; de sorte qu'en peu de temps la mine fut faite, chargée et remplie, et qu'on pouvait y mettre le feu. Le maréchal ordonna donc aux régimens d'York et Douglas de se tenir prêts à attaquer au moment de l'explosion de la mine. Il ordonna à son régiment, dont c'était le tour d'aller à l'assaut, de se tenir prêt à soutenir les deux autres. Les choses préparées de cette manière, on mit le feu à la mine; et, au milieu de la fumée et avant qu'on pût distinguer l'effet qu'elle avait produit, le comte d'Estrées qui commandait l'attaque, donna ordre de monter à l'assaut. On passa donc sur la glace le fossé qui était fort large; mais en arrivant à la brèche, on s'aperçut que la mine n'avait pas rempli ce qu'on s'en était promis; car elle n'avait emporté du mur extérieur que jusqu'à l'endroit où s'étendait la palissade des ennemis, en sorte qu'il n'était pas possible de monter à la brèche. Il fallut donc se retirer; mais

tandis qu'on repassait le fossé, la glace se rompit et plusieurs des assiégeans tombèrent dans le fossé, et cet accident donna à l'ennemi le temps d'en tuer beaucoup. Ainsi, faute d'un moment de patience pour voir l'effet qu'avait produit la mine, le régiment d'York perdit quatre capitaines, quelques lieutenans et enseignes, et environ une centaine de soldats. Le régiment de Douglas perdit deux capitaines et cinquante soldats, sans compter plusieurs capitaines et officiers blessés. Cette même nuit, on attacha le mineur, et le lendemain, 22 décembre, la garnison du château commença à parlementer. On la reçut aux mêmes conditions que ceux de Bar.

Ces deux places rendues, le cardinal désira que l'armée s'avançât et prît Sainte-Menehould. On laissa quelques troupes dans les deux places dont on venait de s'emparer, et, les brèches aussi bien réparées que le permettait un aussi court espace de temps et la saison de l'année, le 27 les troupes marchèrent de Contrisson à Doucey, et arrivèrent à Somme-Yevre, où elles demeurèrent jusqu'au 30. Pendant toute cette marche l'armée fut logée dans les villages, la rigueur de l'hiver ne permettant pas de camper; car le temps était si rigoureusement froid, que ni hommes ni chevaux ne pouvaient demeurer dehors. Le jour où l'on arriva à Somme-Yevre, qui était le 28, il gelait si fort que tous les

cavaliers furent obligés de descendre de cheval et de marcher à pied, conduisant leurs chevaux pour se réchauffer par le mouvement, et qu'environ trente ou quarante soldats moururent misérablement ce jour-là par l'excès du froid; car aussitôt qu'un de ces malheureux, qui n'étaient pas très-chaudement vêtus, se sentait fatigué et s'asseyait pour se reposer, le froid le pénétrait, et il ne pouvait plus se relever. Le duc vit plusieurs de ces pauvres gens mourir ainsi gelés, et il y en aurait eu davantage sans les soins que prirent les officiers pour l'empêcher; car, dès qu'ils voyaient quelqu'un de ces pauvres malheureux près de tomber de fatigue, ils les faisaient mettre sur des chevaux et porter au premier logement, où, au moyen d'eau-de-vie et d'autres cordiaux, on parvint à en sauver quelques uns. Ce qui rendait la rigueur du froid plus cruelle pour les troupes, c'est qu'elles ne rencontraient pas le moindre abri. Elles traversaient alors les vastes plaines ouvertes de la Champagne; et dans ce pays plat rien n'arrêtait le vent nord-est qui leur soufflait directement dans la figure et augmentait l'inclémence de la saison. L'armée souffrit si cruellement dans cette journée de marche, que ce fut une des raisons qui empêchèrent d'assiéger Sainte-Menehould. M. de Turenne alla trouver le cardinal, et lui représenta une seconde fois la difficulté de mettre le siége devant une telle ville dans une

saison si rigoureuse. Il lui fit comprendre que les troupes ne trouveraient pas là les commodités qu'elles avaient eues à Bar et à Ligny; que les villages voisins ne leur offriraient pas des asiles pour les hommes ni des fourrages pour les chevaux, et qu'il n'y avait pas, comme à Bar, une ville basse qu'on pût prendre sans faire de tranchée; que cette place, par sa force et le grand nombre de ses défenseurs, demandait un siége en forme, et que le pays d'alentour, dévoré par l'ennemi quand il avait dernièrement pris Sainte-Menehould, ne fournirait plus de fourrages; et qu'ainsi, au lieu de profiter des succès qu'on avait eus pour terminer heureusement la campagne, on risquait de perdre l'armée et de lever honteusement le siége.

Ces considérations étaient si fortes et si évidentes qu'elles convainquirent le cardinal, qui se laissa persuader de renoncer à l'idée de prendre Sainte-Menehould. L'armée marcha donc vers Rethel par Minecourt et Grivy, et le premier janvier 1653 prit ses quartiers à Attigny, située sur la rivière d'Aisne, à trois ou quatre lieues environ au-dessus de Rethel. Le lendemain elle passa la rivière et logea ce soir-là à Sauces-aux-Bois. On trouva que le siége de Rethel serait, comme celui de Sainte-Menehould, une entreprise trop difficile pour cette saison de l'année; on passa donc à côté, et on alla attaquer Château-Porcien,

place située à environ deux lieues au-dessous de Rethel, sur la même rivière, et où l'on trouvait pour le siége les mêmes commodités qu'on avait trouvées à Bar-le-Duc. On était certain de s'emparer dès le premier soir de la ville, qui était suffisante pour loger la plus grande partie de l'infanterie, autant du moins qu'il en fallait pour le siége. Il n'y avait que le château qui fût tenable.

La chose ainsi résolue, M. de Turenne, que le duc accompagnait toujours, se logea, avec la plus grande partie de sa cavalerie et quelque peu d'infanterie, à Son, où l'on arriva le 6 janvier, et dans les villages voisins, à la distance d'une lieue et demie de Château-Porcien. Ce lieu était le plus avantageux pour empêcher qu'on amenât aucun secours à la ville. On confia à M. d'Elboeuf et à M. d'Aumont le soin de pousser le siége. Le maréchal de La Ferté se logea à......... avec sa cavalerie, pour le même motif que M. de Turenne à Son; et le cardinal se logea à Balham.

On ne rapportera pas ici les détails de ce siége, où le duc ne fut pas constamment présent, mais seulement ce qui se passa dans les quartiers extérieurs où se trouvait Son Altesse royale, et où l'on eut fort à faire durant tout le siége, à cause de l'approche de quelques troupes des ennemis et du prince de Condé lui-même, qui vint essayer s'il serait possible de secourir la ville. M. de Turenne, pour éviter d'être surpris dans

ses quartiers et se tenir en mesure d'empêcher le prince de passer à côté de lui, et d'aller la nuit introduire des secours dans la ville, ordonna à toute la cavalerie logée dans les villages autour de son camp de s'y rendre tous les soirs et d'y demeurer toute la nuit, retournant ensuite dans leur quartier après le lever du soleil. La cavalerie du maréchal de La Ferté, distribuée dans les villages autour de lui, en fit autant, et ce pénible service continua tout le temps du siége, qui, à la vérité, ne fut pas long; les assiégeans une fois maîtres de la ville, il ne fut pas difficile d'attacher le mineur au château. Lorsque la mine fut chargée et prête à jouer, le gouverneur, nommé Dubuisson, promit de se rendre dans quatre jours si, à cette époque, il n'était pas secouru.

L'ennemi, averti de cette capitulation, vint jusqu'à Chaumont pour essayer s'il ne serait pas possible de les secourir; et le dernier jour, un peu avant le terme fixé, les royalistes crurent qu'on allait se battre. Leurs partisans vinrent leur dire que l'ennemi s'avançait. Alors l'armée fut rangée en bataille au-dessus du château, à l'endroit par où l'ennemi devait passer pour aller secourir la place. L'armée royale attendit ainsi jusqu'à midi, qu'on sut que l'ennemi se retirait. Une heure après, le château fut remis conformément aux conventions. Les assiégés obtinrent les

conditions ordinaires, savoir, d'être conduits avec armes et bagages à la plus prochaine ville de garnison, car on ne jugea pas qu'il valût la peine d'attendre plus long-temps, vu la rigueur de la saison, pour faire la garnison prisonnière de guerre, comme à Bar-le-Duc et à Ligny. L'armée royale avait déjà tellement souffert, qu'on se trouvait satisfait d'avoir le château à quelque prix que ce fût. L'infanterie surtout était dans une cruelle détresse. Le pays était entièrement ruiné, en sorte qu'il était impossible de fournir régulièrement des rations de pain; car le commissaire aux vivres n'en avait point et il ne se trouvait de magasins de vivres dans aucune des villes voisines; en sorte que plusieurs soldats étaient forcés, pour ne pas mourir de faim, de manger de la chair de cheval, et les choses les plus dégoûtantes et les plus malsaines, et entre autres choses des tronçons de choux qu'on appelait *le pain du cardinal*.

Château-Porcien pris, non-seulement les soldats, mais même les officiers se flattaient d'entrer sur-le-champ en quartiers d'hiver. Ils partirent dans cette confiance le 13 janvier, passèrent l'Aisne et logèrent cette nuit à Poilcour et dans les villages environnans. De là ils continuèrent leur marche jusqu'à Poilly, située entre Reims et Fismes, très-près de la Vesle. Ils y demeurèrent deux ou trois jours; mais, au lieu d'aller

chercher leurs quartiers d'hiver, le cardinal leur ordonna de retourner sur l'Aisne, qu'ils passèrent le 20 à Pontavaire pour reprendre Vervins, ville peu forte et qui n'était entourée que d'un mur. Les Espagnols s'en étaient emparés l'été précédent, et y avaient laissé une garnison. Quoique cette place ne pût soutenir le siége contre une armée, c'était un bon quartier d'où l'on aurait pu fort incommoder le pays adjacent: c'était pourquoi le cardinal désirait que les troupes du Roi ne terminassent pas cette campagne sans s'en être rendues maîtresses. Jamais marche n'excita plus de murmures parmi les soldats et même parmi les officiers, tous harassés et succombant sous la fatigue de ce long service. Elle fut, au fait, excessivement pénible, car la gelée avait recommencé; en sorte que dans ce terrain montagneux et ces terres grasses qui se trouvaient entre Pontavaire et Laon, les chemins étaient défoncés et impraticables pour le bagage; quoique ensuite on marchât dans un pays plus ouvert et plus uni, on trouva les chemins également rompus. Dans cette marche, l'armée perdit la plus grande partie de ses bagages et de ses chevaux uniquement par le mauvais état des chemins; car elle ne rencontra pas d'ennemis qui pussent l'attaquer. Le 25, on arriva à Voulpain, à environ une lieue de Vervins.

En ce lieu, le duc fut bien près de tomber entre

les mains de l'ennemi. Comme il s'était avancé à cheval avec M. de Turenne pour examiner la ville, Son Altesse royale et un autre gentilhomme s'étant approchés un peu plus près pour mieux faire leurs observations, furent rencontrés par un petit parti de cavalerie sorti de Vervins, et qu'ils prirent pour être des leurs. Ils étaient arrivés à portée de pistolet sans s'apercevoir de leur erreur, et si l'ennemi n'eût pas tiré sur eux, ils y donnaient infailliblement, et auraient eu ensuite beaucoup de peine à s'en délivrer.

Le lendemain, environ mille fantassins et deux cents chevaux furent tirés des différens quartiers pour commencer l'attaque de la ville, dont la garnison était de six cents hommes de pied et trois cents chevaux commandés par M. de Bassècour, colonel et très-brave gentilhomme. Le premier soir, les soldats se logèrent sous l'abri de quelques maisons et jardins placés hors de la ville, tout contre le mur; et le soir suivant, ils y firent une batterie : ce que voyant l'ennemi, il demanda à capituler, et le 28 janvier il sortit de la ville avec armes et bagages.

L'armée n'éprouva, dans ce siége si court, que peu ou point de pertes; mais, malgré sa brièveté, les soldats murmurèrent suffisamment contre le cardinal de ce qu'il ne les avait pas envoyés directement de Château-Porcien en leurs quartiers d'hiver; en sorte que lorsque, selon sa coutume,

l'ennemi, du haut des murs de Vervins, commença à invectiver contre lui, les soldats, au lieu de prendre sa défense, se contentèrent de répondre *Amen*, et le mot servit de refrain à toutes les imprécations des Espagnols.

Le 28 janvier au matin, M. de Turenne se rendit à Vervins pour voir Bassecour sortir de la place avec ses soldats, et, après en avoir pris possession, il reprit avec son armée la route de Crecy-sur-Serre, et de là à Laon, d'où les troupes furent envoyées en leurs différens quartiers d'hiver. Le duc, le cardinal, les généraux et tous les gens de qualité partirent pour Paris, où ils arrivèrent le 3 février.

Ainsi finit cette longue campagne, durant laquelle, par sa conduite et ses conseils, M. de Turenne, à son immortelle gloire, sauva plusieurs fois la monarchie française.

Son Altesse royale, en arrivant à Paris, eut la satisfaction non-seulement de rendre ses devoirs à la Reine sa mère, mais encore d'y trouver son frère le duc de Glocester et son cousin le prince Robert. Le premier, après une longue détention entre les mains des sanguinaires ennemis qui avaient fait périr son père, avait été mis enfin en liberté, non par aucun principe d'humanité, mais uniquement pour épargner la dépense de son entretien; l'autre, que l'on avait tenu pour mort, après avoir échappé sur la mer

à mille dangers pendant l'espace de quatre années, était aussi revenu à Paris dans le même temps; mais Son Altesse royale ne fait pas mention dans ses mémoires de ce qui arriva pendant son séjour à Paris, car son esprit était alors tellement préoccupé de la guerre, qu'il tenait pour perdu le temps qu'il passait ailleurs qu'en campagne, et ne jugeait pas qu'il valût la peine d'en rendre compte.

SECONDE PARTIE.

En cette année 1653, Son Altesse royale fit sa seconde campagne dans la compagnie et sous la conduite de M. de Turenne, le plus grand capitaine de ce siècle et peut-être de tous les siècles, et qui n'était pas peu satisfait de voir un si illustre personnage devenir son écolier dans le métier de la guerre. Son Altesse royale, dans les mémoires écrits de sa main, a rendu de cette campagne le compte suivant.

La campagne commença tard cette année des deux côtés, ce qui ne pouvait être autrement, si l'on considère combien la dernière avait duré long-temps. Cependant, bien que nous nous missions tard en campagne, et qu'une bonne partie de nos troupes eût pris ses quartiers d'hiver

dans le Poitou, l'Anjou, la Marche et autres provinces éloignées, notre armée fut réunie en campagne à la fin de juin, et nous mîmes le siége devant Rethel avant que l'armée espagnole se fût rassemblée hors de ses quartiers d'hiver. Cette place était fort importante par sa situation sur la rivière d'Aisne, et donnait entrée dans la Champagne dont elle fait partie; en sorte que de là on pouvait faire des excursions jusqu'aux portes de Paris et lever des contributions dans son voisinage. Le prince de Condé l'avait prise environ neuf mois auparavant, et l'avait remise aux mains des Espagnols lors de son alliance avec eux.

Il peut sembler étrange qu'une place de cette importance, et que, selon toute probabilité, les Français devaient attaquer la première, n'eût pas été pourvue d'une garnison suffisante pour la défendre. Bien qu'elle eût pour gouverneur le marquis de Persan, très-bon officier, M. de Turenne, sans se donner la peine de faire une ligne de circonvallation, fit, dès le premier soir, donner l'assaut aux ouvrages extérieurs, qu'il emporta sans une grande perte. Ce qui fit qu'ils lui donnèrent si peu de peine, c'est que, bien qu'ils fussent entourés d'un bon fossé, et d'ailleurs assez élevés, comme ils n'étaient que de terre et n'avaient point de palissade ailleurs que sur le parapet, les Français se décidèrent plus aisément à s'y aventurer; et, une fois sur les remparts, ils

combattaient l'ennemi sur un terrain égal, et alors le nombre devait nécessairement l'emporter.

Ce succès éleva tellement le courage de nos gens, et abattit tellement les ennemis, que la ville elle-même, dont la principale force était dans les ouvrages extérieurs, fut bientôt forcée de capituler; car, à la faveur des ouvrages que nous avions emportés, nous fîmes en très-peu de temps deux brèches suffisantes dans le mur, qui n'était pas des plus forts. Il ne fallut pour chacune qu'une seule attaque; cela obligea les assiégés à entrer en pourparler dès le 8 juillet, et le lendemain ils rendirent la ville, d'où ils sortirent avec armes et bagages pour se rendre à leur plus prochaine garnison. Après l'exécution des articles, notre armée s'arrêta un jour ou deux pour réparer les brèches, et après avoir pourvu la place de toutes les choses nécessaires, et y avoir laissé une garnison suffisante, nous marchâmes vers Guise, sur l'avis que nous reçûmes que le rendez-vous général des ennemis se trouvait près de cette ville.

Dans notre route, étant campés près d'un village appelé Noircourt, nous reçûmes du gouverneur de Rocroy l'avis qu'une portion de l'armée ennemie, en marche vers le rendez-vous, se trouvait logée en plusieurs villages dans les environs de Chimay, Tremon et Glajon, de l'autre côté de la forêt des Ardennes. Sur cet avis, nos généraux

résolurent de marcher avec toutes leurs troupes et un petit nombre de pièces de campagne, laissant seulement cinq ou six cents hommes à la garde du bagage, et de traverser ces grands bois, espérant surprendre l'ennemi dans ses quartiers avant qu'il pût être averti de notre marche. Il se trouvait que c'était le tour de M. de Turenne de commander l'avant-garde. Il fit toute la diligence possible; mais, après avoir dépassé une certaine abbaye, appelée Bucilly, et être arrivé avec l'avant-garde à Nost, presque à l'extrémité de la forêt, nous apprîmes par un petit parti qui ramenait quelques prisonniers que les ennemis étaient avertis de notre approche. Voyant donc notre projet découvert, nous retournâmes sur nos pas, et vînmes le 14 retrouver notre bagage que nous avions laissé à Noircourt. Cette expédition avait duré trois jours. De là, nous marchâmes le 17 à Haris, et ensuite à Saint-Algis, où le roi de France et le cardinal Mazarin vinrent nous trouver.

Le 25, nous campâmes à Ribemont, et en même temps l'armée espagnole, forte au moins de trente mille hommes, s'assemblait sur la frontière près de l'Arbre de Guise, et menant avec elle une artillerie et des vivres proportionnés à sa force, elle se mit en marche pour entrer en France. Le Roi en reçut la nouvelle, et on discuta dans le conseil, devant lui et le cardinal, ce qu'il y avait de mieux à

faire, ayant en tête un si puissant ennemi, et notre armée n'étant que de six mille hommes d'infanterie et un peu plus de dix mille chevaux. Quelques uns furent d'avis de jeter toute notre infanterie, excepté un millier de mousquetaires, dans les villes frontières avec quelque cavalerie pour lui faire escorte, et d'employer ce peu d'infanterie qui resterait en dehors, ainsi que toute notre cavalerie, à côtoyer l'armée ennemie pour l'incommoder et la fatiguer, autant que nous pourrions, en tombant sur ses fourrageurs et interceptant ses convois pour l'empêcher d'attaquer aucune de nos places.

D'autres pensaient qu'il ne fallait pas séparer notre armée, mais tâcher, avec toutes nos forces réunies, de défendre le passage des rivières, dans le cas où l'ennemi s'avancerait dans le pays; car Bordeaux tenant toujours pour lui, ils regardaient comme très-dangereux de leur laisser libre la route de Paris, remis depuis si peu de temps sous l'obéissance du Roi.

Mais M. de Turenne ne fut ni de l'un ni de l'autre avis: « car, dit-il, si nous divisons notre « armée et mettons la plus grande partie de « notre infanterie et quelque cavalerie dans les « garnisons, il nous restera si peu de monde que « les ennemis nous forceront aisément à nous « retirer en telle partie du pays qu'il leur con- « viendra. Après quoi ils seront les maîtres de

« revenir sur leurs pas pour assiéger nos villes et « auront tout le temps qu'il leur faudra pour se « retrancher avant que nous puissions réunir nos « forces dispersées : et quand nous y parvien- « drons, ils auront tellement avancé leurs travaux « que nous ne serons plus à temps d'assiéger de « notre côté aucune de leurs places; car avant que « nous eussions fait des progrès un peu importans, « ils auraient pris une ville et viendraient tom- « ber sur nous. Ainsi nous serions sûrs, en sui- « vant cette marche, de perdre une de nos pla- « ces sans prendre une des leurs, même de « moindre importance. D'un autre côté, si en « conservant notre armée réunie nous nous te- « nons derrière les rivières, pour empêcher les « ennemis de les passer et de pénétrer dans « le pays, nous manquerons certainement notre « but; car ils nous surpassent tellement en in- « fanterie, qu'il serait trop difficile de défen- « dre contre eux aucun passage de rivière; et si « nos soldats se voyaient chassés de leur poste, « non-seulement cela les découragerait beau- « coup, mais produirait un très-mauvais effet « à Paris et dans les provinces. » Ainsi donc, en considérant de près la chose, M. de Turenne fut bien d'avis de tenir notre armée réunie, mais de nous en servir pour observer les mouvemens de l'ennemi, nous tenant sur ses derrières ou sur un de ses flancs, aussi près qu'il nous serait possible

sans nous exposer à être forcés d'en venir aux mains, lorsque nous ne le pourrions avec avantage. En suivant cette méthode, il espérait, dit-il, être en état de les empêcher d'assiéger aucune place importante, ce qui les obligerait de diviser leur armée. Il était bien difficile qu'ils s'y risquassent lorsqu'ils le sauraient si près d'eux; qu'avant qu'ils eussent pu se retrancher et avoir établi leur point de communication, nous tomberions sur eux par le point que nous voudrions choisir. Il ne croyait pas d'ailleurs qu'ils s'enfonçassent beaucoup dans le pays; car, s'ils le faisaient, nous pourrions intercepter tous leurs convois sans lesquels il leur était impossible de subsister longtemps dans le cœur des possessions françaises.

Ces raisons, et d'autres présentées par M. de Turenne, décidèrent le cardinal, et par conséquent le Roi et le conseil. On donna donc des ordres et les mesures furent prises pour continuer la campagne : après quoi la cour se retira de l'armée.

Cependant l'ennemi, ayant réuni toutes ses forces, pénétra en France entre les rivières de Somme et d'Oise, et se campa à Fonsommes et Fervaques, d'où il continua sa route le premier août et passa à notre vue le même jour, marchant vers Ham, la Somme à sa droite. Il campa ensuite aux environs de Saint-Simon et de Châtres où il employa un jour entier à passer les défilés.

A son approche, nous nous mîmes en bataille, et, voyant qu'il ne venait pas à nous et continuait sa route, nous allâmes ce jour côtoyant la rivière à un village nommé Mayot, à peu de distance de La Fère. Nous y passâmes tout le lendemain à faire des ponts pour notre infanterie et des passages pour notre cavalerie, dans l'intention de traverser la rivière en cas que l'ennemi s'avançât davantage dans le pays, ainsi que nous en eûmes avis le lendemain matin par les partis que nous avions envoyés en campagne. Cependant M. de Turenne, qui ne voulait pas exposer son armée en la faisant marcher avant d'être certain de la route que prendraient les ennemis, partit lui-même au point du jour avec mille chevaux; et, reconnaissant que les renseignemens qui lui avaient été apportés étaient véritables, il envoya ordre à son armée de venir le joindre. Lorsqu'elle fut arrivée, nous marchâmes le long de la rivière, et campâmes le 5 août à Fargnier, couverts par les bois qui nous garantissaient aussi-bien qu'eût pu le faire une rivière. Nous apprîmes que l'ennemi s'était avancé jusqu'à Roye, qu'il avait pris et pillé cette ville qui n'avait d'autre défense que ses habitans : ceux-ci, bien qu'ils n'eussent pas de troupes avec eux, avaient laissé dresser des batteries et avaient attendu qu'elles tirassent sur eux avant de se rendre. Nous arrivâmes le 5 à Noyon où nous ap-

prîmes la prise de Roye. Nous avançâmes le 9 jusqu'à Magny, qui, bien que de l'autre côté des bois, était dans un pays si coupé que nous n'y courions aucun danger. D'ailleurs nous ne voulions pas nous tenir trop loin de l'ennemi.

De là, M. de Schomberg fut envoyé avec les gendarmes au nombre d'environ deux cent cinquante chevaux et cent fantassins se jeter dans Corbie. En même temps on envoya à Péronne trois cents hommes de pied : ce furent là les seules troupes que l'on tirât de l'armée pour les envoyer dans les places. Apprenant que l'ennemi se dirigeait sur la Somme à peu distance de Corbie, nous prîmes position le 10 août à Éperneville tout près de Ham.

Nous n'y fûmes pas plutôt arrivés que nous apprîmes que le comte de Megen, à la tête d'environ trois mille hommes, devait sortir de Cambrai le lendemain pour escorter un grand convoi de vivres et de toutes les choses nécessaires à un siége, beaucoup de prisonniers et des munitions de toutes sortes. Son projet était de se diriger sur la Somme entre Péronne et Corbie où il devait rencontrer le convoi et prendre alors de nouvelles mesures. Sur cet avis, nous nous mîmes en marche un peu avant le coucher du soleil et passâmes la Somme à Ham dans l'intention de tomber sur ce convoi que nous espérions rencontrer dans la plaine auprès de Bapaume. Pour

aller plus vite, nous prîmes les devants avec notre cavalerie. Nous laissâmes seulement en arrière quelques cavaliers qui devaient nous suivre avec l'infanterie, l'artillerie et le bagage, et avaient ordre de faire toute la diligence imaginable. Arrivés au point du jour à Péronne avec notre cavalerie, nous y prîmes toute l'infanterie qu'on y avait envoyée de l'armée et de plus tout ce qu'on put nous donner de la garnison, et nous continuâmes notre marche vers Bapaume. A deux ou trois lieues de cette ville, nous fîmes halte pour laisser reposer nos chevaux, et envoyâmes des partis à Cambrai pour s'informer de la marche du convoi. Vers midi, ils nous rapportèrent qu'il avait en effet commencé à sortir de Cambrai, mais qu'averti de notre approche, il était rentré dans la ville. Après avoir reçu ce renseignement, comme nous apprîmes en même temps que l'armée ennemie était arrivée sur la Somme près de Bray, nous retournâmes sur nos pas, et le 1er. au soir retrouvâmes notre infanterie, notre artillerie et notre bagage à Manancourt, village situé à la source d'un petit ruisseau qui coule de là vers Mont Saint-Quentin et va se jeter dans la Somme, près de Péronne.

Ce fut en cet endroit que nous campâmes ce soir-là. Ayant appris le lendemain que l'ennemi jetait des ponts sur la rivière le long de laquelle il campait, on jugea prudent de se retirer un peu

en arrière, et nous rétrogradâmes le même jour vers Allaines, autre village sur le même ruisseau, près de Mont Saint-Quentin; résolus cependant, en cas que l'ennemi passât la Somme, à prendre position un peu au-dessus de Manancourt, dans un lieu que nos deux maréchaux avaient reconnu, et où ils avaient arrêté de ranger l'armée en bataille à la première nouvelle de l'approche des ennemis. Mais cette détermination, prise de concert, fut changée par l'un des deux sans se donner le temps de consulter l'autre. Le lendemain matin 13, M. de Turenne, accompagné de quelques personnes, étant sorti de ses quartiers selon sa coutume, au lever du soleil, alla d'abord visiter les postes de cavalerie placés de l'autre côté du ruisseau, et de là, n'apercevant rien et ne recevant aucune nouvelle des partisans qu'il avait envoyés pendant la nuit pour observer les mouvemens de l'ennemi, il se rendit à Péronne pour en mettre d'autres en campagne le long de l'autre rive de la Somme, afin d'essayer si l'on pourrait découvrir quelque chose de la marche des Espagnols, ne croyant pas qu'ils pussent venir à nous sans que nous en eussions été avertis, soit de Bapaume, soit par quelques uns de nos partisans. Cependant il en arriva autrement: car l'ennemi marcha avec une telle diligence que son avant-garde avait dépassé Bapaume avant la fin du jour. Ils forcèrent nos partisans de s'y réfugier; en sorte que

ni eux ni personne de la ville ne put nous avertir, les Epagnols se trouvant entre eux et nous. Le premier avis que nous eûmes de leur approche, nous vint du poste de cavalerie de M. de La Ferté, placé à la source du petit ruisseau. M. de La Ferté prit si chaudement l'alarme qu'au lieu de marcher pour s'emparer du terrain comme on en était convenu la veille, attendu qu'il avait l'aile gauche et se trouvait plus près de l'endroit désigné, il retourna vers Péronne; traversant notre aile droite qui, selon les ordres qu'elle avait reçus la veille, commençait à se mettre en marche vers le lieu convenu, où elle devait se ranger en bataille.

Nous étions dans ce désordre, lorsque le maréchal de Turenne revint de Péronne, et voyant que M. de La Ferté avec l'aile gauche commençait à se retirer sur Mont Saint-Quentin, il alla trouver ses troupes destinées à former l'aile droite, leur fit joindre l'aile gauche, car il était trop tard pour nous emparer du terrain, dont l'avant-garde était déjà proche.

Il résolut d'attendre l'ennemi à l'endroit où nous nous trouvions. Celui-ci arrivait plein de joie, connaissant l'avantage qu'il avait sur nous, soit par le nombre, soit par la nécessité où il nous avait mis de l'attendre sur un terrain uni, où nous ne pouvions ni nous retirer, ni éviter de combattre, s'il lui plaisait de nous y obliger : et

je pense bien certainement que, si nous n'eussions pas changé de position, nous étions infailliblement battus; car, outre que les ennemis nous étaient fort supérieurs en nombre, disposés comme nous l'étions, il nous était impossible, vu la nature du terrain, de faire le moindre mouvement. D'après le nouveau parti qu'on avait pris notre ordre de bataille était fort bien entendu : notre seconde ligne était placée à une distance convenable derrière la première, et avait encore derrière elle une réserve de douze escadrons de cavalerie, et de deux bataillons d'infanterie; notre aile gauche fut appuyée sur Mont Saint-Quentin. Cependant la gauche était dans un danger évident, car notre dernier escadron de ce côté était à portée de pistolet du pied d'une petite colline, vers laquelle l'ennemi était alors en marche, et d'où il nous aurait foudroyé en flanc avec ses canons et sa mousqueterie, avant de la descendre pour nous charger; en sorte que nous étions, comme je l'ai dit, évidemment battus, si on en venait aux mains, car il était beaucoup trop tard pour changer de position. La chose était claire, non-seulement pour M. de Turenne, mais encore pour nous, qui étions à l'aile droite; et je peux dire que je n'ai jamais vu de ma vie une telle consternation ni des signes aussi évidens d'une prochaine défaite, qu'on le pouvait lire alors sur le visage

des soldats. M. de Turenne ne s'en fut pas plus tôt aperçu qu'il courut à toute bride en avertir M. de La Ferté et lui dire que si nous demeurions dans cette position notre déroute était infaillible ; qu'il était bien résolu de monter la colline et d'y aller à la rencontre de l'ennemi ; car nous ne pouvions nous y trouver postés plus désavantageusement que nous l'étions, et d'ailleurs il ne restait plus d'autres moyens pour ranimer le courage des soldats. Après l'avoir instruit du parti qu'il allait prendre, et l'avoir prié de nous suivre, il revint en toute hâte nous trouver, et se mit à notre tête pour monter la colline.

En arrivant avec le premier escadron, il envoya en avant M. de Varennes, ancien et habile officier, qui avait été capitaine de ses gardes dans toutes ses guerros d'Allemagne, et en qui il avait une grande confiance pour reconnaître le terrain sur lequel nous devions passer. Nous n'avions pas fait plus d'un mille que M. de Varennes revint vers le général, et lui dit que, s'il voulait venir avec lui, il lui montrerait un terrain où il était sûr que nous serions postés avantageusement, et qui n'était pas éloigné. M. de Turenne poussa en avant pour le reconnaître à son tour, et trouva, à sa grande satisfaction, une position qui nous mettait à l'abri de tout danger, car nous avions à droite le ruisseau qui descend de Roisel, et tombe ensuite dans la Somme, un peu

au-dessus de Péronne, à notre gauche une colline escarpée et si inaccessible que ni cheval ni homme ne la pouvait gravir, et entre deux un espace où l'on pouvait étendre plus de vingt ou trente escadrons; devant nous était une petite vallée, et à l'endroit qui s'approchait du ruisseau, un petit ravin qu'il aurait été très-difficile de traverser, surtout pour des chevaux.

Telle fut la position où nous nous établîmes. Nous n'y fûmes pas plus tôt que toute la contenance de l'armée fut changée. La figure de nos soldats avait repris sa gaieté ordinaire, et je suis sûr que si l'ennemi nous eût attaqués en ce lieu, nous l'aurions battu; car, bien que son nombre fût presque le double du nôtre, comme nos troupes étaient très-bonnes et bien postées, nous avions un grand avantage. Pour assurer encore mieux notre position et rendre l'approche plus difficile, nous nous mîmes aussitôt à construire cinq redans ouverts par derrière et capables chacun de contenir cent mousquetaires. Entre ces redans, nous plaçâmes nos canons, qui étaient environ au nombre de treize. Il aurait fallu que l'ennemi essuyât tout le feu avant de parvenir seulement à apercevoir nos troupes placées derrière, et ensuite une charge de cavalerie et d'infanterie à notre choix. Derrière nous, le terrain était si étroit que la portion de l'armée sous les ordres de M. de Turenne, qui se

composait de l'aile droite et de la moitié de l'infanterie, fut obligée de se ranger en quatre ou cinq lignes l'une derrière l'autre. Quant à M. de La Ferté, il rangea son corps d'armée composé de l'aile gauche et de l'autre moitié de l'infanterie le long du sommet de cette colline dont j'ai parlé, qui couvrait notre aile gauche, et faisait face à la route de ce côté. Ainsi, en cas que nous eussions été attaqués de front, il lui eût été aisé de venir à notre secours.

Il était plus de midi lorsque notre premier escadron arriva sur la position dont je parle. Ce fut, autant que je m'en souviens, entre deux ou trois heures, que nous vîmes toute l'armée espagnole marcher en bataille autour de l'extrémité du bois et venir directement à nous. Le bois s'étendait jusqu'à portée de mousquet de nos redans et sur la hauteur de la colline située à notre gauche, ce qui fortifiait encore le terrain, que les ennemis étaient obligés de traverser pour nous approcher. Ils pensaient nous attaquer sur-le-champ; mais, arrivés à un mille et demi de nous ou environ, ils firent halte, et alors la plus grande partie de leur infanterie descendit au bord de la rivière pour se désaltérer, car ils étaient extrêmement fatigués de leur longue marche et étranglaient presque de soif, n'ayant pas trouvé d'eau dans leur route depuis qu'ils avaient quitté la Somme : tellement que leurs officiers furent

obligés de leur permettre de boire et de se rafraîchir.

Le prince de Condé, ainsi que je le sus depuis, voulait nous attaquer le 13 du mois d'août; mais le comte de Fuensaldagne s'y opposa à cause de la lassitude des soldats, particulièrement de l'infanterie, et lui représenta qu'après une si longue marche, par un temps si chaud, il n'était pas raisonnable de leur rien demander jusqu'au lendemain matin, sans compter qu'il serait très-difficile, pour ne pas dire impossible, de les retirer ce soir-là des bords de la rivière; qu'un léger délai ne pouvait être préjudiciable à l'entreprise, puisque nous étions en leur pouvoir, et qu'il n'y avait pas moyen que nous pussions leur échapper; qu'une bonne nuit ranimerait le cœur et les forces de leurs soldats; qu'ils auraient tout le jour devant eux; que pour nous, pris de près comme nous l'avions été, nous ne pouvions guère ajouter grand' chose aux précautions auxquelles nous avions eu recours pour notre sûreté, et qu'eux, de leur côté, profiteraient du reste de la soirée pour reconnaître notre position et examiner le terrain qu'ils avaient à traverser pour venir jusqu'à nous.

Ces raisons persuadèrent si bien le prince que toute pensée de nous attaquer fut ce jour-là mise de côté, et que l'ennemi campa en bataille à l'endroit où il se trouvait. Le lendemain, quand le prince et ses généraux eurent examiné le terrain,

ils reconnurent les avantages de notre position. Ils abandonnèrent alors l'idée de nous y attaquer, et les deux armées demeurèrent en présence l'une de l'autre pendant trois ou quatre jours sans qu'il se passât rien de remarquable, mais seulement de nombreuses escarmouches. Il arriva cependant une chose qui, bien que peu importante, mérite qu'on en fasse mention.

Il y avait, dans un régiment de cavalerie, un lieutenant nommé Bellechassaigne, qui sortait sans cesse en partisan, et qui désira essayer s'il pourrait entreprendre quelque affaire considérable dans le camp même de l'ennemi. S'étant mis cela dans la tête, il demanda à M. de Turenne la permission de sortir avec un petit parti. M. de Turenne le lui permit. Il choisit une quinzaine de braves gens, et entra avec eux dans le bois dont j'ai parlé, et qui s'étendait de nos redans jusqu'au camp ennemi. Là, il ordonna à ses soldats de se déguiser; et, à la faveur du bois et de l'obscurité de la nuit, de s'introduire un à un dans le camp où ils devaient se réunir à minuit vers un endroit fort remarquable, et qu'on apercevait du nôtre. Là, ils devaient recevoir ses ordres sur ce qu'ils auraient à faire. Ils se séparèrent donc, arrivèrent, sans être aperçus, jusque dans le camp des ennemis, et s'y réunirent au lieu et à l'heure désignés. De là, ils se rendirent en corps à la tente d'un des majors-généraux ou maréchaux

[illegible]camp du prince de Condé, nommé Ravenel, avec le projet de le prendre dans son lit et de l'emmener avec eux. Ils l'avaient choisi, parce que sa tente était favorablement placée pour ce dessein, et n'avait point de sentinelle à l'entrée comme en ont tous les officiers supérieurs. Quelques uns donc des gens de Bellechassaigne descendirent de leurs chevaux, entrèrent dans la tente, et déjà ils s'étaient emparés de deux ou trois de ses domestiques; mais, au moment où il allait le prendre lui-même, un des prisonniers s'échappa de leurs mains et donna l'alarme, ce qui força Bellechassaigne à laisser Ravenel pour s'échapper le plus vite qu'il put : ce qu'il fit, emmenant deux chevaux et les prisonniers dont il s'était emparé d'abord. Il aurait pu tuer Ravenel; mais dans ce pays ils ne font pas la guerre si brutalement; et je n'ai jamais vu un acte d'inhumanité commis par les Français ou les Espagnols durant tout le temps que j'ai servi avec eux.

Pour revenir à mon récit, lorsque l'ennemi eut ainsi demeuré trois ou quatre jours en face de nous, le [illegible]6 août, vers le point du jour, nous entendîmes les trompettes sonner le boute-selle et les tambours battre la marche de l'infanterie, et le jour venant à paraître, nous les vîmes commencer à se mettre en mouvement. Nous nous mîmes aussitôt sous les armes, et M. de Turenne

en personne, à la tête de deux escadrons des gardes, s'avança vers leur camp pour mieux s'assurer de quel côté ils dirigeraient leur marche, et conjecturer par là devant quelle place ils comptaient aller mettre le siége. A moitié chemin environ entre leur camp et le nôtre, il laissa en arrière un de ses escadrons, et continua d'avancer avec l'autre. Arrivé un peu plus loin, il s'arrêta lui-même, et nous envoya, M. de Castelnau et moi, accompagnés d'environ douze officiers ou volontaires, tous montés sur d'excellens chevaux, avec ordre d'aller aussi près que nous pourrions, mais de ne pas nous engager et de revenir si nous nous trouvions trop pressés; nous entrâmes donc dans le camp des ennemis, et poussâmes jusqu'aux baraques de l'infanterie. L'arrière-garde de la cavalerie n'était pas encore sortie du camp. Nous fîmes halte en cet endroit et vîmes parfaitement leur armée tout entière; après quoi nous avançâmes jusqu'à portée de pistolet de leurs derniers escadrons, sans faire mine de les insulter, ni eux nous. Quand nous eûmes bien vu ce que nous voulions voir, et fûmes assurés qu'ils se dirigeaient sur Saint-Quentin, nous retournâmes vers M. de Turenne, qui revint sur-le-champ droit à son camp, et dépêcha M. de Beaujeu, un de nos lieutenans-généraux, avec douze cents chevaux et six cents fantassins, et l'ordre de se jeter dans Guise, qu'il pensait que l'ennemi voulait assié-

ger, ou dans la place quelconque devant laquelle il paraîtrait devoir s'arrêter. Beaujeu fit une telle diligence qu'il entra dans Guise précisément à l'instant où la tête de leur cavalerie paraissait en vue de cette ville pour l'investir. L'ennemi s'en étant aperçu, et voyant aussi quelle diligence avait fait notre armée dans le même but, renonça à cette entreprise; et, après avoir demeuré quelques jours dans le voisinage, il retourna sur ses pas et campa sur le même ruisseau à Gollancourt, à une lieue de l'abbaye de Vermand, et deux de Saint-Quentin, à moitié chemin de cette ville et de Péronne.

Aussitôt après le départ du détachement de M. de Beaujeu, l'armée se mit aussi en marche. Nous fîmes passer avant nous notre bagage, et il traversa la rivière à Péronne, le seul endroit de ces environs où on la puisse passer. Lorsqu'il fut de l'autre côté, nous nous mîmes aussi en marche avec l'armée, également à travers la ville, quand nous vîmes l'ennemi assez loin de nous pour ne pas craindre qu'il revînt sur ses pas et qu'il tombât sur notre arrière-garde avant que nous eussions pu gagner l'autre bord de la rivière. La ville est longue, et il n'y a qu'un seul pont sur la Somme: cependant, comme il commençait à faire nuit, M. de Turenne marcha avec l'avant-garde jusqu'à Gollancourt, à une grande lieue de Ham: notre arrière-garde, à la vérité,

n'arriva que le lendemain matin; mais pour l'ennemi ce fut comme si l'armée entière y eût été, car ses partisans, qui nous avaient vu passer la rivière, lui rapportèrent que nous y étions tous. Ainsi donc, comme je l'ai observé, ce ne fut pas seulement la marche de Beaujeu, mais notre diligence, qui empêcha l'ennemi d'assiéger Guise. Je me souviens que quelques uns de ceux qui entouraient M. de Turenne lui représentant que, vu la longueur de la route et la promptitude de la marche, il était impossible que la moitié de l'armée arrivât cette nuit sur le même point que lui, il répondit que la remarque était juste, mais que, s'il pouvait atteindre ses quartiers cette nuit seulement avec son avant-garde, cela produirait le même effet que si toute l'armée était en présence, parce que, comme nous étions couverts par la Somme, les partis ennemis ne pourraient juger de notre nombre que par les feux qu'ils verraient, et que, les voyant en grand nombre, ils seraient trompés sur nos forces; et certainement jamais général, non-seulement dans ce cas, mais dans tous les autres, ne combina mieux ses marches et ne devina mieux les desseins de l'ennemi.

Le lendemain matin, lorsque nos troupes furent réunies, ayant reçu de Guise avis que l'ennemi, qui avait manqué son entreprise, ne savait que faire, nous pensâmes qu'il était prudent de

demeurer où nous étions sans nous avancer davantage. Le danger auquel nous venions d'échapper nous avait bien avertis. L'ennemi donc étant venu à Caulaincourt, nous demeurâmes à Gollancourt pour observer ses mouvemens.

Tandis que nous y étions, M. de Turenne, averti par nos partisans que les fourrageurs ennemis avaient coutume de passer le ruisseau derrière lequel nous campions et de se diriger sur Ham, soutenus seulement d'une faible escorte, ordonna à M. de Castelnau de prendre un millier de chevaux et d'essayer contre eux sa fortune dans le cas où ils sortiraient le lendemain pour aller aux fourrages. Vers le soir les dix escadrons eurent l'ordre de partir, et dès qu'il fit nuit M. de Castelnau marcha à leur tête à Ham. Etant arrivé, au lieu de traverser la ville comme il aurait dû le faire pendant l'obscurité, il demeura dehors jusqu'au point du jour; puis, traversant la ville avec quelques uns des siens, il envoya deux partis pour savoir si les fourrageurs étaient en campagne, mais laissant toujours le gros de sa cavalerie de l'autre côté de Ham. Lorsqu'enfin ses partisans lui eurent rapporté que les ennemis étaient aux fourrages, il envoya ordre à sa cavalerie de venir le trouver. Elle y vint en effet; mais, lorsque nous eûmes traversé la ville, et que nous commencions à marcher vers les ennemis, nous les vîmes presque tous retourner à leur

camp sur l'alarme que leur avaient donnée les partis que nous avions envoyés à la découverte ; en sorte que, bien que nous envoyassions quelque cavalerie courir après eux, nous n'en pûmes ramasser que vingt ou trente au plus. Ainsi, ce qu'avait si bien combiné M. de Turenne manqua totalement par l'incapacité de celui qui nous commandait; car, bien qu'il fût parfaitement brave d'ailleurs, bon officier d'infanterie, fort entendu à bien conduire un assaut, il ne connaissait rien au commandement de la cavalerie; ce qu'il montra non-seulement dans ce que je viens de dire, mais par sa conduite ultérieure à cette occasion. Aussi beaucoup de gens pensaient-ils que ce qu'il pouvoit savoir était plutôt le résultat de l'expérience et d'un long service dans l'infanterie que d'aucun talent naturel. Toute la conduite de cette affaire ne fut qu'un enchaînement des fautes les plus graves; car, après celle qu'il avait commise, au lieu de retourner sur-le-champ au camp, ce qui était son devoir puisqu'il avait manqué son entreprise, il marcha droit au camp ennemi sur une plaine découverte; et, s'étant avancé jusqu'à la distance d'une demi-lieue, fit halte, et demeura là j'en suis sûr près d'une heure; ce qui était la plus grande folie qu'on puisse imaginer, car il nous exposait ainsi infailliblement à être mis en déroute si l'ennemi était sorti de son camp comme il le devait faire. Il n'y

avait presque pas un officier ni même un simple soldat qui ne vît et ne redoutât les conséquences de cette manière d'agir, car le pays était si plat et si découvert que l'ennemi pouvait porter sa vue au moins à une lieue et demie derrière nous, et reconnaître que nous n'avions personne pour nous soutenir. Quant à nous, il pouvait nous compter un à un, et le ruisseau qu'il avait à passer pour venir à nous était tellement sous le feu de tout son camp qu'il nous était impossible de l'empêcher de le traverser. Après être ainsi demeuré en place tout le temps que j'ai dit à regarder l'ennemi sans que cela pût servir à rien, M. de Castelnau nous fit retirer, et s'en retourna au camp, laissant dans un petit village une embuscade d'environ cent chevaux; ce qui fut aussi ridicule que tout le reste, car l'ennemi était trop circonspect pour permettre ensuite à un de ses hommes de passer le ruisseau.

Cependant M. de Turenne, inquiet pour nous lorsqu'il vit que nous demeurions si long-temps, et craignant qu'à notre retour nous ne fussions trop vivement pressés, sortit lui-même de son camp à la tête de quatre ou cinq escadrons de cavalerie et de trois ou quatre cents fantassins. Il traversa la ville, passa la rivière, et s'avança un peu au-delà, plaçant ses gens de manière à ce qu'ils pussent nous servir de refuge en cas que nous fussions poursuivis ou forcés à une retraite

précipitée. Il n'y était pas depuis long-temps lorsqu'à sa grande satisfaction il nous vit revenir, mais non pas comme il l'avait craint.

Nous demeurâmes en ces quartiers jusqu'au premier septembre : alors l'ennemi décampa le premier, et de Caulaincourt se mit en marche pour assiéger Rocroy, où il nous fut impossible de faire entrer aucun renfort, bien que nous sussions que la garnison était faible, et que l'ennemi marchait de ce côté; car, en quittant Caulaincourt, il avait envoyé un gros corps de cavalerie l'investir de manière à empêcher qu'aucun secours y pût pénétrer; et la situation de la ville est telle au milieu d'une petite plaine entourée de bois, que le premier arrivé peut aisément interdire le passage aux autres. Nous essayâmes cependant d'y faire entrer des secours, mais sans pouvoir y parvenir.

Aussitôt que nous sûmes que l'ennemi marchait de ce côté, nous nous mîmes en mouvement, et, passant l'Oise à La Fère, nous nous dirigeâmes sur Mouzon, laissant Laon à notre droite. Nous logeâmes à Eppes, et de là nous allâmes à Condé-sur-Aisne, à peu de distance de Château-Porcien, puis à La Chesne, et ensuite à Remilly, à une lieue ou deux de Mouzon. Le lendemain, 17 septembre, nous passâmes la rivière au-dessous de cette place, et nous prîmes nos quartiers, M. de Turenne au-

dessous de la ville, et M. de La Ferté au-dessus. La cavalerie de M. de Turenne se porta sur la ligne qui s'étend depuis le voisinage de la rivière jusqu'au sommet de la colline, à un peu plus de portée de canon de la ville. Quant à lui, il campa avec son infanterie et ses gendarmes dans une petite vallée, environ à demi-portée de canon de la place; et, trouvant une autre vallée encore plus étroite et plus proche de la ville, il y logea le régiment d'York et celui de Guienne, et le même soir, sans plus de retard, fit ouvrir la tranchée à l'endroit où il avait placé les deux régimens. En même temps M. de La Ferté commença ses approches; mais ni lui, ni ses soldats ne se logèrent si près de la ville que nous l'avions fait. Il est nécessaire de donner ici, avant d'aller plus loin, une courte description de la place.

Mouzon est située sur la Meuse, environ à moitié chemin entre Stenay et Sedan. Il y a sur la rivière un pont défendu par un ouvrage à cornes. La ville est fortifiée d'un bon mur de construction ancienne, bien flanqué de tours rondes, dont quelques unes sont assez grosses, surtout une placée du côté de la colline. Elle a aussi un bon fossé sans eau, presque partout bien palissadé dans le milieu. Les parties extérieures des fossés sont revêtues en pierre, ce qui ne sert pas peu à fortifier une place : et comme ce côté de la ville, qui se trouve le plus éloigné

de la rivière, est, en quelque sorte, commandé par une colline au pied de laquelle elle se trouve située, on y avait formé une enveloppe, d'un demi-bastion et de trois ou quatre bastions entiers; et des deux côtés, jusqu'à la rivière, il y avait plusieurs demi-lunes et d'autres ouvrages extérieurs. Quant à la garnison de Mouzon, elle se composait, d'après ce que je peux estimer, de quinze cents hommes d'infanterie et de deux à à trois cents chevaux. Le gouverneur, nommé Wolf, était un vieux colonel allemand : ce qui faisait que cette garnison était si nombreuse, c'est que l'ennemi, lorsqu'il avait formé le projet d'assiéger Rocroy, avait envoyé le comte de Briol à la tête d'un corps de troupes pour renforcer les garnisons de Mouzon, de Stenay, de Clermont et de Sainte-Menehould, ne doutant pas que nous ne fissions le siége de ces places aussitôt que nous les saurions occupés à assiéger Rocroy. Briol, nous voyant marcher de ce côté, se contenta de mettre dans Mouzon ce qu'il fallait pour porter la garnison au nombre que j'ai dit, et garda le reste en réserve afin de s'en servir à renforcer d'autres places appartenant au prince de Condé, au service duquel il était.

Après avoir ainsi rendu compte de l'état de la place et de ses moyens de défense, je passe au récit du siége. La première nuit, comme je l'ai dit, de notre arrivée devant la ville, nous commen-

çâmes nos approches et les poussâmes très-loin. Nous élevâmes aussi une batterie de cinq ou six pièces, ce qui fut exécuté avec peu de perte par le régiment de Picardie, le premier des vieux régimens; car c'est la coutume dans l'armée française que le premier régiment a toujours l'honneur d'ouvrir la tranchée dans tous les siéges, tant qu'on en fait durant la campagne. La nuit suivante, les régimens de La Feuillade et de Guienne furent de tranchée, et poussèrent les travaux assez loin sans beaucoup de perte. En même temps un régiment d'infanterie, logé dans quelques maisons voisines du pont, eut ordre d'emporter l'ouvrage à corne qui le couvrait, ce qui fut exécuté avec peu ou point de perte; car l'ennemi ne jugea pas à propos de le défendre, et se retira dans la ville à mesure que nos gens avançaient. La troisième nuit, ce fut le tour du régiment de Turenne, et il poussa la tranchée si avant, que la nuit suivante les régimens d'York et de Palluau la conduisirent jusqu'aux bords du fossé qui entourait les ouvrages extérieurs, et la même nuit, ayant brisé les palissades des fossés, allèrent attacher le mineur en face du demi-bastion de l'enveloppe dont j'ai parlé. Le mineur travailla jusque vers l'après-midi; alors il appela les soldats qui étaient à la tête de la tranchée, et leur cria qu'il lui fallait à boire et des chandelles, et qu'il cesserait son travail jusqu'à ce qu'on lui en

eût apporté : alors un sergent d'York eut ordre de lui porter ce qu'il demandait, et pour assurer son passage on donna ordre à tous les soldats de tranchée de se mettre sous les armes, et à ceux de la tête de faire une décharge au moment où le sergent prendrait sa course vers le mineur : ceux-ci, et le reste de la troupe, devaient faire feu jusqu'à ce que le sergent fût en sûreté. Cela se fit comme on l'avait ordonné, et il traversa le fossé pour aller trouver le mineur sans qu'on tirât un seul coup sur lui.

Cette nuit, le régiment de Picardie fut de nouveau de tranchée. Le lendemain, comme je me rendais avec M. d'Humières, M. de Créqui et quelques autres à la tête des travaux, nous nous étions arrêtés un moment à la première batterie, lorsqu'il vint de la ville un fort boulet qui passa entre trois barils de poudre sans y mettre le feu : s'ils eussent pris, tous ceux qui étaient dans la batterie sautaient immanquablement; mais le danger vint si vite, et passa si promptement, que personne de nous n'eut le temps d'y penser.

Le lendemain, arriva un bataillon du régiment des gardes, composé de plus de six cents hommes en dix compagnies et commandé par M. de Vautourneux. Il releva, comme c'était son privilége, le régiment de Picardie et fut de tranchée cette nuit. Quand M. de Castelnau, alors le seul lieutenant-général de l'armée, vint

selon son usage dans les tranchées pour les commander, les compagnies des gardes refusèrent absolument d'obéir, prétendant ne devoir obéissance qu'au général. M. de Turenne en étant informé, vint pour accommoder l'affaire, et trouvant Vautourneux très-obstiné et positivement décidé, il pria M. de Castelnau de se retirer dans sa tente et de s'y reposer de toutes les fatigues qu'il avait eues sans avoir presque dormi la nuit précédente. Il ajouta qu'il se chargeait de ses fonctions et veillerait pour lui dans la tranchée. Castelnau obéit, et M. de Turenne le fit comme il l'avait dit : et au fait il le fallait bien pour ne pas prolonger la dispute sur un point qu'il ne voulait pas prendre sur lui de décider; mais il dépêcha sur-le-champ un exprès à la cour pour l'informer de ce qui se passait, et les gardes reçurent l'ordre positif d'obéir au lieutenant-général. Cet ordre arriva avant que leur tour revînt de monter la garde dans la tranchée, et la dispute ne fut pas renouvelée; mais cet incident fut très-avantageux au service, car les gardes crurent leur honneur intéressé à avancer très-fort les travaux cette nuit; ils y furent d'ailleurs encouragés par la présence du général et fort aidés de ses habiles directions. Ils firent donc non-seulement une blinde tout le long du fond du fossé qui environne l'enveloppe, servis en cela par la palissade qui

s'étendait directement jusqu'à la grande tour, et construisirent aussi un logement depuis l'endroit où le fossé de l'enveloppe rejoignait celui de la ville jusqu'à une demi-lune située à notre droite et que l'ennemi avait aussi abandonnée. Nous comptions entrer par là dans le fossé de la ville et y loger notre mineur.

Nous y étions arrivés très-promptement; mais quand il fut question de descendre dans le fossé de la ville, nous trouvâmes plus de difficultés que nous ne l'avions attendu; car, la nuit suivante, ayant essayé de continuer comme nous avions commencé, en faisant un logement contre les palissades élevées au milieu du fossé, bien que nous poussassions ce travail avec beaucoup de vigueur, au moment où il était presque achevé, l'ennemi chassa nos gens en jetant sur eux une grande quantité de grenades, de pots à feu et même de feu en telle sorte qu'il fut impossible d'y tenir plus long-temps et de terminer l'ouvrage. Cependant, sans nous décourager par le peu de succès de cette première tentative, nous y retournâmes les deux nuits suivantes, poursuivant obstinément le projet de nous loger contre la palissade. Nous terminâmes bien notre ouvrage; mais l'ennemi nous en chassa encore en jetant sur nous une si énorme quantité de pots à feu et de matières combustibles que tout ce que nous avions fait fut consumé.

Nous cherchâmes alors quelque moyen d'avancer plus sûrement notre travail, et le lendemain nous tâchâmes de descendre dans le fossé en ouvrant une tranchée depuis le haut où nous nous logeâmes jusqu'au bas en ligne oblique le long de la paroi; car l'ennemi avait un flanc bas dans lequel se trouvait seulement une petite pièce d'artillerie et qui était placée tellement au-dessous de notre batterie que nos coups n'y pouvaient porter ni la démonter, et que, quand nous descendions dans le fossé, elle tirait de niveau; de plus, lorsque nous fûmes à moitié chemin, nous trouvâmes le mur dont j'ai parlé et qui aurait suffi pour nous arrêter quand la pièce de canon ne nous aurait pas incommodés. Mais, aussitôt qu'il fit jour, cette unique pièce suffit pour détruire toutes nos blindes. Nous fûmes donc forcés d'avoir recours à l'ancienne méthode de creuser un puits à partir des logemens que nous avions dans le fossé de la demi-lune et d'arriver par là au fond de l'autre fossé. Nous nous mîmes à l'ouvrage avec toute la diligence possible et tâchâmes aussi d'attacher le mineur au mur de la ville au moyen de madriers, épais de neuf pouces au moins, couverts d'étain ou de peaux fraîches, ou de tous les deux pour mieux résister à l'action du feu. On les porta et on les établit contre le mur sous lequel le mineur se mit à travailler, garanti de chaque côté de la mous-

queterie des tours du flanc au moyen de tonneaux remplis de terre en même temps que les madriers le préservaient des grenades, des pierres et du feu qu'on faisait continuellement pleuvoir sur lui avec une grande violence, mais sans aucun effet; en sorte que les assiégés se convainquirent que s'ils ne trouvaient pas d'autre moyen de le déloger, nous aurions bientôt poussé la mine assez avant sous le mur et qu'il ne leur resterait plus d'espoir de salut. Voyant aussi que, bien que le fossé fût sans eau, nous avions fait le long du bord des logemens assez considérables pour qu'une sortie leur fût inutile, ils inventèrent un autre moyen plus sûr, qui fut de suspendre par une chaîne une bombe ou une grenade tout contre les madriers. En éclatant, elle les fit tous sauter et alors ils jetèrent tant de matières combustibles qu'ils brûlèrent le mineur dans son trou. Le mineur placé de l'autre côté de la ville n'eut pas plus de succès; car M. de La Ferté voulant de même hâter les travaux avait attaché le mineur au corps de la place avant d'avoir fait un logement sous le mur. En sorte que l'ennemi s'en étant aperçu, l'étouffa à force de fumée, car il était trop enfoncé pour sentir l'atteinte du feu.

Pendant ce siége, nous fûmes extrêmement dérangés par des pluies perpétuelles et des ouragans si violens que très-souvent ils emportaient nos blindes, et que la pluie délayait et faisait

retomber la terre de nos tranchées, qui très-souvent, en plusieurs endroits, étaient remplies d'eau; car il était rare que le ciel fût serein trois heures de suite. Ce qui m'engage à rappeler ce fait plus particulièrement, c'est qu'un matin, de très-bonne heure, m'étant rendu avec quelques autres sur les travaux, lorsque nous entrâmes dans le fossé de l'enveloppe qui allait droit à la grande tour et était la seule route par où nous pussions nous rendre au logement où nous travaillions au puits dont j'ai parlé, nous nous tenions très-près de la palissade où aurait dû être la blinde, et quoiqu'il n'en restât que le commencement, car tout le reste avait été emporté par le vent, nous étions tous si occupés à choisir l'endroit où poser nos pieds dans ce fossé plein de boue et d'eau, que personne ne s'aperçut que la blinde était détruite et que par conséquent nous étions entièrement à découvert. Lorsque nous fûmes arrivés à moitié chemin, quelqu'un de la compagnie le remarqua et proposa de s'en retourner. Je me rappelle que je n'y voulus pas consentir, observant qu'arrivés où nous étions, il y avait autant de danger à s'en retourner qu'à poursuivre. Nous continuâmes donc et gagnâmes la tête des travaux comme nous en avions le projet, nous étonnant beaucoup que, pendant tout le temps que nous avions été ainsi exposés, on n'eût pas tiré sur nous un seul coup; mais lorsqu'en-

suite la ville fut rendue, le gouverneur nous apprit que se trouvant en ce moment sur le mur et me reconnaissant à mon étoile, il avait défendu à ses gens de tirer sur nous, marque de respect fort ordinaire de l'autre côté de la mer. Mais il n'eut pas les mêmes égards pour ceux qui vinrent ensuite réparer la blinde; car l'officier de garde aux tranchées, averti par moi de l'état où elle était, ayant donné ordre qu'on la raccommodât, plusieurs de ceux qu'on employa à ce travail furent tués et d'autres blessés.

En même temps à peu près que nous commençâmes à creuser notre puits dans la demi-lune, nous logeâmes aussi le mineur au pied de la grande tour sous un abri de madriers. Celui-ci fut plus heureux que le premier, et perça le mur. Arrivé à l'endroit où il voulait s'arrêter, mais avant qu'il eût commencé ses chambres, il fit dire à M. de Turenne qu'il entendait les ennemis travailler à une contre-mine, et qu'autant qu'il en pouvait juger, ils seraient arrivés à lui en quelques heures, et avant qu'il eût pu achever son travail. Alors M. de Turenne ordonna qu'on mît sur-le-champ quelques barriques de poudre dans le trou déjà fait, et qu'ensuite on le fermât aussi solidement que possible, comptant seulement par là ruiner la contre-mine et tuer les mineurs des ennemis, car il savait bien que cela ne suffisait pas pour faire sauter la tour; et, comme né-

cessairement l'effet de la poudre devait porter extérieurement, il fit retirer ses gens de toutes les parties qui se trouvaient voisines de la tour ou exposées aux effets de l'explosion. Il alla se placer avec quelques autres à la première batterie dressée à demi-portée de mousquet de la tour, et, sous cet abri, attendit l'effet de la mine. On y mit le feu, elle ne fit qu'élargir le trou qu'avait fait notre mineur, et, comme nous l'apprîmes ensuite, tuer ceux de l'ennemi. Elle jeta à une grande distance plusieurs grosses pierres avec autant de violence que si elles eussent été lancées par un canon. Quelques unes de ces pierres frappèrent contre la batterie derrière laquelle nous étions. Sitôt que la fumée de l'explosion fut dissipée, M. de Turenne, après avoir vu ce qu'elle avait produit, renvoya le mineur dans le trou qui se trouvait élargi, et envoya aussi pour le garder un sergent et six hommes qui purent aisément s'y loger à l'abri des feux de l'ennemi.

Tout ce qui avait rapport au jeu de la mine se passa durant le jour. Dès qu'il fut nuit, nous jugeâmes qu'il était temps d'ouvrir le puits que nous avions creusé, et qui se trouvait alors aussi bas que le fond du fossé de la ville; car s'il avait fallu pousser sous terre jusqu'au mur, cela nous aurait tenu plus de temps que nous ne pouvions en donner à ce travail; sa profondeur nous mettait à l'abri de la grosse artillerie et de la mous-

queterie, et nous croyions n'avoir rien à craindre que les grenades, les pots à feu et les matières enflammées; mais à peine l'avions-nous ouvert, que l'ennemi, l'ayant découvert à la lumière des feux qu'il avait allumés, fit rouler de dessus les murs, au moyen de deux fortes pièces de bois liées ensemble, une bombe qui vint éclater à la bouche du puits et tua quatre ou cinq de nos gens qui y travaillaient: en même temps elle ébranla d'une si terrible manière le logement qui était au-dessus, et dans lequel se trouvait M. de Turenne ainsi que moi, quelques officiers et plusieurs volontaires, que nous crûmes qu'il allait être mis en pièces. Cependant il se rassit, mais il se passa plus d'un quart-d'heure avant que le nuage de fumée et de poussière qui s'était élevé permît de retourner à l'ouvrage; et l'ennemi continuait à accabler cet endroit de grenades, de feux, de pots à feu, et de temps en temps il faisait tomber une bombe: mais aucune ne fut adressée aussi juste que la première. Malgré cela nous poussâmes notre tranchée jusqu'à la palissade qui était au milieu du fossé; mais cette grêle enflammée que l'ennemi faisait pleuvoir sur nous nous obligea de la recouvrir de planches et de fascines avec de la terre par-dessus afin de mettre nos gens à l'abri. Lorsque nous fûmes arrivés à la palissade, il nous fallut de nouveau travailler sous terre à cause de cette quantité de bois et de matières combustibles dont l'ennemi ne cessait de

nous accabler, et nous étions alors si près du mur que nous ne pouvions plus avancer que de ce côté.

De cette manière nous parvînmes à attacher notre mineur au corps de la place. Cette nuit-là nous perdîmes beaucoup de monde. La Feuillade eut la tête cassée d'une grenade; M. d'Humières fut aussi frappé d'une balle sur un des côtés de la tête : la balle traversa d'abord le logement, et, après avoir rebondi sur sa tête, alla traverser la jambe d'un pionnier, et vint frapper le bout du pied de ma botte, mais sans me faire aucun mal. M. de Turenne demeura toute la nuit sur les travaux, et je suis convaincu que sans cela l'ouvrage n'eût pas été fini.

Dans le même temps M. de La Ferté avait tant avancé de son côté, que sa mine était prête à jouer le lendemain. En effet, on la fit jouer l'après-dîner. M. de Turenne vint avec plusieurs de ses officiers et volontaires voir l'effet qu'elle produirait; mais il ne descendit pas dans la tranchée, car il n'était là que comme curieux. La mine était pratiquée dans l'angle d'une tour et d'un mur attenant, et destinée à faire sauter non-seulement l'angle, mais encore les portions de la tour et du mur qui s'en trouvaient le plus rapprochées. Lorsqu'elle eut joué, et que la fumée fut dissipée, nous vîmes qu'elle n'avait produit l'effet désiré

que sur l'angle et le mur, mais que la tour était toujours debout : seulement il y avait une grande crevasse qui la traversait de part en part; et lorsqu'on y eut envoyé une volée de six canons placés sur le bord du fossé, cette portion de la tour attenante à l'angle tomba aussi à notre grande satisfaction.

J'ai ouï dire par quelques personnes qui se trouvaient dans la batterie avec M. de La Ferté, que lorsqu'il vit que cette portion de la tour qui tenait à l'angle n'était pas tombée avec le reste, il entra dans une grande fureur contre le chevalier de Clerville, l'ingénieur qui avait été chargé de tous ces travaux de la mine, le menaçant avec violence de punir sa négligence et son ignorance. Ce pauvre homme en fut très-effrayé, et craignit un traitement fort rude de la part du maréchal; mais, voyant la portion demeurée debout déjà ébranlée, il pria qu'on tirât contre la tour une volée de six coups de canon à la fois, disant que probablement cela suffirait pour l'abattre. La chose arriva comme il l'avait prévu, ce qui lui sauva les étrivières.

La brèche était fort large; nos hommes s'y logèrent la même nuit. Nos deux mines de l'autre côté de la ville se trouvant en même temps prêtes à jouer, le gouverneur pensa qu'il était grand temps d'entrer en négociation pour la reddition de la place. Le lendemain matin il demanda à parle-

menter, et envoya en même temps des officiers pour traiter. Les articles furent bientôt d'accord. On convint que la garnison sortirait le lendemain de la place, et serait conduite jusqu'à Montmédy, ville voisine de la frontière occupée par une garnison espagnole.

Ce fut ainsi que nous nous emparâmes de Mouzon après dix-sept jours de tranchée ouverte. Nous n'y perdîmes pas beaucoup de monde, et nous n'eûmes à regretter aucun officier de marque ou volontaire de qualité, si ce n'est le vidame de Laon, neveu de M. de Turenne, et second fils du comte de Rossy : il fut tué d'un coup de feu dans la tranchée entre MM. d'Humières et de Schomberg en se rendant comme eux aux travaux. Notre plus grande perte tomba sur les chevaux, dont beaucoup moururent par suite du mauvais temps et pour avoir campé dans la boue.

Je pense qu'il ne sera pas hors de propos de faire ici une courte digression sur quelques uns des procédés employés en France pour la conduite d'un siége, ainsi que les soins et les peines extraordinaires que prennent toujours les officiers généraux : ce que je regarde comme la cause principale de la promptitude qu'ils mettent à prendre les villes. Ils ne se fient qu'à eux-mêmes pour reconnaître le terrain et faire leurs observations. M. de Turenne alla en personne examiner les alentours de Mouzon, accompagné de M. de Cas-

telnau, tandis que, dans une autre armée, j'ai vu les généraux s'en rapporter sur ce point à un sergent de bataille ou à quelque autre officier inférieur, de manière qu'ils étaient guidés et se gouvernaient en quelque sorte par les yeux et l'opinion d'autrui; mais M. de Turenne ne s'en rapportait qu'à son propre jugement sur le lieu où il fallait ouvrir la tranchée et la direction qu'il fallait lui donner. La nuit arrivée, il assistait à l'ouverture, et demeurait sur le terrain jusqu'au jour. Durant le siége, il eut pour méthode constante de se rendre aux tranchées matin et soir : le matin, pour voir si l'ouvrage était bien fait; le soir, pour régler l'ouvrage de la nuit. Il était accompagné dans cette dernière visite du lieutenant-général et des principaux officiers chargés cette nuit-là de commander dans la tranchée, et il les instruisait sur ce qu'il fallait faire. Il y retournait après souper pour voir commencer les travaux, et y demeurait plus ou moins, selon que le demandaient les projets arrêtés.

Je me rappelle qu'une fois, étant au siége de Mouzon, il arriva en ma présence un singulier accident que je rapporte ici quoiqu'il ne tienne pas à mon sujet. Un capitaine du régiment de Guyenne nouvellement arrivé au siége, et dont le régiment était alors de tranchée, s'approcha de M. de Turenne pour le saluer. Au moment où il baissait la tête, une balle venue de la ville lui atteignit

le crâne et le renversa mort aux pieds du général. A l'occasion de ce malheureux accident, quelques uns prétendirent, par une raillerie déplacée, que si le capitaine eût été mieux élevé il aurait échappé à la balle qui ne l'avait atteint que parce qu'il ne saluait pas son général assez bas.

Pour revenir à ce que je disais, dans l'armée française la vigilance du général en chef oblige tous les officiers inférieurs à se montrer fort exacts dans leurs diverses fonctions. A ce siége de Mouzon en particulier nous n'eûmes pas, du côté où commandait M. de Turenne, un seul ingénieur, et je n'en ai vu faire usage dans aucun autre siége, si ce n'est pour inspecter les travaux, la plupart des officiers s'entendant très-bien à conduire une tranchée et à faire un logement. Quant aux mines, on a un capitaine de mineurs chargé de les faire exécuter, quand le général a déterminé le lieu où elles doivent s'ouvrir.

Et je suis tout-à-fait d'opinion, non-seulement d'après mes propres observations, mais d'après d'autres personnes ayant plus d'expérience et ayant vu la guerre plus que moi, qu'aucun général ne doit s'en fier entièrement à un ingénieur pour la conduite d'une tranchée; car il n'est pas raisonnable de penser que celui-ci, toujours sur les travaux, s'exposera autant que des officiers qui n'y viennent que chacun à leur tour, et qu'une

mutuelle émulation engage à les pousser le plus vivement qu'il leur sera possible. D'ailleurs les officiers sont par là beaucoup plus à portée de s'instruire dans ce genre de travaux qu'ils ne le feraient autrement. La preuve en est que dans l'armée hollandaise, où tout se détermine par le général, d'après ses consultations avec les ingénieurs et les inspecteurs, et où les officiers ne sont chargés que de défendre les tranchées et les travailleurs, et de commander le feu à leurs soldats, mais ne répondent en rien des progrès de l'ouvrage, peu d'entre eux entendent quelque chose à la conduite des travaux; car, à moins qu'il ne s'en trouve un naturellement actif et animé du besoin d'apprendre, ils n'acquièrent en ce genre que très-peu de connaissance. J'avoue, au reste, que ce que je dis ici sur la manière dont se conduisent les siéges en Hollande n'est pas d'après moi, mais que je l'ai ouï dire à des personnes sur le jugement et la véracité desquelles je crois raisonnablement pouvoir me fier. Ce que je peux dire seulement, c'est que je connais bien peu d'hommes de quelque pays que ce soit, qui ait acquis beaucoup de connaissance en servant dans celui-là, tandis que ce que j'y ai connu de bons officiers avaient acquis ailleurs leurs talens et leur expérience.

On ne fit point à ce siége de lignes de circonvallation. Outre que nous craignions qu'un pa-

reil travail ne nous prît trop de temps et ne donnât à l'ennemi le loisir de finir ce qu'il avait entrepris, et de prendre Rocroy avant que nous fussions maîtres de Mouzon, auquel cas nos lignes ne nous auraient pas servi de grand'chose, la rivière de Chiers qui nous couvrait du côté de Luxembourg et allait ensuite se jeter dans la Meuse entre nous et Sedan nous suffisait pour empêcher qu'on n'introduisît des renforts dans la ville; car nous avions de petits postes avancés sur tous les passages de cette rivière; en sorte qu'il ne pouvait rien venir de ce côté que nous ne le découvrissions et ne fussions à temps de nous y opposer. D'ailleurs l'ennemi était si entièrement occupé du siége de Rocroy, qu'il ne pouvait penser à aucune entreprise pour secourir Mouzon.

Le 27 septembre, jour de la reddition de cette ville, nous marchâmes sur Amblemont, nous dirigeant sur Rocroy, dans l'intention de faire ce que nous pourrions pour le secourir; mais, en arrivant à Varnicour, nous apprîmes que la place était rendue.

Après ces deux siéges, le reste de la campagne fut peu actif; car, outre que la saison était trop avancée pour entreprendre aucun siége important, l'armée espagnole avait beaucoup plus souffert à Rocroy que nous à Mouzon. Cette raison, et notre très-proche voisinage, empêcha les ennemis de rien tenter cette année-là, dans la

crainte que nous ne fissions échouer tout ce qu'ils pourraient entreprendre. Ils employèrent leur temps en marches et contre-marches au-delà de la Somme, consommant tout le fourrage sur leur frontière, ainsi que nous le fîmes de l'autre côté de la rivière en observant leurs mouvemens.

Tandis que nous les tenions ainsi en échec sur ce point, la cour ayant rassemblé quelques troupes, sans compter les régimens des gardes, cavalerie et infanterie, qui l'accompagnent toujours, et dont on détacha quelques hommes, on entreprit le siége de Sainte-Menehould, qui fut d'abord conduit par trois lieutenans-généraux: M. de Navailles, à la tête des troupes qu'avait fournies la cour, M. de Castelnau, à la tête de celles qu'avait envoyées M. de Turenne, et M. d'Uxelles, qui commandait celles qu'on avait tirées de l'armée de M. de La Ferté. De ces trois officiers, deux étaient aussi capables qu'il y en eût en France dans tous les genres de services; et le troisième, M. de Castelnau, quoiqu'il ne s'entendît pas aussi bien aux affaires de plaine, était aussi habile que personne pour la conduite d'un siége; mais, revêtus tous trois d'une égale autorité, ils conduisirent l'affaire si mal et l'avancèrent si peu que le cardinal fut obligé d'envoyer le maréchal du Plessis-Praslin prendre le commandement en chef, après quoi le siége avança plus promptement.

Quelques jours après le commencement de ce siége, M. de La Ferté, avec la plus grande partie de sa cavalerie, vint prendre ses quartiers aux environs de. . . . . pour empêcher qu'il n'entrât aucun secours dans la place ; car le duc de Lorraine arrivait de ce côté avec une armée. En même temps M. de Turenne se logea avec ses troupes derrière la Somme, entre Roye et Corbie. Jugeant peu probable qu'il se fît rien de ce côté, je demandai à M. de Turenne la permission de me rendre au siége de Sainte-Menehould. Obligé de passer par Châlons-sur-Marne, où était alors la cour, j'y fus retenu très-long-temps, tantôt sous un prétexte et tantôt sous un autre. Un jour, parce qu'on manquait d'escorte, un autre jour, parce que le Roi devait partir bientôt, en sorte qu'on était obligé de les garder toutes. Ainsi, malgré mes continuelles instances pour qu'on me donnât les moyens de partir, la ville de Sainte-Menehould avait demandé à capituler le jour où j'accompagnai le roi de France à Ham, à deux lieues de Sainte-Menehould, de manière que je ne pus voir le siége. Le lendemain, j'allai avec Sa Majesté pour examiner les travaux et la brèche qui avait été faite dans le corps de la place avant qu'elle parlât de se rendre.

Ici finit la relation de cette campagne, donnée par Son Altesse royale. La cour de France étant

retournée à Paris, le duc y revint aussi. Il arriva vers le commencement de décembre, et y passa l'hiver. Ce fut vers la fin de cet hiver que le Roi son frère prit la résolution de quitter la France à cause du traité d'alliance qui se négociait alors entre cette couronne et Olivier Cromwell, récemment revêtu du titre de Protecteur. Le cardinal Mazarin ayant jugé nécessaire alors au salut de la monarchie française de vivre en bonne intelligence avec cet usurpateur, le Roi partit pour l'Allemagne, et son frère l'accompagna jusqu'à Chantilly. Là, ils prirent congé l'un de l'autre, espérant se retrouver dans des temps plus heureux.

Voici le récit de la campagne suivante, tel qu'on le trouve dans les mémoires de Son Altesse royale.

L'armée française, sous les ordres de M. de Turenne et du maréchal de La Ferté, ne fut pas rassemblée cette année d'assez bonne heure pour empêcher les Espagnols d'assiéger Arras. Ils y mirent le siége le 3 juillet avec une armée de trente mille hommes, bien pourvus de tous les objets nécessaires pour une entreprise aussi considérable. Ce qui les engagea surtout à entre-

prendre ce siége, fut ce qu'ils apprirent de la faiblesse de la garnison, qui n'était pas si nombreuse qu'elle aurait dû l'être, mais pas assez faible cependant pour que le gouverneur fût obligé d'abandonner aucun de ses ouvrages extérieurs, qui étaient fort étendus. Nos généraux, qui sentaient l'inconvénient de cette faiblesse de la garnison, y envoyèrent environ mille hommes de cavalerie en trois corps, l'un commandé par le chevalier de Créqui, un autre par M. de Saint-Lieu, et le troisième par le baron d'Equancourt. La première ou seconde nuit après l'investissement de la ville, Saint-Lieu y entra avec environ deux cents chevaux, à travers les quartiers du prince de Condé. Le baron d'Equancourt y entra deux nuits après avec trois cents chevaux à travers les quartiers du duc de Lorraine; et quelques jours après, le chevalier de Créqui passa de vive force au travers des Espagnols, dont les lignes n'étaient pas encore terminées. Ce fut tout le secours que l'armée française put fournir à cette ville. Quant à l'infanterie, nous n'osâmes pas en envoyer, car le pays autour de la ville était si uni, qu'une fois l'ennemi campé autour de la place, il l'aurait aisément découverte et mise en déroute.

Ce qui engagea encore les Espagnols à mettre le siége devant Arras, c'est que nous assiégions Stenay. Ils espéraient que cette place tiendrait assez

long-temps et emploirait assez de troupes pour leur laisser le temps d'achever leur dessein avant que le siége fût terminé, ou pour le moins en même temps qu'il le pourrait être, et que durant ce temps notre armée ne serait pas de force à rien entreprendre contre eux. Cela n'était pas mal vu, car nous étions, en effet, si faibles que dans la crainte de nous engager si près d'une grande armée dans un pays si uni et si découvert, nous ne bougeâmes pas des environs de Péronne pour approcher de leurs lignes jusque vers le 16 juillet que nous apprîmes qu'elles étaient à peu près terminées.

Je rejoignis l'armée près de Péronne avant qu'elle se remît en marche. J'y devais servir cette année sous M. de Turenne en qualité de lieutenant-général, et je pris mon tour conformément à la date de ma nomination comme le plus jeune de l'armée. Vers le 16, donc, nous nous mîmes en marche vers Arras; et nous campâmes dans un village appelé Sains, près de Sauchy-Cauchy, entre Cambrai et Arras, environ à cinq lieues de cette dernière ville. Le lendemain, nous marchâmes à Mouchy-le-Preux. M. de Turenne tournant ainsi dans le pays afin d'être toujours à couvert derrière quelque ruisseau qui, dans le cas où l'ennemi serait venu sur nous, lui aurait donné le moyen d'éviter de se battre; et il avançait avec tant de circonspection, que la

veille du jour où il arriva à Mouchy-le-Preux. Lorsqu'il fut au bord d'un ruisseau qui coule à environ une demi-lieue de ce village, il rangea son armée en bataille, puis passa le ruisseau avec quelque cavalerie et quelques dragons pour examiner lui-même le terrain où il devait camper, et n'envoya que le soir à l'armée l'ordre de venir le rejoindre, demeurant tout ce temps-là sur le terrain pour voir si l'ennemi n'avait pas le projet de venir à sa rencontre; car, dans le cas où il aurait voulu tenter quelque chose, notre armée n'aurait pas marché en avant. Le soir venu, et l'ennemi n'ayant point paru, nous passâmes le ruisseau, mais il était si tard qu'il n'était pas vraisemblable que cette nuit on tentât rien contre nous.

Nos troupes ne furent pas plutôt campées qu'elles se mirent à travailler aux retranchemens, chaque régiment, tant cavalerie qu'infanterie, se chargeant de la portion qui se trouvait devant lui. Cela fut fait avec une telle diligence que le jour suivant nous nous trouvâmes passablement en état de nous défendre: mais les lignes une fois terminées, nous nous regardâmes comme parfaitement en sûreté; car le poste était très-avantageux et n'offrait pas un front trop étendu pour la force de notre armée. Nous étions couverts à notre gauche par le ruisseau, à droite par la Scarpe; en sorte que, quand même l'ennemi

serait venu nous attaquer la première fois que nous nous mîmes en bataille dans cette position de Mouchy-le-Preux, et avant que nos lignes ne fussent terminées, nous aurions eu beau jeu à le combattre malgré notre infériorité, car il ne pouvait nous dépasser ni nous prendre en flanc; et nous étions si sûrs de nous que nous ne refusions jamais d'en venir aux mains toutes les fois que nous n'avions pas à craindre d'être débordés.

J'ai depuis entendu en Flandre et ailleurs reprocher beaucoup aux Espagnols de n'avoir pas marché contre nous le premier jour de notre arrivée à Mouchy, ou bien lorsque nous vînmes prendre possession de ce poste. Quelques personnes ont dit que le prince de Condé l'avait proposé aux Espagnols, mais je ne puis l'assurer, et je ne me permettrai pas de les censurer pour ne l'avoir pas fait, n'ayant pas su quels avaient été leurs motifs, bien qu'on les puisse aisément soupçonner; mais, qu'ils y aient pensé ou non, nous prîmes nos précautions comme si nous avions prévu qu'ils voulaient tenter quelque chose; et, une fois dans nos positions, nous ne perdîmes pas de temps pour nous retrancher. Il est certain que cette position de Mouchy est extrêmement forte, non-seulement, comme je l'ai dit, parce que nos deux flancs étaient à couvert, mais de plus nos lignes couvraient le long d'une hauteur au milieu de laquelle était situé Mouchy,

et commandaient des deux côtés le ruisseau et la Scarpe; en sorte que si l'ennemi eût avancé sur nous de jour, notre canon placé en très-grande partie sur la hauteur de Mouchy l'aurait d'abord terriblement foudroyé, après quoi nous eussions continué d'avoir l'avantage du terrain.

Le quartier de M. de Turenne était à Mouchy; il avait avec lui la plus grande partie de son infanterie; sa cavalerie et le reste de l'infanterie étaient campés sur deux lignes qui s'étendaient jusqu'au ruisseau. Le quartier de M. de La Ferté occupait toute la droite de notre ligne le long de la Scarpe jusqu'à un village nommé Peule; une partie de son infanterie était campée près de nous, et le reste à Mouchy, et sa cavalerie était aussi sur deux lignes entre Mouchy et ses quartiers. Notre réserve était placée, comme cela devait être, immédiatement derrière le quartier de M. de Turenne, établi au milieu. Ainsi notre campement figurait un ordre de bataille; seulement nous avions quelque infanterie à chaque extrémité de nos lignes, et au milieu de nos ailes de cavalerie, afin que les lignes fussent mieux défendues.

Ainsi postés, et nos lignes terminées, nous envoyions presque chaque nuit en campagne de forts partis de cavalerie pour empêcher les convois d'arriver au camp ennemi; et quoiqu'ils n'eussent mis le siége devant Arras que bien ap-

provisionnés de ce qui était nécessaire, comme c'était la coutume des armées d'alors, cependant un corps aussi considérable que celui qui se trouvait dans leurs lignes ne pouvait se passer de quelques communications avec le pays d'où ils venaient; et soit qu'ils manquassent réellement de poudre, ou seulement par précaution, dès le premier jour que nous fûmes établis dans leur voisinage, ils envoyèrent des partis de cavalerie pour en chercher. Ces partisans se rendirent à Douai, Cambrai et autres villes où ils avaient des garnisons. Quelques unes leur envoyèrent de la poudre dont chaque cavalier rapportait un sac de cinquante livres sur la croupe de son cheval. Ces partis étaient continuellement en route : il se passait rarement une nuit sans qu'il en partît ou arrivât quelqu'un; et, quoique nous en eussions de notre côté en campagne pour les surprendre, nous ne fûmes jamais assez heureux pour en rencontrer aucun, car le pays était tellement découvert qu'à moins qu'un accident ne les fît tomber au milieu de nos partisans, il était impossible de les intercepter. Cependant nous envoyions rarement moins de mille ou douze cents chevaux sous les ordres de quelque lieutenant-général qui sortait du camp dans la soirée. Ceux qu'on envoyait de l'armée de M. de Turenne se portaient entre le camp et Bapaume dans quelque vallée ou autre endroit où on ne pouvait

aisément les découvrir avant qu'ils sortissent de l'embuscade pour tomber sur l'ennemi, car ils plaçaient autour d'eux de petits postes extérieurs pour les avertir de ce qui se passait : ils avaient de plus des sentinelles sur chaque route pour éviter d'être surpris. Ceux qu'envoyait M. de La Ferté se plaçaient entre le camp et Lens avec les mêmes précautions.

Mais quoique nos gens, ni ceux de M. de La Ferté, n'aient jamais rencontré un de ces convois de poudre, il s'en perdit un par un accident arrivé dans le convoi même. Une nuit que nous étions avec M. de Turenne occupés à visiter les postes, nous aperçûmes une grande lueur soudaine et violente comme d'une explosion de poudre. Elle nous parut venir du camp de M. de La Ferté; mais, comme nous nous y rendions pour savoir ce que c'était, une sentinelle placée sur les hauteurs de Mouchy nous dit qu'elle ne venait pas d'où nous pensions, mais de la plaine, fort loin de là du côté de Lens. Nous n'en fûmes que plus embarrassés à deviner ce que ce pouvait être. Le lendemain nous sûmes qu'un corps de cavalerie composé de cent vingt hommes se rendant à Douai au camp ennemi, chaque soldat et chaque officier portant en croupe un sac de poudre, et accompagnés d'environ quatre-vingts chevaux chargés de grenades que conduisaient des paysans à pied, avaient tous été emportés par

une explosion; mais par quel accident, c'est ce que ne put nous dire aucun des prisonniers qu'on nous amena. C'était en vérité un douloureux spectacle que celui de tous ces pauvres gens qu'on amenait dans notre camp, le visage tout défiguré, et le corps tellement brûlé que peu d'entre eux guérirent. Plusieurs avaient été tués sur la place. Ces prisonniers avaient été faits par quelques uns de nos partisans qui se trouvaient en campagne de ce côté, et qui, voyant de loin cette lueur subite, s'étaient approchés pour en savoir la cause. Ils nous ramenèrent aussi quelques chevaux brûlés, deux tambours appartenant à ce régiment, et ramassèrent tout ce qu'ils trouvèrent sur ce lieu. Il m'arriva depuis en Flandre de m'entretenir avec un lieutenant de cavalerie qui se trouvait le seul homme en état de me rendre compte des causes de cet accident. Voyant son visage cicatrisé de brûlures, je lui demandai comment ce malheur était survenu. Il me répondit que c'était par une explosion de poudre qui avait eu lieu alors près d'Arras. Comme je continuai à l'interroger sur l'affaire, il me dit que se trouvant sur les derrières du régiment, il avait vu un des cavaliers portant à sa bouche une pipe allumée, qu'il s'était approché de lui, la lui avait ôtée durement, l'avait jetée, et ensuite avait frappé le cavalier du plat de son épée. Celui-ci, qui était ivre, lui avait mis le pistolet sur la

poitrine; alors le lieutenant, pour éviter le coup, s'était jeté en bas de son cheval. Ce cavalier ayant tiré au même instant, le coup porta sur le sac que portait le cheval du lieutenant. La poudre prit, sauta, et la flamme se communiqua aux autres tout le long du régiment. Le lieutenant, qui était à terre, s'en tira à meilleur marché que les autres; il eut seulement le visage, les mains et quelques parties du corps brûlées.

Cet accident m'a paru si remarquable que je n'ai pu me dispenser de le rapporter, d'autant que ce fut le seul des partis ennemis auquel il arriva malheur. Nous ne les rencontrâmes même que deux autres fois. Une fois que le marquis de Richelieu en rencontra un commandé par le comte de Lorges, l'avantage ne fut pas de notre côté, car le comte se fit bravement un chemin au milieu des troupes du marquis, les battit, prit trois ou quatre capitaines, et rentra dans son camp sans avoir rien perdu que douze chevaux chargés de poudre. L'autre rencontre fut encore plus fâcheuse pour nous, car nous y perdîmes M. de Beaujeu, le lieutenant-général qui commandait ce jour-là nos partisans. M. de Turenne l'avait fait sortir à la tête d'un corps de huit cents chevaux. Apprenant qu'un convoi arrivait aux ennemis par la route de..... il prit cette route, et, vers le point du jour, rencontra un parti ennemi commandé par le colonel Droot qui venait du

camp ennemi. Le nombre était à peu près égal des deux côtés, mais l'ennemi ne comptait pas nous trouver là. Cependant il arriva que la plupart de nos gens avaient en ce moment mis pied à terre, attendant l'avis qu'ils comptaient recevoir sur la marche du convoi. On croyait qu'ils arriveraient par l'autre route. Il fut très-aisé à Droot de défaire les deux premiers escadrons avant qu'ils eussent le temps de monter à cheval. Quant à Beaujeu, son malheur voulut qu'il fût tué en allant pour mettre en ordre l'escadron suivant; en sorte que celui-là fut aussi défait, et que si le régiment de Beauvau n'eût pas tenu ferme, et n'eût pas arrêté la violence de l'ennemi, en battant à son tour le premier escadron qui nous avait fait tant de mal, notre troupe eût été entièrement défaite; mais il donna ainsi à nos gens le temps de se rallier et de recevoir la charge de l'ennemi qui ne fut pas vigoureuse, parce que Droot venait d'être blessé dans celle qu'avait soutenue le régiment de Beauvau; en sorte qu'on ne se fit pas grand mal des deux parts. Les deux corps furent seulement mis en désordre, et l'ennemi, ne sachant pas certainement combien nous étions, et craignant que nous ne fussions plus nombreux, jugea prudent de se retirer. Nos soldats, de leur côté, après avoir perdu leur commandant, se trouvèrent heureux d'échapper comme ils le firent, et ne pensèrent pas à les

poursuivre; en sorte qu'on peut dire qu'en cette affaire tout le monde fut battu. Quant aux morts et aux prisonniers, il y en eut peu de chaque côté, si ce n'est la perte de notre lieutenant-général.

Quant à moi, je sortis une fois à mon tour à la tête d'environ mille chevaux. J'étais posté dans une petite vallée à la tête de mes gens et mes sentinelles étaient placées sur tous les points, lorsqu'un parti de cent chevaux venant du camp ennemi pour se rendre à Cambrai, surprit un caporal et deux sentinelles qu'il relevait en ce moment. Ceux qui les avaient fait prisonniers leur ayant demandé notre nombre, le caporal répondit que nous étions à peu près une centaine et la plupart pied à terre occupés à faire manger nos chevaux. Ils le crurent et se précipitèrent en fureur sur nous au grand galop, leurs trompettes sonnant la charge; mais arrivés à portée de pistolet, ils aperçurent leur méprise et qu'au lieu d'un petit parti qu'ils croyaient trouver pied à terre ils avaient affaire à plusieurs escadrons tous à cheval. Ils se retirèrent plus vite qu'ils n'étaient venus. J'hésitai un moment sur ce que j'avais à faire, ne pouvant supposer qu'ils fussent arrivés avec cette impétuosité s'ils n'étaient pas soutenus; mais voyant avec quelle vitesse ils s'enfuyaient, je jugeai qu'il n'y avait que ce que je voyais, et ordonnai à l'escadron à la tête duquel

j'étais de courir après à la débandade, suivant moi-même au petit pas à la tête du reste.

Mais ils allaient un tel train que nos soldats ne purent les atteindre; cependant ils n'échappèrent point, et tombèrent entre les mains d'un autre parti des nôtres qui les prirent tous. Le même matin j'en pris un autre. Je retournais au camp lorsqu'un petit détachement de mes gens vint me dire qu'ils avaient vu environ une centaine de chevaux ennemis se mettre en embuscade avant le jour dans un village voisin. Alors je marchai avec toute ma troupe et m'approchai du village autant que je le pus sans être aperçu; puis j'envoyai en avant quelques cavaliers pour tirer les autres de leur embuscade, avec ordre, lorsque l'ennemi viendrait pour les charger, de se retirer vers le gros de la troupe. Ils s'en acquittèrent si adroitement que les ennemis étaient tous sur nous avant de nous avoir aperçus. Ils furent tous pris.

Tandis que cela se passait hors des camps, les ennemis ayant fini leurs lignes devant Arras, ouvrirent toute leur tranchée la même nuit, poursuivant leurs travaux avec toute la diligence possible, et pressant la ville d'une si rude manière, que bien que le gouverneur, M. de Mondejeu, se conduisît en commandant expérimenté, et que M. de Saint-Lieu, le chevalier de Créqui et le baron d'Equancourt, le secondassent

avec toute la valeur imaginable, les Espagnols gagnaient chaque jour du terrain; le........ ils s'étaient rendus maîtres de la corne de Guiche, non-seulement à l'extérieur, mais à l'intérieur, ainsi qu'on peut le voir par le plan, et ils continuèrent à pousser leurs travaux avec vigueur malgré la résistance qu'ils rencontraient; ce qui obligea le gouverneur à envoyer plusieurs messagers à nos généraux pour les informer de l'état de la place : plusieurs arrivèrent jusqu'à nous.

Un d'entre eux avait avalé le papier qu'il apportait enveloppé dans du plomb, afin que si on le pressait et qu'on le fouillât, on ne pût le trouver sur lui. Il arriva dans un moment où les généraux étaient très-impatiens des nouvelles de la ville; mais, malgré plusieurs purgations, il fut vingt-quatre heures sans pouvoir se débarrasser du papier. Cela mit les généraux dans une grande anxiété. M. de La Ferté criait, furieux : « Il faut éventrer ce coquin. » Le pauvre diable en eut une telle frayeur que se trouvant précisément à la porte de la tente, il rendit le morceau de plomb. L'avis qu'il contenait nous engagea à différer d'attaquer les lignes de l'ennemi avant l'arrivée des troupes de Stenay, car nous sûmes par là que la ville n'était pas en aussi grand danger que nous avions eu sujet de le croire, d'après quelques lettres du camp ennemi que nous avions interceptées sur la route de Flandre. Ceux qui

les avaient écrites assuraient avec grande confiance qu'ils seraient les maîtres de la ville le jour de Saint-Laurent au plus tard, et en même temps les nouvelles de l'armée devant Stenay nous apprenaient que le siége n'allait pas aussi vite que nous l'avions espéré; en sorte qu'il n'était nullement probable que les troupes du siége pussent nous rejoindre avant la Saint-Laurent. Nos généraux avaient donc résolu de ne pas les attendre et d'attaquer sur-le-champ les lignes. Chaque escadron avait eu ordre de se pourvoir d'un certain nombre de fascines et de fagots, parce que l'ennemi avait fait, à l'extérieur du dernier fossé de ses retranchemens, environ six rangs de trous d'un pied et demi ou deux de diamètre et trois de profondeur, pour empêcher notre cavalerie d'arriver aux bords du fossé extérieur; nous espérions, au moyen des fascines, pouvoir passer au-dessus des trous; mais, comme je l'ai déjà dit, toutes nos craintes furent dissipées par l'avis que nous apporta le messager et par les bonnes nouvelles qui nous arrivèrent le lendemain de Stenay et qui nous apprirent qu'on serait bientôt maître de la ville. Nos généraux pensèrent donc qu'il était raisonnable d'attendre l'arrivée de ces troupes; cependant nous continuâmes nos préparatifs pour attaquer les lignes au moment où on le jugerait à propos.

Vers le..... d'août, M. d'Hocquincourt, à qui

la cour avait abandonné le commandement des troupes qui venaient de prendre Stenay, car avant la prise de la ville elles étaient commandées par M. Fabert, gouverneur de Sedan; M. d'Hocquincourt, dis-je, nous fit passer l'avis qu'il était à deux journées de marche de nous et désirait savoir s'il fallait qu'il vînt nous joindre pour camper en quelque autre endroit; on lui répondit que M. de Turenne l'irait trouver à ....., à la tête de quinze escadrons, et que si M. d'Hocquincourt voulait s'y rendre d'avance avec toute sa cavalerie, ils iraient ensemble reconnaître une position sur le ruisseau du Crinchon près de Rivière où il pensait qu'il trouverait un campement avantageux, et qu'en se retranchant un peu, il serait en sûreté contre toute entreprise de la part de l'ennemi.

M. de Turenne et M. d'Hocquincourt se rencontrèrent le 17 août à l'endroit désigné; mais au lieu d'aller, comme on l'avait résolu d'abord, reconnaître la position, ayant appris qu'un grand convoi arrivait à l'ennemi de Saint-Omer et d'Aire, par la route de Saint-Pol, commandé par M. de Boutteville, ils marchèrent de ce côté à la tête de leur cavalerie et mandèrent à l'infanterie, à l'artillerie et aux bagages de M. d'Hocquincourt, alors aux environs de Bapaume, de les joindre le plus promptement qu'il serait possible à Saint-Pol en passant par Buquoy et mar-

chant le long des bois pour s'en couvrir autant qu'ils le pourraient, attendu qu'ils n'avaient pas de cavalerie pour se garder. Cependant, lorsque nous arrivâmes à Saint-Pol avec la cavalerie, nous apprîmes que le convoi, instruit de notre arrivée par ses troupes, était retourné à Aire; en sorte que nous ne poursuivîmes pas plus loin notre marche. Mais comme l'ennemi s'était emparé de Saint-Pol et avait laissé pour le défendre quatre ou cinq cents cavaliers qu'on avait mis à pied, nos généraux crurent à propos de s'y arrêter jusqu'à l'arrivée de l'infanterie, afin de l'attaquer; car c'était un poste important et qui avait été fort utile à l'ennemi : par là lui arrivaient la plupart de ses convois, et c'était le lieu de halte entre son camp et les villes de garnison qu'il avait de ce côté du pays; en sorte qu'il était nécessaire de le lui enlever. Cela nous coûta peu de temps et de peine; car le 18, aussitôt que notre artillerie fut arrivée et nos batteries dressées, la garnison capitula, et, autant que je m'en souviens, elle fut faite prisonnière de guerre.

Le lendemain nous reprîmes la route de notre camp, et logeâmes à Aubigny. Comme nous y étions arrivés de bonne heure, M. de Turenne, selon sa coutume, prit avec lui deux escadrons de cavalerie, et s'avança du côté des lignes de l'ennemi. Il arriva à un ancien camp romain que les gens du pays appellent le camp de César,

et situé dans un endroit où un petit ruisseau vient se jeter dans la Scarpe. Il y trouva un poste avancé de cavalerie ennemie qui, à notre arrivée, se retira de l'autre côté du ruisseau : par ce moyen M. de Turenne put à loisir reconnaître ce poste, qui n'était qu'à deux portées de canon des retranchemens de l'ennemi.

La position lui parut si avantageuse qu'il proposa à M. d'Hocquincourt de s'y établir comme meilleure et plus sûre, sous tous les rapports, que celle de la rivière. Ainsi donc le lendemain matin nous y marchâmes; et pour la rendre encore plus sûre M. d'Hocquincourt fit tracer une ligne de la rivière au ruisseau. Comme l'ennemi avait mis cinq cents hommes dans l'abbaye du Mont Saint-Éloi, située sur l'autre bord de la rivière, il résolut d'attaquer l'abbaye le jour suivant, malgré la proximité du camp ennemi, jugeant, lorsqu'il en serait maître, qu'il lui serait bien plus aisé d'empêcher les assiégeans de sortir de leurs retranchemens.

En conséquence le lendemain matin, de bonne heure, il traversa la rivière, qui est fort petite en cet endroit, et rangea toutes ses troupes entre l'abbaye et le camp ennemi, ne réservant que l'infanterie chargée de l'attaque de la place. L'ennemi fit d'abord mine de vouloir défendre le mur extérieur; mais à l'approche de notre infanterie il l'abandonna et se retira dans l'abbaye,

qui était environnée d'un bon mur de construction ancienne et flanqué de tours rondes. Sitôt que nous fûmes les maîtres du mur extérieur, nous y fîmes des embrasures pour nos canons, et commençâmes à battre le mur de l'abbaye; mais voyant qu'à cette distance notre artillerie ne faisait pas grand effet, nous élevâmes en dedans du mur une batterie légère, ou plutôt une blinde, et conduisîmes nos canons qui, en quatre heures, commencèrent à faire brèche. Tandis qu'ils s'occupaient de leur affaire, l'infanterie faisait la sienne : elle s'était approchée, à l'abri de quelques arbres de jardin, à portée de pistolet du pied du mur principal auquel on avait attaché le mineur, couvert par des madriers. Pour y parvenir, au moment où le mineur s'était mis en route avec ceux qui portaient des planches pour se mettre à couvert, notre infanterie, jusqu'alors abritée par des murs de jardin, les avait quittés, et pendant un quart d'heure n'avait cessé de faire un feu aussi nourri qu'il était possible sur les meurtrières de l'abbaye, afin que le mineur se pût loger plus en sûreté. Cela fait, elle s'était retirée de nouveau derrière les murs : c'étaient les Gardes Françaises et Suisses; et quoiqu'elles se fussent approchées de bien près et fussent demeurées à découvert des pieds à la tête tout le temps qu'elles firent feu sur l'ennemi, elles perdirent peu de monde en cette occasion. En même

temps le régiment de la marine trouva le moyen, à la faveur d'une petite éminence, de se loger tout près de la tour, que nous attaquâmes; en sorte que la garnison de l'abbaye jugea qu'il était grand temps de capituler: elle nous rendit donc l'abbaye et se rendit elle-même prisonnière de guerre.

Cela fait, M. d'Hocquincourt traversa le ruisseau et rentra dans le camp de César; et M. de Turenne le quitta pour retourner à son camp à la tête de ses quinze escadrons et de deux compagnies de dragons. Il voulut, dans sa route, reconnaître les lignes ennemies. Il marcha donc, de Mont-Saint-Éloy, droit sur les lignes, jusqu'à ce qu'il en fût à demi-portée de canon, et continua à les suivre à la même distance tout le long de celle qui se trouvait de ce côté de la Scarpe, jusqu'à ce qu'il les eût parfaitement observées. Pendant ce temps le canon des lignes tirait vigoureusement sur nous et non sans effet, car il n'y eut pas un escadron qui ne perdît deux ou trois hommes; plusieurs en perdirent davantage, et il y eut aussi beaucoup de chevaux de tués. Quelques uns des vieux officiers de cavalerie murmurèrent de ce qu'on les exposait de cette manière, et, à ce qu'ils croyaient, sans utilité. C'est la seule fois, pendant tout ce temps que j'ai servi dans l'armée française, que j'ai entendu blâmer M. de Turenne pour avoir hasardé ses gens sans nécessité; mais, lorsque nous eûmes forcé

les lignes, ces mêmes officiers reconnurent qu'ils avaient eu tort d'accuser leur général; car on vit alors clairement pourquoi il avait ainsi exposé non-seulement ses troupes, mais encore sa personne à un aussi grand danger, et que c'était en ce moment qu'il avait choisi le plan de l'attaque. En effet, s'il ne s'était pas antant approché avec tout son corps, les postes de cavalerie ennemie ne se seraient pas retirés en dedans de leurs lignes; et alors il n'aurait pu les examiner avec autant d'exactitude. Nous approchâmes si près avec quelques cavaliers, que le cheval de lord Jermyn fut tué sous lui d'une balle partie des retranchemens, qui le traversa de part en part, et frappa ensuite violemment son maître à la jambe placée de l'autre côté.

M. de Turenne put observer d'autant plus exactement la force des différens quartiers de l'ennemi, que toutes les troupes étaient sous les armes au moment où nous côtoyâmes les retranchemens. Il vit que le quartier de don Fernand de Solis était non-seulement le plus faible d'hommes, mais encore le moins bien fortifié. Il se résolut donc d'y porter son plus grand effort. Tandis que nous marchions de Mont-Saint-Éloy vers les lignes, quelques uns de nos officiers prirent la liberté de lui représenter l'extrême danger qu'il courait en approchant de si près des lignes de l'ennemi dans un pays tellement découvert qu'il

pouvait nous compter, et, instruit de nos forces, sortir des lignes et venir nous attaquer sans aucun danger. Il avoua que cela se pouvait très-bien, et que s'il s'était trouvé du côté du prince de Condé au lieu d'être de celui des Espagnols, il ne s'y serait pas risqué; mais, ayant servi avec les Espagnols, il connaissait leur manière d'agir, et était certain, disait-il, qu'en nous voyant approcher de ses retranchemens, don Fernand de Solis n'oserait rien faire sans avoir envoyé prendre les ordres du comte de Fuensaldagne, *governador de las armas;* que le comte se rendrait lui-même auprès de l'archiduc, ou l'enverrait avertir; après quoi on ferait donner avis de la chose au prince de Condé, dont le quartier se trouvait de l'autre côté de la ville, le priant de se rendre au quartier de l'archiduc pour y avoir une junte et conférer de ce qu'il y avait à faire, et que, pendant cette junte, qu'il faudrait accompagner de toutes les formalités requises, nous aurions le temps de reconnaître les lignes et de nous éloigner ensuite, sans avoir rien à craindre que l'artillerie des retranchemens : la chose se passa précisément comme il l'avait prédit. J'ai su depuis, du prince de Condé en Flandre, que toutes les formalités avaient été exactement observées, et qu'au moment où leur junte avait résolu de tomber sur nous, nous étions hors de danger et rentrés dans notre camp.

Lorsque M. de Turenne eut fait ses observations, on pensa qu'il était temps d'entreprendre de délivrer la ville : d'autant qu'une lettre du gouverneur adressée à nos généraux leur apprenait qu'il n'avait plus de poudre; en sorte que s'il n'était promptement secouru, il serait forcé de capituler. Cela hâta la résolution d'attaquer les lignes : ce qu'on n'eût jamais fait sans M. de Turenne, uniquement occupé du bien public et de l'avantage du service du Roi; car la plupart des autres officiers généraux avaient leurs vues et leurs intérêts particuliers qui les portaient à se déclarer ouvertement contre la proposition d'attaquer, et à s'y opposer par tous les argumens qu'ils purent imaginer. M. de La Ferté ne se souciait pas de courir le hasard de perdre autant de soldats qu'on lui en tuerait probablement dans cette attaque, car son crédit à la cour étant appuyé sur le nombre de ses troupes, il tenait à ne les pas diminuer. M. d'Hocquincourt était gouverneur de Péronne : Arras une fois pris, cette place devenait beaucoup plus frontière, et une partie des contributions appartenant à Arras tombait dans son lot. M. de Navailles, gouverneur de Bapaume, et M. de Bar, gouverneur de Doullens, tous deux lieutenans-généraux, avaient les mêmes motifs pour partager son opinion. La plupart des autres, excepté le comte de Broglie et moi, regardèrent la chose comme une tentative

désespérée et s'y opposèrent également; car, en empêchant l'entreprise, ils mettaient leurs personnes en sûreté, et si on la faisait, et qu'elle ne réussît pas, ils se réservaient l'avantage de dire qu'elle avait été tentée contre leur avis : et ce que j'avance ici n'est pas une pure conjecture, mais se laissa voir très-clairement, car M. d'Hocquincourt et ses officiers jugeant le succès impossible, proposèrent de faire une tentative, comme ils l'appelaient, ou plutôt une espèce d'offre de combat pour sauver notre honneur, mais sans aller plus loin. M. de La Ferté même, après que l'attaque eut été décidée, un jour ou deux avant celui qui avait été marqué, envoya son trompette à M. de Turenne, espérant, par le récit qu'il lui ferait, le décourager de rien entreprendre. Cela fut clair par la manière dont cet homme vint trouver M. de Turenne. Il entra dans sa tente, comme il était à souper avec plusieurs officiers, et lui dit que son maître l'envoyait pour lui rendre compte de ce qu'il avait vu dans les retranchemens des ennemis d'où il arrivait, et ajouta qu'il se croyait obligé en conscience de venir le lui rapporter fidèlement. Il lui dit qu'ils avaient beaucoup fortifié leurs lignes; qu'ils avaient fort exhaussé les retranchemens, et même élargi le fossé; que le fossé extérieur était très-difficile à passer, et couvert extérieurement par plusieurs rangs de trous entremêlés de pieux, et

qu'il y avait sur les lignes et les retranchemens un grand nombre de soldats pour les défendre. M. de Turenne se mit en colère, lui ordonna de sortir, et lui dit que sans le respect qu'il avait pour son maître, il l'aurait fait mettre aux fers pour lui apprendre à parler de la sorte. Il est certain qu'un tel discours, tenu publiquement, pouvait avoir le danger de décourager tous ceux qui l'entendaient, si l'on n'eût pas bien deviné que cette tragique relation avait été arrangée par M. de La Ferté.

M. de Turenne était d'un trop solide jugement pour se laisser prendre à de pareils artifices. Loin d'en être ébranlé, il en fit voir tout le faux, et convainquit ceux qui proposaient une fausse attaque, qu'ils se méprenaient complétement, et qu'au lieu de sauver leur réputation, elle produirait un effet tout contraire; car cette feinte, qu'ils ne soutiendraient pas, donnerait à connaître à tout le monde que leur projet n'avait pas été d'aller plus loin, et attirerait sur eux le blâme d'avoir sacrifié pour rien deux ou trois cents hommes. Quant à la probabilité du succès dans le cas où nous attaquerions réellement la ligne, il représenta que nous tomberions sur une des faces du camp avec quinze bataillons, dont quelques uns ne trouveraient personne pour leur résister, ou tout au plus quelques hommes dispersés; qu'ainsi, n'ayant point contre

eux de corps qui pût leur faire obstacle, ils s'établiraient, sans aucun doute, sur la ligne, à l'endroit où ils auraient attaqué, et que tout le reste de notre infanterie arrivant sur ce point, si elle n'avait pas réussi dans les autres parties de l'attaque, ils devaient nécessairement, une fois maîtres du feu, chasser l'ennemi des retranchemens et ouvrir l'entrée à la cavalerie; qu'en les attaquant la nuit, nul ne se risquerait à sortir de son quartier pour aller au secours des autres, parce qu'ayant à redouter les fausses attaques, chacun craindrait pour soi-même et n'oserait abandonner son poste pour aller au secours de son voisin, jusqu'à ce que le jour vînt les éclairer, et qu'avant cela, nous aurions forcé le passage au travers de leurs lignes. Ce qu'il y avait le plus à craindre, c'était que quelque accident ou quelque désordre ne vînt troubler notre marche; car il ne doutait pas qu'une fois arrivé, et en bon ordre, sur le point que nous voulions attaquer, nous ne fussions en état de l'emporter. Ce qui fortifia ces argumens, c'est que la cour était entièrement d'avis qu'on tentât l'entreprise; elle fut donc résolue malgré tous les stratagèmes et la répugnance de ceux qui s'y opposaient.

On décida l'attaque pour la nuit du 24 août, veille de la Saint-Louis, et, bien que personne dans l'armée, si ce n'est les trois généraux, ne connût certainement le moment qu'on avait choisi,

toute l'armée eut ordre de se préparer et de se pourvoir de fascines, de fagots et de toutes les choses nécessaires pour une telle entreprise. On ne se borna point à ces préparatifs, mais on pourvut aussi à quelques autres également nécessaires. Pendant plusieurs jours on fit des prières publiques à la tête de chaque bataillon et de chaque escadron; tous ceux qui le purent se confessèrent et reçurent le Saint-Sacrement, et je suis bien assuré qu'aucune armée n'a jamais donné plus de marques d'une véritable dévotion que la nôtre à cette époque. Comme la nuit destinée à l'attaque s'approchait, M. de Turenne ne perdait aucune occasion de s'entretenir avec ses officiers sur la manière de s'y prendre, sur la résistance que nous devions probablement trouver, leur enseignant comment ils devaient se conduire dans les différentes occasions qui pouvaient se présenter, et les accidens qui pouvaient survenir, et, sur toutes choses, il leur recommandait de tenir leurs gens parfaitement en ordre quand une fois ils seraient entrés dans les retranchemens, et de prendre bien garde à ne pas les laisser avancer trop vite, car c'était le moment critique pour la discipline, et il y avait beaucoup plus de danger d'être chassé alors, que de risque à courir en entrant; car nous devions bien nous attendre à ce que toutes les troupes des autres quartiers vinssent

alors se réunir contre nous; et qu'il ne fallait pas penser à aller droit à la ville, mais marcher le long de la ligne et la nettoyer chassant toujours l'ennemi devant nous, avant de songer à aller trouver nos amis. Chaque jour il s'entretenait de la sorte avec ses officiers, selon que l'occasion s'en présentait dans la conversation, et surtout avec les officiers généraux; et je suis porté à croire que c'est sur des entretiens de ce genre que les historiens ont composé les discours qu'ils ont fait tenir à des généraux qui ne haranguèrent jamais leur armée sur le point de donner bataille; car ces discours familiers dont je viens de parler me paraissent beaucoup plus utiles que des harangues solennelles et apprêtées qui ne peuvent être entendues que d'un petit nombre sur cette plaine ouverte où les écrivains supposent d'ordinaire qu'ils ont été tenus, tandis que par des conversations familières avec différens officiers, le général les instruit mieux et beaucoup plus à loisir, et peut en même temps répondre à toutes leurs objections et éclaircir tous leurs doutes. Je ne sais pas si aucun des deux autres généraux en a fait autant, mais je suis témoin que M. de Turenne l'a fait.

Tout étant prêt pour l'attaque, tout ce qu'il y avait à la cour de gens de qualité en âge de porter les armes se rendirent à notre armée pour partager l'honneur et les dangers d'une si grande

entreprise. Deux jours avant l'attaque, quelques uns d'eux se trouvant à dîner avec M. de Turenne et moi dans la tente du marquis d'Humières, désirèrent, après dîner, aller voir les lignes de l'ennemi. M. de Turenne monta donc à cheval avec tous ceux qui étaient là, et sortit de nos lignes, près de nos postes de cavalerie. Précisément comme nous sortions, nous vîmes un petit parti des nôtres poursuivant un parti ennemi qui était tombé sur nos fourrageurs comme ils revenaient au camp. M. de Turenne nous ordonna d'essayer si nous pourrions nous placer entre eux et leurs lignes pour leur couper la retraite; en même temps, il ordonna au parti de cavalerie de nous soutenir; mais, quoique nous fussions bien montés, ils atteignirent leurs postes avant que nous pussions les rejoindre, et, nous voyant approcher, rentrèrent dans leurs lignes, laissant à notre merci quelques fantassins occupés à faire des fascines dans un petit bois, à environ demi-portée de canon de leur camp. Nous les fîmes prisonniers, et M. de Turenne prit cette occasion de reconnaître cette partie des lignes qu'il n'avait point encore observée.

Mais il n'y demeura pas long-temps, car le canon des ennemis tirait rudement sur nous, et nous les voyions monter à cheval aussi vite qu'il leur était possible. Nous ne pûmes donc douter qu'ils ne se préparassent à venir sur nous; car c'était

le quartier du prince de Condé. En conséquence, nous nous retirâmes sur un château appelé Neuville-Saint-Vaast, éloigné environ d'une lieue, et dans lequel nous avions de l'infanterie. Comme nous descendions de l'éminence sur laquelle nous nous étions placés, nous vîmes à une lieue à peu près l'escorte de nos fourrageurs, consistant en deux escadrons de cavalerie commandés par M. de Lillebonne, lieutenant-général, qui retournait au camp.

En même temps, voyant que l'ennemi commençait à se former hors de ses lignes, M. de Turenne changea un peu de route, marcha vers M. de Lillebonne, auquel il envoya l'ordre d'avancer de son côté le plus vite qu'il pourrait, dans l'espérance que si l'ennemi nous suivait, nous pourrions faire quelque chose. Notre nombre était augmenté; outre l'escadron des gardes qui était avec nous, nous étions là soixante ou soixante-dix officiers et volontaires; mais l'ennemi ne nous poursuivit pas plus loin que le sommet de la colline, à portée de canon de ses lignes. Le prince de Condé y vint lui-même avec quatorze escadrons de cavalerie. M. de Turenne, voyant qu'ils ne nous suivaient pas plus loin, fit dire à M. de Lillebonne de continuer sa route vers le camp, renvoya l'escadron des gardes à son poste, et reprit avec les officiers la route du château dont j'ai parlé.

Cependant il n'avait pas fait encore beaucoup de chemin que nous vîmes quelques hommes épars descendre de la hauteur où était le prince de Condé et s'efforcer de gagner le sommet d'une autre élévation sur laquelle nous nous trouvions alors, afin de découvrir ce que nous pouvions avoir de forces derrière nous. M. de Turenne, comprenant leur dessein et ne voulant pas qu'ils pussent gagner un terrain au-dessus de nous d'où ils auraient reconnu que nous n'avions personne pour nous soutenir, ordonna à une dixaine de volontaires de s'y opposer. Dans le nombre étaient M. Jermyn, M. Charles Berkley, Briscara, Trigomar et d'autres dont je ne me rappelle pas maintenant le nom. En même temps nous nous formâmes en corps sur le sommet de la colline et fîmes face à l'ennemi. Nos jeunes volontaires, non contens d'exécuter l'ordre qu'on leur avait donné, suivirent ceux qu'ils étaient chargés d'éloigner beaucoup plus loin qu'ils n'auraient dû le faire et descendirent jusque dans le fond qui nous séparait de la cavalerie ennemie. Alors le prince de Condé ordonna au duc de Wurstemberg, avec un régiment de cavalerie, celui d'Estrées, de descendre à toute course sur nos jeunes gens et de tâcher de leur couper la retraite; ce qui obligea M. de Turenne d'ordonner à ce petit corps qui était près de lui d'aller à la rencontre du duc de Wurstemberg et de le charger, afin de dégager

nos amis, et il envoya de nouveau chercher pour nous soutenir M. de Lillebonne et l'escadron des gardes.

Ce fut tout ce nous pûmes faire que de sauver nos volontaires; mais en les dégageant nous nous trouvâmes engagés nous-mêmes avec le duc de Wurstemberg que nous chargeâmes, et quoique nous ne fussions pas à beaucoup près aussi forts que lui nous le mîmes en déroute, et le poursuivîmes jusque dans un petit pré situé dans la vallée. De là nous le suivîmes sur un petit terrain en friche; mais en ce moment ses gens firent volte-face et nous envoyèrent une décharge de leurs carabines qui nous arrêtèrent un moment en abattant quelques uns de nos hommes et de nos chevaux. Alors l'ennemi reprit courage et nous chargea une seconde fois avec tant de vigueur qu'il nous força de reculer, et comme il continuait à nous presser, nous commençâmes à tourner le dos. Au même instant, l'escadron des gardes qui, en s'en retournant à son poste, avait vu le commencement de cette escarmouche, arriva à notre secours. M. de Joyeuse et moi fîmes aussitôt volte face, et nous nous mîmes à la tête des gardes pour aller prendre l'ennemi en flanc; mais au moment où nous exécutions cette manœuvre, l'escadron s'enfuit et nous laissa tous deux engagés, n'ayant avec nous que deux ou trois de nos domestiques.

Presque au même instant, un homme de qua-

lité, M. d'Arcy, eut son cheval tué sous lui. Nous tâchâmes de le délivrer. Je lui criai de se sauver; mais voyant un cheval qui avait perdu son maître, il voulut s'en emparer, et cela lui prit tant de temps que, bien que M. de Joyeuse et moi fîmes tout ce que nous pûmes pour le dégager, nous ne pûmes en venir à bout. Cependant nous y passâmes nous-mêmes si long-temps et nous avançâmes à tel point que nous fûmes tous deux en danger d'être pris et n'échappâmes qu'avec beaucoup de peine. M. de Joyeuse eut le malheur de recevoir dans le bras un coup de feu dont il mourut ensuite. Pour moi, je m'en tirai sans avoir reçu aucun mal. M. Jermyn pensa être pris en voulant sauver un nommé Beauregard dont le cheval avait aussi été tué. Il l'aida à monter en croupe derrière lui; mais le cheval ne voulut pas porter double charge, se cabra et le rejeta. M. Jermyn lui conseilla alors de se tenir ferme sur l'étrier; et, par ce moyen, il l'emmena quelque temps; mais à la fin, pressé par l'ennemi, il fut obligé de le laisser, et Beauregard fut fait prisonnier. M. de Berkley tira d'affaire M. de Castelnau, dont le cheval avait reçu cinq blessures; de sorte qu'il était à peu près hors d'état de le porter plus loin. Alors Berkley mit pied à terre, lui prêta son cheval, en prit un autre que montait l'un des pages de M. de Castelnau, et s'échappa avec beaucoup de peine.

L'ennemi nous poursuivit pendant près d'un mille et nous eût poursuivis plus long-temps si M. de Lillebonne, avec ses douze escadrons, ne fût arrivé à notre secours; en le voyant, ils se retirèrent assez à temps pour pouvoir le faire sans être obligés de presser le pas. Outre d'Arcy et Beauregard, on nous fit encore quelques prisonniers et l'on prit aussi presque tous les pages qui se trouvaient là avec les manteaux de leurs maîtres. Il y eut peu de monde tué et pas beaucoup de blessés; mais M. de Turenne fut piqué d'avoir reçu en personne ce petit affront et voulut prendre un peu sa revanche. Il crut en trouver l'occasion cette nuit-là même; car, ayant reçu l'avis que l'ennemi avait coutume de sortir de ses lignes la nuit pour fourrager, il résolut de tomber sur eux. En conséquence, aussitôt qu'il fit sombre, il sortit en personne de son camp avec tout ce qu'il avait alors de cavalerie, ce qui se montait environ à quarante escadrons et prit avec lui trois ou quatre lieutenans-généraux, entre lesquels il partagea sa troupe, lui-même marchant à la tête de tous; mais, soit que l'avis se trouvât faux ou qu'avertis de notre projet ils eussent quitté avant notre arrivée l'endroit où l'on nous dit qu'ils avaient coutume d'aller au fourrage, nous n'y trouvâmes personne. Trompé dans son attente, M. de Turenne fit de l'arrière-garde son avant-garde et rétourna sur ses pas pour revenir au

camp; mais la nuit était si excessivement obscure que nos guides se trompèrent de chemin, et au lieu de nous conduire à notre camp, nous menèrent aux lignes de l'ennemi.

C'était le quartier du prince de Condé que nous avions pris ainsi pour le nôtre. La sentinelle ayant crié qui va là ! on répondit *Turenne!* Elle répéta sa question demandant si ce n'était pas *Lorraine* qu'on voulait dire; mais on répondit de nouveau *Turenne*, sur quoi elle tira. Quelques uns des nôtres, toujours persuadés que c'était notre camp, crièrent de ne pas tirer, que M. de Turenne était là en personne. Alors on nous tira quelques coups de mousquet et un coup de canon qui nous détrompa tout-à-fait, mais nous mit dans le plus grand désordre qu'on puisse imaginer; car nos soldats furent saisis d'une telle terreur panique, que je suis persuadé que si en ce moment quarante chevaux fussent sortis sur nous, ils eussent suffi pour nous mettre en déroute. La principale ou plutôt l'unique cause de ce désordre était l'obscurité de la nuit qui forçait nos escadrons à marcher si serrés de peur de perdre la file que, lorsque au premier coup de la sentinelle, le premier escadron fit halte subitement, ceux qui venaient derrière tombèrent les uns sur les autres et rompirent leurs lignes. Lorsqu'ensuite on tira des retranchemens, le premier escadron ayant un peu reculé et changé de route sur-le-

champ pour retourner vers le camp, le désordre arriva à tel point que de dix escadrons qui devaient marcher derrière le mien, je n'en avais pas un durant notre retour, et que je me trouvais faire l'arrière-garde. Mais toute cette confusion cessa bientôt; nous rentrâmes sains et saufs dans nos lignes, où revinrent aussi bien promptement les escadrons qui avaient perdu leur chemin.

Cela arriva, comme je l'ai dit, un jour ou deux avant l'attaque des lignes. Les fascines, fagots et autres choses nécessaires pour une telle tentative se trouvaient prêts. Les généraux résolurent d'attaquer avec toutes leurs forces les quartiers de don Fernand de Solis, qui étaient les plus faibles sous tous les rapports, et aussi les plus éloignés de ceux du prince de Condé. Ces quartiers commençaient au-dessus de la ville, sur le bord septentrional de la rivière, et allaient rejoindre ceux du comte de Fuensaldagne. Pour favoriser cette entreprise, on ordonna trois fausses attaques sur trois autres points de la ligne. Le moment désigné pour l'exécution fut fixé au 25 août, une heure avant le lever du jour.

Le 24, vers le coucher du soleil, M. de Turenne et M. de La Ferté commencèrent à faire passer la Scarpe à leurs troupes en sortant par les quartiers de M. de La Ferté. C'était ce jour-là que M. de Turenne commandait l'avant-garde, et nous avions beaucoup de chemin à faire avant

d'arriver au lieu désigné pour l'attaque; mais tout fut si bien ordonné qu'il ne se mit aucun désordre dans les troupes pendant la marche. On avait construit plusieurs ponts sur la Scarpe, et pris tant de précautions qu'il ne survint aucune mésaventure. Chacun savait ce qu'il avait à faire. La première ligne d'infanterie passa sur le pont situé à la gauche de tous les autres, et le plus près des lignes de l'ennemi. Sur le pont suivant, en allant vers la droite, passa la cavalerie destinée à soutenir cette première ligne d'infanterie; sur le pont d'ensuite, toute l'artillerie avec ce qui en dépend : en sorte qu'avec une seule évolution à gauche, nous nous trouvions sur-le-champ en bataille et prêts à attaquer. Chaque bataillon avait ses pionniers et ses détachemens tout prêts et marchant en tête du bataillon, et chaque cavalier portait devant lui, sur son cheval, deux fascines pour les donner à l'infanterie quand elle en aurait besoin. Le bagage avait ordre de se tenir prêt et de ne point sortir du camp qu'il ne fît grand jour, parce que nous n'avions laissé personne pour le garder, et de venir ensuite nous trouver comme il pourrait.

L'ordre de marche fut suivi avec une telle exactitude que nous arrivâmes juste à l'heure convenue sur le point où nous devions trouver M. d'Hocquincourt et sa troupe. Nous ne fîmes halte dans la route qu'une seule fois, et pour

très-peu de temps, et nous arrivâmes sans avoir donné le moins du monde l'éveil aux ennemis. Cependant si nos mousquetaires n'avaient pas observé avec soin l'ordre qui leur avait été donné de cacher leurs mèches, nous nous trouvions pendant une grande heure de chemin exposés à être infailliblement découverts par l'ennemi. Je me rappelle qu'une fois durant cette nuit, curieux de savoir s'ils observaient leurs ordres, je côtoyai l'infanterie à très-peu de distance, et ne pus apercevoir une seule mèche allumée.

Il ne sera pas hors de propos de rendre compte de notre ordre de bataille et de la manière dont étaient postés nos officiers généraux; mais je ne rapporterai avec beaucoup de détails que ce qui concerne l'armée de M. de Turenne. Il partagea ses huit lieutenans-généraux entre la cavalerie et l'infanterie, quatre pour chaque arme. Il en attribua trois à la première ligne d'infanterie, composée de cinq bataillons. Picardie et les Suisses, formant les deux bataillons de droite, furent commandés par le comte de Broglie. M. de Castelnau commandait ceux de du Plessis et de Turenne placés à la gauche; M. du Passage, celui de La Feuillade au milieu.

Les vingt-quatre escadrons de cavalerie destinés à soutenir cette première ligne d'infanterie furent également commandés par trois lieutenans-généraux. M. de Bar eut ceux de droite, derrière M. de

Broglie; moi, ceux de gauche, derrière M. de Castelnau, et M. d'Eclinvilliers, ceux du milieu. La réserve d'infanterie, composée de trois bataillons, fut commandée par M. de Boncherelles, et celle de cavalerie, consistant en huit escadrons, le fut par M. de Lillebonne. Tel fut l'ordre de bataille de M. de Turenne.

M. de La Ferté, qui marchait à sa gauche, n'avait qu'une ligne d'infanterie composée de six bataillons, deux lignes de cavalerie derrière, et une réserve de cavalerie. M. d'Hocquincourt, aussi à la droite, avait d'abord quatre bataillons d'infanterie, puis une ligne de cavalerie, et derrière, une seconde ligne d'infanterie, aussi de quatre bataillons, avec quelque cavalerie sur leurs ailes, et une petite réserve de cavalerie qui ne passait pas trois ou quatre escadrons. Nous avions aussi trois corps destinés à de fausses attaques. Le premier, appartenant à M. de Turenne, était composé de deux bataillons d'infanterie, York et Dillon, et de six escadrons de cavalerie commandés par M. de Tracy, qui avait ordre de s'approcher des quartiers de M. de Condé, aussi près qu'il le pourrait sans être découvert; mais de ne point attaquer jusqu'à ce qu'il entendît l'attaque commencer de notre côté, et alors de marcher droit à la barrière qu'on lui avait montrée quelques jours auparavant, et de s'efforcer par là de s'ouvrir un passage dans la ville.

La fausse attaque de l'armée de M. de La Ferté était commandée par M. de La Guillotière, qui devait tomber sur les quartiers du comte de Fuensaldagne, avec deux bataillons, six escadrons, deux compagnies de dragons et deux canons. La fausse attaque de M. d'Hocquincourt n'était pas considérable : il n'y avait que quatre escadrons et quelques rangs de cordes, où l'on avait attaché des mèches (1). Elle était commandée par M. de Saint-Jean, qui devait attaquer les quartiers du prince François de Lorraine.

M. de Turenne, arrivé au lieu du rendez-vous, y trouva bien M. d'Hocquincourt; mais ses troupes n'y étaient pas encore, quoiqu'elles n'eussent à faire qu'un trajet très-court. M. d'Hocquincourt lui dit que ses gens allaient arriver sur-le-champ. Il le pria de les attendre pour attaquer; mais M. de Turenne lui dit que cela ne se pouvait pas, que nous étions si près des lignes que l'ennemi ne pouvait manquer de nous découvrir. Il le pria donc de faire toute la diligence qu'il lui serait possible pour venir attaquer après lui; et, comme ses troupes étaient rangées, il se mit à cheval à leur tête pour les conduire à l'attaque des lignes.

. . . .

(1) Probablement pour figurer des lignes d'infanterie. Les mousquets, comme on va le voir, étaient encore à mèches. (*Note de l'Editeur.*)

Nous avions eu pour notre marche une très-belle nuit calme, et la lune qui se coucha au moment le plus favorable pour nous, c'est-à-dire précisément lorsque nous arrivâmes au lieu du rendez-vous. Quand elle fut descendue sous l'horizon, il s'éleva beaucoup de vent, et la nuit devint excessivement obscure, tellement que l'ennemi ne pouvait ni nous voir ni nous entendre, et fut extrêmement surpris quand la première nouvelle qu'il eut de notre arrivée fut de nous apercevoir à demi-portée de canon. Je ne me rappelle pas un plus beau spectacle que celui de notre infanterie, lorsque, rangée en bataille, elle commença à marcher vers les lignes, tous nos fantassins découvrant à la fois leurs mèches allumées : cela formait la plus belle illumination, d'autant plus brillante que le vent les excitait et rendait leur lumière plus éclatante dans l'obscurité de la nuit. La brise tenant le charbon des mèches toujours extrêmement allumé, si quelques uns de nos mousquetaires venaient à se heurter les uns contre les autres, le feu jaillissait des mèches, et les étincelles répandues tout autour par le vent, augmentaient encore l'éclat de ce spectacle.

L'ennemi ne nous eut pas plutôt découvert, qu'il nous tira trois coups de canon, fit des feux: on posa des fanaux tout le long de la ligne. Notre infanterie attaqua sans perdre de temps;

mais, sans la vigueur des officiers qui la commandaient, et la cavalerie qui, placée tout contre derrière elle, obligea les soldats à faire leur devoir, ils ne s'y seraient pas portés comme ils le devaient, et comme jusques alors je les avais toujours vu faire; car jamais ils n'avaient marché aussi à contre-cœur. Cependant ils avancèrent sans s'arrêter jusqu'aux lignes, où ils ne trouvèrent pas autant de résistance qu'ils l'avaient craint; car, en très-peu de temps, nos cinq bataillons se rendirent maîtres du point qu'ils attaquaient. On commença à pratiquer des passages pour la cavalerie. Chaque escadron arrivait jusques auprès des trous dont j'ai parlé, mettait à terre ses fascines que l'infanterie prenait pour en remplir les fossés, et la cavalerie, faisant volte-face, s'allait ranger en bataille environ à quarante pas en arrière, attendant qu'on eût pratiqué les passages dont elle avait besoin.

Sur ces entrefaites, quelqu'un arriva à la gauche de l'attaque où j'étais avec la cavalerie, et me dit tout bas que M. de Turenne était blessé, et que les affaires ne tournaient pas bien à la droite; alors, pour encourager l'infanterie et lui montrer combien nous étions près d'elle, je fis battre le tambour et sonner les trompettes de l'escadron de cavalerie à la tête duquel j'étais. Tout le reste de la cavalerie en fit autant: cela donna, en effet, du courage à notre infan-

terie, mais un peu au préjudice de mon escadron et de l'escadron voisin; car le son des tambours et des trompettes ayant indiqué à l'ennemi la place que nous occupions, la mousqueterie commença à jouer sur nous d'un redan placé à gauche, et fit bientôt taire le tambour. Ce fut le premier homme tué de l'escadron où je me trouvais.

Cela se passait au moment où M. de La Ferté commençait son attaque; car ses gens n'avaient pas été rangés aussitôt que ceux de M. de Turenne. Soit que son infanterie ne fût pas aussi heureuse que la nôtre, ou trouvât plus de résistance, quoique ses officiers eussent conduit avec courage leurs gens jusque dans le fossé, ils ne purent se rendre maîtres de la ligne, mais furent chassés et vinrent se réfugier en fuyant au milieu de la cavalerie que je commandais. Le désordre était très-grand. Les officiers se plaignaient à haute voix d'avoir été abandonnés par leurs soldats, et les soldats disaient qu'ils avaient suivi leurs officiers qui ne s'étaient pas conduits comme ils le devaient. Je ne sais qui avait raison; mais le fait est qu'ils étaient chassés, et que la cavalerie s'en trouvait fort mal; car leurs mèches allumées dirigeaient sur nous la mousqueterie de l'ennemi avec beaucoup plus de justesse qu'auparavant.

Cependant sur notre point d'attaque l'infanterie

avait pratiqué des passages pour notre cavalerie, et le régiment d'infanterie de M. de Turenne avait trouvé une barrière qu'il ouvrit, et s'épargna ainsi la peine de faire un passage. Averti de cela, M. de Turenne ordonna que M. d'Eclinvilliers entrât le premier avec quatre escadrons et que je le soutinsse. Il entra donc dans la ligne avec ses trois premiers escadrons; mais, au moment où le quatrième passait, le corps ennemi qui avait battu l'infanterie de La Ferté arriva le long de la ligne jusqu'à la barrière, et ne trouva que cet escadron qui entrait en ce moment, car l'infanterie qui s'était d'abord emparée de la barrière l'avait quittée et s'était avancée en dedans de la ligne un peu plus vers la droite, ne jugeant pas nécessaire de demeurer pour défendre ce poste une fois que la cavalerie y était entrée. Alors l'ennemi fit sur notre escadron une décharge de mousqueterie, et y jeta plusieurs grenades. Un nommé Bodervitz, Allemand, fut jeté en bas de son cheval d'un coup de feu, quoique sans être tué. Son major fut aussi grièvement blessé, et leurs gens chassés par l'ennemi qui ferma la barrière.

Voyant que je ne pouvais plus entrer par là, je marchai à droite de la ligne jusqu'à ce que je trouvasse un autre passage par lequel j'entrai à la tête du régiment de cavalerie de M. de Turenne, qui, en cette occasion, ne formait que

deux escadrons. Je trouvai les baraques de l'ennemi en feu, ce qui nous fut d'un grand avantage. J'ai appris depuis que c'était un nommé Boutdebois, lieutenant-colonel de La Feuillade, qui avait eu le premier cette idée. J'avançai au-delà de ces baraques pour voir si l'ennemi n'était pas rangé en bataille derrière. Il y avait encore laissé quelque cavalerie; mais il faisait si noir que je passai au milieu d'elle avec les deux premiers escadrons sans en être aperçu; mais le troisième, qui était le régiment de Beauvau, l'attaqua, la mit en déroute, et fit prisonnier le marquis de Conflans qui la commandait. Le jour commençait alors à poindre. Toujours avançant, j'arrivai à la ligne de circonvallation, et n'y trouvant point de passage pour aller à la ville, je la côtoyai jusqu'à ce que j'arrivasse à la rivière au-dessus de la ville à l'endroit où elle séparait le quartier de Lorraine de celui de don Fernand de Solis. Voyant qu'aucun des nôtres n'était encore entré dans le quartier de Lorraine, je changeai de projet, et jugeai que ce qu'il y avait de mieux à faire était d'y entrer en traversant les ponts.

J'y entrai donc avec le seul régiment de Turenne qui, comme je l'ai dit, ne formait que deux escadrons. J'avançai sans obstacle jusqu'à la tente du prince François de Lorraine; mais là je vis trois ou quatre escadrons ennemis rangés en ba-

taille, à portée de mousquet, sur une petite éminence, en face de celle où nous nous trouvions. Je jugeai devoir faire halte un moment, jusqu'à ce qu'il me fût venu un peu plus de cavalerie. Je rangeai mes deux escadrons sur une seule ligne qui remplissait précisément l'intervalle entre les retranchemens et les tentes. Ensuite j'envoyai séparément trois ou quatre personnes chercher la cavalerie dont j'avais besoin. Tandis que j'étais à l'attendre, le duc de Buckingham vint à moi, et me demanda pourquoi je ne poursuivais pas la victoire et ne chargeais pas cette cavalerie qui était devant moi. Je lui répondis que je n'avais nulle envie de recevoir un affront et de m'exposer avec certitude d'être défait par cet ennemi que je voyais du double plus fort que nous, sans compter ce qu'il pouvait y avoir encore derrière la hauteur; que, si nous avancions et étions battus, l'ennemi pourrait se rendre maître des ponts sur lesquels nous avions passé et les rompre, ce qui lui donnait les moyens de se sauver ainsi que tout le bagage qui pouvait se trouver en ce quartier. J'ajoutai que si l'ennemi venait à moi et me chargeait dans la position où j'étais, je me battrais au moins à partie égale, car il ne pouvait me déborder, et j'avais l'avantage du terrain; enfin, que j'attendais à tous momens un renfort de cavalerie, et que, quand il serait arrivé, j'irais en

avant et chargerais. Je résolus donc de rester où j'étais sans me rendre à ses instances.

Le renfort de cavalerie que j'attendais n'arrivant point, l'ennemi et nous demeurâmes ainsi quelque temps à nous regarder; mais, pendant ce temps, quelques uns de nos soldats séparés de leurs corps vinrent piller la tente du prince François de Lorraine où se trouvait sa vaisselle et l'argent d'un mois de solde pour son armée. Cet incident pensa nous coûter cher, car nos cavaliers, ayant entendu le bruit que faisaient les pillards, quittèrent tous leurs rangs l'un après l'autre, sans que ni les ordres ni les menaces de leurs officiers pussent les retenir, et allèrent prendre part au pillage de la tente, en sorte que je restai seul avec les officiers et les douze cornettes. Je me trouvais alors en pleine vue de l'ennemi, attendant le moment d'être chargé et mis en déroute. Comme j'étais dans cette perplexité, ne recevant aucune nouvelle des différentes personnes que j'avais envoyées chercher de la cavalerie, je jugeai devoir y aller moi-même; et, ayant recommandé à M. de Montolieu, lieutenant-colonel du régiment, de tenir jusqu'à mon retour sur la hauteur, je m'en allai vers les ponts, et trouvai de l'autre côté, marchant vers la ville, le second escadron de Villequier, que j'arrêtai. Je me mis à sa tête et retournai en avant; mais à

peine la queue de l'escadron avait-elle passé le pont, et la tête était-elle descendue d'une petite chaussée pour se remettre en rang, que la cavalerie que j'avais laissée pour faire face à l'ennemi descendit la colline, fuyant vers moi dans un grand désordre. L'escadron que j'amenais en conçut une telle frayeur qu'il se mit aussi à fuir sans qu'il fût possible de l'arrêter. Alors je repassai le pont avec le projet de prendre quatre escadrons que je voyais de l'autre côté, et de rentrer à leur tête dans le quartier de Lorraine. Mais avant que je les eusse amenés au pont, le maréchal d'Hocquincourt y était arrivé et commençait à le passer à la tête de toute sa cavalerie et de plusieurs escadrons des deux autres armées.

Voyant cela, je pensai qu'il y avait assez de cavalerie de ce côté, et, au lieu de les suivre, je pris directement la route opposée entre la contrevallation et la ville pour me rendre au quartier du comte de Fuensaldagne. J'étais suivi de mes quatre escadrons, dont deux de gendarmes commandés par M. de Schomberg, les deux autres étaient ceux du régiment de Gêvres sous les ordres de M. de Querneux. Arrivé sur une hauteur d'où je pouvais voir au loin tout alentour, j'aperçus devant moi sur une autre éminence située entre les deux lignes plusieurs escadrons de cavalerie rangés en bataille, et faisant face à l'endroit par lequel nous étions entrés. Je pensai d'abord que

c'étaient les ennemis; mais, voyant un de ces escadrons en rouge, je changeai d'avis et pris cet escadron pour être des chevau-légers ou des gendarmes du Roi; alors je marchai vers eux pour me joindre à eux avec mon corps, car, d'après leur position, je voyais bien qu'ils étaient en présence d'un ennemi, mais sans pouvoir reconnaître quel ennemi c'était, à cause d'un terrain élevé qui me coupait la vue sur la gauche.

Comme j'arrivais au pied de la première colline et commençais à remonter l'autre, un officier vint vers moi de la part de M. de Turenne avec ordre de l'aller trouver sur-le-champ, et me dit que ceux que j'avais pris pour des amis étaient des ennemis, et que M. de Turenne était sur la colline opposée, où il avait grand besoin de renfort. Aussitôt, je retournai sur mes pas pour l'aller joindre et arrivai fort à propos avec mes quatre escadrons, car il n'en avait alors avec lui que trois et un bataillon, qui servait beaucoup plus pour la montre que pour aucun usage, car il était composé d'officiers et de soldats nouvellement ralliés après avoir été dispersés par l'ennemi ou par le désir du pillage.

Il sera à propos de rendre compte ici de la manière dont M. de Turenne était arrivé en ce lieu, et comment il y était dans la situation où je le trouvai. Il faut savoir que M. de La Ferté, repoussé sur le point qu'il avait attaqué, était

entré dans les lignes par celui où nous avions ouvert le passage. Une fois là, et désirant faire quelque chose d'extraordinaire, il se mit à la tête de dix ou douze escadrons de cavalerie, dont quelques uns appartenaient à son armée et d'autres à M. de Turenne. Il faisait alors grand jour; il s'avança entre les deux lignes jusque vers le quartier du comte de Fuensaldagne : en même temps s'avançait également l'infanterie des deux armées. Dans cette infanterie était le bataillon des Gardes Françaises appartenant à l'armée de M. de La Ferté; mais il arrivait en désordre le long de la ligne de circonvallation. L'ennemi avait quelque cavalerie rangée sur une hauteur. M. de La Ferté l'ayant aperçue, descendit de la colline où il était alors pour aller la charger. Au moment où il allait en venir aux mains, M. de Turenne arriva à l'endroit que venait de quitter M. de La Ferté. Fort troublé de le voir s'avancer de cette manière, il aurait bien voulu l'arrêter, mais il était trop tard. Tout ce qu'il put faire fut de retenir autour de lui deux escadrons qui le suivaient, de les ranger sur la hauteur, et de rallier le bataillon dont j'ai parlé, disant à ceux qui l'entouraient qu'il avait bien peur qu'ils ne vissent tout à l'heure M. de La Ferté battu, après quoi il aurait beaucoup de peine lui-même à tenir sur la hauteur où il était en ce moment. Il en arriva comme il l'avait dit, car M. de La Ferté fut bien battu, et

l'ennemi, en même temps qu'il le chargeait, envoya quelque cavalerie tomber sur l'infanterie que nous avions en-dehors de la circonvallation, en tailla en pièces la plus grande partie, et prit, si je m'en souviens, plusieurs officiers aux Gardes; mais il ne poursuivit pas son avantage, et ne fit pas mine non plus d'avancer vers la colline où était M. de Turenne. Au lieu de cela, il retourna sur la hauteur d'où il était descendu pour charger M. de La Ferté.

Ce fut en cette situation que je trouvai les affaires quand je rejoignis M. de Turenne. Il m'ordonna aussitôt de me ranger en bataille en dedans des lignes à la gauche des escadrons qu'il avait déjà. Il m'apprit ce qui venait d'arriver et me dit qu'il craignait si l'ennemi venait à rallier quelque infanterie qu'il ne marchât sur nous et ne nous donnât beaucoup à faire pour nous défendre; car il n'y avait pas à compter sur ceux qui étaient avec nous. Ensuite il demanda où j'avais été et ce qu'était devenu son régiment de cavalerie. Je lui rendis compte de ce qui m'était arrivé à moi et aux autres dans les endroits où je m'étais trouvé.

En ce moment quelques uns de nos canons, sept je crois, entrèrent dans les lignes et vinrent nous trouver à notre grande satisfaction. Nous fûmes aussi rejoints par quelques escadrons de cavalerie. Notre canon commença à tirer sur la

cavalerie ennemie et à faire un grand ravage dans ses rangs. Cependant M. de Turenne n'était pas sans quelque crainte sur l'événement, redoutant fort que l'ennemi n'avançât sur nous avec son infanterie; en effet, nos cavaliers gardaient si mal leurs rangs, et le pillage avait mis notre infanterie tellement en désordre qu'il n'y avait pas un corps entier rallié, si ce n'est celui qu'il avait avec lui : il avait donc grande raison de craindre, s'il était chassé de l'endroit où il était, que la chance ne tournât entièrement contre nous. Mais ces craintes ne durèrent pas long-temps, car lorsque nos canons eurent commencé à tirer, soit que les ennemis s'en trouvassent trop incommodés, ou par quelque autre raison, ils ne jugèrent pas à propos de garder la position, et environ une demi-heure après la première décharge, ils commencèrent à se retirer. Un peu avant le moment où ils prirent ce parti, nous avions vu paraître quelque peu de leur infanterie, mais elle avait disparu aussitôt.

J'ai su depuis, de quelques personnes qui se trouvaient alors auprès du prince de Condé, car ce fut à lui qu'on dut tout ce qui se fit d'important du côté de l'ennemi, que s'il avait pu rallier deux bataillons d'infanterie, il serait venu nous charger comme M. de Turenne le pensait; qu'une fois il était parvenu à les rassembler, et que c'était ceux que nous avions vu paraître;

mais que sitôt qu'ils arrivèrent à portée de notre canon, il fut impossible de leur persuader d'avancer un pas de plus et qu'ils commencèrent à plier.

Ce qui est admirable, c'est que ces deux grands hommes, sans être en aucune manière avertis mutuellement de leur présence, se devinèrent chacun de leur côté par la conduite qu'ils virent tenir à leur adversaire. M. de Turenne affirma positivement que M. de Condé était sur l'autre colline et que sans cela il aurait pressé les troupes qu'il voyait beaucoup plus qu'il n'osa le faire. Le prince de Condé dit de son côté la même chose de M. de Turenne, et ajouta que si c'eût été tout autre que lui, il aurait certainement chargé.

Ce fut par cette même raison que M. de Turenne, quand le prince se retira, ne le poursuivit pas et n'essaya point de le charger en queue. Il lui suffisait de ce qu'on avait fait; il ne se souciait pas de risquer davantage la fortune lorsque la partie principale de son projet était accomplie.

Mais M. de Bellefonds ne fut pas si prudent. Il voulut, à la tête de quelque cavalerie, entreprendre d'attaquer l'arrière-garde du prince au moment où il passait la rivière pour se rendre dans les quartiers de l'archiduc, et fut reçu de telle sorte qu'il fut obligé de se retirer avec perte. Après quoi le prince poursuivit sa route

à son aise; car nos autres corps, avertis par ce qui était arrivé à leurs camarades, ne se hasardèrent plus à le charger; et après avoir traversé notre ancien camp, il commença à rallier derrière le ruisseau ses troupes dispersées et se retira sur Cambrai. Quant à l'archiduc et au comte de Fuensaldagne, ils se rendirent à Douai accompagnés tout au plus d'un ou deux escadrons. Ils passèrent à travers nos bagages. L'archiduc fut reconnu par quelques uns des gens de M. de Turenne, et si nous eussions eu là un escadron de cavalerie, ils auraient probablement été pris.

Je dois maintenant rendre compte en peu de mots de ce qu'avait fait M. d'Hocquincourt. J'ai dit au commencement de cette relation qu'au moment où M. de Turenne avait attaqué, il n'était pas prêt, et quelques uns de ses officiers m'ont dit qu'il n'avait attaqué qu'au point du jour. Il emporta la ligne à la droite de l'endroit par où nous étions entrés et ne trouva que peu ou point de résistance. En sorte que la grande affaire de son infanterie fut de faire un grand passage pour sa cavalerie, à la tête de laquelle entra le maréchal lui-même qui se rendit directement au pont par lequel, comme je l'ai dit ailleurs, il entra dans le quartier de Lorraine après que j'en fus sorti. Il menait avec lui la plus grande partie de la cavalerie des deux autres armées. Il ne rencontra point d'obstacles jusqu'à ce qu'il arrivât au ruis-

seau qui séparait les quartiers de Lorraine de ceux du prince de Condé. M. de Marsin, à la tête de plusieurs escadrons de cavalerie rangés en bataille de l'autre côté du ruisseau, l'y arrêta fort long-temps, au moyen de quelque infanterie ou de quelques cavaliers mis à pied, qui, avec leurs carabines, défendirent si long-temps le passage, que toute l'infanterie qui se trouvait dans ce quartier eut le loisir de le quitter; et lorsqu'un petit corps de cavalerie sortant de la ville obligea M. de Marsin à la retraite, il la fit en si bon ordre qu'il marcha hors du retranchement sans avoir rompu ses rangs, continuant à se servir de son infanterie ou des cavaliers qui lui en tenaient lieu, comme il l'avait fait pour défendre le passage du ruisseau. Il les plaça derrière les retranchemens, et, pendant qu'il en sortait, ils tirèrent sur notre cavalerie qui n'était alors ni en aussi bon ordre ni si bien commandée qu'il aurait fallu qu'elle le fût, et que ce feu obligea de se tenir à distance. Par ce moyen, M. de Marsin put sortir des lignes, et de là continua sa marche dans un ordre parfait jusqu'au moment où il rejoignit le prince de Condé, occupé alors, comme je l'ai dit, à rallier ses troupes.

Vers le temps où M. de Marsin était occupé à se retirer des lignes, M. de Montjeu, gouverneur d'Arras, étant sorti de la ville, quelques uns de

nos anciens officiers de cavalerie le prièrent de les remettre en ordre, parce que ni M. d'Hocquincourt ni aucun des officiers généraux qui étaient là, ne s'étaient acquittés, comme ils l'auraient dû, de cette partie de leur devoir. Il s'y refusa absolument, disant qu'il n'était là que comme volontaire et qu'il n'était pas convenable qu'il prétendît partager en rien avec eux l'honneur de la journée; qu'il n'appartenait qu'à eux de mettre leurs gens en ordre; que, pour son compte, il s'était fait, par sa défense, autant d'honneur qu'il en voulait, et n'avait eu, en sortant de la ville, d'autre intention que de servir ceux qui l'avaient si vaillamment secouru.

Il me reste maintenant à raconter ce qui arriva dans nos fausses attaques. Celles de l'armée de M. de La Ferté et de M. d'Hocquincourt suivirent exactement leurs ordres, et il n'arriva à ces troupes rien de fort important, si ce n'est que celles de M. de La Ferté eurent la meilleure part du butin que l'on fit dans le quartier de M. de Fuensaldagne, qui était le point désigné pour leur fausse attaque. Celles de M. de Turenne n'eurent pas tant de bonheur. M. de Tracy, qui les commandait, suivit aussi fort exactement ses ordres; mais cela tourna tout autrement. On lui avait commandé de descendre sans bruit dans un fond situé à portée du canon de la ligne ennemie, et de s'y tenir caché sans attaquer, que

quelque temps après qu'il nous aurait entendus commencer notre attaque. On supposait qu'il ne pouvait manquer de l'entendre. Cependant il n'en fut rien. Le vent portait de l'autre côté, et comme il soufflait très-fort au moment où nous attaquâmes les lignes, il ne parvint pas jusqu'à lui le moindre bruit. Enfin, au point du jour, n'entendant rien, lui et ses gens furent entièrement persuadés que quelque accident avait empêché l'attaque. Cependant il résolut de demeurer encore quelque temps où il était, et s'y tint, en effet, jusqu'au moment où il vit de la cavalerie sortir des lignes. Il pensa qu'on les envoyait à la découverte. Il vit aussitôt après sortir un escadron ou deux qu'il prit pour la garde de la cavalerie qui venait se mettre à son poste; mais voyant qu'il en sortait toujours, il crut qu'il avait été découvert et qu'on venait l'attaquer. Alors il donna ordre à ses deux bataillons d'infanterie d'aller se mettre à couvert dans le château de Neuville-St.-Vaast, qui était tout près de là; et pour lui, il prit, avec sa cavalerie, la route de Bapaume. Il marcha long-temps de ce côté avant de connaître sa méprise; mais l'infanterie qu'il avait laissée dans le château en fut bien plus tôt avertie, car la plus grande partie de la cavalerie de Lorraine, et beaucoup de celle du prince de Condé ayant passé par là, ce qui était leur route pour se rendre à Cambrai, les

aides-majors de nos régimens d'infanterie eurent ordre de prendre chacun cinquante hommes, et d'aller escarmoucher avec l'ennemi sur son passage. Ils exécutèrent cet ordre ; mais, à la fin, ils s'avancèrent si loin, que quelque cavalerie ennemie vint se mêler parmi eux et les tua tous.

Je ne me hasarderai pas à donner exactement le nombre de ceux qui furent tués de chaque côté dans cette mémorable action; mais, d'après ce que j'en ai vu de couchés sur le champ de bataille, je ne crois pas que tant amis qu'ennemis il y en ait eu plus de quatre cents. Il ne se trouva pas dans le nombre un officier général des nôtres, et je ne me rappelle qu'un colonel, M. de Puymarais, colonel de cavalerie. C'était un brave jeune gentilhomme, fils de M. de Bar, un de nos lieutenans-généraux; mais nous perdîmes très-peu de capitaines. La perte la plus forte tomba sur cet escadron d'Eclinvilliers, qui s'était si mal conduit un jour ou deux auparavant quand M. de La Ferté l'avait mené à la charge, et avait été battu. Il parut désirer de réparer le tort qu'il avait fait à son honneur. Ils chargea en conséquence de si bonne grâce, que les autres ayant cédé le terrain beaucoup plus promptement, il fut le plus maltraité, et, ainsi que je l'ai appris depuis, la plupart des officiers furent tués sur la place.

Le nombre de nos blessés ne fut pas considé-

rable. M. de Turenne eut une contusion, une balle dans son armure et son cheval tué sous lui. M. de La Ferté eut son cheval tué; mais je ne me rappelle pas qu'aucun de nos officiers généraux ait été blessé, excepté le comte de Broglie, qui reçut une balle dans la cuisse. Il y en eut peu parmi les officiers inférieurs. Les volontaires échappèrent tous, excepté ceux qui étaient avec M. d'Humières. Ils reçurent si bravement une charge des escadrons ennemis, que deux d'entre eux, le marquis de Brevanté et La Clotte, furent blessés mortellement et moururent bientôt après. Biscara et plusieurs autres furent fort blessés, ainsi que le chevalier de Saint-Gé et plusieurs officiers de son régiment.

Du côté de l'ennemi, les officiers généraux s'en tirèrent à bon marché. Je ne me rappelle pas d'avoir entendu dire qu'aucun eût été blessé, excepté le baron de Briolle, un des maréchaux-de-camp du prince de Condé, très-brave et vieux gentilhomme. Bien qu'il eût le malheur d'être pris et blessé en combattant contre son roi, il montra bien quelques jours avant qu'il ne mourût de ses blessures, qu'il n'était point rebelle de cœur quoiqu'il le fût devenu par accident. Ayant envoyé chercher son fils, qui avait été fait prisonnier avec lui, il lui exposa, quelques heures avant sa mort, de quelle manière il avait été entraîné dans la rebellion, et lui recom-

manda, s'il faisait cas de sa bénédiction, de ne se plus laisser séduire, sous quelque prétexte que ce fût, à porter les armes contre son souverain. Cet avis d'un père mourant détermina le jeune homme à se repentir sincèrement et à témoigner son obéissance à son père, et sa soumission à son prince : sur quoi il fut mis en liberté.

Je ne dirai pas exactement le nombre des prisonniers; mais, d'après le bruit commun, on en compta environ trois mille, et je suis porté à regarder ce calcul comme véritable; car on prit à la fois quinze cents fantassins de Lorraine dans une enveloppe construite dans leurs quartiers. Nous trouvâmes dans les vignes soixante-trois canons de cuivre de toutes les dimensions, et tout ce qui appartenait à un train d'artillerie assez considérable. Quant à leurs bagages, les ennemis les perdirent en entier. Nos soldats y firent un bon butin, car les officiers généraux dans ce pays sont servis en vaisselle d'argent, et chacun est obligé de se faire suivre d'un équipage très-considérable, sans lequel il serait impossible de subsister dans de telles armées; à tel point que, quelques jours après, lorsque notre armée passa l'Escaut au-dessous de Cambrai, on prétendit qu'on avait compté plus de sept mille charrettes et chariots à notre suite, quoique notre armée ne fût guère alors que de vingt mille hommes. Au moment où nous nous étions trouvés tous réu-

nis pour l'attaque des lignes elle était composée d'environ quatorze mille hommes d'infanterie, onze mille de cavalerie et quatre cents dragons.

Le lendemain du jour où nous eûmes délivré la ville, je fus envoyé avec deux mille chevaux à Péronne, où était alors la cour, pour l'escorter jusqu'à Arras, où elle demeura quelques jours. Pendant ce temps, notre armée campa dans les retranchemens de l'ennemi. Nos soldats se servirent de leurs baraques et consommèrent leurs fourrages. Le camp en était si bien fourni que nous n'eûmes pas besoin d'en envoyer chercher durant tout le temps que nous y demeurâmes. Le dernier jour d'août nous marchâmes vers Cambrai, et campâmes à Sauchy-Cauchy : en même temps la cour retourna à Péronne. Le 3 septembre, nous marchâmes à Thun-Saint-Martin, sur l'Escaut; nous passâmes cette rivière sur des ponts que nous construisîmes. Le lendemain, nous avançâmes jusqu'à Saulzoir, à moitié chemin entre Cambrai et Valenciennes. Le lendemain nous allâmes à Quievrain, à deux bonnes lieues avant Saint-Guillain. Le 6, nous retombâmes sur le Quesnoy, ville située entre Valenciennes et Landrecies. Quoique cette ville eût un gouverneur, sa garnison était peu considérable. La ville n'était pas forte, les ouvrages extérieurs ayant été démolis à la manière espagnole, c'est-à-dire assez endommagés pour les rendre inutiles à la défense,

mais assez peu pour qu'il fût très-aisé de les réparer de suite, et de les mettre bientôt dans le même état qu'auparavant. Le lendemain du jour où nous arrivâmes devant la place, elle se rendit, et nous n'en fûmes pas plus tôt les maîtres, que nous nous occupâmes à réparer les anciens ouvrages et à en faire de nouveaux là où il en était besoin. Peu de jours après, nous partîmes du Quesnoy, où nous laissâmes une forte garnison, et marchâmes sur Bavay, et de là, le 11, à Binche. Cette dernière ville est située à deux ou trois lieues au-delà de Mons, et à égale distance entre Mons et Bruxelles. Binche se rendit le jour de notre arrivée. Nous y demeurâmes jusqu'au 22 seulement pour manger le pays ennemi et donner à nos gens le temps de se fortifier dans le Quesnoy.

Durant cette marche, M. de Turenne, alors notre seul général, car les deux autres avaient quitté l'armée au moment où nous partîmes d'Arras, donna aux lieutenans-généraux plus de besogne qu'ils n'étaient accoutumés d'en avoir; car, avant ce moment, excepté celui dont c'était le tour, aucun n'avait autre chose à faire que d'accompagner le général; mais il ordonna alors que le lieutenant-général de service marcherait à la tête de la cavalerie formant l'avant-garde; que celui qui venait d'être relevé marcherait à la tête de l'infanterie, et celui de l'avant-veille, à

la tête de l'aile de cavalerie formant l'arrière-garde; en sorte qu'il y avait chaque jour trois lieutenans-généraux employés. Il se trouva si bien de ce nouvel ordre qu'il avait établi, qu'il le maintint tout le temps que je demeurai au service de France. Il ordonna de plus que lorsqu'on arriverait à quelque ruisseau ou défilé, ceux de derrière n'attendraient pas que ceux de devant fussent passés, mais se feraient un passage, soit d'un côté, soit de l'autre, ayant toujours soin de tenir l'avant-garde entre eux et le côté par où l'ennemi pourrait arriver. Par ce moyen, il eut la possibilité de faire de plus grandes marches; car, en général, à compter de ce moment, d'après la méthode qu'il avait ordonnée, nous passâmes les défilés en trois endroits à la fois. Durant cette marche, les cravattes de l'ennemi nous harcelèrent fort, et on ne pouvait sans danger s'éloigner le moins du monde du gros de l'armée. Quelquefois ils arrivaient deux ou trois ensemble jusque dans l'armée, et, prenant leur moment, enlevaient l'un ou l'autre, qu'ils emmenaient avec eux. Il y en eut un qui poussa la hardiesse jusqu'à se placer dans les rangs du premier escadron de l'arrière-garde, à la tête duquel je marchais. Je me rappelle qu'après avoir passé un défilé et quelques buissons qui se trouvaient ensuite, ayant entendu du bruit dans l'escadron qui me suivait, comme je me retournais

pour en demander la raison, quelques uns de mes soldats m'amenèrent un cravatte qui s'était placé dans le rang du milieu, comme s'il eût fait partie du régiment; mais, pour son malheur, il s'alla mettre auprès du cavalier qu'il avait pris quelques jours auparavant, et sur le cheval duquel il était alors monté. Il fut bientôt reconnu par le cavalier qui se prit à crier: « Voilà l'homme qui m'a fait prisonnier il y a « quelques jours : le cheval qu'il monte est le « mien. » Aussitôt il mit la main sur lui et me l'amena. Le drôle me confessa que lui et quelques uns de ses camarades s'étaient embusqués derrière les buissons que je venais de traverser dans l'intention de se séparer et de se mêler dans l'armée, et il était convaincu que s'il n'eût pas eu le malheur de se placer comme il l'avait fait, il aurait, avant la nuit, emmené un prisonnier au lieu de l'être lui-même.

J'ai su que durant la marche quelques personnes s'étaient étonnées qu'une armée aussi considérable que la nôtre n'eût pas entrepris cette année un siége important; mais si l'on eût considéré que la saison était fort avancée, et que nous n'étions pourvus de rien de ce qui est nécessaire à une grande entreprise, il n'aurait pas paru étrange que nous nous contentassions de prendre le Quesnoy. Cette ville, bien que peu importante en soi, nous était avantageuse par rapport au plan de la

campagne prochaine; car M. de Turenne préparait l'affaire de l'année suivante; et, quoique ce fût une entreprise hardie de prétendre défendre cette place située comme elle l'était au milieu des garnisons espagnoles, cependant on la fortifia. M. de Turenne facilita beaucoup ce projet pour l'année d'ensuite, et en particulier la prise de Landrecies dont je parlerai plus au long quand il en sera temps; en sorte qu'il nous était plus important de prendre et de tenir le Quesnoy, qu'il ne l'eût été pour nous de nous emparer d'aucune des villes dont il nous était possible de nous rendre maîtres à une époque de l'année aussi avancée.

Pendant notre séjour à Binche, l'ennemi rassemblait à Mons son armée en désarroi, à la faveur des murs de cette ville, et de là ses partisans tâchaient de nous harceler; mais telle était la conduite et la vigilance de notre général, qu'ils ne nous firent que très-peu de mal, bien que les cravattes fussent toujours autour de nous et nous tendissent plusieurs embuscades qui réussissaient rarement. Je me rappelle cependant qu'un jour il ne s'en fallut de guère qu'ils n'enlevassent un poste avancé de cavalerie placé du côté du camp qui regardait Mons, et consistait en quatre escadrons placés derrière un ruisseau, et en avant desquels on avait encore posté trente chevaux sur une hauteur, de l'autre côté du ruisseau. J'arrivai au moment où on relevait les quatre escadrons,

et passai le ruisseau à la tête du corps qui allait relever les trente hommes. J'étais accompagné de M. d'Humières et de plusieurs autres officiers des gardes. Arrivé à ce poste, nous vîmes un parti de cavalerie ennemie à peu près aussi nombreux que le nôtre sortir du bois à notre gauche, et s'avancer vers nous; mais environ à demi-portée de canon il tourna bride et s'éloigna comme craignant d'être poursuivi. Alors quelques uns des officiers me proposèrent de nous mettre à sa poursuite. M. d'Humières et quelques autres qui se trouvaient avec lui un peu en avant prirent aussitôt le galop pour lui donner la chasse; ce que voyant les autres, ils se hâtèrent de donner de l'éperon et me quittèrent sans attendre ma réponse. Je mis alors mon cheval à toute course et arrivai à la tête des premiers. J'eus toutes les peines du monde à les obliger de s'arrêter, et ils murmurèrent beaucoup de ce que je les empêchais de prendre tout ce détachement; mais je leur répondis que j'étais moralement sûr, autant que de chose au monde, qu'en les arrêtant je les avais sauvés de quelque embuscade, et que je ne pouvais croire que l'ennemi se fût avancé si près de nous s'il n'eût eu l'intention de nous attirer dans quelque mauvais pas. Mon opinion se trouva vraie, car je ne les eus pas plus tôt arrêtés que l'ennemi fit volte-face et parut encore vouloir nous attirer en escarmouchant; mais voyant qu'il

ne pouvait nous engager plus loin, il reprit sa route vers Mons. Aussitôt après, je vis deux cents chevaux sortir d'un fond où ils s'étaient cachés derrière un bois peu éloigné et vers lequel les premiers qui s'étaient montrés avaient voulu nous attirer. En les voyant, M. d'Humières et les autres officiers me remercièrent de les avoir arrêtés; car, s'ils eussent été plus loin, il est très-probable que la plupart d'entre eux eussent été pris. Notre grand'garde, postée de l'autre côté du ruisseau, n'aurait pu venir à temps pour nous délivrer, car elle avait eu tant de chemin à faire à travers le ruisseau, et ensuite à travers le village, de l'autre côté duquel était placé ce dernier poste avancé, que l'affaire eût été finie avant qu'elle fût arrivée à notre secours.

Après avoir passé environ dix jours à Binche, et avoir consumé tout le fourrage du pays environnant, M. de Turenne pensa qu'il était grand temps de retourner vers le Quesnoy avant la saison des pluies, qui aurait rendu les chemins très-fâcheux pour notre canon et pour cette immensité de bagages qui suivait notre armée.

Cette résolution prise, il se décida à suivre la route de Maubeuge, parce que le pays situé entre Binche et cette ville était plus découvert et moins coupé de défilés que la route directe par Bavay. Outre cette raison, ce qui servit presque autant à le déterminer, ce fut le séjour de l'armée

espagnole à Mons. S'il eût passé près d'eux, il eût trouvé sur sa route le prince de Condé devant lequel il ne fallait pas s'aviser de faire une fausse démarche, et nous ne pouvions manquer de l'avoir sur nos flancs au moment du départ, épiant l'occasion de saisir le moindre avantage.

En conséquence M. de Turenne, pour éviter de recevoir un affront durant le premier jour de sa marche, qui était le 22 septembre, fit partir d'abord tout le bagage au point du jour, avec environ six ou huit escadrons de cavalerie et les dragons de M. de La Ferté, qui marchaient à la tête et sur les flancs des voitures, selon que l'occasion le demandait, et aussitôt qu'ils furent en route, il les suivit avec son avant-garde, et, afin d'être moins exposé, marcha plus serré qu'il n'avait coutume, comme on le peut voir par le plan (1). Cependant il disposa les choses de telle sorte, qu'il pouvait reprendre sur-le-champ son ordre de bataille accoutumé. Tout-à-fait à la droite marchait la première ligne de l'aile qui était ce jour-là à l'avant-garde, et à sa gauche, la moitié de la première ligne d'infanterie; plus à gauche encore, la seconde ligne de la cavalerie de l'avant-garde, et à gauche de celle-ci l'autre moitié de la première ligne d'infanterie. De la même manière venaient à gauche de tout ceci

(1) Ce plan ne s'est pas trouvé.

l'autre aile de cavalerie et la seconde ligne d'infanterie; enfin tout-à-fait à la gauche était la réserve de cavalerie; en sorte que nous marchions quatre bataillons et cinq escadrons de front. Chaque file composée de. . . . bataillons et de. . . . escadrons. Notre plus grosse artillerie était en avant, et en arrière venaient quelques petites pièces. Lorsque nous traversions quelques passages ou défilés, l'arrière-garde faisait feu de tous les côtés avec ses pièces de campagne pendant que l'avant-garde passait. Ensuite, elle se rangeait de l'autre côté du défilé, faisant face également de tous côtés avec le soin de laisser assez d'espace pour que ceux qui suivaient pussent se remettre en ordre après avoir passé. Ils demeuraient ainsi jusqu'à ce que tout eût traversé, et alors le corps entier recommençait à se remettre en marche.

Nous avions fait plus d'une lieue de cette manière, lorsque nous aperçûmes environ quarante escadrons de cavalerie ennemie venant à notre droite. Le gros de la troupe se tint hors de la portée du canon, laissant toujours entre elle et nous un petit ruisseau. L'ennemi envoya seulement en avant ses cravattes avec un des deux escadrons de cavalerie pour les soutenir. Les cravattes nous approchèrent de si près que plusieurs de nos fantassins purent, en s'avançant un peu hors de leurs rangs, tirer sur eux à travers les

intervalles des chevaux, après quoi ils rentrèrent dans les rangs. Ils nous côtoyèrent ainsi toujours escarmouchant, mais sans nous obliger à nous arrêter. Ils nous suivirent jusqu'à un défilé peu éloigné de Maubeuge, espérant toujours trouver l'occasion de nous causer quelque dommage; mais tels furent les soins de notre général, et les précautions qu'il apporta dans sa marche, que bien que le prince de Condé fût à la tête de ses escadrons, il lui fut impossible de nous charger ni de mettre le moindre désordre dans notre cavalerie. Il n'en trouva jamais, au fait, l'occasion favorable, si ce n'est une fois à ce défilé près de Maubeuge; là, ils pressèrent un peu nos troupes de l'arrière-garde; mais voyant nos soldats faire si promptement volte-face, et en si bon ordre, ils ne jugèrent pas prudent de les charger; et après les avoir ainsi tâtés, ils les laissèrent passer leur chemin sans les inquiéter: après quoi ils ne jugèrent pas à propos de nous suivre plus long-temps, car ils n'osaient pas risquer de passer le défilé après nous, ce qui les aurait trop exposés. Ils retournèrent donc à leur camp, et nous continuâmes notre marche vers Maubeuge.

Il était nuit noire lorsque nous arrivâmes; et, quoique notre camp eût été marqué entre les bois et la ville, cependant, tant l'obscurité que la confusion qui s'était introduite dans notre bagage,

et, par-dessus tout, le peu d'espace qui se trouvait entre les bois et la ville, nos troupes ne purent jamais trouver les divers quartiers qui leur étaient assignés. Il s'y mit donc un tel désordre, et nous nous trouvâmes tellement empêtrés au milieu des bagages, que M. de Turenne ne put parvenir à en dégager ses soldats, ni à les remettre en ordre. Enfin, voyant le mal sans remède, il rassembla deux ou trois bataillons d'infanterie, les plaça en dehors de tout notre bagage sur le point par où l'ennemi aurait pu arriver, et y demeura en personne avec eux toute la nuit; et aussitôt qu'il fit grand jour, ayant remis son armée en bon ordre, ce jour-là, 23 septembre, nous marchâmes sur Bavay.

Pendant cette marche, tout le régiment des cravattes ennemis poursuivit un petit parti des nôtres jusque sur l'avant-garde de notre armée, et, sans s'en apercevoir, s'approchèrent tellement de nous, qu'ils furent tous en danger d'être pris; car nos premiers escadrons se débandèrent après eux et les serrèrent de si près, qu'ils ne purent s'échapper qu'en gagnant le bois. Plusieurs d'entre eux furent obligés, pour se sauver, d'abandonner leurs chevaux; et je crois qu'ils perdirent en cette occasion plus d'hommes et de chevaux qu'en aucune autre, soit avant, soit après.

En arrivant à Bavay, nous démolîmes les murs de cette petite ville, que ses habitans avaient

abandonnée la première fois que nous campâmes auprès. Quatre routes romaines s'y rencontraient, et comme elles n'étaient pas à plus de trois ou quatre lieues du Quesnoy, si durant cet hiver l'ennemi y eût mis quelques troupes, elles auraient pu être très-incommodes à cette garnison, et la gêner pour la levée des contributions.

De Bavay, nous marchâmes le lendemain à Baudignies, et campâmes tout près du Quesnoy. Nous y demeurâmes jusqu'au 28, et après avoir consommé tout le fourrage des environs, nous marchâmes à Cateau-Cambresis. Pendant notre séjour en ce lieu, les travaux du Quesnoy avancèrent si rapidement, et la place fut si bien fournie de munitions et autres choses nécessaires que, comme l'hiver arrivait, nous n'avions pas à craindre que l'ennemi entreprît de l'attaquer lorsque nous serions rentrés dans nos quartiers d'hiver.

Pendant que nous étions à Cateau-Cambresis, un de nos convois faillit être défait; il en fut si près que le comte de Renel, colonel, qui commandait ce détachement, fut fait prisonnier à la première charge, où il conduisait l'escadron de la tête, qui fut mis en fuite par l'ennemi; et si le reste de la cavalerie, composée des vieux régimens de La Valette, Grammont et autres, ne se fussent conduits avec la plus grande bravoure, ils étaient entièrement coupés, et nos fourra-

geurs demeuraient sans défense; mais, bien qu'ils vissent leur commandant prisonnier, et leur premier escadron en déroute, ils avancèrent sur l'ennemi et le forcèrent à se retirer sans rien tenter de plus. Après quoi, ils revinrent au camp avec les fourrageurs sans avoir perdu un seul homme. Le parti ennemi qui avait attaqué les nôtres était venu de Cambrai, et, ainsi que je l'ai su depuis, consistait en huit escadrons de cavalerie. Les nôtres étaient à peu près autant; et si l'ennemi eût profité de son premier succès, il aurait certainement défait tout le détachement et pris de nos fourrageurs autant qu'il aurait pu en emmener.

Cette aventure obligea M. de Turenne à prendre plus de précaution pour les fourrages et à les faire soutenir par de plus forts détachemens. Deux ou trois jours après cet accident, ayant fait sortir les fourrageurs, il y alla avec eux en personne à l'endroit où avait été pris le comte de Renel, mais avec une escorte beaucoup plus considérable; il avait plus de vingt escadrons, deux bataillons d'infanterie et environ quatre pièces de campagne. Il supposait que l'ennemi viendrait tomber sur nos fourrageurs plus en force que l'autre fois, et ne fut pas trompé dans sa conjecture; car, quelque temps après qu'il eut posté ses troupes de la manière la plus propre à garantir ses fourrageurs, nous vîmes environ six esca-

drons ennemis sortir d'un bois tout près de nous et dans lequel ils s'étaient mis en embuscade. Ils arrivèrent au grand galop comme pour tomber sur deux ou trois escadrons de nos gendarmes rangés dans un petit fond qui se trouvait entre le bois et un village où plusieurs de nos fourrageurs étaient occupés à charger leurs chevaux. D'un autre côté de ce village, était posté M. de Turenne avec la plus grande partie de la cavalerie et un bataillon d'infanterie; mais comme il y avait un petit passage entre nous et l'endroit où étaient les gendarmes commandés par M. de Schomberg, si l'ennemi les eût attaqués vivement, il pouvait les mettre en déroute avant qu'il nous fût possible d'arriver à leur secours. M. de Schomberg, voyant donc le danger dans lequel il se trouvait, pensa qu'il ne se tirerait d'affaire que par une grande hardiesse. Il s'avança vers l'ennemi qui, le voyant arriver pour charger et ne pouvant apercevoir qui il avait avec lui dans le fond d'où il sortait, imagina probablement qu'il avait derrière lui du monde pour le soutenir, car il rentra aussitôt dans le bois. M. de Schomberg fut, comme de raison, très-aise de cette retraite et s'arrêta tout court sur la petite éminence où il était alors sans faire mine de suivre les autres, car il n'était pas assez fort et ne savait pas d'ailleurs ce qu'il pouvait y avoir de troupes dedans ou derrière le bois.

Il demeura donc au même endroit où on lui envoya un renfort de cavalerie jusqu'à ce que nos fourrageurs eussent tous chargé leurs chevaux; ensuite nous nous mîmes en marche pour le retour et n'aperçûmes plus d'ennemis.

A partir de ce moment, nous envoyâmes toujours nos fourrageurs tellement accompagnés que pendant le reste de la campagne l'ennemi ne fit plus aucune tentative. Nous prîmes le même soin des convois que nous envoyions au Quesnoy avec des provisions. Ils étaient tous si bien gardés que les Espagnols ne jugèrent pas qu'il fût de leur avantage de les attaquer. Je commandai le dernier qu'on envoya durant notre séjour à Cateau-Cambresis. Après cela nous nous mîmes en quartier pour faire des fourrages et passâmes quelques semaines sur les frontières. Nous y prîmes deux châteaux à peu de distance de Rocroy, que nous démolîmes : l'un s'appelait Damvillers et l'autre Girondelle. Le temps était alors venu de rentrer dans nos quartiers d'hiver, car la saison rigoureuse était si avancée qu'il était trop tard pour que l'ennemi pût rien entreprendre sur le Quesnoy.

Après la campagne de 1654, Son Altesse royale retourna comme les autres à la cour de France alors à Paris, où il arriva vers le milieu de décembre et passa le reste de l'hiver. Comme il approchait de sa fin, le duc de Glocester prit

congé de son frère le duc d'York en partant pour Cologne où le Roi son frère l'envoyait, conduit par le lord d'Ormond. L'été suivant, Son Altesse royale fit sa quatrième campagne de France dont elle rend, dans ses mémoires, le compte suivant.

Quatrième et dernière campagne du duc en France.

Le commencement de la campagne de 1655 fut l'exécution de ce qui avait été projeté l'année précédente lorsque nous prîmes et fortifiâmes le Quesnoy. Nous l'ouvrîmes par le siége de Landrecies, et notre armée éprouva alors de quel avantage nous était la possession du Quesnoy; car aussitôt que le siége eut été mis devant Landrecies, l'ennemi vint se placer entre cette ville et Guise, pour empêcher par là toute communication entre l'armée française et son propre pays. En sorte que si la chose n'eût pas été prévue d'avance et leur projet déjoué par la précaution qu'on avait prise de placer au Quesnoy un magasin de toutes les choses dont nous avions besoin pour la conduite du siége, M. de Turenne se serait trouvé réduit à de grandes extrémités; mais il avait si bien pris les devants sur les Espagnols que la position dont ils s'emparèrent ne leur servit pas à grand'chose et n'empêcha nullement les Français de poursuivre le siége; car

chaque jour nos convois venaient sans peine et sans danger du Quesnoy au camp. Le séjour des ennemis près de Guise n'eut d'autre inconvénient que d'empêcher quelques officiers et volontaires, que leurs affaires avaient retenus en arrière, de rejoindre alors l'armée.

Je fus du nombre : c'est pourquoi je ne donnerai pas une relation détaillée de ce siége (1). La plupart de ceux qui partirent trop tard pour rejoindre l'armée avant que la route fût coupée par l'armée espagnole, passèrent tout le temps du siége à Guise ou à La Fère. Je me tins dans cette dernière place, attendant quelque convoi qui pût me donner le moyen de me rendre au siége comme je le désirais ; mais l'armée espagnole était campée si près de nous que le passage était trop difficile pour qu'on pût songer à le tenter. M. de La Feuillade essaya de passer avec quelques officiers et un petit parti de cavalerie ; mais ils furent rencontrés par l'ennemi qui les défit. La Feuillade fut pris et très-dangereusement blessé. Ce mauvais succès découragea tellement tous les autres que nous perdîmes toute pensée d'une nouvelle tentative et ne nous ren-

---

(1) Le duc ajoute, dans la relation donnée au cardinal de Bouillon, qu'il a perdu un papier contenant beaucoup de détails nécessaires pour aider sa mémoire.

(*Note de l'Éditeur.*)

dîmes à l'armée que lorsque les ennemis se furent retirés. Ce qui n'eut lieu qu'un jour ou deux avant la reddition de la place.

Le siége fut heureux pour nos soldats, la garnison se contenta de se défendre dans les règles, mais sans faire de vigoureuses sorties; en sorte que nous perdîmes aussi peu d'hommes qu'il était possible d'en perdre à la prise d'une telle place. Nous n'eûmes à regretter aucun officier de marque, que M. de Tracy qui commandait toute la cavalerie allemande comme le plus ancien colonel de cette cavalerie. La garnison se rendit, dès que la mine eut fait une brèche en face d'un de ses bastions et qu'on y eut pratiqué un logement. Alors elle capitula.

Après la reddition de la ville, notre armée demeura quelques jours pour réparer les brèches et les ouvrages extérieurs et démolir notre ligne de circonvallation. L'ennemi se retira dans son pays, prit position entre Mons et Valenciennes, derrière les rivières, ne se croyant pas assez fort, comme en effet il ne l'était pas assez pour hasarder une bataille contre nous. Il ne songea donc qu'à observer nos mouvemens et à tâcher de nous empêcher d'entreprendre aucun siége important.

Comme nous nous trouvions alors prêts à marcher, le Roi et le cardinal vinrent à l'armée. Nous suivîmes la Sambre jusqu'à La Bussière, à une

lieue de Thun, petite ville appartenant au pays de Liége. Cette marche nous prit quelque temps. Nous demeurâmes un jour ou deux à La Bussière; puis nous retournâmes sur nos pas, et, passant par Avesne, nous investîmes Capelle. Cependant, quoique nous fussions campés à une ou deux lieues de cette ville avec notre armée, en y pensant mieux, nous renonçâmes à l'assiéger, ne jugeant pas la place assez importante pour faire perdre devant à notre armée le temps nécessaire pour la prendre. Nous la laissâmes donc, passâmes la Sambre, et nous avançâmes dans le Hainaut jusqu'à Bavay, où nous arrivâmes le premier août. Cette ville est entre le Quesnoy et Mons. Notre intention était de continuer d'avancer dans le pays ennemi et de passer la Haisne, petite rivière qui vient de Mons, prend son cours par Saint-Guillain et tombe dans l'Escaut à Condé. Mais, lorsque nous eûmes envoyé reconnaître les passages, nous apprîmes que l'ennemi avait fortifié la rivière depuis Saint-Guillain jusqu'à Condé d'un très-fort parapet avec des redoutes et des plates-formes à tous les deux ou trois cents pas; ce qui, joint à la difficulté d'approcher la rivière parce que le pays est très-bas et rempli de fossés, et qu'on n'y peut arriver que par des digues étroites, rendait le passage très-difficile à forcer. Cependant, dans un conseil tenu en présence du Roi, auquel assistèrent le cardinal, les

deux généraux M. de Turenne et M. de La Ferté, les maréchaux de Villeroi, de Grammont, du Plessis et moi, on fut au moment de résoudre que nous essayerions de forcer le passage au pont de Haisne; et, sans M. de Turenne, cette opinion eût prévalu, car le cardinal ayant proposé la chose comme une entreprise qui devait faire le plus grand honneur à l'armée et à l'entreprise, dans le cas où nous réussirions à passer la rivière à la vue d'une armée si formidable, son avis fut appuyé de la plupart de ceux qui se trouvaient présens. Je ne prétends pas juger si c'est par complaisance ou par conviction; mais ce qu'il y a de certain, c'est que la chose eût passé sans M. de Turenne qui s'y opposa en représentant l'extrême difficulté d'une telle tentative.

« Outre que la rivière, dit-il, est extrêmement « fortifiée sur toute sa rive, il n'y a pas moyen « d'en approcher autrement que par une digue, « tant le terrain de notre côté est coupé de fos- « sés. L'ennemi aura donc sur nous un double « avantage, et bien que nous puissions à la fin, « je le crois, forcer le passage, ce ne sera pas du « moins sans y perdre beaucoup de monde. » Il ajouta que ce n'était pas là le seul motif qui l'engageât à s'opposer à cette tentative, mais qu'il croyait qu'on pouvait obtenir le même résultat avec beaucoup moins de dangers, et sans hasarder la vie de tant de soldats; que, sans essayer de

forcer le passage de la Haisne, il fallait aller traverser l'Escaut un peu au-dessous de Bouchain, et ensuite, laissant Valenciennes un peu sur la droite, marcher sur Condé et y repasser l'Escaut; que, de cette manière, nous prendrions l'ennemi en flanc, et rendrions inutiles tous ses grands retranchemens.

Ces raisons, et plusieurs autres encore qu'ajouta M. de Turenne, convainquirent le cardinal et toutes les personnes du conseil qui avaient partagé son opinion. En conséquence nous marchâmes immédiatement de Bavay sur Bouchain. L'ennemi en étant averti marcha de son côté sur Valenciennes, et se posta très-avantageusement, sa droite couverte par les bois de Saint-Amand, sa gauche par la ville, et défendu depuis les bois jusqu'à la ville par l'ancien retranchement qu'il avait construit sur le mont Azin. Au lieu de nous empêcher de passer la rivière, il s'occupa à réparer ses anciens retranchemens qui le lendemain furent en très-bon état de défense. Pendant qu'il s'en occupait, nous passâmes la rivière sur nos ponts de bateaux, et, le lendemain matin 14 à huit heures du matin, nous la fîmes traverser à toute notre armée, laissant seulement en arrière quelques troupes pour défendre notre bagage contre les entreprises de la garnison de Bouchain. J'ai depuis appris que quelques uns des officiers ennemis qui se trou-

vaient en cet endroit y étaient venus très-déterminés à défendre ce poste; car, lorsqu'on avait proposé de marcher sur Valenciennes, le prince de Condé s'y était opposé dans le cas où ils n'auraient pas été entièrement résolus à tenir ferme une fois qu'ils y seraient, leur disant sans détour qu'il ne bougerait point d'où il était s'ils ne lui faisaient cette promesse. Ils lui donnèrent là-dessus toutes les assurances qu'il put désirer. Cependant il leur prédit que, lorsqu'ils seraient là, nous irions certainement les attaquer, et qu'il serait alors trop tard pour s'en retirer : ce qui exposerait toute leur armée à être battue. Mais, quelque raison qu'il pût leur donner, il n'y eut pas moyen de les détourner de leur projet; ils voulurent absolument marcher; cependant ils lui renouvelèrent la promesse de se maintenir dans ce poste, et nous les y trouvâmes.

Nos partis nous ayant appris comment ils étaient postés, aussitôt que nous eûmes nos troupes en bataille nous marchâmes sur eux, et, arrivés à une lieue d'eux, les voyant très-bien retranchés dans cette position qui est très-avantageuse, nous fîmes halte pour attendre nos munitions et nos canons encore un peu en arrière. Tandis que nous les attendions, M. de Turenne alla avec un ou deux escadrons reconnaître les lignes des ennemis. Il s'avança jusqu'à portée de canon, et ils tirèrent sur lui plusieurs boulets, ce qui le confirma dans

l'opinion qu'ils voulaient défendre leur position. Alors il ordonna à M. de Castelnau de marcher à la tête de son camp volant composé d'environ douze escadrons et trois bataillons, et de se porter à droite de l'ennemi sur la route qui vient de Saint-Amand afin de le prendre en flanc en même temps que nous l'attaquerions de front.

M. de Castelnau ne fut pas plutôt arrivé qu'il s'aperçut que l'ennemi se retirait vers Condé. Il en avertit sur-le-champ M. de Turenne qui lui ordonna d'inquiéter son arrière-garde, et de retarder par ce moyen, s'il était possible, sa marche jusqu'à ce que lui-même fût arrivé avec le corps d'armée. La disposition du terrain n'avait pas permis que nous aperçussions la retraite des ennemis avant que nous n'en reçussions l'avis par M. de Castelnau; car leur ligne était, comme je l'ai dit, sur une hauteur, en sorte que nous ne pouvions apercevoir de leurs troupes que ce qu'il leur plaisait de nous en montrer.

Il paraît qu'aussitôt que l'archiduc et le comte de Fuensaldagne apprirent que toute notre armée avait passé la rivière, et qu'ils nous virent en marche contre eux, ils se repentirent de s'être engagés si loin, et, comme le prince de Condé le leur avait prédit, se résolurent de rétrogader sur Condé et d'y passer la rivière. Ils prirent ce parti sans le consulter, en sorte que le premier avis qu'il en eut lui arriva par un adjudant qui vint

lui dire que l'archiduc se retirait, et le priait de prendre l'arrière-garde pour assurer la retraite, quoique ce fût le tour des Espagnols de le faire; et, afin de se retirer avec aussi peu de désordre qu'il serait possible, ils envoyèrent leurs plus gros canons à Valenciennes, et ne gardèrent avec eux que leurs petites pièces de campagne.

Si M. de Castelnau eût fait son devoir comme le portaient ses ordres et comme il le pouvait, le prince de Condé eût été réduit à de grandes extrémités. Il ne manqua pas de courage, mais de conduite; il agit avec une si grande précipitation, qu'arrivé au pont de Beuvrages sur un ruisseau qui, sortant des bois, va tomber dans l'Escaut de l'autre côté de Valenciennes, et le trouvant défendu par M. de Marsin, à la tête de plusieurs escadrons et de quelques dragons, il ne voulut pas attendre son infanterie, mais essaya de forcer le passage avec sa seule cavalerie. Il chargea sur le pont deux ou trois fois, mais fut toujours repoussé avec quelque perte, et fut enfin forcé d'attendre l'approche de son infanterie qui arriva plus tard qu'elle n'aurait dû, parce que la cavalerie avait voulu la dépasser en route. Sitôt que l'ennemi vit approcher son infanterie, il se retira et laissa le pont libre. M. de Castelnau le passa aussitôt. M. de Turenne avec son avant-garde avait alors rejoint la queue des troupes de M. de Castelnau. Il lui envoya plusieurs exprès pour lui

ordonner de presser l'ennemi de manière à retarder sa marche le plus possible, afin que lui, M. de Turenne, pût l'atteindre dans sa retraite. Mais Castelnau ne fit pas ce qu'on attendait de lui; il se laissa amuser par quelques uns des officiers du prince qui conduisaient l'arrière-garde de l'armée ennemie. Voyant M. de Castelnau s'avancer à la tête de ses troupes, ils demandèrent à pouvoir s'entretenir avec lui sur parole. Il y consentit, parce que c'étaient des gens de connaissance, et ordonna en même temps à ses gens de faire halte pendant qu'ils étaient à se complimenter. Cependant le prince de Condé hâtait, autant qu'il le pouvait, la marche des siens, afin de les pouvoir mettre en sûreté. Les officiers du prince amusèrent ainsi notre lieutenant-général jusqu'à ce qu'un homme à eux qu'ils avaient laissé en arrière sur une éminence leur eût fait un signe dont ils étaient convenus; alors, prenant aussitôt congé de Castelnau, ils mirent leurs chevaux au galop et rejoignirent leurs troupes. Par ce moyen ils gagnèrent tant de temps, qu'ils avaient passé la rivière avant que les nôtres pussent les atteindre.

Bientôt après arriva M. de Turenne au lieu où M. de Castelnau avait rangé ses troupes à portée de canon de la rivière. Il vit l'armée ennemie en bataille sur l'autre rive, près de Condé. Il rendit compte à M. de Turenne de ce qui s'é-

tait passé, ajoutant que le dernier escadron avait été obligé, pour lui échapper, de passer la rivière à la nage. Cette erreur de M. de Castelnau produisit entre le prince de Condé et M. de Turenne une aigreur assez vive, par suite d'un accident qui arriva quelques jours après, et qu'on trouvera rapporté dans le cours de ce récit.

L'ennemi n'eut pas plus tôt passé la rivière, qu'il rompit le pont et se trouva ainsi hors de danger. Il marcha, autant que je m'en souviens, le même après-midi sur Tournay. Nous couchâmes cette nuit à Furnes, tout près de Condé, et le lendemain, nous travaillâmes à établir nos ponts sur la rivière, à une lieue environ au-dessous de la ville. Nous comptions, aussitôt qu'ils seraient finis, attaquer la place; mais l'on avait résolu d'abord qu'on n'y laisserait que M. de Castelnau et M. d'Uxelles avec les troupes sous leur commandement, et que durant ce temps les deux maréchaux occuperaient le reste de l'armée à se mettre à couvert de toute tentative de l'armée espagnole; mais dès la première nuit ils rencontrèrent une si vigoureuse résistance de la part des assiégés dont les ouvrages étaient peu de chose, mais garnis d'un grand nombre de troupes, qu'ils reconnurent qu'ils n'étaient pas de force à les emporter seuls.

Les deux maréchaux ayant été avertis, vinrent eux-mêmes et se chargèrent de l'une des deux

attaques, laissant la conduite de l'autre aux deux lieutenans-généraux dont j'ai parlé. Nous nous trouvâmes couverts d'une manière très-avantageuse par les maisons d'un petit faubourg situé devant le poste. L'ennemi avait brûlé ce faubourg, mais n'avait pas eu le temps d'abattre les murs qui nous furent très-utiles; car nous commençâmes de là nos tranchées presqu'à demi-portée de mousquet de la ville. La nuit de l'ouverture de la tranchée de notre côté, la garde fut montée par un bataillon des gardes sous les ordres de Vautourneux, le plus ancien des capitaines de ces compagnies; du côté des lieutenans-généraux, elle le fut par le régiment de. . . .

Cette nuit-là, nous fîmes une vigoureuse attaque sur deux points, mais nous y perdîmes trois ou quatre cents hommes, parmi lesquels plusieurs officiers. Nous perdîmes, du côté où nous étions, M. de Vautourneux. En approchant des travaux, il rencontra un ingénieur nommé le capitaine Lloyd, homme brave, très-colère, qui avait appris son métier sous le prince d'Orange. Lloyd revenait des tranchées après avoir fini ce qu'il avait à y faire, marqué les travaux et mis les travailleurs à l'ouvrage. Vautourneux, qui n'en savait rien, demanda pourquoi il revenait si tôt, ajoutant qu'il était impossible qu'il eût fait en si peu de temps tout ce qu'il avait à faire; après quoi il laissa échapper quelques mots

qui pouvaient donner lieu de croire qu'il doutait de son courage. L'ingénieur, irrité, sentit bouillonner son sang dans ses veines. Il dit à Vautourneux que s'il voulait bien venir et visiter le travail qu'il avait tracé il verrait qu'il n'avait en rien manqué à son devoir. Ils s'y rendirent ensemble, et le feu de l'ennemi était si vif sur ce point que Vautourneux fut tué avant d'avoir pu arriver aux travailleurs les plus avancés, et que le capitaine Lloyd eut aussi une balle dans la tête.

La nuit suivante ce fut un bataillon de Suisses qui monta la garde aux tranchées, sur un des points, et le régiment de.... sur l'autre. Des deux côtés les tranchées furent poussées jusqu'à portée de pistolet de la ville. Nous perdîmes cette nuit-là au moins autant d'hommes que la précédente. La troisième nuit, les Suisses, sur le point où nous étions, furent relevés par un bataillon des Gardes-Françaises et le régiment de.... Cette nuit-là, une méprise eut lieu de notre côté, et nous fit perdre beaucoup de monde. C'était le tour de M. de La Ferté de commencer les tranchées : étant venu le soir voir ce qu'il y avait de fait, et déterminer ce qu'il y avait à faire, il supposa qu'on était assez près pour tâcher de pratiquer un logement contre les palissades, que lui et ses officiers croyaient être placées sur le bord extérieur du fossé ; en conséquence il ordonna à ses gens de se loger au pied de ces palissades. Aussitôt qu'il fit nuit, ils entre-

prirent de faire ce qu'il avait ordonné; mais, en arrivant au fossé, ils trouvèrent que la palissade n'était pas en dehors, mais sur la berme. Cependant, pour obéir aux ordres qu'ils avaient reçus, ils passèrent le fossé, qui n'était ni large, ni profond, et s'efforcèrent d'aller se loger de l'autre côté, au pied des palissades. Ils perdirent beaucoup de monde, tant soldats qu'officiers, et furent enfin contraints de se retirer et de se contenter de conduire leurs tranchées jusqu'au bord du ruisseau. Cette méprise n'a rien d'étonnant; car le fossé était étroit, comme je l'ai dit, et l'usage étant de placer les palissades en dehors, on se tint pour assuré qu'elles l'étaient ainsi, d'autant qu'il était extrêmement difficile de distinguer à l'œil, d'une certaine distance, de quelle manière elles étaient placées. Le lendemain, le comte de Henning, gouverneur de la place, fit demander à traiter, et on lui accorda de sortir de la ville avec armes et bagages; ce qu'il fit le jour suivant 19 août. Il sortit à la tête de plus de deux mille hommes d'infanterie et de quelque cavalerie.

Pendant que nous étions devant cette place, M. de Bussy-Rabutin, mestre-de-camp de la cavalerie, fut envoyé un jour avec sept ou huit escadrons pour soutenir nos fourrageurs : tandis qu'ils étaient occupés à leur besogne de l'autre côté de l'Escaut, entre Saint-Crépin et Valen-

ciennes, il s'était placé avec ses gens au-devant des villages dans lesquels les nôtres étaient aux fourrages. Vers le soir, ils avaient presque fini, la plupart s'en étaient même retournés avec leur charge, lorsque voyant paraître dans la plaine, entre lui et Valenciennes, deux escadrons de cavalerie ennemie, il eut envie de tomber sur eux; il en était aussi pressé par plusieurs volontaires et gens de qualité qui se trouvaient avec lui, entre autres le prince de Marsillac et le comte de Guiche. Il marcha donc sur l'ennemi avec tout ce monde. Alors les volontaires mirent leurs chevaux au grand trot et ils le suivirent. Il les avait presque rejoints, lorsque que tout-à-coup ils firent volte-face, et en même temps douze ou treize escadrons sortirent d'un petit fond, où ils avaient été tout ce temps en embuscade; ce qui surprit tellement M. de Rabutin et toute sa compagnie, que, dans le moment, ils ne surent quel parti prendre. Dans la situation où il s'était mis, il n'avait d'autre chose à faire que de charger ou de se retirer jusqu'à un petit défilé qui était derrière eux, et y tenir ferme. M. de Rabutin allait prendre le premier parti, lorsqu'il en fut décidé autrement par les soldats qui, sans attendre son commandement, choisirent le dernier, et avec raison, se voyant si inférieurs en nombre. Ils firent donc volte-face et coururent le plus vite qu'ils purent au défilé, criant, au moment où ils rompirent

les rangs pour s'enfuir : *au défilé !* indiquant par là qu'ils allaient s'y rallier. Ils tinrent parole : aussitôt qu'ils y furent arrivés, ils se reformèrent en très-bon ordre, et l'ennemi, content de ce qu'il avait pris dans la poursuite, ne les pressa pas davantage. Ces régimens étaient les meilleurs de l'armée, et la plupart vieux officiers et vieux cavaliers. S'ils ne se fussent pas conduits de la sorte, la perte eût été bien plus considérable.

Nous perdîmes dans cette rencontre beaucoup de cavaliers. Quelques uns des gens du prince de Condé prirent aussi un ou deux cornettes du régiment royal. Le prince les renvoya au Roi par un de ses trompettes; mais Sa Majesté refusa de les recevoir, et les cavaliers qui les avaient perdus marchèrent sans cornettes le reste de la campagne.

Il arriva vers ce temps un accident qui occasionna, entre le prince de Condé et M. de Turenne, une querelle plus aigre que n'ont coutume d'en avoir des hommes de cette qualité, commandant l'un contre l'autre. Une lettre de M. de Turenne au cardinal, où il rendait compte à cette Éminence de ce qui s'était passé dans la retraite des Espagnols, lorsqu'ils quittèrent leur position de Valenciennes, fut interceptée et tomba entre les mains du prince. Après l'avoir lue, il envoya un trompette chargé d'une lettre pour

M. de Turenne, remplie d'aigreur et d'expressions de colère. Il lui disait entre autres choses que, s'il n'avait pas reconnu la main de M. de Turenne, il aurait cru cette relation rédigée par quelque gazetier plutôt que par un général, et terminait sa lettre en disant que, si M. de Turenne eût été à la tête de son armée comme il était à l'arrière-garde de la sienne, M. de Turenne aurait vu qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans tout ce qu'il écrivait, et qu'aucun de ses cavaliers n'avait été obligé de passer la rivière à la nage pour se sauver. M. de Turenne, en lisant cette lettre, entra dans une grande colère et dit au trompette qu'il eût soin, pour son bien, de ne plus apporter d'écrit pareil, et qu'il l'avertissait que, s'il tombait dans la même faute, ni son caractère, ni les couleurs qu'il portait ne le pourraient tirer d'affaire; qu'il voulait bien le laisser partir pour cette fois, quoiqu'il eût bien mérité d'être puni pour avoir été porteur d'une lettre si injurieuse. Le prince sut bientôt que M. de Turenne n'avait mandé que ce que lui avait dit M. de Castelnau, et fut fâché en conséquence d'avoir écrit sur un ton si irrité et si offensant. Cependant ils ne se réconcilièrent pas sincèrement jusqu'à la fin de la guerre, je veux dire qu'ils ne vécurent pas ensemble dans ces rapports de civilité qu'ont coutume de conserver

l'un envers l'autre, en ce pays, des gens de leur qualité placés en de telles situations.

Après la prise de Condé, où nous laissâmes une garnison suffisante pour la défendre, notre armée marcha le lendemain 20 août à Saint-Guillain, et l'assiégea. Les quartiers de M. de Turenne étaient à un village appelé Horn, et ceux de M. de La Ferté de l'aute côté de la rivière. En ce lieu, le roi de France et le cardinal se rendirent à l'armée et logèrent au château de Bossus, sur la même rivière, un peu au-dessous de la ville. La situation de Saint-Guillain est très-forte. Cette ville est bâtie sur un terrain très-bas et traversé par la rivière de Haisne; en sorte que les gens de la ville peuvent, quand il leur plaît, inonder la plus grande partie des terres qui l'environnent : ce qu'ils firent cette fois, nous rendant par là très-difficiles les travaux de nos tranchées. Il l'était beaucoup aussi de faire une ligne de circonvallation, parce que nous ne pouvions, sans de grands embarras, établir des ponts de communication. Malgré nos efforts, nos tranchées étaient toujours remplies d'eau, surtout lorsque nous approchâmes de la ville; en sorte que nos travaux n'étaient, à proprement parler, que des blindes, des fascines, car l'eau se trouvant toujours de niveau avec le terrain, nous ne pouvions ni le creuser, ni faire usage de la terre qui

en sortait pour nous mettre à couvert. Cependant nous surmontâmes toutes ces difficultés, et emportâmes la ville après trois jours de tranchée ouverte.

Lorsque nous arrivâmes pour la première fois à nos quartiers de Horn, la nuit était fort sombre; en sorte que plusieurs de nos officiers-généraux se logèrent dans des maisons situées à moins de portée de canon de la ville, et ne s'en aperçurent que le lendemain matin, lorsque l'artillerie des remparts vint les réveiller en les foudroyant. Comme c'était des maisons de boue et de crachat, ils eurent bientôt délogé, en particulier M. Du Passage, qui, avec quelques autres, furent obligés de chercher des logemens hors de la portée du canon. Je demeurai hardiment dans le mien, bien qu'il ne fût guère qu'à une portée de canon de la ville. On supposa si bien que personne n'y pouvait loger, qu'on ne tira pas dessus; en sorte que j'y demeurai fort en sûreté tout le temps du siége.

Les Gardes Françaises avaient eu, suivant l'usage, la première nuit la garde des tranchées. Il est, dans ce pays, de droit reconnu que, quel que soit, dans la campagne, le nombre des siéges et leur peu de durée, c'est toujours le plus ancien régiment qui a l'honneur chaque fois d'ouvrir la tranchée. Il survint cette nuit-là une dispute entre M. de Montpezat, le plus ancien lieutenant-gé-

néral, et le grand-maître de l'artillerie, à l'occasion de l'ordre envoyé par le premier à l'autre de lui fournir plusieurs choses dont il avait besoin pour ouvrir la tranchée. Le grand-maître refusa d'obéir, prétendant n'avoir d'ordre à recevoir que du général. M. de Montpezat s'en plaignit le lendemain, et on décida, en faveur des lieutenans-généraux, que le grand-maître était obligé de recevoir leurs ordres. En conséquence de quoi, tant qu'il demeura à l'armée, il n'agit plus comme grand-maître, mais eut un brevet de lieutenant-général, et servit en cette qualité.

Nous ne perdîmes pas beaucoup de soldats à ce siége, et je ne me rappelle pas qu'il y ait eu aucun officier de marque de tué. Il y eut seulement de blessé le chevalier de Créqui et M. de Varennes, et quelques autres officiers, comme M. de Chavigny, aide-major du régiment des Gardes, et depuis père de l'Oratoire. M. de Créqui fut blessé sur le point qu'attaquait M. de La Ferté. Sa blessure fut à la tête et très-dangereuse. Cependant il en guérit. M. de Varennes reçut un coup de feu dans la cuisse, du côté où nous étions, et au moment où il causait avec moi.

En trois nuits nous conduisîmes nos travaux jusqu'aux bords du fossé, et le jour qui suivit la troisième, le gouverneur don Pedro Savali envoya demander à capituler, et sortit de la ville le lendemain 25.

Pendant que nous étions occupés à ce siége, l'ennemi partagea son armée en différens corps. L'archiduc et le comte de Fuensaldagne, avec la plus grande partie de l'infanterie espagnole et quelque cavalerie, prirent leurs quartiers à Notre-Dame-de-Halle, le prince de Condé avec la plupart des siens à Tournai, les Lorrains à Ath, et le prince de Ligne avec environ quatre ou cinq mille hommes à Mons.

L'année était si avancée qu'on ne pensa pas que nous pussions entreprendre un autre siége. Nous passâmes donc plusieurs jours dans les quartiers que nous avions pris devant Saint-Guillain, d'où la cour s'en retourna après la prise de la ville. Durant le temps de notre séjour, nous travaillâmes sans relâche à augmenter les fortifications de cette ville et de Condé; mais notre soin principal fut de mettre à couvert nos fourrageurs et de consommer tous les fourrages du pays aux environs de ces deux villes, afin qu'il fût impossible à l'ennemi de les assiéger durant l'hiver. Ce fut pour cela que nous demeurâmes à notre camp de Saint-Guillain jusqu'à ce que nos gens eussent achevé de fourrager tous les environs. Nous eûmes toujours soin de les faire soutenir par des escortes considérables, afin d'éviter qu'ils ne fussent battus et pris par les Espagnols. M. de Turenne y allait quelquefois en personne, et quand ce n'était pas lui, il y avait toujours

un lieutenant-général à la tête de ces détachemens, qui n'étaient jamais composés de moins de deux mille hommes.

Au moyen de ces précautions, nous ne reçûmes jamais d'affront et ne fîmes pas de pertes considérables à l'occasion de nos fourrages. Cependant, malgré tout le soin possible, il y avait toujours en campagne quelque petit parti ennemi qui enlevait çà et là un homme ou deux, car il était impossible d'empêcher nos vedettes de s'écarter au-delà des postes des troupes ennemies : aucun ne nous a autant fait de mal que les Cravates. Ils étaient toujours par petits détachemens, harcelant nos fourrageurs; mais pour les en empêcher autant qu'il était possible, M. de Turenne ordonna que chaque escadron de cavalerie enverrait avec ses fourrageurs trois ou quatre officiers bien montés, en sorte que, lorsque quelques Cravates tomberaient sur leurs gens, ils en pussent réunir vingt ou trente, ce qui suffirait pour mettre en fuite un de ces petits partis. Par ce moyen nos fourrageurs furent mieux protégés, et l'on prit plusieurs Cravates.

Le dernier fourrage que nous fîmes durant notre dernier séjour en ces quartiers fut le plus considérable de tous et le plus périlleux, car il fallait aller jusqu'à Chièvres et à l'abbaye de Cambron. Le premier de ces endroits est à une grande lieue d'Ath. C'était moi qui commandais

le convoi. Comme j'avais à m'éloigner beaucoup du camp, et à passer entre les quartiers des troupes ennemies, on me donna cinq bataillons et quarante escadrons avec deux pièces de canon. Ayant rendu compte en détail d'un fourrage considérable qui avait eu lieu une année précédente, j'en ferai autant de celui-ci.

Ayant à m'engager si loin dans le pays ennemi, je jugeai nécessaire de prendre autant de précautions qu'il me serait possible, et en conséquence j'envoyai dans le jour un parti de cavalerie dans un grand bois par lequel je devais nécessairement passer, avec ordre de retenir tous les fourrageurs et de ne permettre à aucun d'aller plus loin jusqu'à ce que je fusse arrivé à la tête des troupes que je commandais. Mes ordres ayant été exécutés, je traversai le bois et ressortis sur la plaine avant qu'aucun fourrageur y fût arrivé. Je laissai dans le bois un bataillon de peur que des détachemens d'infanterie partis de Mons n'enlevassent nos fourrageurs quand ils s'en retourneraient chargés. Je défendis d'abord qu'aucun d'entre eux prît la liberté de se débander ou de marcher plus vite que le convoi, et j'ordonnai qu'ils marchassent sur le même front que moi, de chaque côté des escadrons. J'avançai de cette manière jusqu'à près d'une lieue de Chièvres. C'était quelque chose de singulier à voir que dix mille fourrageurs presque tous avec des faucilles

à la main, leurs officiers marchant à leur tête, sur un front de près d'un demi-mille d'étendue; mais lorsqu'ils arrivèrent à la vue de cette portion du pays qui n'avait pas encore été fourragée, il nous fut absolument impossible, à moi et à leurs officiers, de les retenir plus long-temps en ordre et d'empêcher qu'ils n'allassent en toute hâte faire les fourrages. Voyant cela, je laissai le reste de mon infanterie, quelque cavalerie et les canons près d'un village situé sur la hauteur où j'étais alors, et avec la plus grande partie de ce qui restait de cavalerie, je me mis au grand trot après les fourrageurs, et lorsqu'ils furent à l'ouvrage, je me plaçai devant eux entre Chièvres et Brugelet pour les mettre à couvert de toute attaque du côté d'Ath. En même temps j'envoyai sur l'autre route le comte de Grandpré avec le reste de la cavalerie et lui ordonnai de se porter près d'un village appelé Leuse, pour y garantir nos fourrageurs contre tout ce qui pourrait sortir de Mons.

En cette occasion, je ne pus manquer de remarquer ici l'ordre et la justice qui s'observent parmi les fourrageurs. Le premier qui entre dans un champ de blé ou dans un pré en prend possession, et aucun de ses camarades ne songe à s'approcher de lui plus près que l'espace dont il a besoin pour fournir la charge de son cheval; et lorsqu'un d'entre eux arrive le premier dans

une grange ou grenier à foin, personne ne songe à le troubler ni à rien prendre qu'il n'ait fait sa provision. Ainsi le premier arrivé, le premier servi.

Vers midi j'eus une alerte; mais il se trouva que c'était M. de Rochepaire qui, après être sorti à la tête d'un parti de mille chevaux, s'en retournait au camp sans avoir rien fait. Je le priai de demeurer avec moi, ne sachant pas si nous n'aurions pas besoin de plus de monde. Nous restâmes en ce lieu jusqu'à ce que les fourrageurs eussent chargé leurs chevaux et fussent partis. Je retournai ensuite au camp, sans autre perte que celle d'une dixaine d'hommes qui, contre les ordres, avaient passé le ruisseau près de Cambron, et furent pris par un petit parti ennemi. Le prince de Ligne et d'autres officiers de l'armée espagnole m'ont dit depuis qu'ils avaient eu ce jour le projet de tomber sur nos fourrageurs, et avaient donné rendez-vous, dans cette intention, à la plus grande partie de la cavalerie qu'ils avaient dans Tournai, Mons et Ath; mais lorsque je sortis du camp avec mes fourrageurs, il se fit un tel bruit dans le camp, que quelques uns des petits partis du prince de Ligne allèrent à Mons lui porter la nouvelle que toute notre armée était en marche. Il en fit aussitôt passer avis au rendez-vous où toutes les troupes étaient déjà rassemblées; en sorte que, craignant d'a-

voir affaire à notre avant-garde, elles retournèrent dans leurs différens quartiers. Il y a lieu de croire que cette méprise nous sauva d'un grand danger; car il nous aurait été très-difficile de nous tirer sains et saufs des mains d'un corps de cavalerie aussi considérable.

Quelques jours après, tout le pays autour de nous étant presqu'entièrement consumé, nous passâmes la rivière et campâmes à Outrage le 4 septembre. Le 19 nous marchâmes à Leuse, bourg à moitié chemin entre Tournai et Ath, où nous nous arrêtâmes quelques jours jusqu'à ce que nous eussions consumé la plus grande partie du fourrage des ennemis. Durant notre séjour en cet endroit, nous prîmes le château de Briffeil, dans lequel l'ennemi avait une garnison qui ne voulut pas nous le rendre qu'il n'eût vu nos batteries dressées. Après être demeurés dans ces quartiers aussi long-temps que cela nous convint, nous jugeâmes qu'il fallait sortir du pays ennemi; et le 26 septembre nous marchâmes à Pommereuil, près de Pont de Haisne. Le lendemain nous passâmes cette rivière et campâmes à Anirt-sur-l'Haisneau, à environ une lieue de Quiévrain, sur le même ruisseau. Ces quartiers et tous les environs avaient été tellement mangés, que, la première nuit de notre arrivée, les fourrageurs furent forcés d'aller jusqu'à deux lieues, et ne trouvèrent que de la paille. Si quelqu'un eût

proposé de demeurer là trois ou quatre jours, la chose aurait été jugée impraticable; cependant M. de Turenne nous y maintint sans manquer de rien pendant plus de quinze jours, ce qui aurait été impossible s'il ne nous eût donné l'ordre, en partant de Leuse, de nous approvisionner de grains : aussi en avait-on non-seulement rempli les fourgons tant qu'ils en pouvaient tenir, mais chaque cavalier en portait derrière lui un sac; ce qui nous mit en état de subsister comme nous fîmes dans ce misérable quartier. Il y avait si peu de fourrages dans les environs, que je ne me rappelle pas qu'on y ait envoyé plus de trois fois durant notre séjour.

Je commandai aussi le dernier fourrage que nous fîmes durant cet intervalle, et je fus forcé d'aller presque jusqu'à Bouchain avant de pouvoir rien trouver : encore la plupart de nos gens revenaient-ils chargés seulement de paille. Ce qui nous fit rester si long-temps en ce lieu, ce fut la nécessité d'approvisionner de tout les deux villes que nous venions de prendre, et de terminer quelques travaux absolument nécessaires pour leur sûreté.

Cela fait, nous marchâmes le premier octobre vers Barlaimont, et le 22 à l'abbaye de Marolles : nous pensions y demeurer quelque temps; mais apprenant que quelques troupes de l'ennemi se réunissaient sur cette route, nous jugeâmes à

propos de nous retirer sur Vandegies-au-Bois, où notre général reçut l'ordre de marcher vers La Fère, parce que la cour venait d'être avertie que le maréchal d'Hocquincourt était en traité avec le prince de Condé pour lui livrer Ham et Péronne, dont il était gouverneur. M. de Turenne se rendit donc le 4 novembre avec son armée à Mouy, village sur l'Oise, environ deux lieues au-dessus de La Fère. Sitôt qu'il y fut arrivé, il reçut une lettre du cardinal pour l'engager à laisser son armée où elle était, et à aller à Compiègne, où se trouvait alors la cour, pour qu'ils pussent conférer ensemble sur le parti à prendre dans le cas où le maréchal d'Hocquincourt ne voudrait pas entendre aux offres qui lui étaient faites de la part du Roi, et recevrait l'ennemi dans ces deux places si importantes.

En conséquence M. de Turenne se rendit à la cour, laissant l'armée sous mes ordres, attendu que j'étais alors le seul lieutenant-général présent. Tous les autres, voyant qu'il n'était pas probable qu'on fît rien pour le moment, avaient demandé et obtenu la permission de quitter l'armée. Il en résulta que je me trouvai en avoir le commandement au moment où l'on venait de conclure et de publier le traité de paix de la France avec Cromwell, traité par lequel j'étais nominativement banni de France. L'armée demeura quelques jours à Mouy; après quoi je reçus l'ordre

de marcher le 10 novembre à Mondescourt, ville située entre Noyon et Chauny. J'y demeurai jusqu'au retour de M. de Turenne. Il eut lieu vers le 14, lorsque l'affaire avec M. d'Hocquincourt fut complétement arrangée, et que la cour n'eut plus à craindre de perdre les deux places dont il disposait. Comme l'armée allait entrer dans ses quartiers d'hiver, et qu'il n'était pas probable qu'on fît rien le reste de l'année, j'obtins de M. de Turenne la permission de me rendre à la cour; car, aussi long-temps qu'on avait pu penser qu'il se ferait encore quelque chose, je m'étais cru, en honneur, obligé à ne pas quitter l'armée, quoique je susse bien que le traité entre la France et Cromwell, qui m'obligeait à quitter le pays, était déjà signé des deux parts.

La cour de France était alors à Compiègne; j'y fus reçu aussi obligeamment que de coutume. La reine-mère de France et le cardinal s'excusèrent à moi du traité qu'ils avaient conclu, et me dirent combien ils étaient fâchés que la situation dans laquelle ils se trouvaient les eût obligés à une alliance si contraire à leurs inclinations. Ils m'assurèrent que je ne trouverais pas la moindre diminution dans leur bienveillance à mon égard, et qu'ils auraient toujours de moi les mêmes soins qu'ils avaient eus jusqu'alors. Le cardinal me fit connaître les raisons qui l'avaient engagé à conclure cette paix, s'en excusant comme

d'une chose à laquelle il avait été forcé de toute nécessité pour le service de la couronne ; car s'il ne se fût pas allié à Cromwell les Espagnols l'auraient prévenu, et auraient formé une alliance avec cet usurpateur, à qui ils avaient déjà offert de prendre Calais, qu'ils auraient remis entre ses mains. Prévoyant donc les dangereuses conséquences d'un tel traité, il en avait conclu un avec Cromwell sur les mêmes bases. Il m'assura que malgré tous les articles qui s'y pouvaient trouver à mon préjudice, je recevrais toujours les mêmes marques de l'estime et de la bienveillance de son maître : et je ne puis, en cette occasion, m'empêcher de rendre, à la mémoire du cardinal, la justice de dire qu'il eût été d'un très-mauvais ministre, dans la situation où se trouvaient les affaires, de ne pas conclure ce traité avec Cromwell, et que le roi de France aurait eu tout lieu d'être mécontent de lui s'il en eût manqué l'occasion.

Je demeurai quelques jours à Compiègne, et de là je me rendis à Paris, où j'arrivai le 23 novembre; la cour y revint aussi bientôt après. Et quoique par le dernier traité je ne dusse pas rester en France, le cardinal, qui répugnait à traiter avec cette dureté un aussi proche parent du roi de France, et un petit-fils de Henri IV, et qui craignait d'ailleurs, si je quittais le pays, de ne pouvoir retenir long-temps les Irlandais qui ser-

vaient dans l'armée française, me proposa, si cela me convenait, d'employer tous ses efforts pour obtenir de Cromwell qu'il consentît à ce que je restasse en France, et continuasse à servir dans les armées. Il m'assura en même temps que, s'il n'y pouvait réussir, ma pension du moins me serait assurée et exactement payée en quelque pays que j'allasse, pourvu que je n'entrasse point au service d'une puissance actuellement en guerre contre la France.

Le cardinal reçut bientôt la réponse de Cromwell : il consentait à ce que je demeurasse en France et servisse dans les armées de cette couronne, excepté celle de Flandre, ne pensant pas qu'il fût de son intérêt de permettre mon séjour dans cette armée, où les traités l'obligeaient d'envoyer un corps de troupes considérable au secours de la France. Le cardinal m'offrit de servir en qualité de capitaine-général sous les ordres du duc de Modène, généralissime de toutes les forces de France et de Modène en Piémont; j'acceptai volontiers cette proposition. Je désirais de continuer à servir pour me perfectionner dans l'art de la guerre; et j'étais aussi bien aise de servir dans ce pays, où ma tante, la duchesse de Savoie, désirait m'avoir près d'elle : elle avait écrit à ce sujet à la Reine sa sœur, et me montrait, en toute occasion, un intérêt particulier. La chose fut donc résolue pour lors, mais cela changea

avant l'entrée en campagne. On en verra la raison dans la partie suivante de ces Mémoires.

Ici finit la relation donnée par Son Altesse royale de la campagne de 1655, la dernière qu'il fit au service de France.

TROISIÈME PARTIE.

Dans l'année 1656, et au commencement de février, la princesse d'Orange vint à Paris voir la Reine sa mère; Son Altesse royale le duc d'York alla à sa rencontre entre Péronne et Cambrai, et revint avec elle à Paris. Elle y fut reçue avec beaucoup de civilité par la cour, qui alla au devant d'elle hors de la ville, et l'amena au Palais-Royal, où elle demeura avec la Reine sa mère.

Quelques jours après, sur la nouvelle que le roi d'Angleterre allait passer de Cologne en Flandre, tous les colonels Irlandais, qui avaient servi dans les armées françaises sous M. de Turenne et M. de La Ferté, écrivirent au duc pour lui offrir leurs services et recevoir ses ordres, prêts, disaient-ils, à lui obéir en tout comme il convenait à des gens d'honneur et à de fidèles sujets. Son Altesse royale les en remercia, et leur recommanda d'avoir soin de retenir leurs soldats sous

le drapeau, et de ne leur permettre, en aucune manière, de passer en Flandre un à un, ou en petits corps. Comme ceux-ci pourraient voir dans le séjour de Sa Majesté au milieu d'eux un motif pour les y engager, il leur fit observer que cela ne leur serait nullement avantageux et leur ôterait au contraire les moyens de servir leur roi avec la totalité de leurs régimens quand ils en trouveraient l'occasion. Le duc d'York leur représenta que s'ils s'en allaient de cette manière, cela nuirait beaucoup à ses affaires tant qu'il demeurerait en France, et que lorsqu'il serait temps de profiter de leur offre ils pourraient être certains d'avoir de ses nouvelles, si du moins ils écoutaient le conseil qu'il leur donnait de tenir leurs régimens entiers et au complet.

Son Altesse royale fait ici une mention particulière, dans ses mémoires, de la noble conduite d'un de ces colonels lorsqu'il quitta le service espagnol. Ce gentilhomme, nommé le colonel Richard Grace, après avoir servi le feu roi Charles Ier jusqu'à la reddition d'Oxford, était alors retourné en Irlande et y avait servi le roi Charles II, aussi long-temps qu'il avait été reconnu dans un coin du pays. La guerre finie, il avait obtenu, des rebelles anglais, la permission de conduire en Espagne un régiment de ses compatriotes. Ce régiment était composé de plus de douze cents hommes auxquels il procura des capitulations

que Son Altesse royale devait aussi les aller trouver. À cette occasion, comme il s'entretenait un jour avec M. de Turenne, à qui il avait coutume de parler très-librement de ses affaires, celui-ci lui conseilla d'écrire au Roi son frère, et de lui représenter qu'ayant servi si long-temps en France, et y ayant été en grande partie élevé depuis son départ d'Angleterre, il pouvait être très-utile au service de Sa Majesté, de lui permettre d'y demeurer, afin d'entretenir les relations qu'il y avait formées et les liaisons d'amitié qu'il avait contractées avec plusieurs personnes considérables de la cour et de l'armée, et dont le secours pourrait, dans l'occasion, le mettre en état de servir utilement Sa Majesté; tandis que, s'il allait en Flandre, où il ne lui serait pas bon à grand'chose, il courait grand risque de perdre l'appui de ses amis et tous les moyens qu'il pourrait avoir de se rendre utile soit au Roi soit à lui-même. Il lui représentait que son frère, le duc de Glocester, étant déjà avec lui, c'en devait être assez pour satisfaire les Espagnols, d'autant plus qu'ils n'avaient pas demandé que le duc vînt trouver son frère; qu'ils ne l'avaient pas même nommé ni fait la moindre mention de lui dans tout ce qui avait été arrêté entre eux et Sa Majesté; que, dans le cas où ils demanderaient au Roi d'ordonner au duc de se rendre en Flandre, Sa Majesté pouvait consentir secrètement à ce

qu'il demeurât en France; mais en même temps, pour demeurer en bons termes avec les Espagnols, se montrer en public très-irrité de ce qu'il n'aurait pas obéi à cet ordre prétendu. Le duc promettait de tenir cet arrangement si secret qu'il ne serait connu de personne, si ce n'est celui qu'il enverrait en faire la proposition au Roi.

Ce conseil de M. de Turenne plut tellement au duc, qu'après l'avoir communiqué à la Reine sa mère, qui l'approuva également, il résolut d'envoyer en toute diligence, au Roi, Charles Berkley pour lui faire cette proposition. Il le chargea aussi d'informer le Roi de sa situation actuelle. Quant aux moyens d'existence, ils étaient, tout considéré, très-suffisans. Son Altesse royale avait à cette époque une pension de six mille pistoles bien payée, sans compter les avantages qu'il tirait de son régiment d'infanterie et de sa troupe de gendarmes écossais; ce qui, avec le traitement qu'on devait régler pour lui quand il irait en Piémont, le mettrait en état de vivre à l'aise et décemment jusqu'à ce que Sa Majesté eût l'occasion de l'employer dans quelque affaire relative à l'Angleterre.

Le duc avait écrit sa lettre et instruit à fond Charles Berkley de tout ce qu'il avait à dire en cette occasion, lorsqu'au moment où celui-ci était prêt à partir, il se cassa malheureusement la jambe : ce qui obligea le duc à charger de ses

lettres le docteur Fraiser qui se rendait auprès de Sa Majesté, car il n'avait alors auprès de lui personne à envoyer qui fût aussi propre à cette affaire ou plus dans sa confidence que le docteur. Celui-ci remplit sa commission avec toute l'exactitude possible, et représenta à Sa Majesté, alors à Bruges, les raisons qui engageaient Son Altesse royale à lui faire cette proposition ; mais rien de ce que put dire le docteur ou de ce qu'avait écrit le duc ne réussit à produire l'effet désiré. Sa Majesté ni ses ministres ne voulurent entendre en aucune manière à laisser Son Altesse royale en France et au service de France. Le Roi fut si éloigné de consentir à cet égard à aucun arrangement secret, qu'il envoya sur-le-champ au duc l'ordre positif de le venir trouver aussitôt en Flandre avec toute la promptitude imaginable, bien que, comme on l'a déjà dit, les Espagnols ne l'eussent pas demandé, n'eussent pas même dit un mot du duc à Sa Majesté.

Sir Henry Bennet, alors secrétaire du duc, et très-avant dans l'intimité de ceux qui étaient en faveur auprès du Roi, fut le porteur de cet ordre. Sitôt que le duc l'eut reçu, il répondit sur-le-champ qu'il était prêt à obéir sans délai aux ordres de Sa Majesté. En conséquence, il fit savoir à la cour de France, alors à Compiègne, le commandement qu'il avait reçu du Roi son frère,

et fit demander la permission de l'aller trouver. La cour y consentit de bonne grâce, et Son Altesse royale se prépara à se mettre en route.

Ce qui engageait le duc à se hâter le plus possible, c'était le désir qu'il avait de se justifier auprès de Sa Majesté concernant quelques rapports qui lui avaient été faits contre Son Altesse et qui avaient obtenu tant de crédit auprès d'elle et de ses ministres : c'était là surtout ce qui l'avait déterminé à lui envoyer sir Henry Bennet pour hâter son voyage. Une des instructions verbales de sir Henry était de savoir du duc s'il était vrai, comme on l'avait dit au Roi, que Son Altesse royale eût intention d'envoyer Tuke en Angleterre, et que la princesse d'Orange dût fournir à celui-ci l'argent nécessaire pour son voyage. Lorsque sir Henry s'acquitta de son message, il dit au duc que, s'il ne s'y fût pas opposé, Sa Majesté voulait mettre cet article dans les instructions écrites, tant elle était persuadée de la vérité du rapport : d'où l'on peut aisément conclure quelles étranges histoires on débitait et l'on croyait alors sur le compte du duc, et quelles absurdes méfiances avaient conçues de lui ceux qui environnaient le Roi. Il n'avait jamais eu la moindre pensée d'envoyer en Angleterre ni Tuke ni personne, et n'avait jamais essayé d'y entretenir aucune correspondance, pensant que ce n'était pas son affaire. Il n'avait pas même cherché à profiter de la bonne

volonté des sujets fidèles qui avaient envoyé à Sa Majesté des secours d'argent pour s'en procurer de son côté. Le duc n'avait jamais eu la moindre part à ces envois, si ce n'est une fois que la duchesse de Devonshire fit passer au Roi deux cent cinquante livres par R. Nicholas, priant Sa Majesté d'en donner une partie au duc.

Quelque peu fondés que fussent de pareils soupçons, il est certain qu'ils obtenaient confiance, et il est nécessaire de montrer ici à quoi le duc put avoir des raisons de les attribuer. Il sera nécessaire pour cela de remonter, ainsi que le fait Son Altesse royale dans ses mémoires, au temps où Sa Majesté revint en France après s'être si miraculeusement échappée de la bataille de Worcester.

Dans les premiers temps de son arrivée à Paris le Roi avait employé lord Jermyn dans la plupart de ses affaires, et s'était fié à lui autant qu'à personne de la conduite de ses intérêts les plus secrets. Il continua de lui accorder la même confiance pendant quelque temps après l'arrivée du chancelier de l'Echiquier, sir Edouard Hyde, qui gagna enfin par degrés la faveur et la confiance absolue de Sa Majesté. Il y avait été fort aidé par les amis et serviteurs du Roi en Angleterre qui avaient désiré que leurs relations avec Sa Majesté passassent par le chancelier plutôt que par aucun autre. Quelques autres incidens se joi-

gnirent à cette raison principale pour porter à tel point sa faveur auprès du Roi, qu'insensiblement il retira sa confiance à lord Jermyn, et enfin ne lui donna plus de part à d'autres affaires qu'à celles dont la connaissance lui était commune avec tout le conseil; ce qui peu à peu éleva une assez grande mésintelligence entre lui et sir Edouard Hyde.

Il arriva aussi dans le même temps un autre incident qui augmenta encore la brouillerie. Le chancelier dissuada la comtesse de Morton, alors gouvernante de la princesse Henriette, d'épouser sir John Berkley, jugeant pour plusieurs raisons que la chose ne serait convenable et avantageuse ni pour l'un ni pour l'autre, et se croyant obligé de les conseiller ainsi comme ami de tous deux. Sir John Berkley n'en jugea pas de même. Il se brouilla en cette occasion avec le chancelier, dont il se montra, dès ce moment, en toute occasion l'ennemi le plus invétéré, et il n'en perdit pas une seule pour animer contre lui lord Jermyn.

Cette animosité du lord chancelier et de lord Jermyn, croissant chaque jour, finit par causer quelque froideur entre le Roi et la Reine sa mère. Le Roi se croyait obligé d'empêcher que le chancelier n'eût à souffrir de la confiance qu'il lui avait accordée, et la Reine pensait qu'elle ne pouvait avoir tort de soutenir le lord Jermyn qui la servait depuis si long-temps, avait toute sa

confiance et la conduite de toutes ses affaires. Il s'éleva donc dans cette malheureuse cour deux factions qui ne furent entièrement réconciliées que quelque temps après l'heureuse restauration de Sa Majesté.

Il fut pendant ce temps extrêmement difficile au duc de ménager sa conduite de manière à remplir également ses devoirs envers le Roi et envers sa mère. Sa tâche eût été encore bien plus fâcheuse sans le bonheur qu'il eut, telles sont ses expressions, de se trouver à l'armée dans l'année 1652, époque où se passa en grande partie tout ce qu'on vient de dire; en sorte que, quand il revint, les choses avaient pris leur pli, et il n'y avait plus lieu d'espérer qu'on parvînt à s'entendre.

Dans l'année suivante, on fit quelques efforts pour écarter le chancelier en l'accusant de trahir le secret du conseil de Sa Majesté, et d'entretenir une correspondance avec Cromwell. De telles accusations étaient si plates et si ridicules, qu'elles parurent clairement ce qu'elles étaient, l'effet de la haine des accusateurs, et qu'elles produisirent un effet tout contraire à celui qu'ils attendaient. Elles fortifièrent l'affection du Roi pour le chancelier, lui donnant juste raison de croire que tout ce qu'on disait contre lui provenait d'une seule et même cause, l'ambition de quelques personnes qui espéraient, si elles parvenaient à l'écarter, prendre sa place auprès de Sa Majesté.

En 1654 Sa Majesté quitta la France et se rendit à Cologne. Pendant ce temps le duc se tint aussi éloigné qu'il lui fut possible de toutes ces fâcheuses intrigues, et ses longs et fréquens séjours aux armées lui furent, sous ce rapport, d'un très-grand soulagement; mais les hommes qui lui étaient attachés ne demeurèrent pas tout-à-fait aussi exempts que lui de préventions et de partialité. Ils y étaient entraînés, chacun de son côté, par quelques relations ou quelque intérêt d'un genre ou d'un autre : ainsi son secrétaire, sir Henry Bennett, qui avait été employé en la même qualité par le comte de Bristol, grand ami du chancelier, prit le parti de celui-ci, et y fut confirmé par quelques petites querelles survenues entre lui et sir John Berkley. Quant à M. Charles Berkley et à M. Henry Jermyn, ils se mirent du côté de lord Jermyn, en sorte que, bien que le duc de sa personne n'entrât point dans ces intrigues, comme il montrait plus d'amitié à Charles Berkley et Henry Jermyn qu'à qui que ce fût, quelques personnes en prirent occasion de le croire et de le dire ennemi du chancelier; de plus il vivait très-amicalement avec lord Jermyn, liaison à laquelle il s'était livré d'abord par les ordres de Sa Majesté, mais qui donna ensuite plus de consistance aux bruits dont on vient de parler. Ils firent une telle impression sur les personnes le plus en crédit auprès du Roi;

qu'au moment où le duc se rendit à Bruges, elles croyaient fermement à plusieurs histoires méchamment inventées sur son compte, et toutes de la même nature que celle du voyage de Tuke. C'était en conséquence de cela qu'on avait formé le projet d'écarter d'autour de Son Altesse royale, aussitôt qu'elle serait arrivée à Bruges, tous ceux qui n'étaient pas entièrement dans les intérêts des hommes en crédit auprès du Roi.

Pour en revenir à l'endroit où nous étions, Son Altesse royale s'étant préparée, conformément aux ordres de Sa Majesté, à se mettre en route au commencement de septembre, résolut d'abord d'aller à Compiègne prendre congé de la cour. Il arriva à cette époque un incident qui, en tout autre pays, eût pu causer à Son Altesse de grands embarras. Le roi d'Angletere avait, à la requête des Espagnols, envoyé le marquis d'Ormond devant la ville de Condé qu'ils bloquaient alors, et qui devait lui être rendue peu de jours après. Le marquis, lorsque la garnison eut capitulé, fit passer au nom de Sa Majesté à son neveu Muskerry, qui commandait dans la ville un régiment irlandais, et à sir James Darcy, lieutenant-colonel du duc, l'ordre de quitter, aussitôt qu'il sortirait de la ville, le service de France, et de venir le rejoindre. Muskerry répondit que, bien qu'il eût pour Sa Majesté toute la soumission que lui devait un fidèle sujet, se trouvant engagé au

service de France, il se croyait obligé en honneur de ne point quitter sans avoir demandé la permission de passer, ce qu'il comptait faire aussitôt qu'il aurait rejoint l'armée française. Ce message, comme on peut bien le croire, fit grand bruit à la cour, mais n'empêcha pas pourtant le duc d'y être très-bien reçu lorsqu'il vint prendre congé. On l'assura que, malgré ce qu'avait fait le roi d'Angleterre contre la cour de France en envoyant le marquis d'Ormond à Condé pour un pareil motif, la pension de Son Altesse serait toujours exactement payée tant qu'il ne s'engagerait pas à servir actuellement contre la France.

Le duc, revenu à Paris, se prépara à partir trois ou quatre jours après pour la Flandre. Il reçut avant de partir plusieurs lettres du Roi son frère, dans lesquelles le Roi lui manifestait le désir qu'il laissât à Paris sir John Berkley. La chose n'était pas dite ouvertement, mais il fut impossible au duc de ne s'en pas apercevoir. Le Roi, en le pressant de venir le plus promptement possible, lui disait, entre autres choses, dans une de ses lettres, qu'il était très-important au bien de son service que Son Altesse royale vînt le trouver sur-le-champ, et que, dans le cas où elle aurait encore à Paris quelques affaires d'argent ou autres à terminer, elles ne devaient pas l'empêcher de partir, et qu'il pouvait laisser après lui sir John Berkley pour les finir. D'après

ces expressions et plusieurs autres, le duc reconnut clairement le projet formé par quelques personnes d'éloigner de son service sir John Berkley, et d'y faire entrer sir Georges Ratcliff, l'âme damnée de ceux qui étaient le plus avant dans la confiance de Sa Majesté. Mais ce projet ne put leur réussir, car les affaires du duc furent si promptement terminées, qu'il put obéir à Sa Majesté en se rendant vers elle le plus promptement possible, et cependant amener avec lui sir John Berkley; car il était bien assuré que, s'il le laissait en arrière, il lui serait très-difficile de le r'avoir auprès de lui : cette opinion fut pleinement justifiée par ce qui se passa après son arrivée à Bruges.

Le duc partit de Paris le 10 septembre; ses équipages et ses domestiques, à la réserve de deux ou trois, s'étaient mis en route deux jours auparavant. Ce soir-là, il coucha à Verneuil, chez M. de Metz, et le lendemain se rendit dans sa voiture à Clermont où il comptait prendre la poste et arriver le même soir à Abbeville où il devait retrouver ses équipages et ses gens; mais, en arrivant à la poste de Clermont, il vit venir le domestique qu'il avait envoyé en avant pour lui faire préparer des chevaux de poste, et apprit de lui que Lockhart, ambassadeur de Cromwell, se trouvait à Clermont et logeait à la maison de poste qui était la meilleure auberge de la ville. Le duc renvoya le même

homme avec l'ordre de faire amener les chevaux à la porte de la maison de poste. En y arrivant, il fit arrêter sa voiture, monta à cheval au milieu de la rue et continua sa route sans s'arrêter que le temps qu'il lui fallut pour mettre ses bottes qu'il avait dans sa voiture. S'il fut surpris de trouver là Lockhart, celui-ci ne le fut pas moins de l'arrivée de Son Altesse royale, craignant très-fort l'événement d'une pareille rencontre; car il savait quelle affection le peuple, aussi-bien que les gens d'un rang plus élevé, portaient généralement au duc et quelle était leur aversion pour tous ceux de son parti. Il eut une telle peur qu'il fit rassembler tous ses domestiques dans l'auberge où il était, leur fit prendre leurs épées et leurs pistolets, et ordonna que tous leurs chevaux fussent sellés et bridés. Quant à lui, il se tint à une fenêtre de la cour de l'auberge ayant vue sur la porte d'entrée. Il avait autour de lui la plus grande partie de sa suite et était sans chapeau; en sorte que tous ses gens demeurèrent la tête découverte. Il est probable qu'il prit ce moyen pour éviter d'avoir à l'ôter et ne se pas exposer au blâme qu'il aurait encouru en ne l'ôtant pas. Ses valets de pied et une troupe assez nombreuse de gens résolus se tenaient dans la cour au bas de l'escalier. Comme la voiture du duc s'arrêta précisément devant la porte en face de laquelle donnait la fenêtre où se trouvait

Lockhart, Son Altesse royale le vit à cette fenêtre. Ce n'était pas sans raison que l'envoyé avait peur; car, avant que le duc eût pu monter à cheval, tout le peuple de la ville était réuni autour de lui, et il y a tout lieu de croire que s'il eût dit le moindre mot, on serait tombé sur l'ambassadeur.

L'effroi de celui-ci ne fut pas de longue durée. Le duc, une fois à cheval, partit sur-le-champ et le soir, comme il y avait compté, rejoignit ses équipages à Abbeville.

Il arriva en ceci, comme en beaucoup d'autres choses, que ce que la cour avait fait par égard pour Son Altesse royale et pour éviter tout accident, était précisément ce qui avait failli en amener un. Lockhart, se trouvant alors à Compiègne, avait été envoyé à Clermont, ville peu éloignée, afin qu'il ne se trouvât pas à la cour au moment où le duc y viendrait; mais Son Altesse royale étant demeurée à Paris, après avoir pris congé de la cour moins de temps qu'on ne l'avait cru, Lockhart n'était point reparti de Clermont quand elle y arriva.

D'Abbeville, Son Altesse royale se rendit à Montreuil, de là à Boulogne, puis à Calais, et fut reçue dans tous ces endroits avec une grande civilité. De Calais elle alla dîner à Gravelines, la première place de la côte appartenant aux Espagnols. Le marquis d'Ormond vint l'y recevoir,

comme le duc en était convenu avec le Roi son frère. Le soir même du jour, il se rendit à Dunkerque et le lendemain arriva à Bruges. Sa Majesté et le duc de Glocester vinrent à sa rencontre jusqu'à Furnes.

Le duc, arrivé à Bruges, n'eut besoin que de quelques jours pour se confirmer tout-à-fait dans l'opinion qu'il avait eu raison d'amener avec lui sir John Berkley; car, si Son Altesse royale était bien traitée pour son compte, Sa Majesté au contraire et tous ceux qui l'entouraient témoignaient à sir John une excessive froideur, et il était clair que les gens le plus en crédit auprès du Roi épiaient le premier prétexte qu'il pût leur donner pour le renvoyer; l'orage ne menaçait pas seulement sir John, mais aussi son neveu Henry Jermyn, auxquels on n'avait rien à reprocher si ce n'est la parenté qui les unissait de si près à sir John et à lord Jermyn, leur fidélité au duc et son entière confiance en eux. En sorte que si l'on eût pu réussir dans le dessein formé contre ces trois domestiques du duc, il en aurait souffert encore plus qu'eux; car, en quelle misérable condition ne se serait-il pas trouvé, après s'être laissé enlever ceux à qui il accordait le plus de confiance et d'affection, ne se trouvant plus alors entouré que de personnes à qui il ne pouvait se fier et qu'il n'aurait pu méconnaître pour les principaux auteurs d'une pareille mesure?

Ceux-ci étaient tellement aveuglés et emportés par leurs passions, leurs animosités et leurs intérêts personnels qu'ils ne comptaient pour rien les intérêts de leurs maîtres dès qu'ils se trouvaient en concurrence avec celui qui dirigeait alors toutes leurs actions. Dans le nombre étaient sir Henry Bennet et Henry Killigrew, qui, outre la haine qu'ils avaient conçue contre leurs anciens camarades, espéraient, lorsqu'ils auraient pu les faire écarter, obtenir, de concert avec sir Georges Ratcliff, la direction des affaires pécuniaires de Son Altesse et parvenir avec le temps à sa faveur.

Ce n'était pas le seul projet qu'on eût alors formé pour mortifier le duc. Plusieurs des serviteurs et ministres du Roi commencèrent à parler d'une prétendue vieille coutume d'Angleterre d'après laquelle le duc n'aurait pas été le maître de choisir ses propres domestiques, mais aurait été obligé de déférer ce choix au Roi. Ils donnaient, en ceci, dans une grande erreur de fait, le cas n'étant nullement le même d'un frère à un frère que d'un père à son fils, ni lorsqu'il s'agissait d'un prince arrivé à l'âge d'homme que lorsqu'il était question d'un enfant.

Et pour ne rien oublier de ce qui pouvait nuire à Son Altesse royale, les mêmes hommes obtinrent de Sa Majesté de lui ordonner d'écrire à sir James Darcy de se rendre en Flandre avec son ré-

giment. En vain le duc représenta au Roi que cette démarche serait inutile, et que Muskerry et les autres colonels irlandais obéiraient, mais qu'il était assuré que sir James n'en ferait rien; et qu'ainsi, sans produire aucun résultat utile, cela ne servirait qu'à faire mauvais effet en France et à donner au cardinal un prétexte pour retirer au duc sa pension; ce qui lui serait assez incommode tant qu'il ne saurait pas ce qu'on devait faire pour lui dans le pays où il venait d'arriver. Il ajouta qu'il n'était nullement assuré d'y trouver du service, les Espagnols n'ayant encore prêté l'oreille à aucune proposition de ce genre.

Tout ce que put dire Son Altesse royale fut inutile. Il fallut écrire, et il fut évident qu'on n'avait eu en ceci d'autre motif que celui d'attirer ce régiment au service d'Espagne; car on prit si peu de soin de faire parvenir sa lettre à sir James Darcy, que celui-ci ne la reçut qu'au bout de six semaines, et encore ne la reçut-il que par l'entremise de Charles Berkley, qui n'avait pas encore quitté Paris, n'étant pas tout-à-fait remis de son accident. Le cardinal fut donc averti de la lettre avant qu'elle parvînt à son adresse, et eut tout le temps d'affermir sir James Darcy dans sa résolution de demeurer en France; en sorte que, lorsqu'enfin la lettre lui arriva, non-seulement il s'excusa d'obéir, mais en empêcha plusieurs officiers. Le reste se ren-

dit aux ordres de Sa Majesté lorsque M. Muskerry et les autres colonels quittèrent le service de France.

On demanda encore au duc, durant son séjour à Bruges, plusieurs choses de la même nature, toutes sans avantage pour le Roi et qui pouvaient en même temps porter grand préjudice à Son Altesse royale. D'un autre côté lord Jermyn et d'autres lui écrivaient de Paris de ne point entrer au service d'Espagne; ce qui serait peu convenable, disaient-ils, après avoir vécu si longtemps en France, y avoir été traité avec tant de bienveillance et dans le temps où il recevait encore une pension de cette couronne. Ils ajoutaient à cela plusieurs autres argumens, mais si faibles qu'il était aisé d'y démêler quelques appâts jetés par le cardinal, dans l'espérance que, si l'on pouvait empêcher Son Altesse royale d'entrer au service d'Espagne, il parviendrait à retenir en France les régimens Irlandais. Ils ne réussirent donc point à convaincre le duc. Il leur répondit qu'il ne regardait point ses obligations avec la France comme de telle nature, qu'elles l'empêchassent en honneur de servir l'Espagne ou telle autre couronne à laquelle il croirait pour ses intérêts devoir s'attacher; que même, quand il ne trouverait pas son compte à porter les armes au service d'Espagne, si le Roi son frère le lui ordonnait, il serait de son devoir d'obéir; qu'ainsi,

soit qu'on voulût le considérer comme soldat de fortune ou comme sujet, il ne pouvait concevoir, quelque part qu'il servît, qu'on le trouvât mauvais en France.

Peu de temps après, Son Altesse accepta les propositions qui lui furent faites par le Roi son frère et par les Espagnols, et entra à leur service.

Cette affaire venait d'être conclue, lorsque, vers la fin de l'hiver, sa sœur, la princesse royale, vint de Paris à Bruges. Elle ne fut pas médiocrement affligée de voir le duc traité comme on vient de le dire : elle prit son parti, et employa pour lui tout ce qu'elle avait de crédit. Alors les gens en faveur, voyant d'ailleurs qu'ils ne pouvaient obtenir du duc, par voie de persuasion, de se séparer de sir John Berkley ni d'aucun autre de ses serviteurs, reprirent l'affaire par un autre bout, et se résolurent de saisir à tort ou à raison la première occasion de trouver sir John en faute. L'exemple suivant fera voir de quels puérils prétextes ils furent obligés de se servir contre lui, et combien Son Altesse royale eut le droit d'être scandalisée de leur manière d'agir.

Quelques jours avant Noël le Roi se rendit à Bruxelles pour traiter avec les Espagnols des affaires de la plus haute importance. Il laissa le duc à Bruges pour tenir compagnie à sa sœur.

Le Roi étant revenu la veille de Noël, le duc apprit le soir même de lord Muskerry que les Espagnols avaient résolu d'obliger tous les Irlandais qui passaient au service de Sa Majesté à leur prêter serment de fidélité à eux-mêmes. Son Altesse royale fut excessivement choquée de cette prétention. Jamais on n'avait rien demandé de pareil aux troupes du prince de Condé ni à celles du duc de Lorraine, et la chose pouvait être d'ailleurs très-préjudiciable aux intérêts du Roi; car les Irlandais, prêts alors à quitter le service de France, uniquement par devoir envers Sa Majesté, ne pouvaient manquer d'être fort troublés de l'idée de s'engager au service espagnol et non pas au sien; et il était très-probable que ce motif les empêcherait de venir.

Le duc avait eu de la peine d'abord à croire cette nouvelle; mais ayant rencontré chez le Roi le comte de Bristol, qu'on avait employé pour obtenir dans cette affaire le consentement du Roi, le duc lui raconta ce qu'on venait de lui dire, et lui demanda ce qui en était. Cette question jeta le comte de Bristol dans un accès de colère. Il s'écria que celui qui avait raconté cela au duc était un traître et un misérable; qu'on ne pouvait le lui avoir dit que dans l'intention de le porter à s'y opposer, ce qui perdrait les affaires du Roi. Il continua dans les termes les plus violens, et qui certainement ne pouvaient

guère s'appeler des raisons, à vouloir prouver que c'était un crime monstrueux que d'en avoir parlé au duc. Il avait lieu de croire que l'avis en avait été donné à Son Altesse royale par sir John Berkley, et que celui-ci avait en même temps inspiré au duc de l'éloignement pour la mesure.

Le comte de Bristol parlait si haut que Sa Majesté, qui était dans la même chambre et à très-peu de distance, entendit tout ce qu'il disait, et, s'approchant du duc, prit le parti du comte, ajoutant qu'il ne lui était pas difficile de voir maintenant à quel point ceux qui avaient instruit Son Altesse du projet de serment étaient mal disposés pour les Espagnols et pour Sa Majesté elle-même, car on ne pouvait lui en avoir parlé qu'à mauvaises intentions. Le Roi pressa ensuite le duc de lui nommer celui de qui il tenait la chose. Le duc s'en excusa, et dit qu'il espérait que Sa Majesté voudrait bien lui pardonner de ne point nommer la personne, puisque, d'après ce que venait de dire lord Bristol, ce serait presque l'accuser de haute trahison. Le duc ajouta qu'il voyait bien de qui voulait parler le comte, mais que ce n'était pas la première fois qu'il se trompait de la même manière, et que Son Altesse royale voulait bien l'assurer que l'avis ne lui était pas venu de sir John Berkley; qu'en y pensant bien on trouverait qu'il était presque impossible que sir John eût été si promptement

instruit. Le duc continua en disant qu'il avait été au moment de nommer au comte la personne de qui il tenait cette nouvelle, mais que celui-ci était entré sur-le-champ dans une si grande colère, et s'était servi d'expressions si inconvenantes, que le duc avait cru devoir se taire, bien qu'en même temps il fût assuré en parlant de faire cesser tout ce bruit. Quant à la chose elle-même, ce ne pourrait jamais être un tort de la lui avoir dite; car dès que Sa Majesté était une fois déterminée à faire prêter ce serment, Son Altesse royale, bien qu'elle fût contre cette mesure, ne ferait rien pour s'y opposer.

Quand le comte de Bristol vit, par la réponse du duc, qu'il n'avait pas adressé juste, il se calma, et, en présence du Roi, demanda pardon à Son Altesse royale si son zèle pour le service du Roi l'avait porté à s'oublier au point de laisser échapper quelques paroles contraires au respect qu'il devait à Son Altesse. Ainsi finit cette conversation.

Quant au serment, le duc a toujours cru que, si on avait fait la moindre résistance, les Espagnols n'auraient pas insisté comme ils le firent. Il pense même qu'on ne l'aurait pas demandé si le comte de Bristol n'avait, sans intention, excité leur méfiance, et ne leur eût fait soupçonner que le Roi voulait avoir une armée à lui à l'exemple du prince de Condé et du duc de Lorraine. Le

comte leur avait proposé de former un corps de dix mille hommes pourvu de canons et de toutes les autres choses néçessaires, et de le mettre sous le commandement du duc. Les Espagnols n'avaient déjà que trop appris à leurs dépens les inconvéniens d'une pareille mesure. Ils craignirent donc que ce corps d'infanterie ne devînt beaucoup trop considérable, et par là dangereux; ce fut pourquoi ils voulurent s'assurer des troupes irlandaises par le serment, et pourquoi ensuite ils les traitèrent assez mal, au mépris de toutes les promesses qu'ils leur avaient faites.

Le lendemain de la scène dont je viens de parler, le comte de Bristol vint trouver le duc dans sa chambre, et demanda à s'entretenir avec lui en particulier; alors, après un long préambule sur le grand respect et la profonde estime qu'il ressentait pour Son Altesse royale, et, s'il osait le dire, la vive tendresse qu'elle lui inspirait personnellement, indépendamment de ce qu'il lui devait sous les autres rapports, il assura le duc que non-seulement lui, mais ses deux amis, le marquis d'Ormond et le chancelier étaient prêts, pourvu qu'il voulût bien suivre leurs conseils et leur montrer quelque bienveillance, à le mettre à la tête de toutes les affaires. Après s'être fort étendu sur ce sujet, il changea de discours, et commença à parler à Son Altesse royale de sir John Berkley, assurant être fort de ses amis et

disposé à le servir de toutes les manières qui seraient en son pouvoir. En conséquence de quoi il pria Son Altesse royale, si elle avait quelque attachement pour sir John, de vouloir bien lui ordonner de se retirer quelque temps, attendu que le Roi était tellement irrité contre lui qu'un plus long séjour ne ferait qu'augmenter le mécontentement de Sa Majesté et rendre la réconciliation plus difficile, tandis qu'au moyen d'une légère absence, et des soumissions convenables, il lui serait facile de se rétablir bientôt dans les bonnes grâces et l'estime de Sa Majesté. Mais, lorsque la réponse du duc eut fait comprendre au comte que toute sa rhétorique ne parviendrait pas à obtenir de Son Altesse le consentement qu'il désirait, il prit un autre ton, et annonça que la volonté absolue du Roi était que sir John se retirât, et que Sa Majesté était si positivement décidée sur ce point qu'il n'y avait point à choisir, et qu'il fallait que sir John prît son parti. Que d'ailleurs le Roi l'avait tellement représenté à don Juan comme mal disposé pour les Espagnols, et que ses discours avaient fait sur don Juan une telle impression qu'il ne serait plus au pouvoir de Sa Majesté, en eût-elle même le désir, de retenir plus longtemps sir John dans le pays. Il termina en disant qu'il répéterait tout cela à sir John Berkley, et lui conseillerait, comme son ami, de se soumettre patiemment, et d'employer tous ses efforts

pour obtenir le consentement de Son Altesse.

A tout ce long discours, le duc se contenta de répondre qu'il était fâché qu'on eût rendu à sir John Berkley de si mauvais offices auprès de Sa Majesté et de don Juan. L'affaire était de telle nature que le consentement qu'on lui demandait lui ferait grand tort dans l'opinion du monde; car de quel œil pourrait-on le regarder lorsqu'il aurait abandonné à la haine de leurs ennemis des serviteurs innocens ou du moins qu'il jugeait tels; et comment, après avoir donné un tel exemple de faiblesse, pourrait-il espérer que personne voulût plus compter sur sa protection?

Après avoir reçu cette réponse, le comte quitta le duc et alla faire sa commission auprès de sir John Berkley. L'affaire n'était déjà plus un secret, elle avait transpiré et était devenue le sujet d'entretien de toute la maison. Avant le soir la princesse royale en parla au duc, lui exprimant l'extrême chagrin qu'elle en ressentait pour l'amour du Roi aussi bien que pour lui, et ses craintes sur l'issue de ce différend. Cependant elle lui conseilla de tenir ferme en faveur de son ancien serviteur, et de ne point consentir à l'éloigner. Tous les amis du duc lui donnèrent le même conseil. Il en reçut de semblables du vieux lord Belcarras et de tout le monde, excepté du lord Bristol et de ses amis.

Cependant, voyant qu'il n'était pas en son pou-

voir de garder sir John auprès de lui, et que s'il continuait plus long-temps à résister, il pouvait en résulter quelque aigreur entre Sa Majesté et lui, ce que, pour sa part, il était résolu d'éviter à tout prix, il pensa que, dans une conjoncture si difficile, ce qu'il avait de mieux à faire était de quitter secrètement la cour et de se retirer en Hollande, espérant obtenir par l'absence ce qu'il était certain qu'on lui refuserait tant qu'il resterait à Bruges. Il se consulta donc avec sir John Berkley, Henry Jermyn et Charles Berkley sur la manière d'exécuter son projet; on résolut que pour le faciliter Son Altesse royale consentirait au départ de sir John, et deux jours après le suivrait aussi secrètement qu'il lui serait possible.

Cette résolution prise, le duc déclara qu'il consentait à l'éloignement de sir John Berkley. Ses amis, à qui il avait fait mystère de ses intentions, en furent excessivement surpris; sa sœur, en particulier, lui en fit de vifs reproches. Tous les autres le blâmèrent beaucoup. Il supporta tout cela aussi patiemment qu'il lui fut possible et continua de leur cacher la raison qui l'avait déterminé à consentir au départ de son serviteur. Ce qui favorisa le plus le projet qu'il avait formé de cacher le sien, ce fut l'anxiété qui paraissait évidemment dans tout son maintien. Chacun l'attribua au chagrin qu'il éprouvait d'être forcé de

se séparer de sir John Berkley, tandis qu'il venait de la nécessité où se trouvait le duc de s'éloigner lui-même de la cour, ne voyant pas d'autre moyen de maintenir le droit qu'il avait de commander dans sa propre maison et conserver sa réputation. Il était confirmé dans sa résolution par un autre motif. D'après ce que lui avait conté lord Bristol de la mauvaise opinion de don Juan sur le compte de sir John Berkley et de l'humeur qu'il avait de le trouver si Français, le duc craignait fort que don Juan n'en pensât autant de lui, ce qui ne lui promettait pas d'en être extraordinairement bien traité. Toutes choses donc considérées, Son Altesse royale crut ne pouvoir mieux faire que de persister dans le parti auquel elle s'était déterminée. Tout fut disposé pour l'exécution de ce projet, qui eut lieu de la manière qu'on va voir, et comme on le trouve rapporté dans les mémoires originaux sur l'année suivante.

Le 2 ou 3 janvier 1657, sir John Berkley quitta Bruges pour aller attendre le duc à Flessingue. Son Altesse royale le suivit deux ou trois jours après. Le matin de son départ, s'étant levé un peu plus tôt qu'à l'ordinaire, il appela le duc de Glocester, lui disant qu'il voulait aller à la chasse. Il n'était pas encore habillé, lorsque sa sœur le fit prier de venir lui parler avant de sortir, ce qui ne l'inquiéta pas médiocrement;

il crut qu'elle avait eu quelque vent de son projet, et voulait l'en dissuader. Ce fut dans cette persuasion qu'il se rendit près d'elle, et si la chambre n'eût pas été un peu obscure, parce qu'elle était encore au lit, il aurait été impossible qu'elle ne s'aperçût pas de son trouble quand il y entra, et n'eût pas ainsi soupçonné son dessein; mais elle n'eut pas plus tôt commencé à lui parler que ses craintes se dissipèrent. Elle ne voulait que l'avertir d'une querelle qui s'était élevée, à ce qu'elle croyait, entre deux de leurs domestiques, afin que Son Altesse royale les empêchât d'en venir à une affaire. Il la quitta donc sans lui avoir rien dit qui pût lui faire le moins du monde soupçonner son intention. Ce n'est pas qu'il ne fût bien sûr qu'elle était trop de ses amies pour rien faire qui empêchât son départ, dans le cas où, par ses raisonnemens, elle n'aurait pu lui persuader de rester; mais ce fut pour elle-même qu'il ne voulut pas l'informer de son projet, de peur qu'on ne crût qu'elle avait contribué à le déterminer, et afin que si on venait à la questionner à cet égard elle pût affirmer avec vérité qu'elle l'avait complétement ignoré.

Le duc, avant de monter à cheval, alla rendre visite à Sa Majesté, et, après y être demeuré peu de temps, partit et sortit de la ville avec son frère le duc de Glocester. Ils prirent la route de

Sluys, Son Altesse royale feignant d'avoir intention de chasser de ce côté. Le duc prit avec lui Henry Jermyn, Charles Berkley, et deux ou trois domestiques inférieurs dans lesquels il avait la plus grande confiance. Il laissa à Bruges sir Henry Bennet et Henry Killigrew, auxquels il n'osait se fier, et tout le reste de sa maison. Arrivé à un village près de Sluys, il dit à son frère qu'il avait donné rendez-vous dans cette ville à une personne qui venait d'Angleterre, pour conférer avec lui sur des affaires de grande importance. Il l'engagea à aller chasser une heure ou deux dans les dunes, où il lui promit de venir le trouver; mais il ajouta cependant que si par hasard il ne revenait pas à l'heure indiquée, le duc de Glocester ferait bien de ne pas l'attendre et de retourner à Bruges, où il se rendrait de son côté avant la fermeture des portes.

Son Altesse royale, après avoir quitté son frère, se rendit à Sluys, traversa la ville sans s'y arrêter, et passa dans l'île de Cassant, où elle laissa ses chevaux avec l'ordre de ne le pas suivre, et de là gagna Flessingue avant la fin du jour. Elle y trouva sir John Berkley, et arriva cette même nuit avec lui à Middlebourg. De Middlebourg le duc se résolut à gagner Utrecht le plus promptement qu'il lui serait possible. Son projet était alors de se rendre en France par l'Allemagne, afin d'éviter de traverser les possessions

espagnoles; mais il gelait si fort qu'il fut forcé de prendre sa route par Tervère, Ziricsée, Bommène, Sommerdyke, Helvoet-Sluys, La Brille et Maesland-Sluys, la route ordinaire se trouvant entièrement fermée par les glaces.

Le duc arriva donc le lendemain à Tervère. Il y trouva un joli vaisseau français prêt à mettre à la voile pour la France. Sir John Berkley lui proposa de se hasarder à s'y embarquer, ce qui lui épargnerait une longue route par terre; mais Charles Berkley s'y opposa, lui représentant les dangers de la mer à cette époque de l'année, et ceux que pourrait faire courir à Son Altesse royale la rencontre d'un vaisseau de guerre anglais. La coutume des Anglais était de fouiller tous les vaisseaux étrangers pour voir s'ils avaient à bord quelques matelots anglais, et s'ils en trouvaient de les enlever; en sorte qu'il pourrait arriver que même sans connaître le duc, ils l'emmenassent comme si c'était un de leurs compatriotes.

Le duc se rendit à ces raisons et continua son voyage. Il s'embarqua sur un bâtiment de passage ordinaire, arriva le soir même à Ziricsée, et se rendit de là en chariot de poste à Bommène, remonta le soir même sur un petit bâtiment de passage, débarqua le lendemain matin à l'île de Sommerdyke, la traversa en chariot, et se rembarqua à la ville pour Helvoet-Sluys. Il passa

sur le dernier bateau découvert qui risqua la traversée. L'eau était déjà presque entièrement encombrée de glaces, et le danger paraissait si grand que tous les gens de la ville se rendirent sur le rivage pour les voir partir. Il y avait, en effet, tant de glaces qu'ils eurent beaucoup de peine à passer; mais enfin, après beaucoup d'efforts, ils débarquèrent à une lieue environ au-dessous de Helvoet-Sluys, et atteignirent La Brille le même jour. Le lendemain, ils passèrent à Maesland-Sluys, d'où Son Altesse royale envoya sir John Berkley à La Haye pour savoir s'il pouvait demeurer quelques jours *incognito* dans le pays. Sir John avait ordre de rejoindre le duc à Utrecht. Son Altesse royale continua sa route, et sir John Berkley y arriva ensuite et lui apprit qu'elle pouvait sans inconvénient séjourner comme elle le désirait.

Le duc demeura un jour ou deux dans cette ville; et pendant ce temps ayant examiné de nouveau le meilleur parti à prendre, il se résolut à la fin d'écrire au Roi pour l'informer des motifs de son départ, et en attendant de demeurer où il était jusqu'au retour du messager, comptant, s'il revenait avec une réponse favorable, ne pas poursuivre sa route vers la France. Cependant, pour mieux garder l'*incognito*, il se rendit à Zuleystein, dont le maître l'accueillit et le traita avec beaucoup d'amitié. C'était un honnête

gentilhomme de sa connaissance, fils naturel de Henri, prince d'Orange, et qui avait épousé, quelques années auparavant, mistriss Killigrew, fille d'honneur de la princesse royale. Après y être demeuré environ une semaine, M. Vandernatt, une autre de ses connaissances, l'engagea à venir à Dieren, où il était intendant du prince d'Orange.

Tandis que le duc y était, M. Vandernatt fut invité à une noce à Amsterdam. Le duc y alla avec lui, accompagné seulement d'Henry Jermyn. Il était sûr que personne ne le reconnaîtrait, et désirait de revoir cette ville et de se procurer le divertissement d'une noce, cérémonie qui se passe dans ce pays avec beaucoup de formalités et dure plusieurs jours; mais au bout de deux jours, comme sa curiosité était suffisamment satisfaite, il retourna à Dieren et de là à Zuleystein, où il apprit ce qui s'était passé à Bruges à l'occasion de son départ.

Aussitôt qu'on vit que le duc de Glocester revenait seul, et que Son Altesse royale n'était pas rentrée à l'heure de la fermeture des portes, on commença à soupçonner la vérité; sur quoi Sa Majesté envoya le marquis d'Ormond en Zélande, où il comptait qu'on trouverait le duc; mais le marquis le trouvant parti pour la Hollande, revint en rendre compte à Sa Majesté, qui, apprenant que Son Altesse royale pensait à se rendre en Flandre par la route de Cologne, envoya le

colonel Blague dans cette ville pour l'engager à revenir, lui offrant toutes les satisfactions qu'il pourrait désirer; mais voyant par les lettres du duc que son intention n'était pas de se rendre sur-le-champ en France, et qu'il était encore en Hollande, Sa Majesté lui envoya de nouveau le marquis d'Ormond chargé de plusieurs offres dans le but de l'engager à revenir, sans cependant que les dernières propositions fussent aussi avantageuses que celles dont avait été chargé le colonel Blague. Lord Ormond trouva le duc à Zuleystein, où il venait de revenir de Dieren. Il lui remit les lettres de Sa Majesté, qui causèrent au duc une telle satisfaction qu'il dit au marquis qu'il était résolu de repartir le lendemain pour Bruges et d'aller le même jour jusqu'à Bréda. Le message portait en substance que Sa Majesté lui promettait, s'il voulait revenir, que non-seulement lui, mais tous ses serviteurs seraient traités avec tant de bienveillance qu'ils n'auraient plus occasion de se plaindre; que quant à sir John Berkley, il fallait qu'il demeurât pour le moment en Hollande; mais que dans un mois il aurait toute liberté de revenir auprès de Son Altesse royale, et que le passé serait oublié.

Arrivé à Bréda, Son Altesse continua le lendemain sa marche vers Bruges, où le Roi la reçut avec beaucoup de bonté; et, aussitôt après son arrivée, le duc, informé de l'irrévérence avec

laquelle Henry Killigrew avait parlé de lui, et de la mauvaise conduite qu'il avait tenue pendant son absence, le renvoya de son service ainsi que sir Henry Bennet, qui passa bientôt en Espagne avec la qualité d'envoyé, pour le dédommager de la place de secrétaire qu'il avait perdue auprès du duc. Alors Son Altesse royale n'eut plus dans la maison personne qui ne fût absolument à elle.

Au bout d'un mois environ, sir John Berkley revint à Bruges, comme on en était convenu, et peu de temps après il fut fait lord, à la demande du duc. Vers le même temps, la princesse royale quitta Bruges pour se rendre en Hollande; et au commencement du printemps, le Roi et sa cour allèrent à Bruxelles. Le duc, en y arrivant, reconnut la vérité de ce que lui avait assuré le père Peter Talbot, jésuite, très-intimement lié alors avec don Alphonse de Cardenhas, que jamais don Juan n'avait dit au comte de Bristol, sur le compte du duc et celui de lord Berkley, ce que lord Bristol avait rapporté à Son Altesse. On avait effectivement essayé de leur rendre à tous deux de mauvais offices auprès de don Juan, et on y avait d'abord réussi jusqu'à un certain point; mais don Juan et surtout le marquis de Caracena et don Alphonse de Cardenhas avaient bientôt reconnu la fausseté de ces rapports; ce qui les avait tout-à-fait disposés en faveur de Son

Altesse royale et de lord Berkley, et avait fait tort auprès d'eux au comte de Bristol.

L'indiscrétion de sa conduite, dans cette occasion et dans plusieurs autres, eut l'effet non-seulement de détruire la bonne opinion qu'avaient conçue de lui les deux ministres espagnols, mais leur fit éprouver à juste titre un vif mécontentement. A son arrivée dans le pays, comme il parlait parfaitement l'espagnol et possédait à un très-haut degré l'art de s'insinuer et de se mettre en faveur auprès des hommes puissans quoiqu'il fût incapable de s'y maintenir, la part très-active qu'il avait dans les affaires de Sa Majesté lui avait donné les moyens d'obtenir beaucoup de crédit auprès de don Juan, et une grande estime de la part des deux autres. Cela ne lui suffit pas, il chercha à entrer plus avant encore dans les bonnes grâces de don Juan en flattant et en entretenant son penchant pour l'astrologie. Il tira son horoscope et se mit à lui parler sans cesse de couronnes, de sceptres, imaginant par-là obtenir sur son esprit plus de pouvoir qu'il n'en avait réellement. Il essaya donc même auprès des autres ministres de s'introduire dans le maniement des affaires du pays. Ces derniers s'étant aperçus de sa prétention, mirent bientôt un terme à toutes les chimères dont il s'était nourri. Ils le peignirent à don Juan tel qu'il était; en sorte que, soit par prudence, et pour

apaiser la jalousie qu'il avait excitée dans les deux ministres, soit qu'il reconnût réellement la vérité du portrait qu'ils lui avaient fait, il cessa toute relation avec lui, et ne voulut plus en entendre parler.

Ce fut ainsi que le comte de Bristol se trouva déchu en ce pays, comme il lui était déjà arrivé ailleurs, des espérances qu'au premier abord il avait conçues d'arriver à la tête des affaires; et puisque nous en parlons sous ce rapport, nous allons raconter ici de quelle manière le comte se perdit également en France. Le duc en sut les détails de la première main.

En arrivant en France, en 1645, vers l'époque de la première guerre de Paris, ou peu auparavant, il se rangea, comme il convenait à un homme forcé de quitter son pays pour cause de loyauté, à la suite du parti de la cour; et dans une escarmouche contre les Parisiens, près du bois de Vincennes, et à laquelle le prince de Condé était en personne, le comte fut assez heureux pour être blessé d'un coup de feu à la cuisse, ce qui fit faire à lui plus d'attention et lui obtint plus d'intérêt qu'on ne lui en aurait accordé sans cela. Comme c'était un homme de qualité et recommandé par la reine d'Angleterre, il eut un emploi dans l'armée. Vers l'an 1651, il fut fait lieutenant-général, et lorsque, un peu avant la seconde guerre de Paris, en 1652, on ôta au duc

de Sully le gouvernement de la ville de Mantes pour avoir laissé passage au duc de Nemours et aux troupes qu'il amenait de Flandre à l'armée des princes, le comte de Bristol fut mis à sa place; et ce fut une grande preuve de confiance de la part du cardinal que de lui donner un commandement si important et si avantageux.

Cet été, au mois de juillet, la cour se rendit à Pontoise et demeura, soit dans cette ville, soit à Mantes, jusqu'à son retour à Paris. Peu de temps après son arrivée à Pontoise, le cardinal quitta la France, et, peu de temps après, quelques personnes de la cour, qui désiraient le tenir éloigné, s'efforcèrent de former un tiers parti, et, pour l'honorer à leurs propres yeux, lui donnèrent le nom de *parti des vrais Français*, n'ayant, disaient-ils, d'autre raison pour s'opposer au retour du cardinal, que l'opinion où ils étaient que, de quelque manière qu'il s'effectuât, ce retour ne pouvait être qu'excessivement préjudiciable aux affaires du Roi. Cette opinion pouvait fort bien se soutenir; aussi beaucoup d'hommes considérables à la cour, et surtout dans la haute magistrature, entrèrent dans le tiers parti. Le comte de Bristol, oubliant que non-seulement il était étranger, mais encore avait des obligation au cardinal, s'y précipita avec les autres, et fut assez imprudent pour donner un jour à la Reine le conseil de ne jamais permettre au

cardinal de revenir, ce qui le perdit entièrement, et auprès d'elle, et auprès du cardinal; tandis que s'il fût demeuré fermement attaché à leurs intérêts comme il le devait, et se fût contenté d'obéir sans s'ingérer à donner des conseils, il aurait été sans doute bientôt maréchal de France. Au lieu de cela, le cardinal étant revenu à la fin de cette longue campagne, on lui ôta son gouvernement; ses deux régimens, pour la levée desquels il avait reçu de l'argent dans le courant de l'été, furent réformés, et il ne fut point récompensé ainsi que les autres. Bientôt après, une imprudence que lui fit commettre l'amour qu'il ressentait ou croyait ressentir pour la duchesse de Châtillon, l'obligea à se retirer dans le midi de la France. On ne sait pas si ce fut de son propre mouvement ou par ordre de la cour. Il y vécut fort retiré jusqu'à la campagne du Milanais, où il servit au siége de Pavie en qualité de lieutenant-général sous le duc de Modène, général des troupes françaises dans ce pays; et l'année suivante, il se rendit en Flandre auprès de Sa Majesté.

Pour revenir où nous en étions, le temps de la campagne approchait. Ce fut la première que fit le duc d'York au service d'Espagne. Il en rend lui-même, dans ses mémoires, le compte suivant.

Cinquième campagne du duc, et la première qu'il ait faite dans l'armée espagnole.

Parmi les préparatifs de cette campagne, ce qui nous occupa le plus, mon frère et moi, ce fut de mettre sur pied les six régimens d'infanterie de Sa Majesté. L'un était anglais, l'autre écossais, et le reste irlandais. Ils formaient, portés au complet comme ils le furent, plus de deux mille hommes tous tirés de France : c'était obliger deux fois les Espagnols, et si l'Espagne eût jugé à propos de tenir ce qu'elle leur avait promis, c'est-à-dire une pistole par tête, des armes pour tous ceux qui viendraient s'engager, et l'assurance d'être ensuite bien traités, ces troupes auraient certainement doublé au moment d'entrer en campagne : mais, malgré le service qu'on avait rendu à l'Espagne de les tirer de France, et quoiqu'à la fin de l'hiver précédent, pendant que le Roi était encore à Bruges, les intelligences que conservait Sa Majesté avec les régimens irlandais en garnison à Saint-Guillain eussent très-fort aidé les Espagnols à recouvrer cette ville, que sans cela ils n'auraient jamais pu reprendre à cette époque de l'année, ils avaient conçu de telles inquiétudes sur la trop grande force des troupes du Roi qu'ils les dégoûtèrent de toute manière. Il fut donc impossible de les

augmenter, et tout ce qu'on put faire fut de les tenir au complet comme elles étaient quand j'entrai en campagne pour rejoindre l'armée espagnole.

Ces inquiétudes étaient encore fomentées par le prince de Condé, qui n'était parvenu que depuis peu de temps à prendre l'avantage sur le duc de Lorraine, et à le faire traiter comme chacun l'a su, afin de se rendre lui-même plus nécessaire aux Espagnols. Il craignait donc, si les troupes du Roi grossissaient à un certain point, que, comme l'infanterie était ce dont les Espagnols manquaient le plus, on n'en agît à son tour avec lui comme avec le duc de Lorraine. Ainsi donc, quoique extérieurement il vécût en très-bons termes avec le Roi, il s'efforçait tant qu'il pouvait d'augmenter les méfiances des Espagnols, et d'empêcher par tous les moyens possibles que le nombre de nos troupes ne vînt à augmenter.

Ces méfiances avaient encore, comme je l'ai dit, une autre source. Le comte de Bristol, lorsque le Roi l'avait employé pour la première fois à négocier avec don Juan la formation d'un corps de troupes appartenant à Sa Majesté, avait commencé par les propositions les plus déraisonnables. En arrivant à Bruges, où l'avait envoyé le Roi pour cette affaire, il ne parlait de rien moins que d'une armée de dix mille hommes, infanterie et cavalerie, avec une artillerie pro-

portionnée ; ce qui effraya tellement les ministres espagnols que, si on eût jamais formé un pareil projet, la chose fût devenue par cela seul tout-à-fait impossible à conclure. Cette proposition extravagante, loin d'avancer les affaires de Sa Majesté, ne servit qu'à inquiéter les Espagnols sur l'accroissement de nos forces.

Pendant le temps que je passai à Bruxelles, je les fis si bien revenir sur toutes les histoires qu'on avait débitées sur mon compte, que don Juan et les ministres n'avaient pas mauvaise opinion de moi, et que le prince de Condé vivait avec moi très-civilement. Avant que je partisse pour l'armée, le comte de Bristol fit faire à Sa Majesté une chose qui, en soi, pouvait paraître assez bonne, mais dont le motif était de me désobliger; ce fut d'engager M. de Marsin à son service, et de le faire lieutenant-général de toutes ses troupes levées et à lever. Il fut convenu qu'il serait immédiatement sous mes ordres, soit en Flandre soit en Angleterre, si l'occasion nous y appelait; en sorte que le Roi se trouvant au-dessus de moi, et M. de Marsin immédiatement au-dessous, mon autorité était peu de chose, ou plutôt je n'étais plus qu'un pur zéro en chiffre; et, afin de s'attacher M. de Marsin entièrement, le lord Bristol obtint aussi de Sa Majesté, vers la fin de l'année, de le récompenser par avance des services qu'il devait lui rendre en

Angleterre en le créant chevalier de la Jarretière; et, sans le chancelier, il aurait même obtenu pour lui le titre de comte d'Angleterre, ce qui eût été encore plus étrange. Ce n'est pas que M. de Marsin ne fût un des bons officiers que j'aie jamais connus. Il a eu cette réputation en France, en Flandre et partout où il a servi; mais c'était une chose inouïe que de le récompenser ainsi d'avance, et par des honneurs si extraordinaires.

La saison nous appelait en campagne. Le commencement en fut très-glorieux pour le prince de Condé. Il était à la Bussière sur la Sambre, ville située à environ seize ou dix-huit lieues de Cambrai, désignée pour le rendez-vous de toute sa cavalerie. Il venait l'y passer en revue avant de l'envoyer au rendez-vous général de toute l'armée. Il apprit que l'armée française, sous le commandement de M. de Turenne et M. de La Ferté, avait mis le siége devant Cambrai qu'il savait n'être défendu que par une très-faible garnison. Il marcha aussitôt pour tâcher de délivrer la ville avant que les Français pussent être avertis de son arrivée, ou que leurs lignes fussent assez bien établies pour l'empêcher d'entrer dans la place et de la secourir. Il régla si exactement sa marche, qu'il arriva dans la nuit aux retranchemens français, et trouva peu d'opposition; car, bien que les Français fussent à cheval et prêts à le recevoir, il chargea si vigoureusement les deux

lignes d'infanterie qu'il trouva sur son chemin, qu'elles furent hors d'état de résister à la force d'un corps de troupes si considérable uniquement appliqué à les traverser pour forcer le passage et entrer dans la ville. Il y réussit sans peine, et arriva avec très-peu de perte jusqu'à la contrescarpe. Le comte de Salazar, gouverneur de la ville, l'y reçut avec une grande satisfaction. Il s'attendait si peu à un pareil secours, et en fut tellement surpris, que le prince attendit longtemps à la palissade avant qu'on lui permît d'entrer. Le gouverneur avait au fait toutes les raisons du monde de se réjouir excessivement de son arrivée; car, outre qu'il n'était pas grand soldat, sa garnison était, comme je l'ai dit, très-faible; en sorte que, si on ne fût venu le tirer de la situation critique où il se trouvait, il aurait abandonné la ville, et n'aurait défendu que la citadelle.

Ce fut, je crois, la seule fois que cette place se trouva si mal gardée. Cela venait de l'avis qu'avaient reçu les Espagnols que Cromwell devait envoyer cette année-là six mille hommes au secours de la France. Ils jugeaient, d'après cela, qu'on attaquerait dans cette campagne quelques unes de leurs villes maritimes; ils y avaient donc distribué de fortes garnisons, de manière qu'il leur en restait très-peu pour défendre les villes de l'intérieur. Le cardinal, l'ayant su, avait jugé

l'occasion favorable pour attaquer Cambrai. Il tenait plus à la prise de cette ville qu'à celle d'aucune autre, ayant, à ce que j'ai su, une sorte de manie d'en être fait prince et évêque. Il ordonna aux deux maréchaux d'entreprendre ce siége, espérant bien qu'ils seraient plus heureux que ne l'avait été le comte d'Harcourt quelques années auparavant. Ils l'auraient prise certainement sans le hasard qui fit que le prince de Condé se trouva à la Bussière; car, s'il fût demeuré à Bruxelles, aucun de ses officiers n'aurait osé entreprendre sans lui un pareil coup de main; et, quant aux Espagnols, ils auraient employé tant de temps à examiner et à débattre les moyens de secourir la ville, que les Français auraient eu le temps de terminer leurs lignes, et alors elle était perdue.

Si le comte de Salazar avait été surpris de l'arrivée de ce secours si peu attendu, les généraux français ne le furent pas moins, surtout M. de Turenne qui, comptant sur les délais ordinaires aux Espagnols et la lenteur qu'ils mettent à exécuter ce qu'ils ont résolu à loisir, ne croyait pas possible qu'aucune de leurs troupes le vint attaquer si promptement. Mais, ayant appris par quelques prisonniers qu'il avait faits dans cette occasion le nombre et le genre des troupes entrées dans la ville, et qui les commandait, il ne jugea pas à propos de continuer le siége. Il le leva le

lendemain matin, envoya un exprès à la cour pour l'informer de ce qui s'était passé, et recevoir ses ordres sur ce qu'il y avait à faire.

Aussitôt que M. de Turenne se fut retiré de devant Cambrai, le prince renforça la garnison autant qu'il le fallait pour mettre la ville à l'abri d'un pareil danger durant le reste de l'année, puis envoya le reste de ses troupes au rendez-vous général qui était à Mons dans le Hainaut.

Les Français, obligés par cet événement de changer leur plan de campagne, partagèrent leur armée, et renoncèrent pour le reste de l'année à tout projet de siége un peu considérable. Ils envoyèrent le maréchal de La Ferté s'emparer de Montmédy, petite place dans le Luxembourg, mais forte et de grande importance. Quant à M. de Turenne, il marcha avec l'autre partie de l'armée sur le bord de la mer pour faire plus aisément sa jonction avec l'infanterie anglaise. Lorsqu'elle fut faite, il revint sur ses pas pour observer les mouvemens de notre armée.

Nous nous trouvions alors réunis au rendez-vous général près de Mons. Le 19 juin nous marchâmes avec toute notre armée vers Mierpottry sur la Sambre, un peu au-dessus de Thuyn. Le lendemain nous campâmes près de Philippeville, et traversâmes de ce côté notre pays comme si nous avions eu dessein d'aller secourir Montmédy. M. de Turenne et son armée firent grande

diligence pour y arriver avant nous; mais ce n'était pas là notre intention; nous ne voulions que l'amuser et lui donner cette pensée, afin de pouvoir ainsi lui échapper, et, retournant sur nos pas, tomber à l'improviste sur Calais, que nous espérions emporter en peu d'heures, connaissant un côté faible par où nous croyions pouvoir aisément nous en rendre maîtres.

Ce n'était pas seulement de ce moment que les Espagnols y avaient pensé; on s'était occupé de ce projet avant que l'archiduc quittât la Flandre. Celui-ci avait dans le temps envoyé à Calais des ingénieurs déguisés qui avaient reconnu le côté faible dont je parle. Le plan de l'entreprise, tel qu'on l'avait enfin arrêté, ne pouvait être meilleur, et il y avait toutes les probabilités imaginables de succès, car la chose fut conduite avec tant de secret et d'habileté que l'ennemi n'en eut pas le moindre soupçon. En quittant Mons, nous avions laissé derrière nous un corps de cavalerie suffisant, en y ajoutant quelque cavalerie tirée des garnisons voisines, pour exécuter la première partie du projet. Nous avançâmes donc du côté de Montmédy jusqu'à Philippeville; et, voyant par la marche de M. de Turenne qu'il nous croyait dans l'intention de secourir cette ville, nous changeâmes la nôtre, et le 26 marchâmes directement sur Calais.

Don Juan, le prince de Condé et Caracena

prirent, à la tête de la cavalerie, le plus court chemin, et me laissèrent avec M. de Marsin avec l'infanterie pour les suivre le plus promptement que nous pourrions. Le bagage et l'artillerie avaient ordre de prendre une route plus enfoncée dans l'intérieur des possessions espagnoles. Le prince de Ligne fut choisi pour l'exécution de cette entreprise et pour porter les premiers coups et les plus importans. Il fut donc envoyé la veille du départ pour rejoindre les troupes que nous avions laissées en arrière.

A la fin de la première journée de marche, j'atteignis Tilly avec mon infanterie; le lendemain 27, les faubourgs de Mons; le 28, Bruxelles; le 29 je passai l'Escaut à Tournai et arrivai à Pont-à-Bouvines. De là, le 31, je passai sous les murs de Lille; et, traversant la Lys à Armentières, nous prîmes nos quartiers à Nieukerke. Le lendemain, premier juillet, nous arrivâmes à Hasebrouck, et le 2 à Arques, à une lieue de Saint-Omer. J'y étais arrivé le matin de bonne heure, pensant atteindre Calais avant la nuit, lorsque je reçus de don Juan une lettre pour m'apprendre que l'entreprise avait manqué, et m'ordonner de demeurer à Arques jusqu'à ce que je reçusse de ses nouvelles. Voici en peu de mots le récit de ce qui s'était passé.

Le prince de Ligne était parti de Gravelines dès qu'il avait fait nuit pour exécuter ce dessein

si bien combiné. Il devait au moment de la marée basse s'emparer de cette portion de la ville qui est située hors des murs et joignant au quai. Une fois qu'il en aurait été maître, la ville ne pouvait tenir plus de douze heures, car la garnison était peu considérable et la place faible de ce côté; mais il arriva une demi-heure trop tard; en sorte que l'eau se trouva si haute qu'il lui fut impossible de passer, et qu'il se trouva forcé de se retirer sans avoir rien fait que de donner à la ville une chaude alarme, et d'avoir indiqué par sa marche sur le bord de la mer le point qu'il voulait attaquer, ce qui avertit le gouverneur de la faiblesse de ce point. Celui-ci, reconnaissant le danger qu'il venait de courir, se fortifia de ce côté de manière à n'avoir plus à craindre une semblable surprise. Ainsi nous manquâmes notre entreprise après avoir fait pour rien une très-longue marche.

Le 4 juillet notre cavalerie et notre infanterie se rendirent ensemble à Qnernes à une lieue d'Aire, et un jour ou deux après nous arrivèrent aussi notre canon et notre bagage. Le 6 nous marchâmes à Bouré, tout contre Lillers, où nous séjournâmes quelques jours. Vers le 12 nous nous rendîmes à Brouay, et le lendemain à Ham; le jour suivant, à Roeux, sur la Scarpe, un peu au-dessus d'Arras. Le 15 nous arrivâmes à Sauchy-Cauchy, entre Arras et Cambrai; nous y de-

meurâmes jusqu'au 21, et de là marchâmes à Marcoing.

Pendant que nous perdions ainsi le temps en marches et contre-marches inutiles, M. de La Ferté continuait le siége de Montmédy. La place était forte, et la garnison, composée de braves gens, se défendait vaillamment, et tint plus long-temps que les Français ne s'y étaient attendus. Pendant ce temps M. de Turenne s'occupait à observer nos mouvemens, ou bien se tenait à portée de Montmédy pour empêcher qu'on n'y fît entrer aucun secours. Ainsi, durant toute cette première partie de la campagne, nous eûmes beaucoup de marches mais pas d'affaires. De Marcoing, nous marchâmes le 27 sur le Catelet; le lendemain, à Fervaques, et le 29, à Origny-sur-Oise. Nous n'y demeurâmes qu'un jour, puis marchâmes à Eglancourt, près de Guise, où nous campâmes jusqu'au 8 août. De là nous marchâmes à Féron, le lendemain à Macon, près de Chimay, et le 10 à Aublin, environ une lieue en avant de Marienbourg.

Là nous reçûmes la nouvelle de la prise de Montmédy. La place avait été si bien défendue, qu'on ne commença à parlementer que lorsque les ennemis se furent logés dans le bastion. Nous apprîmes en même temps que M. de Turenne s'était mis en marche pour la Flandre avec l'intention d'y entreprendre quelque siége. Sur cet avis

nous nous mîmes en marche vers le même point, et nous ne nous arrêtâmes pas jusqu'au 29 que nous arrivâmes à Calonne-sur-la-Lys, à une lieue de Saint-Venant, où M. de Turenne avait mis le siége avant notre arrivée. Ses lignes étaient si avancées, qu'attendu leur force et notre faiblesse nous ne jugeâmes pas devoir essayer de secourir cette ville en attaquant de vive force les retranchemens, mais pensâmes qu'il valait mieux essayer de couper les vivres à nos ennemis, et d'empêcher quatre ou cinq fourgons qu'il avait à Béthune de lui apporter le pain et les munitions dont il avait besoin pour le siége. Nous avions reçu avis que ses fourgons devaient partir le lendemain de Béthune, sous une escorte, pour se rendre au camp qui se trouvait à environ la distance de trois lieues.

Il fut donc décidé que toute l'armée se mettrait en marche le lendemain matin pour s'aller porter au village de Montbernenchon, par où le convoi était absolument obligé de passer, afin de lui couper le chemin. Comme le lieu où nous nous trouvions, aussi bien que la plus grande partie du pays que nous devions traverser le lendemain, était fort coupé de petits enclos, on ordonna qu'à la tête de chaque régiment un détachement muni des outils nécessaires fût chargé de préparer les passages; de manière que, lorsque nous arriverions sur la plaine qui se trou-

vait à portée de canon des lignes de l'ennemi, nous pussions nous trouver promptement en ordre de bataille. Le lendemain, 22, nous fûmes prêts à partir aussitôt après le lever du soleil, ainsi qu'il avait été ordonné la veille. Cependant il était près de midi lorsque nous nous mîmes en marche. Je ne puis imaginer quelle fut la raison de ce délai. Il n'était pas difficile de prévoir qu'il nous mettait en danger de perdre l'occasion favorable et de donner au convoi le temps d'arriver dans les lignes. Ce dont je suis assuré, c'est que quelques personnes, et moi entre autres, ne manquâmes pas de le faire observer à don Juan; mais nous n'en partîmes pas un instant plus tôt pour cela.

A la fin, quelque peu avant midi, nous nous mîmes en marche rangés en bataille. Le prince de Ligne, général de la cavalerie, à la tête de l'aile droite, le prince de Condé à la gauche, et moi, que don Juan avait prié de faire ce jour-là les fonctions de mestre-de-camp-général, à la tête de l'infanterie.

Quant à don Juan et au marquis de Caracena, ils marchaient en avant avec leurs trois compagnies des Gardes, jusqu'à ce que, arrivant près de la plaine, ils s'arrêtèrent pour faire la sieste comme à leur ordinaire. Nous marchions lentement à cause des clôtures. Je n'en avais plus qu'une à passer à la tête de mon infanterie pour

arriver à la plaine, lorsque j'aperçus le convoi ennemi qui commençait à descendre de Montbernenchon, et se hâtait le plus qu'il pouvait pour gagner le camp. Je passai donc la dernière haie et commençai à ranger mon infanterie en bataille à mesure qu'elle sortait de l'enclos, et voyant que le prince de Ligne était déjà arrivé avec quatre ou cinq escadrons dans la plaine sur mon flanc droit, qui était le plus proche de l'ennemi, j'envoyai lui donner avis de l'approche du convoi, lui faisant remarquer qu'il était absolument entre ses mains. Il n'avait autre chose à faire qu'à marcher dessus, et à s'en emparer avant qu'il pût gagner les lignes, car il n'y avait pour toute escorte que trois escadrons. Il me fit réponse qu'il voyait cela aussi bien que moi, et n'ignorait pas combien il lui était facile d'enlever ce convoi; mais qu'il n'osait pas l'attaquer sans l'ordre de don Juan ou du marquis de Caracena.

Je me rendis vers lui au galop et le pressai aussi vivement qu'il me fut possible, de ne pas perdre, par cet excès de scrupule, une aussi belle occasion. Il me répondit que je ne connaissais pas la ponctualité espagnole, et que, s'il attaquait l'ennemi sans ordre, il pourrait lui en coûter la tête, surtout s'il échouait dans son entreprise ou s'il essuyait le moindre échec. Je lui répondis qu'il n'avait pas lieu de craindre aucune mésa-

venture; que quand M. de Turenne faisait sortir quelque cavalerie de ses lignes, jamais il n'y hasardait son infanterie; que, si les Espagnols le recherchaient pour cette action, je consentais à en prendre sur moi tout le blâme, et qu'il aurait tout lieu de s'excuser en disant qu'il m'avait obéi en ma qualité de mestre-de-camp général; mais, malgré tous les argumens dont je pus m'aviser, je ne parvins pas à lui persuader de charger. Ainsi nous perdîmes l'occasion, car, pendant notre dispute, le convoi, sentant l'excès du danger, avait fait toute la diligence possible et nous avait dépassés.

Enfin, lorsqu'il n'y eut plus de remède, et que déjà les premiers fourgons étaient entrés dans les retranchemens de l'ennemi, les trois compagnies des Gardes vinrent joindre le prince de Ligne et lui apportèrent l'ordre de tomber sur le convoi, ce qu'il fit aussitôt. Il n'ajouta à ces trois compagnies que la sienne, et j'y envoyai aussi la mienne. Les quatre premières, qui avaient à leur tête un neveu du marquis de Caracena, le comte de Colmanar, jeune homme sans expérience, s'avancèrent si précipitamment et avec si peu d'ordre, que si les trois escadrons ennemis qui faisaient l'arrière-garde du convoi eussent tenu ferme, ils les auraient mises en déroute; mais Berkley, qui commandait mes gardes, voyant leur imprudence, les suivit en bon ordre et leur épar-

gna ainsi un affront ; car, après avoir chargé et mis en fuite ces trois escadrons, ils les poursuivirent avec autant d'ardeur et de désordre qu'ils en avaient mis à s'avancer sur eux, tellement que quelques uns d'entre eux entrèrent dans les lignes des ennemis qui n'avaient pas eu le temps de fermer encore leurs barrières et se trouvèrent engagés pêle-mêle avec eux ; mais ils revinrent bientôt aussi vite qu'ils étaient allés, et ne s'arrêtèrent pas jusqu'à ce qu'ils se fussent mis en sûreté derrière ma compagnie des gardes qui était alors à portée de mousquet des retranchemens. Là, ils se rallièrent. Une fois reformés, ils se refroidirent pour laisser à mes gens la conduite de l'arrière-garde sans essayer, comme ils en auraient eu le droit, de leur enlever ce poste d'honneur.

Ils retournèrent en cet ordre joindre l'armée rangée en bataille sur la plaine, à portée de canon des retranchemens ennemis. Après avoir demeuré ainsi quelque temps, nous nous retirâmes un peu en arrière et campâmes à Montbernenchon. Le convoi échappa ainsi sans avoir perdu un chariot ni un fourgon. Il n'en coûta à l'ennemi que quelques hommes pris ou tués par les gardes : du nombre de ceux-ci fut le marquis de Renty, homme de qualité, qui mourut de ses blessures quelques jours après, et un nommé Quérino, qui commandait le régiment de Gesvres.

Le soir du jour où le convoi nous avait échappé, tandis que nous nous retirions à Montbernenchon, je m'entretins sur parole avec le marquis d'Humières et quelques autres officiers de l'armée française qui sortirent de leurs retranchemens pour me venir parler. Avec moi se trouvait un nommé Tourville, qui commandait un régiment de cavalerie dans les troupes du prince de Condé. Ce régiment devait être de garde le lendemain avec un régiment espagnol d'infanterie, au pied de la colline dont j'ai parlé, et qui se trouvait à portée de canon des lignes. Tourville, pensant que le canon commencerait le lendemain à tirer dès le point du jour sur le poste qui lui était destiné, demanda à un officier de l'armée française, du nombre de ceux qui s'entretenaient avec moi, le nom des officiers d'artillerie qui servaient dans l'armée française. L'autre le lui ayant dit, Tourville le pria de le rappeler au souvenir d'un de ces officiers, son ami particulier, et de l'engager, lorsque le lendemain matin il verrait deux escadrons au pied de la colline, de pointer ses canons sur celui qui se trouverait à la droite du grand chemin, c'était le régiment espagnol, et non pas sur celui de gauche, qui devait être son régiment. En conséquence, le matin arrivé, les Français adressèrent tous leurs boulets au régiment espagnol auquel ils tuèrent plusieurs hommes et chevaux avant qu'il reçût l'ordre de se

retirer, et ne tirèrent pas un seul coup contre celui de Tourville.

J'ai appris depuis, de quelqu'un qui était bien informé, que, lorsque nous arrivâmes à Calonne, Reynolds, qui commandait la cavalerie anglaise envoyée par Cromwell, offrit à M. de Turenne, s'il voulait lui donner deux mille chevaux, d'aller avec cela et ses six mille hommes d'infanterie attaquer notre armée dans sa position, pensant que deux mille chevaux lui suffiraient dans ce pays coupé de clôtures, et comptant d'ailleurs sur la bravoure de son infanterie anglaise, accoutumée à se battre derrière les haies, pour suppléer au nombre. M. de Turenne refusa d'y consentir, et ne jugea pas prudent de risquer un corps si considérable dans une entreprise si hasardeuse.

L'affaire du convoi manquée, comme nous ne nous jugions pas en état d'entreprendre de forcer les lignes de l'ennemi, nous examinâmes quelle marche il fallait prendre pour les obliger à lever le siége, ou bien quel siége nous devions entreprendre nous-mêmes avec la probabilité d'en venir à bout avant qu'ils se fussent rendus maîtres de Saint-Venant. Enfin on décida que nous marcherions aussitôt pour attaquer Ardres. Cela fut résolu au conseil de guerre tenu le lendemain de notre arrivée à Montbernenchon; mais l'exécution du projet fut différée jusqu'au 25, et, à mon

avis, par de très-mauvaises raisons. On craignait, à ce qu'il paraît, que l'ennemi, qui n'avait pas encore commencé ses approches, ne levât le siége pour nous suivre, et ne nous forçât malgré nous à livrer bataille. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce délai nous fut extrêmement nuisible; car M. de Turenne, sans perdre de temps, avait ouvert ses tranchées la nuit du jour où nous arrivâmes à Montbernenchon, d'où nous ne partîmes pas avant le 25 au matin. Le 27, nous arrivâmes devant Ardres.

Arrivés avant midi, nous nous hâtâmes de retrancher nos quartiers de manière à empêcher qu'on ne jetât du secours dans la place, où il n'y avait pas plus de trois cents soldats. Nous nous mîmes donc aussitôt à travailler à nos lignes de circonvallation: nous y employâmes tout le jour et la nuit suivante, ce qui, dans l'opinion de presque tout le monde, fut absolument du temps perdu, comme le prouva l'événement; car il est probable que si nous eussions attaqué la première nuit, nous aurions emporté la place.

Je ne puis ici m'empêcher de rapporter un fait pour montrer à quel point les Espagnols sont disposés à se flatter de la certitude du succès. Le trompette du marquis de Caracena, en revenant de l'armée française devant Saint-Venant, avait assuré son maître que la ville n'était pas si

vivement pressée par les ennemis qu'on l'avait cru et qu'elle l'était en effet, et ce fut sur ce rapport que le marquis se fonda pour ne pas pousser avec plus de diligence les travaux du siége d'Ardres. Inutilement je leur rapportai ce que j'avais su d'un de mes valets, qui avait passé plusieurs jours dans le camp ennemi, et en était revenu avec ce même trompette. Il avait été dans les tranchées et m'assura que les opérations françaises étaient tellement avancées, que ce jour-là ou le jour suivant au plus tard ils seraient maîtres de la place. Ni don Juan, ni le marquis de Caracena n'en voulurent rien croire, disant que cela était impossible. C'était si parfaitement d'accord avec la négligence qui leur avait fait manquer le convoi de Saint-Venant, lorsqu'ils auraient pu si facilement s'en emparer, qu'il me fut impossible de n'être pas très-choqué de leur conduite dans ces deux occasions. C'était la première année que je servais avec les Espagnols, et je n'étais pas encore accoutumé à leur façon de faire. Je me souviens que le soir du jour où nous laissâmes passer le convoi, comme je me plaignais au prince de Condé de cette première bévue, il me dit qu'il voyait bien que j'étais étranger aux manières d'agir de l'armée espagnole ; qu'il fallait me préparer à voir bien d'autres et de plus grandes fautes avant la fin de la campagne : et la suite

justifia cette prédiction, ainsi qu'on aura occasion de le remarquer.

Pour faire comprendre la cause de toutes ces erreurs de conduite, il ne sera pas hors de propos de donner ici une idée de leur manière de vivre. Don Juan observait en campagne les mêmes formes de gravité et de réserve qu'il avait coutume de suivre à Bruxelles. Il était aussi difficile d'arriver jusqu'à lui : tellement qu'au moment où le convoi dont j'ai parlé passait près de nous, lui et le marquis de Caracena étant à faire la sieste dans un enclos voisin de la plaine, ou qui n'en était séparé que par un autre, jamais ceux qui les entouraient, et qui voyaient le convoi descendre la colline, n'osèrent les éveiller pour les en avertir. Certainement, si on l'eût fait, le convoi eût été pris. Ce qui me paraît le plus extraordinaire, c'est que des hommes aussi braves et d'aussi bon sens que don Juan et le marquis de Caracena s'enveloppassent de cette manière dans de telles formalités; car il était impossible qu'ils ne comprissent pas qu'elles leur faisaient perdre un grand nombre d'occasions favorables et étaient extrêmement préjudiciables au service de leur maître aussi bien qu'à leur propre réputation.

Le marquis était certainement un très-bon officier ; il avait servi long-temps et passé par tous les grades; en sorte que c'était à son propre mé-

rite qu'il devait le poste dont il jouissait alors: et si don Juan n'eût pas eu le malheur, car on peut l'appeler ainsi, d'être élevé comme un fils d'Espagne, c'eût été un homme véritablement extraordinaire, car il possédait, outre le courage, de hautes qualités naturelles; mais, comme je l'ai dit, ni lui ni le marquis ne changeaient rien en campagne à la manière de vivre qu'ils avaient coutume de suivre à Bruxelles. Lorsque l'armée était en marche, jamais ils n'étaient à sa tête, si ce n'est peut-être en présence de l'ennemi, et quand la moitié de l'armée était sortie du camp; alors ils montaient à cheval, et à la tête de leur compagnie des Gardes, ils se rendaient tout droit à leurs quartiers, sans penser nullement à l'armée, sans marcher en avant pour examiner la manière dont on avait tracé le camp, ni reconnaître la position choisie par l'officier-général; en sorte qu'en cas d'alerte, ou à l'approche de l'ennemi, ils n'avaient pas la moindre idée du terrain, et ne savaient pas même où étaient placés la grand'garde et les postes avancés. Quant à don Juan, la plupart du temps, quelque heure qu'il fût, en arrivant au quartier, il se mettait sur-le-champ au lit; il y soupait et ne se relevait que le lendemain matin. Le jour où l'armée n'était pas en marche, il était rare qu'il sortît ou montât à cheval; en sorte que les majors-généraux faisaient effectivement l'office de général.

Pour revenir au siége d'Ardres, le 28 août un conseil fut assemblé au quartier du marquis de Caracena, où l'on prit la résolution de commencer les attaques. Voici comment la chose se passa : quand nous fûmes tous réunis chez le marquis, on nous conduisit au haut d'une tour, d'où nous observâmes la ville avec des lunettes d'approche. Après quoi, et sans être aidé d'aucun autre renseignement, le conseil décida le plan d'attaque, ordonna que les Espagnols attaqueraient la demi-lune située entre les deux bastions, que j'attaquerais le bastion de droite, et le prince de Condé celui de gauche, et, comme il n'y avait pas de temps à perdre, on résolut, si cela était possible, qu'on attacherait le même soir le mineur au corps de la place.

Les choses ainsi ordonnées, moi et le prince de Condé, ne jugeant pas que ce que nous avions vu du haut de la tour nous suffît pour diriger notre entreprise, nous allâmes de plus près reconnaître les différens points d'attaque. Don Juan et le marquis de Caracena n'y allèrent point en personne, car ce n'etait point la coutume des généraux espagnols de s'exposer en de semblables occasions; ils se contentèrent d'y envoyer un major de Battaille chargé de leur rendre compte de la situation des points qu'ils devaient attaquer.

Tout fut donc préparé, et aussitôt qu'il commença à faire nuit, à un signal parti du quartier

de don Juan, nous attaquâmes tous ensemble sur tous les points, et avançâmes sans nous arrêter jusqu'au bord du fossé. Il faut dire que les ouvrages extérieurs nous avaient offert peu de résistance, attendu qu'ils n'avaient pas assez de monde pour les défendre. Arrivés au bord du fossé, nos gens se mirent immédiatement à l'ouvrage pour y pratiquer des logemens avant d'essayer d'attacher le mineur.

De mon côté, l'attaque se fit par lord Muskerry à la tête de mon régiment, qui était renforcé d'un capitaine et d'un détachement de chacun des autres bataillons. Je n'attaquai point avec eux, mais demeurai en arrière pour veiller à ce qu'ils fussent fournis de fascines et autres choses dont ils avaient besoin; ensuite j'allai les retrouver avec le duc de Glocester. Je vis avec satisfaction que lord Muskerry avait tout conduit le mieux possible. Il avait presque terminé un logement sur le bord du fossé, vis-à-vis la pointe d'un bastion qu'il commandait des deux côtés, et avait logé le gros de son bataillon dans le fossé du ravelin qui couvrait la pointe du bastion.

Voyant toutes choses en si bon état, je pensai qu'il était temps de s'occuper à attacher le mineur à la muraille. La clarté de la lune m'ayant fait apercevoir un peu d'eau au fond du fossé, j'envoyai un sergent pour en sonder la profon-

deur. Il revint me rapporter qu'elle était peu profonde et ne gênerait en rien les mineurs. Alors je les envoyai avec un sergent et quelques soldats porter les madriers, à l'abri desquels ils se logèrent. Ensuite moi et mon frère nous en retournâmes à notre quartier.

Je ne raconterai point en détail ce qui s'est passé sur les autres points de l'attaque, parce que je n'y étais pas. Je dirai seulement en général qu'on eut partout le même succès, et qu'on attacha le mineur au corps de la place; en sorte que nous ne faisions aucun doute d'être maîtres de la place dans les vingt-quatre heures. Je ne puis m'empêcher de rapporter ici un mot de don Juan. Lui et le marquis de Caracena étaient dans leur voiture à une assez grande distance en arrière du point qu'attaquaient leurs troupes, et hors de la portée du canon de l'ennemi, lorsqu'on vint lui dire que le prince de Condé et moi étions allés sur les travaux. Il répondit : *No hazen ben* (cela n'est pas bien fait à eux).

Le lendemain matin, comme le soleil venait de se lever, don Juan apprit que Saint-Venant s'était rendu aux Français, et que M. de Turenne marchait sur nous. Alors il rassembla la junte, et l'on résolut aussitôt de lever le siége. La grande affaire était de retirer nos gens des travaux pratiqués sous les murs de la ville, attendu que nous n'avions pas eu le temps de faire entre

eux et nous une tranchée pour servir de communication; de manière qu'en se retirant ils étaient nécessairement exposés à toute l'artillerie de la ville. On s'occupa d'abord de retirer les mineurs. Ce fut, de mon côté, lord Muskerry qui s'en chargea. Avant de communiquer aux officiers les ordres qu'il avait reçus, il envoya dire aux mineurs de tâcher de se retirer du mieux qu'ils pourraient, tandis que, pour favoriser leur retraite, il ferait faire grand feu sur les assiégés. Il dit à ses soldats qu'il retirait ses mineurs parce qu'il avait su que cette partie du mur était contreminée. Ils tirèrent si bien, que les mineurs, protégés par leur feu, vinrent nous trouver sans avoir reçu le moindre mal.

Ensuite il communiqua ses ordres aux officiers, et leur ordonna, au moment où il leur donnerait le mot, de se retirer avec toute la diligence possible, et de se reformer à l'endroit qu'il leur indiquait à quelques pas de portée de mousquet de la ville. Pendant ce temps-là j'envoyai un détachement d'environ trente cavaliers commandés par un lieutenant avec l'ordre de se porter aussi près de la ville qu'il le pourrait sans exposer son monde, et, lorsqu'il verrait mes gens se retirer des travaux, de galoper vers eux : s'il voyait tomber quelque officier ou soldat, il devait le faire relever et emporter. Je suivis moi-même le détachement pour veiller à l'exécution de mes ordres.

Le lieutenant s'était contenté de se mettre avec son détachement à couvert derrière une haie, à portée de mousquet de la ville, mais sans exécuter, lorsqu'ils virent venir nos gens, la dernière partie du commandement. Je galopai vers lui, et lui ordonnai d'avancer. Il obéit, et galopa avec ses hommes épars de différens côtés jusqu'au bord du fossé, réparant ainsi le tort qu'il avait eu de ne pas exécuter d'abord ses ordres. Quoique les assiégés fissent de la place un feu très-nourri, il n'y eut de blessé, parmi les officiers, qu'un capitaine Keith, et très-peu de soldats. Pas un ne mourut de ses blessures : ce qui fut très-heureux et très-extraordinaire, car ils n'avaient eu rien pour se mettre à l'abri jusqu'à ce qu'ils se trouvassent hors de portée.

Je ne sais s'ils eurent le même bonheur de l'autre côté; j'ai seulement appris que l'ennemi leur avait tué quelques uns de leurs mineurs.

Après avoir fait retirer notre monde sans beaucoup de perte, nous songeâmes à faire partir nos bagages pour Gravelines, et nous les suivîmes aussitôt avec toute l'armée. Nous eûmes une marche extrêmement pénible. En arrivant sur les bords des basses terres, nous fûmes obligés de faire halte jusqu'à ce que notre bagage et notre artillerie eussent passé la seule chaussée qui conduise de Gravelines à Polincove, et que l'abondance des pluies avait rendue presque impraticable. Ce

chemin, d'où il était fort difficile de se retirer, la pluie qui continuait, l'ouragan, l'obscurité de la nuit, car ce ne fut guère qu'au soleil couché que notre avant-garde entra sur la chaussée, enfin les haltes fréquentes que nous étions forcés de faire à cause du bagage qui marchait devant nous, mirent un tel désordre parmi nos soldats qu'ils n'obéissaient plus aux officiers, mais que chacun songeait seulement à se mettre à l'abri le plus tôt qu'il pourrait. Le matin il ne se trouvait dans aucun régiment dix hommes ensemble, et ce fut tout ce que nous pûmes faire que de les rallier le lendemain.

Le 30, au soir, nous logeâmes à Broukerke. L'armée française avait aussi sa part des rigueurs du mauvais temps; car, pendant toute cette même nuit, elle avait traversé, marchant vers nous, la plaine de Saint-Omer presque aussi en désordre que nous. Le 31, nous passâmes la Colme, et logeâmes à Drincham et dans les villages circonvoisins. Le pays était tellement coupé de clôtures, qu'il nous eût été très-difficile de camper en ordre de bataille; d'ailleurs cela n'était pas nécessaire, car l'ennemi était à Watten; mais nous jugeâmes devoir donner ce repos à nos troupes fatiguées des marches intolérables qu'elles avaient eu à supporter durant cette campagne.

Nous ne demeurâmes que deux jours dans ces quartiers, et le 2 septembre nous logeâmes dans

les villages situés au-dessous de Mont-Cassel. Nous y demeurâmes jusqu'au 7; alors, apprenant que M. de Turenne était aux environs de la Motte-aux-Bois, nous nous retirâmes le même jour sur Wormhout, où nous apprîmes, le 12, que les Français avaient pris la Motte-aux-Bois, et marchaient de nouveau sur nous. Alors nous repassâmes le lendemain la Colme, et nous logeâmes le long de cette rivière, résolus d'en défendre le passage. Les Espagnols étaient postés depuis le fort de Linck presque jusqu'à Spiker. Je venais ensuite, et étais chargé de défendre la portion qui s'étendait depuis leur position jusqu'à Bergues-Saint-Vinox; et le prince de Condé s'étendait depuis mes quartiers jusqu'à Bergues.

On avait rompu tous les ponts, et construit des travaux derrière les gués. Le 17 nous apprîmes que M. de Turenne marchait vers nous pour nous prendre en flanc, après avoir passé la Colme au-dessus de Linck. Alors on envoya la plupart des régimens espagnols, j'entends des natifs d'Espagne, se jeter avec quelque cavalerie dans Gravelines. Les trois régimens italiens commandés par don Tito del Prato eurent ordre d'entrer dans le fort de Mardyk. Le reste de l'armée se retira, et campa derrière le canal qui va de Bergues à Dunkerque. Le prince de Condé avait ses quartiers à Bergues; ceux de don Juan étaient à Dunkerque, et les miens à

Oudezeele, village à mi-chemin entre les deux villes. Nous plaçâmes notre canon sur des batteries que nous trouvâmes toutes faites le long du canal.

Un ou deux jours après que nous eûmes quitté la Colme et pris la position que je viens de dire, l'armée française vint mettre le siége devant Mardyk. C'était la seule place maritime qu'ils pussent attaquer en cette saison de l'année; et le traité qu'ils avaient fait avec Cromwell les obligeait à en mettre entre ses mains quelqu'une avant la fin de la campagne. Ce fut en partie ce qui les décida. Quant à Dunkerque et à Gravelines, on avait pris toute l'année tant de soin de pourvoir à leur défense, et cette dernière surtout venait de recevoir un renfort si considérable, qu'il leur était impossible d'espérer s'en rendre maîtres, et surtout notre armée postée comme elle l'était. Le fort de Mardyk était donc le seul qu'ils pussent attaquer.

Ce fut dans la soirée qu'ils s'établirent sous ses murailles. Comme ils arrivaient pour prendre position, je sortis avec le poste de cavalerie placé hors de la porte de Dunkerque pour aller voir passer leur armée. Lorsque je fus à environ une portée de canon de Dunkerque, je laissai mes cavaliers derrière moi pour assurer ma retraite, dans le cas où je serais poussé par l'ennemi; et, accompagné de quinze officiers et quelques autres

personnes toutes bien montées, je m'approchai si près de l'armée française que, tout en marchant, quelques uns des officiers qui étaient à la tête du régiment de Picardie sortirent à une petite distance hors des rangs, et tirèrent sur moi avec leurs fusils qu'ils portaient devant eux en travers sur leurs chevaux. Ils arrivaient précisément alors à l'endroit où ils devaient camper. Aussitôt que les soldats eurent mis bas les armes, et que ceux qui étaient de corvée eurent commencé à dresser leurs baraques à l'endroit marqué pour leurs logemens, plusieurs officiers du régiment de Picardie et quelques autres sortirent de nouveau pour me pousser. Alors je me retirai vers ma cavalerie, et, comme ils me pressaient, quelques uns d'entre eux, arrivés tout près de moi, reconnurent un grand chien courant qu'ils m'avaient vu lorsque j'étais dans l'armée française; alors ils élevèrent la voix, et demandèrent si le duc d'York n'était pas là. Comme on leur dit que j'y étais, et qu'au même moment je me retournai vers eux, ils crièrent aussitôt : *sur parole !* désirant s'entretenir avec moi.

Je m'arrêtai donc, ils s'approchèrent et descendirent de cheval pour me saluer. Il y avait parmi eux plusieurs hommes de la première qualité et tous de mes anciennes connaissances. Je descendis aussi de cheval et nous nous entretînmes plus d'une heure, jusqu'à ce que M. de

Turenne leur fit dire de revenir. Il y avait là deux ou trois cents officiers français; entre autres le marquis d'Humières, le comte de Guiche, Castelnau, enfin presque tous gens de qualité. Je n'en avais pas avec moi plus de vingt, parmi lesquels se trouvait un officier de cavalerie espagnole qui, me voyant me retourner lorsque je m'entendis nommer et appeler par les Français, me demanda ce que je prétendais faire. Je lui répondis qu'il l'allait voir et lui ordonnai de se tenir tout près de moi, l'assurant qu'il n'y avait aucun danger ni pour l'un ni pour l'autre. Je rapporte tous ces détails pour faire voir avec quelle civilité se comportent entre eux les ennemis dans ce pays et pour montrer aussi que j'avais autant d'amis dans l'armée française, lorsque je servais contre elle, que dans le temps où je servais avec elle. Cette honnêteté des officiers français à mon égard produisit un tel effet sur quelques Anglais qui se trouvaient avec eux, qu'ils ne purent se dispenser de se conduire de même, ce qui leur coûta cher comme on le verra par la suite.

Je ne saurais dire positivement si cet entretien que j'avais eu avec l'ennemi donna de l'ombrage aux Espagnols; mais, après la campagne, M. de Marsin me conseilla comme de lui-même de ne pas me laisser aller à ces rencontres aussi souvent que je l'avais fait ces années-là; car les Espa-

gnols étaient excessivement méfians, et que, quoiqu'ils n'en eussent rien dit, elles avaient fort bien pu leur déplaire. Je lui répondis qu'ils auraient tout-à-fait tort de concevoir contre moi le moindre soupçon ou de se formaliser de cette manière d'agir; qu'ils ne pouvaient méconnaître la fidélité avec laquelle j'avais servi cette campagne; que j'étais déterminé à continuer de faire ce qui convenait à un homme d'honneur, et que si l'occasion s'en présentait, ils me verraient charger mes connaissances de l'armée française d'aussi bon cœur que le pourraient faire les Espagnols; mais que quant à profiter aussi des occasions qui se présentaient de m'entretenir avec elles, je ne me refuserais pas cette petite satisfaction; car il ne pouvait en aucune manière nuire aux intérêts des Espagnols, que je conservasse les relations que j'avais dans l'armée française où j'avais servi tant d'années : et, pour leur faire voir que je n'avais pas d'autre intention, je leur promis de ne jamais permettre qu'aucun des officiers du prince de Condé m'accompagnât dans ces rencontres; ce qui, j'en convenais, aurait pu leur déplaire et leur causer une juste méfiance. Je me conformai à cette promesse avec la plus grande exactitude, toutes les fois que dans l'année suivante il m'arriva de m'entretenir avec quelque officier de l'armée française.

Pour en revenir à mon récit, la nuit qui sui-

vit leur arrivée devant Mardyk, les Français se mirent à travailler à cette portion de leur ligne qui regardait notre côté et s'occupèrent en même temps à pousser les travaux du fort. Le lendemain matin, comme ils étaient en grande disette de fourrage, car nous avions tout consommé durant le temps que nous avions campé le long de la colline, ils vinrent fourrager dans deux ou trois grandes fermes situées à demi-portée de canon de nos lignes. C'était le seul endroit à une distance raisonnable de leur camp où ils pussent espérer de trouver quelque chose. Ces fermes avaient été jusqu'alors garanties par des gardes que nous y avions mis pour empêcher qu'on n'y touchât, parce qu'elles appartenaient à des parens de quelques uns de nos officiers. Nous y avions aussi un poste de cavalerie d'environ cent hommes, attendu que c'était la seule route par où l'on eût pu arriver à notre camp de ce côté. Ce poste, voyant arriver l'infanterie et la cavalerie de l'ennemi qui marchaient en avant des fourrageurs, fut obligé de se retirer; mais, conformément à la louable coutume des Espagnols, l'officier qui commandait le détachement, quoiqu'il vît bien ce que l'ennemi venait faire, n'osa mettre le feu à la ferme, ce qui aurait été très-aisé, par la raison qu'il n'en avait pas reçu l'ordre.

Lorsque l'avant-garde de ce convoi de fourrageurs fut arrivée à portée de canon de notre ligne,

notre artillerie commença à tirer dessus. Comme nos logemens n'étaient pas à un demi-mille de là, aussitôt que j'entendis le canon je me rendis de ce côté pour savoir ce qui se passait. En arrivant, je trouvai l'avant-garde ennemie qui commençait à se loger dans les bâtimens des fermes et travaillait à s'y retrancher du mieux qu'elle pouvait, en cas que nous voulussions entreprendre de l'en chasser. Je rencontrai le prince de Ligne, chargé alors des fonctions de mestre de camp général. Je lui demandai sur-le-champ ce qu'il comptait faire et s'il laisserait les ennemis fourrager ainsi tranquillement à notre barbe. Il me répondit, comme à l'ordinaire, qu'il n'osait rien entreprendre sans l'ordre du marquis ou de don Juan. Je lui répliquai que, s'il attendait des nouvelles de Dunkerque, les Français auraient le temps de se mettre si bien en sûreté qu'il nous serait impossible de les déloger et de prendre leurs fourrageurs. Il me répliqua qu'il voyait bien que j'avais raison, mais qu'il ne hasarderait rien sans un ordre exprès. Je lui dis que puisqu'il ne l'osait pas, j'en courrais l'aventure avec mes gens, et je ne lui demandai d'autre secours que de ranger son infanterie le long de la ligne; mais il me répondit que, comme le pont était dans les quartiers espagnols, il ne pouvait me permettre d'aller en avant, parce que, s'il se faisait quelque chose, c'était aux Espagnols à le faire.

Après cette discussion, qui n'eut aucun résultat, les ennemis fourragèrent, sans que rien les en empêchât le moins du monde, pendant que nous étions là à attendre les ordres de Dunkerque; seulement notre artillerie continua de tirer sur eux sans interruption. Bientôt après, le duc de Condé arriva de Bergues. Je lui contai ce qui s'était passé; il avoua que ce que j'avais proposé était praticable, et qu'on aurait dû l'entreprendre, mais ne s'étonna nullement que le prince de Ligne n'eût pas voulu y consentir, et me dit que, quand j'aurais servi autant que lui avec les Espagnols, je serais fort accoutumé à leur voir commettre beaucoup de fautes de cette nature. Les ennemis, après avoir fourragé aussi long-temps qu'il leur convint, se retirèrent, laissant une centaine de chevaux tués par notre canon. Quant aux hommes, nous ne pûmes savoir ce qu'ils en avaient perdu; il fallait qu'ils les eussent emportés avec eux ou les eussent enterrés de manière à ce qu'on ne les pût découvrir, car nos troupes qui sortirent ensuite n'en trouvèrent point.

Deux ou trois jours après, le fort de Mardyk se rendit aux Français. Le lendemain, conformément à leur traité avec Cromwell, ils le remirent entre les mains de Reynolds, commandant les troupes anglaises. Aussitôt que les Français eurent réparé le fort et comblé les tranchées, ce

qui ne leur prit que très-peu de temps, ils se mirent en marche pour retourner en France et prendre des quartiers où ils pussent s'approvisionner de fourrages. Quant à nous, nous demeurâmes campés où nous étions, disant toujours que nous voulions reprendre Mardyk.

Ces quartiers furent excessivement malsains pour notre armée. Excepté les natifs d'Espagne, très-peu d'officiers et de soldats échappèrent à la fièvre. Nous avions toujours plus de la moitié de nos gens hors de service. Les troupes que je commandais furent celles qui en souffrirent le plus; car, excepté moi, à peine y eut-il un officier ou un volontaire de qualité ou un de mes domestiques qui ne fût attaqué de la fièvre. Mon frère le duc de Glocester quitta l'armée, malade. Le prince de Condé le fut à tel point que les médecins l'abandonnèrent, et que ce fut à grand peine qu'il en échappa. Peu de temps après, Sa Majesté se rendit à Dunkerque pour solliciter don Juan relativement à quelques affaires qui lui étaient personnelles, et lui rappeler aussi les promesses qu'on lui avait faites relativement à l'Angleterre.

A cette époque, les Anglais qui se trouvaient à Mardyk, commencèrent à en réparer les anciennes fortifications, ce qui leur était d'autant plus aisé que les fossés étaient demeurés intacts, et qu'une petite partie seulement du parapet

avait été renversée. Don Juan l'ayant appris, résolut d'y marcher une nuit avec toute son armée pour détruire dans l'espace d'une nuit tout l'ouvrage d'un mois; ce qu'il fit plutôt par ostentation ou pour faire croire qu'il avait toujours un projet sur ce fort, que dans la pensée qu'il valût réellement la peine d'exposer tant de monde pour un résultat si peu important.

Le jour marqué pour cette entreprise, sur le soir, don Juan sortit de Dunkerque à la tête de l'armée. Le roi d'Angleterre était avec lui. Il faisait si sombre que nous fûmes nécessairement forcés de faire usage de fanaux pour reconnaître notre chemin. L'ennemi les aperçut et se prépara à un assaut; car il croyait que nous venions dans cette intention, ou du moins pour mettre le siége devant la place. On alluma donc aussitôt de grands fanaux sur toute l'enceinte du fort. Arrivés à moins de portée de canon, nous éteignîmes les nôtres. Sa Majesté, don Juan et le marquis de Caracena s'arrêtèrent avec la cavalerie et laissèrent l'infanterie marcher en avant. L'infanterie espagnole, commandée par....., maréchal de bataille, marcha vers cette partie des ouvrages extérieurs qui regarde Dunkerque. Le comte de Marsin s'avança avec l'infanterie du prince de Condé, du côté qui regarde Gravelines, et moi, à la tête de mon infanterie, entre les deux. Tandis que nous marchions vers eux, ils firent sur nous un grand

feu d'artillerie et de mousqueterie, et les petites frégates en station dans le bassin, firent, de leur côté, un feu terrible. Tout cela cependant ne fit pas grand mal à l'infanterie, qui se mit bientôt à l'abri sous les anciens dehors de la place; mais les escadrons demeurés en arrière ne s'en tirèrent pas à si bon marché, car les balles et les boulets passaient par-dessus l'infanterie et allaient tomber au milieu de la cavalerie, où ils tuèrent plusieurs hommes et plusieurs chevaux. Sa Majesté étant venue visiter les travaux de l'infanterie, lord Ormond, qui était avec elle, eut son cheval tué sous lui par un boulet de canon.

Aussitôt que l'infanterie eut pris son poste, chaque corps envoya ses travailleurs avec des détachemens pour les soutenir. A l'endroit où je me trouvais, le fossé était si profond que je ne pus y faire passer mes gens, et je fus obligé de les envoyer faire le tour du côté où attaquaient les Espagnols; mais, afin de pouvoir communiquer avec eux pendant leurs travaux, je comblai le fossé de fascines et fis un passage, afin que si l'ennemi les attaquait, je pusse aller vers eux pour les soutenir. Dès que les travailleurs furent placés, les détachemens qui les accompagnaient commencèrent à tirer sur le fort, et continuèrent ainsi tout le temps que nous y demeurâmes, c'est-à-dire presque jusqu'au point du jour. Alors nous nous retirâmes en très-bon ordre après avoir

détruit les dehors de la place. Il était grand jour quand nous arrivâmes à Dunkerque.

Je suis convaincu que les ennemis furent beaucoup plus surpris de notre départ qu'ils ne l'avaient été de notre arrivée. Ils avaient tant de peine à croire que nous étions partis, que, bien que nos gens eussent cessé leur feu au moment où nous commencâmes à nous retirer, ils continuèrent le leur de dedans la ville pendant une demi-heure au moins après notre départ, nous croyant toujours là. Je ne saurais dire certainement ce que nous perdîmes de cavalerie; mais je n'ai jamais entendu parler de plus de vingt hommes tués. L'infanterie ne perdit qu'un capitaine du régiment du duc de Glocester. Il n'y eut guère que trois ou quatre soldats tués sur la place, et huit ou dix blessés. Les Anglais, qui étaient dans le fort, n'eurent, à ce que j'ai su depuis, qu'un homme de tué. Ils croyaient si bien que nous venions les attaquer, qu'à notre première approche ils dépêchèrent un messager à M. de Turenne, alors dans ses quartiers de fourrages, pour l'avertir qu'ils étaient assiégés. Il se mit en marche aussitôt pour venir les secourir; mais, sur de nouveaux avis, il retourna dans ses quartiers.

Quelques jours après, nous fîmes une tentative sur les petites escadres anglaises qui mouillaient dans le bassin. Nous avions eu d'abord le projet d'y mettre le feu au moyen de deux bru-

lots que l'on avait construits pour cet effet à Dunkerque; mais, lorsqu'ils furent prêts à partir, les marins trouvèrent des difficultés à l'exécution de cette entreprise qui, à raison des sables, ne pouvait avoir lieu que par un vent d'est au printemps. Alors ils proposèrent, au lieu de brûler ces frégates, de surprendre les deux plus avancées, *la Rose*, et *le Véritable Amour*, de six ou huit canons chacune. On arma pour cela douze chaloupes, et une nuit, par un temps très-calme et un peu brumeux, ce qui leur était très-favorable, ils sortirent, et don Juan fut avertir Sa Majesté qui, avec les gens de qualité et officiers qui se trouvaient à l'armée, se rendit sur le bord de la mer pour voir l'issue de cette tentative. Lorsqu'ils arrivèrent à l'endroit où se trouvaient les frégates, nous entendîmes un marin anglais crier de l'une d'entre elles : « De quel bord est la chaloupe? » N'ayant point reçu de réponse, et voyant une autre chaloupe venir pour aborder son vaisseau, il donna l'alarme et tira sur une des chaloupes un coup de canon qui cassa la jambe d'un des rameurs. Cet accident et quelques coups de mousqueterie firent prendre la fuite à nos chaloupes; elles se sauvèrent le plus honteusement du monde sans pousser plus loin leur entreprise. Ainsi se termina cette expédition, après quoi on ne tenta plus rien, ni contre le fort, ni contre les vaisseaux.

Mais Reynolds, qui commandait les Anglais, voyant de quelle manière les officiers français avaient coutume de s'entretenir avec moi, et la civilité dont ils usaient à mon égard, sentit un grand désir d'en faire autant, et en conséquence chercha toutes les occasions possibles de me parler ou à mes domestiques, lorsqu'ils se promenaient du côté de Mardyk, ce qui leur arrivait presque tous les jours. Une fois ayant vu près de la place quelques hommes de notre pays, il leur fit demander de s'entretenir avec eux. Il se trouva que ceux à qui il s'adressait étaient lord Newburgh et le colonel Richard Talbot. Reynolds avait, en différentes occasions, témoigné au premier beaucoup d'obligeance en Angleterre, et il avait sauvé la vie de l'autre en Irlande; en sorte que tous les deux ne demandaient pas mieux que de savoir ce qu'il avait à leur dire. Ils vinrent donc et entrèrent en conversation avec lui.

Après avoir causé quelques momens, il leur demanda si je ne venais pas me promener quelquefois de ce côté. Ils répondirent que oui. Alors il demanda s'ils pensaient que je voulusse lui faire l'honneur de m'entretenir avec lui, ajoutant qu'il aspirait vivement à l'obtenir. Ils lui dirent qu'ils pensaient que je ne m'y refuserais pas, et aussitôt qu'ils furent rentrés à Dunkerque, ils informèrent le Roi et moi de ce qui s'était passé.

D'après cela nous eûmes soin d'aller plus sou-

vent de ce côté afin de lui donner l'occasion qu'il désirait; et, environ deux ou trois jours après, milord Newburgh demanda à Sa Majesté la permission d'aller causer avec Reynolds. L'ayant obtenue, il prit avec lui M. George Hamilton, alla à la sentinelle de cavalerie ennemie et la pria de dire à son général qu'il était là, et demandait à lui parler. Reynolds vint aussitôt accompagné seulement d'un M. Crew. Etant arrivé près de lord Newburgh, il lui demanda quelles étaient les personnes qu'il voyait à peu de distance de lui au-dessous des dunes. Lord Newburgh ne nomma que moi, en sorte que Reynolds lui demanda s'il ne pourrait pas y aller et me parler; alors milord Newburgh envoya M. Hamilton au Roi et à moi pour me faire savoir le désir de Reynolds, et Sa Majesté m'ordonna d'aller le trouver.

Je pris avec moi lord Hamilton et Berkley, capitaine de mes gardes. Aussitôt que Reynolds me vit arriver, il vint à ma rencontre et voulut descendre de cheval pour me saluer. M. Crew l'en dissuada; mais dans tout le reste il se conduisit envers moi avec beaucoup de civilité et de respect.

Il commença par me faire beaucoup de complimens, me donnant toujours le titre d'Altesse, et me pria de ne pas le regarder comme un homme envoyé par Cromwell, mais seulement comme au service du roi de France, m'assurant qu'il serait

toujours prêt, autant qu'aucun officier français, à me rendre les respects qui m'étaient dus. Je lui répondis aussi obligeamment qu'il me fût possible, le regardant comme un homme qui pourrait être utile dans l'occasion, et il était aisé de voir, par le ton de son discours, qu'il aurait eu à me dire quelque chose qu'il n'aurait pas voulu que M. Crew entendît, mais celui-ci se tenant toujours près de lui, il laissa seulement échapper quelques expressions par lesquelles il me donnait à entendre qu'il espérait qu'un temps viendrait où il pourrait peut-être m'être utile. Au bout d'une demi-heure, nous nous séparâmes très-satisfaits l'un de l'autre. Reynolds, à compter de ce moment, me fit plusieurs honnêtetés. Il donna ordre aux vaisseaux qui mouillaient dans la baie de ne point tirer lorsque le Roi ou moi nous nous promenerions. Sa défense fut ponctuellement exécutée. En outre, il envoya à lord Newburgh plusieurs présens de vin, le priant de l'offrir aux personnes pour lesquelles milord connaissait tout son respect : cela et l'entrevue lui coûtèrent bien cher. Quelques uns des officiers anglais, qui servaient sous ses ordres, en conçurent une telle méfiance, qu'ils écrivirent à Cromwell pour l'informer de ce qui s'était passé. Un colonel White loua un betit bâtiment pour aller l'accuser en Angleterre. Reynolds, qui en fut averti, s'embarqua sur le même bâtiment

que White, afin d'aller se justifier; mais leurs projets à tous deux furent déjoués d'une manière bien funeste, par la négligence de leur pilote. Comme ils faisaient voile pour l'Angleterre, une frégate qui le rencontra lui fit observer qu'à la marche qu'il tenait il allait s'ensabler sur les goodwins, et tira plusieurs coups de canon pour l'avertir de son danger. Soit qu'il ne le crût pas ou ne comprît pas les signaux qu'on lui faisait, il continua sa route; en sorte que le vaisseau et tous ceux qui le montaient se perdirent sur les sables.

J'ai su depuis que Cromwell avait été tellement irrité de ce qui s'était passé à Mardyk, qu'il était résolu à mander Reynolds, et, dans le cas où celui-ci n'aurait pas détruit ses soupçons, à lui ôter son commandement; mais ce malheureux événement mit fin à toute l'affaire. Peu après, un colonel Lockart, Ecossais, qui avait épousé une parente de Cromwell, fut envoyé pour commander à la place de Reynolds; et, quelque temps après l'entrevue, Sa Majesté, n'ayant plus rien à faire à Dunkerque, retourna à Bruxelles. Don Juan et le marquis de Caracena quittèrent aussi l'armée, retournèrent à Bruges et de là à Gand, me laissant le commandement de l'armée. Ils faisaient toujours croire dans le pays qu'ils avaient l'intention d'assiéger Mardyk aussitôt que l'armée française serait entrée dans

ses quartiers d'hiver. Ils espéraient, au moyen de ce faux bruit, tirer quelque argent des provinces de Flandre; et, pour les mieux entretenir dans cette opinion, ils firent de grands magasins de fascines, de gabions et de toutes les autres choses nécessaires à un siége.

Ils tinrent l'armée à Dunkerque dans cet état jusqu'au premier jour de l'an. Alors je reçus l'ordre d'envoyer nos troupes dans leurs différens quartiers. Après que je les eus ainsi distribuées, je me rendis à Bruxelles, où don Juan et le marquis arrivèrent quelques jours après moi.

J'arrivai à Bruxelles au commencement de l'année 1658. Je n'y fis pas un long séjour; mais, après avoir dépêché mes petites affaires, j'allai trouver ma sœur à Bréda, où mon frère, le duc de Glocester, était déjà depuis quelque temps pour se guérir de sa fièvre. Elle venait de le quitter quand j'arrivai. Je demeurai à Bréda jusqu'au milieu du mois de février que nous allâmes tous les trois trouver Sa Majesté à Bruxelles.

Tandis que nous y étions, on parlait beaucoup de quelques entreprises qui devaient se faire sur l'Angleterre. On disait que tout était prêt, et qu'aussitôt que la gelée aurait cessé, lorsque les six flûtes qu'on avait amenées en Hollande pourraient être conduites à Ostende, elles seraient aussitôt équipées, et se réuniraient à quelques vaisseaux de guerre qu'on tenait prêts à

Ostende et à Dunkerque pour aller débarquer sur quelqu'une des côtes de l'Angleterre, où, disait-on, nous étions assurés d'être joints à notre arrivée par les gens du pays. Il y avait cependant des gens fort éloignés de donner créance à ces bruits, et qui pensaient qu'on ne ferait rien du tout; car, en y regardant bien, il leur paraissait évident qu'ils étaient répandus également par le Roi et les Espagnols dans la seule intention de se dispenser d'exécuter le traité qu'ils avaient fait ensemble. Il est certain, au reste, qu'en n'observant pas ce qu'ils avaient promis, les Espagnols mettaient le Roi, de son côté, dans l'impossibilité d'accomplir les engagemens qu'il avait seulement pris avec eux, ou, du moins, de faire ce qu'il eût fait sans cela.

Au moment où l'on s'occupait le plus de ces bruits, le comte de Bristol, qui s'était presque entièrement perdu auprès des ministres espagnols, faisait tous ses efforts pour se mettre dans les bonnes grâces du prince de Condé, qui n'avait non plus ni beaucoup d'estime ni beaucoup de goût pour lui. Rempli de ce projet, il s'approcha un jour de moi chez la princesse, et commença à m'entretenir des affaires d'Angleterre. Après que nous en eûmes long-temps causé ensemble, il me dit que, bien qu'il ne doutât pas que nos projets n'obtinssent le succès désiré, cependant il ne serait pas mal d'avance de penser à

ce qui pourrait nous être utile en cas de mésaventure, et qu'il lui paraissait qu'une des choses les plus importantes, et à laquelle j'étais aussi le plus intéressé, c'était de nous occuper des moyens de conserver ce que nous avions de troupes, et même de les augmenter par toutes les voies dont nous pourrions nous aviser : ce qui augmenterait beaucoup ma considération auprès des Espagnols, et serait d'ailleurs d'un grand avantage au parti du Roi; que, pour le présent, il n'avait rien à me proposer à cet égard, mais qu'il m'engageait à y penser sérieusement, et qu'il en ferait autant de son côté; et que, si je le lui permettais, il m'en reparlerait lorsqu'il lui serait venu quelque chose. Là-dessus nous nous séparâmes, et il ne m'en parla plus pendant deux ou trois jours.

Cependant ce discours n'avait pas manqué que de m'alarmer singulièrement. Je ne doutais pas qu'il ne tendît à quelques propositions que voulait me faire le comte, et qui ne seraient nullement à mon avantage. Je me mis donc à chercher de quelle nature elles pouvaient être, et il arriva que, tandis que je roulais ces pensées dans mon esprit, un de mes domestiques me rapporta un discours que lui avait tenu quelques jours auparavant un des officiers du prince de Condé, et qui m'aida à deviner ce qu'on me voulait. En conséquence j'en parlai sur-le-champ à ma sœur, et me consultai avec elle sur la réponse que j'aurais

à faire dans le cas où la proposition aurait lieu.

Un jour ou deux après, le comte de Bristol revint me trouver, commença, comme l'autre fois, par un éloquent préambule, me protesta que ce qu'il avait à me proposer n'intéressait pas seulement le service du Roi, mais encore mon service particulier, et me dit enfin qu'il fallait que Sa Majesté joignît ses troupes à celles du prince de Condé, ce qui formérait un corps assez considérable; et qu'il leur serait ensuite aisé de forcer les Espagnols à tenir les promesses qu'ils avaient faites au Roi d'augmenter le nombre de ses troupes, ce à quoi ils ne paraissaient pas fort disposés d'après le peu de soins et d'égards qu'ils témoignaient à celles qu'il avait déjà. Quant au commandement que j'aurais dans cette armée ainsi réunie, on aurait soin d'arranger la chose avec le prince de Condé qui était très-aisé à vivre, et avait d'ailleurs une grande estime pour moi.

Il ajouta à cela beaucoup d'autres argumens pour me persuader. Je répondis que c'était une affaire très-importante, et qui demandait à être mûrement examinée avant de prendre une résolution; que j'y penserais donc et lui en parlerais. Je ne lui en dis pas davantage pour lors, afin qu'il ne s'aperçût pas de mon éloignement pour la chose. Il me laissa extrêmement embarrassé sur la manière dont je devais me conduire en cette affaire. Je

voyais bien que c'était un piége qu'on me tendait; car, si j'approuvais la proposition, je me perdais certainement auprès des Espagnols, qui m'auraient su très-mauvais gré de les mettre dans l'embarras d'avoir à refuser quelque chose au prince de Condé, alors très-fort de troupes, et dont ils avaient un très-grand besoin. Quant à moi, je ne pouvais que répugner beaucoup à une chose si préjudiciable à ma réputation; car, bien que j'eusse servi sous M. de Turenne en différens grades, il ne me paraissait pas qu'après avoir fait la guerre si long-temps, et avoir commandé l'année précédente les troupes du Roi mon frère, il me convînt de servir sous un autre. D'un autre côté, si j'avais témoigné ouvertement mon éloignement pour ce projet, je me serais exposé aux mauvais offices qu'on eût pu me rendre en cette occasion auprès de Sa Majesté. On n'aurait pas manqué de lui représenter que, par une susceptibilité qui m'était personnelle, je m'opposais à ce que demandait le bien de son service; et j'aurais eu aussi le prince de Condé pour ennemi. Toutes ces considérations, et la confiance où j'étais que les Espagnols ne consentiraient jamais à une telle proposition, me fortifièrent dans la résolution de demeurer complétement passif dans cette affaire, sans y pousser ni l'empêcher en rien. Quelque temps après Sa Majesté retourna à Bruxelles et moi à Bréda avec ma sœur. J'y demeurai quel-

que temps avec elle, puis allai rejoindre le Roi à Bruxelles. Aussitôt que je fus arrivé, on recommença à me parler de la proposition du comte. Un jour, entre autres, le Roi me fit entrer avec lui, le lord Bristol et le chancelier, dans son cabinet où l'on débattit la chose. Depuis mon retour j'étais plus que jamais convaincu que les Espagnols n'y consentiraient jamais. Je parlai donc fort peu, et ils décidèrent à la fin que le comte de Bristol se consulterait avec lord Berkley sur la manière de faire la proposition aux Espagnols et sur toute la conduite à tenir dans cette occasion. Ils eurent une ou deux conférences à ce sujet, mais pas davantage; car lord Bristol commença à s'apercevoir que cela était inexécutable. Le prince de Condé ayant réfléchi que cela donnerait beaucoup d'ombrage aux Espagnols, et que d'ailleurs cela ne pourrait s'arranger, alla lui-même trouver don Juan, et lui rendit compte de la proposition qui lui avait été faite par le comte de Bristol en lui faisant connaître le peu de penchant qu'il avait à l'accepter. Cette conversation finit tout, et mit un terme au faible reste de crédit que pouvait conserver lord Bristol auprès de don Juan et des ministres espagnols: en même temps elle les disposa favorablement pour moi; car, lorsqu'ils se furent enquis du fond de l'affaire, ils découvrirent aisément à quel point elle m'avait déplu; mais, en même

temps, cela me nuisit beaucoup auprès du prince de Condé qui, à compter de ce moment, changea totalement de manières avec moi, et se rapprocha beaucoup plus que l'année précédente de tous ceux qu'il reconnut pour n'être pas de mes amis et dans mes intérêts.

Au commencement du printemps, aussitôt après le dégel, les six flutes dont j'ai parlé furent prises par les Anglais entre la Hollande et Ostende; ce qui mit un terme pour cette année à tous les bruits d'entreprise sur l'Angleterre.

Nous ne pensâmes plus, à Bruxelles, qu'à nous préparer à la campagne suivante. Comme le temps de l'ouvrir approchait, les Espagnols s'appliquèrent surtout à munir les places qui leur parurent les plus exposées à être assiégées par l'armée française; car nous étions informés de partout que l'ennemi voulait, cette année, entreprendre des siéges considérables. Cela inquiétait beaucoup les Espagnols, attendu que n'ayant pas assez d'infanterie pour garnir suffisamment toutes leurs places frontières un peu importantes, ils étaient obligés de ne mettre dans quelques unes que de très-faibles garnisons.

Le Roi les pressait beaucoup de renforcer celle de Dunkerque; car il était assuré par les lettres qu'il recevait d'Angleterre, et par quelques autres du même pays, qu'il avait trouvé moyen d'intercepter, que la première entreprise des

Français serait sur cette ville, que Cromwell les pressait d'assiéger, et qu'on préparait tout, soit en France, soit en Angleterre, pour cette expédition. Le Roi ne se contenta pas de le dire une fois aux Espagnols, il le leur répétait chaque semaine, après avoir reçu ses lettres d'Angleterre, qui, toutes, lui confirmaient la même nouvelle; mais tous ses avis demeurèrent sans effet. Le conseil espagnol y ajouta peu de foi, persuadé que les renseignemens étaient faux et que c'était des bruits artificieusement répandus par l'ennemi pour les engager à dégarnir Cambrai ou quelque autre place de l'intérieur des terres. L'entreprise qui avait été faite l'année précédente sur cette place, les avait si fort effrayés, que cette crainte l'emporta sur toutes les raisons que leur put donner le Roi. Ils supposaient d'ailleurs que le cardinal conservait toujours la même passion de prendre cette ville; que ni son traité avec Cromwell, ni aucune autre considération ne l'empêcheraient d'en entreprendre le siége, à moins que la place ne fût si bien approvisionnée et si bien défendue, que la chose ne fût par trop difficile. Ces raisons, et quelques autres plus plausibles que fortes, leur persuadèrent que Dunkerque ne courait aucun danger d'être attaquée cette année. Ainsi donc, non-seulement ils laissèrent cette ville très-mal gardée, mais ne la pourvurent pas même d'une quantité suffisante de munitions. En même

temps, ils distribuèrent la plus grande partie de leur infanterie dans les villes de l'Artois, comme Ayre, Saint-Omer et les places frontières du Hainaut, et renforcèrent la garnison de Cambrai d'un corps considérable de cavalerie et d'infanterie. Quant à Dunkerque, ils n'ajoutèrent rien à sa garnison ordinaire. Ce ne fut pas tout : ils négligèrent même de terminer deux forts de quatre bastions chacun qu'ils avaient commencé à construire sur le canal entre Dunkerque et Bergues. Si une fois ces deux forts eussent été achevés, ils auraient rendu le siége de Dunkerque difficile, car il aurait fallu que l'ennemi se rendît maître de l'un des deux avant de mettre le siége en forme.

Je ne puis, à cette occasion, m'empêcher de rapporter une observation que j'ai faite lors de mon service successif dans les armées françaises et espagnoles, qu'aucune des fortifications de cette nature élevées par ces derniers ne leur ont jamais été fort utiles, soit parce qu'ils ne les finissaient pas assez à temps pour qu'elles leur servissent de défense (1), soit parce que les Français les rendaient inutiles en faisant le tour et les prenant en flanc, comme je l'ai déjà rapporté en 1655 où M. de Turenne n'essaya point de forcer le grand retranchement qu'ils avaient fait le long de la rivière entre Condé et Saint-Guilhain,

(1) Le manuscrit du duc de Bouillon porte : « Soit parce

mais fit un circuit et alla prendre Condé, rendant par conséquent tout leur travail inutile. Il est au fait très-difficile, dans de tels pays, de faire des retranchemens dont on puisse tirer avantage; car une armée une fois maîtresse de la campagne, trouvera bien les moyens, avec un peu de temps et de patience, ou de forcer les passages de quelques lignes ou de quelque rivière, ou bien en faisant des détours d'arriver par quelques autres routes dans le pays ennemi. Ainsi, dans mon opinion, bien qu'il puisse être nécessaire d'avoir quelquefois recours à de pareilles constructions, en général on n'y devrait jamais compter pour sa sûreté.

Les Français, selon leur coutume, furent cette année les premiers en campagne. En marchant vers Dunkerque, ils prirent, dans Cassel, le régiment d'infanterie du duc de Glocester, consistant en quatre cents hommes. M. de Bassecour, maréchal de bataille, qui commandait toutes les troupes en activité dans ces environs, l'avait mis imprudemment dans cette place impossible à défendre. En même temps, il avait envoyé à Saint-Omer, pensant que les Français voudraient l'assiéger, mon régiment composé de

---

qu'ils ne les achevaient point à temps, soit parce qu'ils n'avaient point assez d'hommes pour les défendre. »

(*Note de l'Éditeur.*)

cinq cents hommes, et quelques autres petits régimens d'infanterie en quartier à Hondscoote, auquel il joignit quelque peu de cavalerie; mais lorsqu'il les vit passer près de lui, il reconnut par là qu'ils avaient quelque dessein sur Dunkerque. Il essaya, mais trop tard, d'y jeter des renforts : tout ce qu'il put faire fut d'y entrer avec un peu de cavalerie. Vers le même temps, le marquis de Leede, gouverneur de Dunkerque, parvint à y rentrer avec beaucoup de peine. Il était à Bruxelles à solliciter des renforts d'hommes et des munitions, lorsqu'on y reçut la première nouvelle de la marche des Français sur Dunkerque. Alors, et seulement alors, toutes les troupes qui se trouvaient à Nieuport, Dixmude et Furnes, dont les Espagnols s'étaient méfiés sans raison, parce qu'elles étaient toutes composées d'Anglais, d'Écossais et d'Irlandais, eurent ordre de marcher vers Dunkerque. On ne garda que le régiment d'infanterie du Roi formant plus de quatre cents hommes, cantonnés à Dixmude. Ces troupes arrivèrent trop tard, car la ville était déjà bloquée. Le marquis de Leede se trouva donc assiégé dans une place dont la principale force consistait en ouvrages extérieurs construits en terre et très-aisés à approcher. Sa garnison n'était nullement proportionnée à l'étendue de terrain qu'il avait à défendre. Il n'avait que mille hommes d'infanterie et huit cents chevaux, et n'avait

pas même la poudre et les munitions suffisantes pour ce petit nombre d'hommes.

La nouvelle certaine du siége de Dunkerque arriva à Bruxelles vers la fin de mai. Les Espagnols n'en furent pas médiocrement troublés. Ils avaient perdu toute espérance de pouvoir secourir la place par mer; car la flotte anglaise, sous le commandement du général Montague, était arrivée devant le port. Il n'y avait donc que l'armée de terre qui pût la délivrer. Il fut arrêté dans un conseil de guerre, où assistèrent tous les officiers généraux, que l'armée se rassemblerait à Ypres avec la plus grande promptitude. L'ordre de s'y rendre fut sur-le-champ dépêché à toutes les troupes.

En conséquence, le 7 juin l'armée et les officiers généraux s'y trouvèrent tous réunis. On résolut de marcher sur-le-champ à Furnes, et le 9 on campa à Nieuport; le lendemain on campa entre Odekerk et Furnes, où le maréchal d'Hocquincourt vint nous joindre. Il était sorti de France par la route d'Hesdin, ville d'Artois d'une grande importance, située sur la rivière de Conches. Le gouverneur de cette ville étant mort, le maréchal, par le moyen du lieutenant de roi son beau-frère, avait obtenu de la ville de se soustraire à l'obéissance du Roi son maître, et d'appeler les Espagnols. On convint de la leur livrer moyennant une somme d'argent, après le

paiement de laquelle ils furent mis en possession de la place.

Quant au maréchal, il avait, en secret, combiné depuis long-temps avec le lieutenant de roi ce projet de révolte dans lequel il comptait entraîner une grande partie de la noblesse du pays de Vexin et de la basse Normandie; mais comme il arrive assez d'ordinaire en de semblables entreprises, celui-ci fut découvert avant d'être mûr pour l'exécution, et le maréchal fut obligé de pourvoir à sa sûreté et de se sauver le plus diligemment qu'il lui fut possible. On crut cependant que si cette campagne n'avait pas été aussi malheureuse pour l'Espagne, il y aurait eu quelques troubles dans cette partie de la France.

Pour revenir à ce qui nous occupe, on tint un conseil de guerre auquel furent présens don Juan, le prince de Condé, le marquis de Caracena, le maréchal d'Hocquincourt et le prince de Ligne: Don Estevan Gamarra et moi n'étions pas ce jour-là avec l'armée. Il y fut résolu que le 13 nous irions camper dans les dunes aussi près que nous le pourrions des lignes ennemies, afin d'être à portée de les attaquer dès que nous en trouverions l'occasion. Il fut également décidé que le 12, veille du jour marqué pour cette opération, tous les généraux ennemis se rendraient avec un détachement de deux mille hommes d'infanterie et quatre mille de cavalerie pour recon-

naître le terrain et marquer la place du camp.

Mais, avant d'aller plus loin, je dois rapporter en détail ce qui se passa dans le conseil, parce que la plupart de ceux qui y assistèrent ont cherché depuis à se décharger, soit d'avoir donné un semblable conseil ou d'avoir consenti à la résolution qui s'en suivit. Je tiens ce que j'ai à rapporter d'un de ceux qui se trouvèrent présens et qui niait, comme les autres, avoir donné son avis ou son consentement dans le sens de la résolution qu'on prit alors.

Aussitôt que ceux que j'ai nommés furent rassemblés dans le conseil, don Juan leur dit qu'on les avait convoqués pour consulter sur les meilleurs moyens de secourir Dunkerque. Il leur exposa l'état de la place qui demandait un prompt secours, et, après s'être étendu sur ce point, il proposa de faire marcher l'armée à Zudcote et de camper dans les dunes aussi près qu'on pourrait des lignes de l'ennemi, afin d'épier l'occasion de l'attaquer. Après cette proposition, il se fit un long silence, et personne ne s'étant levé pour s'y opposer, il reprit : « Comme je vois que vous « approuvez tous ma proposition, il ne reste « plus qu'à délibérer sur l'ordre et le temps de « la marche. » Il fut donc décidé que tous les officiers généraux iraient le lendemain reconnaître la place du camp et les lignes de l'ennemi.

Je ne me permettrai pas d'accuser ou d'excuser

aucune des personnes qui se trouvèrent présentes à cette discussion précipitée. J'ai lu la relation imprimée et publiée par un ami du marquis de Caracena, et dont l'auteur s'est efforcé de jeter sur don Juan tout le blâme de l'affaire. J'ai également lu la réponse dans laquelle on justifiait don Juan, et dont le but était de prouver que si le marquis l'avait voulu, il pouvait aisément empêcher cette marche par sa simple opposition, comme il l'avait fait en des choses beaucoup moins importantes; car s'il eût dit seulement qu'il regardait cette résolution comme contraire au service du Roi, ce que l'Espagnol exprime plus énergiquement par ces mots : *No sera de servicio del Rey,* don Juan était obligé de céder. Il avait fait usage de ce pouvoir l'année précédente à la Capelle.

Quoi qu'il en soit, la chose fut décidée, et le 12 nous marchâmes avec nos quatre mille chevaux et les détachemens d'infanterie pour reconnaître les lignes ennemies et choisir le lieu du campement. Arrivé à Zudcote, nous fîmes halte et choisîmes d'abord notre terrain avant d'approcher plus près de l'ennemi pour le reconnaître. Ce fut le marquis de Caracena, don Estevan de Gamarra et moi qui nous chargeâmes de cette reconnaissance. Nous prîmes avec nous quelque cavalerie, traversâmes les dunes et avançâmes jusque sur les bords de la mer. Pendant ce temps-là, M. de Bouteville avait suivi avec nos Cra-

vates le grand chemin qui passe entre les dunes et les prairies, et s'était tellement approché des postes avancés de cavalerie, qu'il avait escarmouché avec eux et les avait obligés de céder un peu de terrain, ce qui lui avait donné la facilité d'avancer assez près de leurs lignes pour les reconnaître.

Comme il revenait pour aller rendre compte aux généraux de ce qu'il avait observé, il rencontra le maréchal d'Hocquincourt qui le pria instamment de retourner sur ses pas, disant qu'il voulait charger les postes de cavalerie ennemis. M. de Bouteville, qui avait fait tout ce qu'il voulait et emmenait avec lui deux ou trois prisonniers qu'il avait pris dans les dunes, fit tout ce qu'il put pour dissuader le maréchal. Celui-ci s'obstina et obligea en quelque sorte M. de Bouteville à retourner sur ses pas. Par là, non-seulement eux, mais tous les officiers généraux se trouvèrent engagés à une grande distance de leurs troupes; car le prince de Condé, les voyant de ce côté, se mit à les suivre. Don Juan apprenant que le prince allait vers les lignes, en fit autant; et enfin, après avoir observé tout ce qu'il y avait à voir sur le point où le marquis et moi nous étions rendus ensemble, j'appris, le dernier de tous, en revenant par là, que les autres avaient poussé en avant. Alors je mis mon cheval au grand galop pour les rejoindre et arrivai au moment où M. d'Hocquin-

court venait de forcer les postes de cavalerie ennemie à se retirer. Dans cette petite affaire Henry Jermyn de notre côté, et de celui des Français, le marquis de Blanquefort, neveu de M. de Turenne et maintenant comte de Feversham, reçurent chacun un coup de feu dans la cuisse.

Le maréchal d'Hocquincourt était alors à portée de mousquet d'une redoute que les ennemis avaient poussée un peu en avant de leurs lignes sur une hauteur. Au moment où j'arrivai près de lui, il reçut de la redoute une balle dans le ventre, dont il mourut presque aussitôt. Alors nous nous retirâmes, d'autant que l'ennemi commençait à s'avancer sur nous. Le prince de Condé et ses gens, ne sachant pas s'ils pourraient emporter le corps du maréchal, étaient fort occupés à tirer de sa poche les papiers qui pouvaient s'y trouver, lorsqu'un gentilhomme appartenant au maréchal me pria de faire volte-face pour lui donner le temps d'enlever le corps de son maître. Je fis ce qu'il demandait, et l'on parvint avec quelque peine à emporter le corps; mais si l'ennemi nous eût pressés un peu vivement, non-seulement on aurait été forcé de le laisser, mais tout ce que nous étions là d'officiers généraux nous aurions couru le risque d'être faits prisonniers; car nous n'avions d'autre cavalerie que des Cravates qui n'étaient pas en état de soutenir une charge vigoureuse : tout le reste de nos troupes

était à plus d'un mille. Quand tout fut fini, le marquis de Caracena arriva à notre secours avec trois compagnies des gardes, et nous réprimanda tous de nous être exposés comme nous l'avions fait.

Nous retournâmes alors vers les gens de l'armée, mais tellement consternés du malheur arrivé au maréchal d'Hocquincourt, que nous revînmes à notre camp près Furnes, sans reconnaître la ligne des ennemis, ni rien examiner relativement à l'ordre de marche que nous devions suivre. Le lendemain, nous nous rendîmes au lieu désigné pour le campement, ayant à notre droite la mer, à notre gauche le canal de Furnes. Notre infanterie occupa une seule ligne qui s'étendait depuis la mer jusqu'au fossé qui est plus proche du canal, et notre cavalerie formait deux lignes. On avait laissé notre bagage à Furnes. Quant à notre artillerie, le bonheur faisait qu'elle n'était pas encore arrivée à l'armée; en sorte que nous n'avions ni canons, ni outils, ni à peine ce qu'il fallait de poudre pour notre infanterie. Ce fut ainsi dépourvus de toutes les choses nécessaires que nous vînmes camper à moins de deux portées de canon des lignes ennemies.

L'avant-garde de notre armée y arriva vers onze heures du matin, et j'ai su depuis que jusqu'au soir M. de Turenne n'avait pu se persuader que nous fussions là avec toute notre armée,

ou que nous y vinssions avec l'intention d'y camper; mais alors un prisonnier qui lui fut amené l'ayant assuré qu'il en était ainsi, sans délibérer un moment avec personne, il prit sur-le-champ la résolution de venir à nous le lendemain nous livrer bataille.

Il donna ordre à ses troupes d'être prêtes, et fit dire aux Anglais, qui étaient à Mardyk, de venir le rejoindre. Ils obéirent sur-le-champ, marchant toute la nuit; et, quoiqu'ils eussent à faire un grand tour, ils furent, à la pointe du jour, rendus à son camp. Pour nous, tandis que les Français se préparaient à marcher sur nous, nous ne prîmes pas plus de précautions dans notre camp que si nous n'avions à attendre aucun ennemi. Le soir, on ne défendit point, comme c'est d'usage en pareil cas, d'aller au fourrage sans en avoir reçu l'ordre du général. On permit de sortir comme si nous n'avions point eu l'ennemi près de nous; et ce qui fera voir combien quelques uns de nos officiers généraux étaient éloignés de croire que les Français eussent l'intention de nous attaquer, ou du moins voulaient faire penser qu'ils ne le croyaient pas, me trouvant à souper ce soir-là avec le marquis de Caracena, et la conversation étant tombée sur la position que nous venions de prendre, et sur ce que les Français pourraient probablement tenter contre nous, je dis que pour ma part je

n'aimais pas à nous voir si près d'eux sans retranchemens, ni la moindre chose pour nous mettre à couvert, et que s'ils ne nous attaquaient pas cette nuit, j'étais persuadé qu'ils nous livreraient bataille le lendemain. Le marquis et don Estevan de Gamarra ayant répondu que c'était tout ce qu'ils désiraient, je leur répliquai que je connaissais assez bien M. de Turenne pour pouvoir les assurer qu'ils auraient satisfaction.

Le lendemain, vers cinq heures, nos postes de cavalerie vinrent nous avertir qu'ils voyaient de la cavalerie sortir des lignes ennemies, probablement dans l'intention de les repousser dans le camp. Toute l'armée prit aussitôt les armes, et les généraux sortirent pour reconnaître l'ennemi. Je fus le premier qui atteignis nos postes de cavalerie; et, en m'avançant jusqu'à la dernière sentinelle, je vis clairement que toute l'armée sortait des lignes. La cavalerie s'avançait avec quatre petites pièces de canon sur le grand chemin qui passe entre les Dunes et les prairies, et l'infanterie française était rangée à la gauche et avait tiré des lignes quelques pièces de canon, et aplani le terrain pour pouvoir marcher au moins sur un bataillon de front; plus à la gauche encore et plus près de la mer avançaient les Anglais, que je reconnus aisément à leurs habits rouges. Après avoir pris de loin le coup d'œil de toute cette armée, je vins rendre compte de ce que j'a-

vais vu ; et, avant d'atteindre notre camp, je rencontrai don Juan qui me demanda quelles étaient les intentions des Français. Je lui répondis qu'ils venaient pour nous livrer bataille. Il ne parut pas le croire, et me dit qu'ils avaient seulement l'intention de chasser nos postes avancés. Je répliquai que ce n'était pas l'habitude des Français de marcher avec un corps d'infanterie comme celui que j'avais vu (il était composé de Gardes Françaises et Suisses des régimens de Picardie et de Turenne, que j'avais reconnus à leurs enseignes aussi-bien que les Anglais à leurs habits rouges) et de faire sortir une si grosse troupe de cavalerie, uniquement pour forcer un poste de cavalerie.

Mais avant que je pusse ajouter d'autres raisons à l'appui de mon opinion, ou que don Juan eût eu le temps de me répondre, arriva le prince de Condé, qui venait aussi d'un de nos postes de cavalerie, et rendit le même compte que moi. Apercevant le duc de Glocester, il lui demanda s'il avait jamais vu une bataille, et le duc ayant répondu qu'il n'en avait jamais vu, le prince l'assura qu'avant une demi-heure il allait en voir une (1). Comme il n'y avait plus moyen de douter des intentions de l'ennemi, tous les officiers généraux

(1) Dans le manuscrit du duc de Bouillon la réponse du prince est ainsi qu'on la voit partout : *Dans une demi-heure vous verrez comment nous en perdrons une.*

(*Note de l'Editeur.*)

se séparèrent et allèrent à leurs postes respectifs, résolus à attendre les Français et à les combattre où nous étions. Nous avions l'avantage du terrain que nous aurions perdu en avançant vers eux.

Notre armée était rangée de la manière suivante : notre infanterie, composée d'environ six mille hommes, était divisée en quinze bataillons, tout sur une même ligne, à l'exception de deux. Elle s'étendait depuis une des plus hautes dunes jusque dans les prairies adjacentes au canal de Furnes. Les natifs Espagnols, composant quatre régimens, avaient la droite. Le régiment de don Gaspard Boniface était placé sur la haute dune qui se trouve le plus près de la mer. Derrière nous était le régiment de Francisco de Menesès, faisant face à la mer pour empêcher qu'on ne vînt nous prendre en flanc. A la gauche du régiment de don Gaspard était celui de don Diégo de Gomez, commandé par don Antonio de Cordoue, et à la gauche de celui-ci le marquis de Seralvo à la tête de son régiment. Ensuite venaient les régimens du Roi et de lord Bristol, qui ne composaient qu'un seul bataillon ; ensuite celui du duc d'York, formant un bataillon, commandé par lord Muskerry ; derrière et formant la réserve était le régiment de Richard Gray et celui de lord Newburgh (1), ne faisant également

(1) Le manuscrit du cardinal dit : *de lord Willoughby*. (*Note de l'Editeur.*)

qu'un bataillon. A la gauche du régiment d'York étaient trois bataillons wallons, puis trois bataillons allemands composés de quatre régimens. Ensuite sur la dernière dune, du côté du canal de Furnes, était placé le régiment allemand de Guitau, le premier d'infanterie du prince de Condé; le reste de cette infanterie, composé de trois bataillons, était rangé entre les dunes et le canal, dans les prairies près de la grande route.

Les dunes sur lesquelles nous avions posté notre infanterie nous donnaient un grand avantage sur l'ennemi. Elles formaient une arête qui s'étendait d'un côté à l'autre; en sorte que l'ennemi était forcé de nous charger sur des hauteurs, ce que tout le monde sait être beaucoup plus désavantageux sur un terrain de sable qui cède sous le pied que sur un sol plus ferme. Quant à notre cavalerie, qui aurait dû être de huit mille hommes, mais dont nous avions alors à peine la moitié, le reste étant allé au fourrage, d'où il ne revint qu'après notre défaite, la cavalerie espagnole fut rangée en deux lignes derrière notre infanterie dans l'intervalle des dunes; celle du prince de Condé, en plusieurs lignes derrière son infanterie, entre les dunes et la prairie. Comme en plusieurs endroits il n'y avait de place que pour trois ou quatre escadrons de front, je ne pourrais pas dire précisément sur combien de lignes fut rangée cette cavalerie.

Ce fut ainsi que nous attendîmes l'ennemi dont l'armée, autant que je m'en souviens, était rangée de la manière suivante. L'infanterie marchait sur deux lignes, chacune de sept bataillons. La première était commandée par le lieutenant-général, M. de Gadagne, et composée d'un bataillon de Gardes-Françaises qui avait la droite, et s'avança au-dessous des dunes situées le long du grand chemin; ensuite venait un bataillon des Gardes-Suisses qui s'avança par le haut des dunes, également près du grand chemin. A la gauche était le régiment de Picardie formant un seul bataillon : sur le même front, celui de Turenne, qui était le dernier des bataillons français de la dernière ligne. A leur gauche venaient trois des régimens anglais formant chacun un bataillon, et dont le dernier s'étendait jusqu'aux dunes avoisinant la mer. Devant chaque bataillon de cette première ligne marchaient en avant les mousquetaires. C'est la seule bataille, sur le continent, où j'aie vu employer les enfans perdus. Lorsque M. de Turenne s'avança, voyant que nous avions quelque infanterie dans les prairies, il prit le premier bataillon de droite de la seconde ligne, et le fit marcher dans ces prairies à la droite de sa cavalerie. Ce bataillon était commandé par M. de Montgommery, un de ses neveux. La seconde ligne d'infanterie était commandée de la

même manière que la première. Il y en avait trois Anglais et le reste Français.

Quant à la cavalerie, ils avaient entre leurs deux lignes d'infanterie cinq ou six escadrons, et leur aile droite s'avançait le long de la grande route, à l'endroit précisément au-dessous des dunes. Elle était commandée par le marquis de Créqui, lieutenant-général, et s'avançait sur un front aussi étendu que le permettait le terrain. Quelquefois il n'y avait de place que pour trois ou quatre escadrons. A la tête de cette cavalerie marchaient quatre pièces de campagne. L'aile gauche commandée par M. de Castelnau marchait le long de la mer avec des pièces de campagne. Plusieurs des petites frégates anglaises, ayant l'avantage de la marée, se tenaient aussi près du rivage qu'il leur était possible, et tiraient sur tout ce qu'elles pouvaient apercevoir de troupes espagnoles dans les dunes. L'armée française, dans cet ordre, continua d'avancer vers nous tandis que nous l'attendions dans nos positions.

Les premiers qui nous attaquèrent furent les Anglais commandés par le major général Morgan. Lockart, leur général, était, je ne sais pourquoi, avec M. de Castelnau, à la tête de l'aile gauche. Au moment où ils allaient charger, don Juan me fit prier de me rendre à notre aile droite, et de veiller particulièrement sur le point

où il voyait que s'avançaient les Anglais. J'y allai, ne prenant de troupes du milieu de la ligne où j'étais que ma compagnie des gardes et un détachement de cent hommes avec deux capitaines et un nombre d'officiers proportionné que je tirai de mon bataillon le plus voisin pour en renforcer les natifs Espagnols. Je les joignis au régiment de Boniface, contre lequel je jugeai que les Anglais feraient leur plus grand effort, et dont le poste était de la plus grande importance; car c'était de ce côté la plus élevée des dunes : elle s'avançait d'ailleurs un peu plus que les autres, et commandait toutes celles du voisinage.

Ce fut tout ce que j'eus le temps de faire avant que les Anglais commençassent l'attaque. Ils vinrent sur nous avec beaucoup de vigueur et de courage. Leur ardeur même fut telle que dans la marche ils dépassèrent les Français, et que si on eût saisi cet avantage, ils auraient payé cher leur imprudente bravoure; mais ceux qui pouvaient en profiter, ou n'y prirent pas garde, ou par quelque autre raison que je ne connais pas, négligèrent d'envoyer de la cavalerie les prendre en flanc. L'occasion fut manquée, et les Anglais vinrent sans être inquiétés exécuter leur charge.

Boniface était, comme je l'ai dit, posté sur la plus haute dune et la plus avancée sur ce point. La bataille commença donc par lui. Ce fut le régiment de Lockart qui chargea les Espagnols. Il

était commandé par le lieutenant-colonel Fenwich, qui, en arrivant au pied de la colline, et voyant qu'elle était escarpée et excessivement difficile à monter, ordonna à ses gens de faire halte et de prendre haleine pendant deux ou trois minutes afin d'être plus en état de gravir la hauteur et de bien faire leur devoir.

Tandis qu'ils se préparaient, leurs enfans perdus s'écartèrent à droite et à gauche pour laisser passer le gros du bataillon et se mirent à faire un feu continuel sur Boniface. Aussitôt que le bataillon fut en état de monter, il se mit en mouvement avec un grand cri auquel répondit toute l'infanterie; mais tandis que les Anglais grimpaient du mieux qu'ils pouvaient, le lieutenant-colonel tomba à moitié chemin atteint d'une balle au travers du corps. Cela n'empêcha pas le major nommé Hinton, et depuis capitaine dans le régiment d'Albemarle, de conduire en haut le bataillon, officiers et soldats; ils ne s'arrêtèrent pas jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la longueur de la pique. Là, malgré la résistance des Espagnols, malgré l'avantage du terrain et celui qu'ils avaient d'être frais et reposés, au lieu que les Anglais étaient presque épuisés d'avoir monté, ceux-ci emportèrent la hauteur et en chassèrent les autres, qui laissèrent morts sur le champ de bataille sept capitaines des onze qui servaient dans le ré-

giment, ainsi que Slaughter et Farrel, deux autres capitaines que je venais d'adjoindre à ces régimens et plusieurs officiers réformés qui composaient la plus grande partie de leurs postes de piquiers. Le terrain avait été si bien disputé que les Anglais, outre leur lieutenant-colonel, y perdirent plusieurs officiers et soldats.

Après ce premier succès, sitôt qu'ils se furent remis en marche et eurent repris haleine, ils commencèrent à descendre la dune : alors je m'avançai pour les charger à la tête de mes gardes et de ceux de don Juan; mais, lorsque je fus arrivé presque à la hauteur de la pique, je reconnus que la disposition du terrain ne permettait guère que je pusse espérer de les enfoncer. Cependant, résolu de le tenter, je les chargeai, mais inutilement; car, outre l'avantage du terrain, leur résistance fut telle, qu'ils me repoussèrent, et tout ce qui se trouvait à la tête de la troupe que je commandais fut tué ou blessé. Je l'aurais été sans la bonté de mes armes. Les principaux officiers de ma compagnie s'en tirèrent mieux que ceux de la compagnie de don Juan, car il n'y eut parmi eux de blessé que Charles Berkley, capitaine de mes gardes; et des autres, il n'y eut que le capitaine, le comte de Colmenar, qui revint sans blessure. Les soldats ne furent pas plus heureux. La perte tomba si rudement sur eux, que malgré tous mes efforts, il me fut

impossible de les rallier. Je réussis mieux avec mes gardes. Je parvins à rassembler tous ceux qui se trouvaient encore en état de service: il n'y en avait pas plus de quarante.

Quand j'eus rallié ce petit parti, j'allai vers les gens de Boniface. Don Juan d'abord, et ensuite le marquis de Caracena, s'étaient efforcés de les rallier; mais, ne pouvant en venir à bout, ils s'étaient retirés. En arrivant, il me fut d'abord impossible de les engager à tenir; mais, pendant que j'essayais sur eux mon autorité, j'aperçus un nommé Elvige, lieutenant du régiment du Roi, qui était venu avec le détachement de cent hommes que j'avais envoyé pour renforcer le bataillon de Boniface. Je lui demandai ce qu'étaient devenus les deux capitaines. Il me répondit qu'ils avaient été tués tous les deux, ainsi que la plupart de leurs soldats; qu'il était le seul officier du détachement qui ne fût pas blessé. Je lui ordonnai de demeurer avec moi et de rappeler ses gens pour les rassembler. Alors il leur cria que le duc était là, et ceux qui l'entendirent firent aussitôt volte-face et vinrent nous rejoindre. En même temps voyant le major du régiment espagnol, je l'appelai et lui dis qu'il devait engager ses gens à suivre l'exemple des Anglais, et que ce n'était pas la coutume des Espagnols de fuir quand les autres tenaient ferme. Le major leur ayant répété ce reproche, ils s'arrêtèrent et se remirent en

bon ordre. Le marquis de Caracena revint alors vers moi et me demanda pourquoi je ne chargeais pas l'ennemi à la tête de ma cavalerie. Je lui répondis que je l'avais déjà fait, et que j'avais été battu pour ma peine; mais j'ajoutai que, vu la position actuelle des ennemis, cela était impossible, et le lui fis voir de derrière la dune la plus voisine.

Le marquis se retira; et aussitôt après le régiment de Lockart, celui qui, comme je l'ai dit, venait de mettre notre cavalerie en déroute, commença à avancer non pas directement, mais en appuyant un peu sur la gauche. L'inégalité du terrain fit que nous nous perdîmes de vue, et nous nous trouvâmes séparés par une dune; en sorte qu'au moment où je venais de remettre en ordre le régiment de Boniface et le peu de cavalerie que j'avais avec moi, j'aperçus le bataillon anglais précisément à notre droite, à la même hauteur que nous, une dune seulement entre nous deux. Je fis volte-face du côté de la mer, et, marchant à la tête de mon infanterie, comme j'arrivais au sommet de la dune, je vis les Anglais qui la montaient de l'autre côté. Je me retirai alors de devant mon infanterie, et ordonnai au major, qui était avec moi à la tête du régiment de Boniface, de les charger de front, tandis que je les prendrais en flanc avec ma cavalerie.

Aussitôt me mettant à la tête des quarante gardes, je chargeai ce bataillon si heureusement, que je le rompis, lui tuai beaucoup de monde, et le chassai jusqu'au sommet de la dune la plus voisine de la mer. Quant au bataillon de Boniface, voyant que j'avais déjà rompu les Anglais, il ne chargea point; mais du haut de la dune où il se trouvait, voyant toute notre armée en déroute, il se dispersa et chacun chercha à se sauver comme il put : mais bien peu eurent ce bonheur.

C'est une chose à remarquer, que lorsque nous eûmes enfoncé ce bataillon et que nous y fûmes entrés, pas un seul homme ne demanda quartier ni ne jeta ses armes, mais tous se défendirent jusqu'au dernier moment; en sorte que nous courûmes autant de danger des coups de crosses de leurs mousquets que de la décharge qu'ils avaient faite sur nous. Un d'eux m'aurait infailliblement jeté à bas de mon cheval si je ne l'avais prévenu, au moment où il allait me décharger un coup de sa crosse, en l'étendant à terre d'un coup d'épée dans la figure.

Le duc de Glocester, qui durant toute cette journée m'avait secondé et avait combattu avec autant de bravoure que pas un de ses ancêtres, laissa échapper son épée, soit qu'elle eût sauté de sa main par l'effet d'un coup qu'il reçut ou d'un coup qu'il avait porté, je ne me rappelle pas bien lequel des deux. Un gentilhomme, nommé Ville-

neuve, écuyer du prince de Ligne, qui se trouvait près de lui, voyant cet accident, sauta en bas de son cheval, ramassa l'épée et la rendit à mon frère, qui, durant tout ce temps, se tint le pistolet à la main près de lui pour le garantir, jusqu'à ce qu'il fût remonté; mais aussitôt après ce gentilhomme reçut un coup de feu dans le corps. Cependant il fut assez heureux pour se retirer de la mêlée et guérir de sa blessure.

Aussitôt après cette charge, je fus obligé de me retirer le plus promptement qu'il me fut possible. Un escadron français, venant par le bord de la mer, était entré dans les dunes pendant que je chargeais, et était arrivé sur mon flanc; en sorte qu'il m'aurait infailliblement coupé, moi et mon petit détachement, s'il n'eût été chargé lui-même par le prince de Ligne. Le prince ne put les rompre, mais il les força de s'arrêter; je profitai de l'occasion pour passer, et le prince, après sa charge, s'échappa par une autre route.

En ce moment la cavalerie avait non-seulement taillé en pièces tout le régiment de Boniface, mais pris, dans leurs différens postes, tous les régimens des natifs d'Espagne. Les Anglais ne les chargèrent point comme ils auraient dû le faire en marchant directement sur eux; mais lorsqu'ils virent la résistance du régiment de Boniface, ils prirent tous la même route, marchant sur le flanc des Espagnols et tirant seulement des-

sus en passant sur la dune, à la suite du régiment de Lockart.

L'aile gauche avait en même temps sa rude part des malheurs de la journée. Les quatre pièces de campagne qui, comme je l'ai dit, s'étaient avancées le long de la grande route au dessous des dunes, avaient fait une terrible exécution parmi ceux de nos corps de cavalerie et d'infanterie qui se trouvaient devant elles. On plaça sur la prairie les gardes à pied, et à leur droite le régiment de la couronne, commandé par M. de Montgommery, et tiré par M. de Turenne de sa seconde ligne. Ils s'avancèrent sur trois petits bataillons que nous avions entre les dunes et le canal : ceux-ci ne firent qu'une faible résistance et prirent la fuite; alors la cavalerie française, commandée par M. de Créqui, lieutenant-général, s'avança devant l'infanterie sur un front aussi large que le pouvait permettre le terrain. La cavalerie du prince de Condé la chargea d'abord si vigoureusement, qu'elle fut obligée de se retirer de nouveau derrière l'infanterie; mais enfin, malgré tous les efforts du prince, comme il avait contre lui de la cavalerie et de l'infanterie, et avec lui seulement de la cavalerie, il fut enfin obligé de céder le terrain et de s'enfuir aussi vite que l'avaient fait les autres avant lui; mais ce ne fut qu'après avoir fait tout ce qu'il était possible de faire, soit comme général, soit comme soldat, à ce point même que

dans sa troisième charge il courut grand risque d'être fait prisonnier.

Venons maintenant à ce qui se passa à l'aile droite du prince de Condé sur les dunes situées entre son poste et celui des natifs Espagnols. Le régiment de Guiscarda, posté sur la dune voisine de la grande route par où s'avançait l'aile droite de la cavalerie française, n'attendit pas la charge des Suisses; mais, après avoir fait feu de trop loin, prit aussitôt la fuite. Les quatre bataillons suivans en firent autant. Aucun n'attendit la charge. Cette lâcheté et la défaite du régiment de Boniface jetèrent une telle épouvante dans notre cavalerie, rangée sur les dunes derrière l'infanterie, que la plus grande partie, surtout celle de seconde ligne, prit la fuite sans avoir été chargée, sans même avoir vu l'ennemi, bien que la plupart des officiers n'épargnassent aucun effort pour arrêter leurs soldats. Le petit nombre de ceux qui eurent le courage de tenir se battirent en gens d'honneur, comme on le verra en son lieu.

Après ces trois régimens dont je viens de parler, se trouvait le mien qui tint un peu plus long-temps que ses voisins de gauche; mais une voix, partie de derrière la ligne, ayant crié que l'infanterie n'avait plus qu'à se sauver, ce bataillon se rompit comme les autres, et les soldats, abandonnant leurs officiers, prirent tous la fuite. Le colonel Grace, dont le régiment était rangé derrière ceux-ci,

jugea qu'il était grand temps de songer à la retraite. Il s'éloigna en bon ordre en trois divisions, marchant d'un bon pas, maintenant une telle discipline et tenant ses hommes si bien ensemble, qu'il eut le bonheur de gagner à travers la grande route le canal de Furnes, le long duquel il se retira sans perdre un seul homme. Mon régiment n'eut pas une telle fortune. Quoique M. de Saint-Roc, à la tête de son régiment de cavalerie, eut chargé les gendarmes du cardinal, tué de sa main M. Dubourg qui les commandait et mis l'escadron en fuite, abandonné de ceux qui auraient dû le soutenir, et voyant d'autre cavalerie revenir sur lui à la charge, il fut forcé de chercher à s'échapper du mieux qu'il put. La cavalerie qu'il avait battue atteignit bientôt mon régiment; et, excepté milord Muskerry, qui fut assez heureux pour trouver par hasard un cheval, il ne s'en sauva pas un officier ni un soldat.

A peu près dans le même temps, un vieux colonel allemand, nommé Michel, chargea, à la tête de son régiment de cavalerie, le bataillon de Turenne, qui venait de descendre la colline sur laquelle avait été postée notre infanterie, mais il ne put jamais l'enfoncer. Le bataillon soutint sa charge en bon ordre, le tua, ainsi que la plus grande partie des officiers, et mit en fuite son régiment de cavalerie, sans avoir perdu qu'un seul homme, le lieutenant-colonel Betbesé, qui fut

tué à la tête des piquiers d'un coup de pistolet. Excepté ces deux régimens, je ne sache pas qu'auçun corps de cavalerie espagnol ait fait son devoir dans cette bataille, ou, s'il y en a eu d'autre, cela n'est pas venu à ma connaissance.

Il faut maintenant reprendre d'un peu plus haut pour rendre compte de ce qui m'arriva. Après avoir chargé et enfoncé le régiment anglais, je pensai qu'il était raisonnable de songer à me mettre en sûreté, car la cavalerie française m'entourait de tous côtés, et aucun de mes gens ne tenait plus; mais ne sachant pas ce qui s'était passé à l'aile gauche, où était le prince de Condé, je résolus d'abord d'y aller pour connaître l'état de nos affaires. Il ne restait pas autour de moi plus de vingt chevaux; le reste de mes gardes et mon lieutenant m'avaient quitté au moment où je m'étais retiré du milieu des Anglais. Ce fut là, en grande partie, ce qui me sauva; car, avec ce que j'avais de monde, j'étais en état de faire tête à tout ce que je pourrais rencontrer d'hommes éparpillés et séparés de leurs corps, et je n'en avais pas assez pour attirer à ma poursuite une troupe considérable. Il arriva même que les ennemis nous prirent pour être des leurs: comme je m'en allais je vis cinq ou six de leurs cavaliers tomber sur un de mes officiers, le lieutenant Victor, depuis capitaine à Tanger. Les prenant moi-même pour des cavaliers à nous, je leur

criai en français de le laisser, que c'était un de nos Anglais. Ils le relâchèrent donc, lui rendirent son épée qu'ils lui avaient ôtée, et se retirèrent, me prenant pour un de leurs officiers. Eux et moi demeurâmes dans notre erreur, et je ne fus détrompé qu'ensuite, lorsque le lieutenant Victor m'apprit ce qui en était.

Je continuai ma route et trouvai moyen de passer au travers des Français, au trot et en bon ordre : je rejoignis le colonel Grace et son régiment avant qu'ils fussent sortis des dunes. Je passai près des régimens de Picardie et de Turenne, qui étaient déjà sur le terrain où nos gens avaient campé la nuit précédente. En arrivant au grand chemin qui passe sous les dunes, je trouvai le prince de Condé qui venait d'être battu dans sa charge, et obligé de s'enfuir avec ses gens, et, comme je l'ai dit, en grand danger d'être pris. La foule était très-grande dans le village de Zudcote, à travers lequel passait la grande route. Comme l'ennemi nous poursuivait très-vivement, je n'eus pas d'autre moyen, pour éviter d'être pris, que de me dégager de la presse et de prendre une autre route autour du village, que je laissai à ma droite. Ce qui prouve combien je l'échappai de peu, c'est qu'un colonel des troupes du prince de Condé, nommé Morieul, que je rencontrai en sortant des dunes, et qui ne prit pas comme moi le chemin autour du village, mais s'était mêlé

dans la foule, tomba, aussitôt que nous fûmes séparés, au pouvoir des ennemis. Quant à moi, je regagnai sans accident la grande route de l'autre côté du village. Don Juan, le prince de Condé, le marquis de Caracena et d'autres étaient déjà arrivés : quelques momens après nous fûmes obligés de nous arrêter et de faire volte-face à l'ennemi, pour donner à don Juan le temps de changer de cheval; le sien, par je ne sais quel accident, était devenu boiteux. Lorsqu'il fut remonté, nous donnâmes des éperons et ne nous arrêtâmes plus que l'ennemi ne se fût lassé de nous poursuivre.

Je ne me permettrai pas de donner un compte détaillé des actions de nos officiers généraux durant cette journée, n'ayant pas reçu, à cet égard, de renseignemens assez particuliers; mais j'ai su en gros que tous, excepté don Estevan de Gamarra, s'étaient conduits avec beaucoup de bravoure, et avaient tellement payé de leur personne, qu'ils avaient couru les plus grands dangers. J'ai déjà dit ce qui nous était arrivé au prince de Condé et à moi; et quant à don Juan, je sais qu'il demeura si long-temps sur le champ de bataille, qu'il courut grand risque d'être fait prisonnier. Pour le marquis de Caracena, on ne saurait en être plus près qu'il ne le fut; car, comme il était encore dans les dunes, un cavalier ennemi saisit la bride de son cheval; le

marquis n'avait à la main que sa canne, il lui en donna un si grand coup sur la figure qu'il l'étourdit; en sorte que l'autre lâcha la bride et que le marquis prit ce moment pour s'échapper. J'ai déjà parlé de la belle charge qu'avait faite le prince de Ligne, mais je n'ai pas su certainement de quelle manière il s'était sauvé. Quant à don Estevan de Gamarra, qui commandait en qualité de mestre-de-camp général, et était à la tête de l'infanterie, il se sauva des premiers, et courut, sans s'arrêter, jusqu'à Nieuport.

Je n'ai point encore parlé du bataillon composé du régiment du Roi et de celui du comte de Bristol : ce serait faire grand tort au premier que de s'en taire. Ces deux régimens étaient postés, comme je l'ai dit, après les natifs espagnols. Le premier, quoiqu'il vît tout en déroute à sa droite et à sa gauche, continua de tenir ferme; car il était entièrement composé d'Anglais. Celui de milord Bristol, tout entier Irlandais, s'enfuit quand il vit autour de lui tous les nôtres battus. Les officiers essayèrent vainement de le retenir, mais, voyant leurs efforts inutiles, s'enfuirent aussi par compagnie, excepté le capitaine Stroud, gentilhomme anglais, lieutenant-capitaine dans ce régiment, qui alla se rejoindre à ses compatriotes du régiment du Roi et se mit à leur tête. La fuite des Irlandais ne fut pas le seul découragement qu'eussent à vaincre les Anglais; car, même

auparavant, leur lieutenant-colonel et leur major les avaient abandonnés, le premier sous prétexte d'aller chercher les ordres, l'autre pour quelque cause qui ne lui faisait pas plus d'honneur. Le lieutenant-colonel fut payé de cette conduite comme il le méritait. Quelques cavaliers français écartés, qui avaient déjà gagné le derrière de son régiment, le rencontrèrent et tirèrent sur lui. Une balle lui entra un peu au-dessous de l'œil et ressortit derrière le cou; il eut grand'peine à échapper de cette blessure. Il fut aussi démonté. Un de mes gardes, le seul de tous qui se fût mal conduit dans cette affaire, et qui n'était pas Anglais, le trouva en cet état et l'aida à en sortir.

Rien de tout cela n'ébranla le courage du régiment du Roi. Chacun demeura ferme à son poste, bien qu'ils se vissent déborder à la gauche par la ligne française, à la droite par les Anglais de Cromwell : enfin la seconde ligne avança sur eux. Ce fut le régiment de Rambure qui vint pour les charger, le colonel à la tête. C'était ce colonel qui commandait la ligne. Voyant toutes nos troupes en déroute, excepté ce seul petit corps, il s'avança, de sa personne, un peu au devant de ses gens pour leur offrir quartier. Les Anglais répondirent qu'ils avaient été postés en ce lieu par le duc, et étaient déterminés à y tenir aussi longtemps qu'il leur serait possible. Le colonel leur dit qu'il sérait tout-à-fait inutile de tenir, puis-

que leur armée tout entière était en fuite, et qu'il ne restait personne sur le champ de bataille. Ils répliquèrent que ce n'était point un ennemi qu'ils devaient en croire. Alors il leur offrit, s'ils voulaient leur donner un ou deux officiers, de les conduire lui-même sur une des dunes placées derrière eux, et d'où ils pourraient reconnaître qu'il leur avait dit la vérité. Ils envoyèrent donc deux officiers, le capitaine Thomas Cooke et Aston. Le colonel les conduisit, comme il leur avait promis, sur la dune, d'où il leur fut aisé de voir que de toute notre armée il ne restait plus qu'eux sur le champ de bataille. Ensuite il les ramena vers leurs gens. Alors les Anglais lui dirent que s'il voulait promettre qu'on ne les remettrait pas entre les mains du gouvernement anglais, qu'ils ne seraient point dépouillés, et qu'on ne fouillerait pas dans leurs poches, ils mettraient bas les armes et se rendraient leurs prisonniers. Il y consentit sur-le-champ, et leur donna sa parole pour sûreté. Ils se rendirent donc, et on leur tint exactement ce qu'on leur avait promis. Ainsi, par l'effet de leur honorable conduite, ils furent beaucoup plus heureux que ceux qui les avaient abandonnés, dont la plupart furent tués, et le reste pris et dépouillé.

Après avoir, le mieux que je l'ai pu, rendu compte de cette affaire, il ne me reste plus qu'à dire quelque chose du nombre des morts des

deux côtés, et des prisonniers. Nous n'eûmes pas plus de quatre cents hommes de tués : on y compta un Français, le comte de Lamotterie; et parmi les Espagnols le colonel Michel, la plupart des capitaines du régiment de Boniface, un du régiment de Seralvo, un autre de Gomez, et don Francisco Romero, gouverneur des deux compagnies des Gardes, avec deux ou trois de ses officiers. Parmi ceux que je commandais, nous eûmes trois capitaines tués, Slaughter, capitaine du régiment du Roi, du mien...., et Farell de celui du lord Bristol, sans compter quelques lieutenans ou enseignes et deux brigadiers de ma compagnie des Gardes. Je ne me rappelle pas que, des troupes du prince de Condé, il ait péri un seul homme de qualité, si ce n'est le comte de Meille, lieutenant-général, et un petit nombre de capitaines. Des officiers espagnols, furent pris le marquis de Seralvo, Risbourg, Conflans, Belleveder, le prince de Robec, don Antonio de Cordoue, don Juan de Tolède, don Joseph Manriquez, don Louis de Zuniga, le baron de Limbeck, Darchem, Baynes, tous les colonels, tant de cavalerie que d'infanterie, et M. de Montmorency, capitaine des gardes du prince de Ligne. La plupart, abandonnés de leurs soldats, furent pris parce qu'ils ne voulurent pas s'enfuir aussi vite qu'eux. Je ne saurais dire ce qu'on prit de capitaines et d'autres officiers inférieurs. Je sais

seulement que des régimens d'infanterie natifs espagnols, il en échappa peu ou point, parce qu'ils se conduisirent en gens d'honneur. Quant à la cavalerie espagnole, le nombre des capitaines et officiers inférieurs faits prisonniers ne fut point à comparer à ce que je perdis dans mon corps. Tous les officiers de mon régiment furent pris, à l'exception de lord Muskerry qui le commandait; il n'échappa pas une vingtaine de soldats. Le régiment du Roi fut pris entièrement. Le régiment du comte de Bristol fut traité comme le mien. Il n'en revint guère ou pas du tout; mais on ne lui prit que cinq ou six de ses gardes. Quant aux officiers généraux qui commandaient sous le prince de Condé, MM. de Coligny et de Bouteville, tous deux lieutenans généraux, furent faits prisonniers ainsi que M. de Meille, qui mourut de ses blessures, et M. Des Roches, capitaine des gardes du prince. Il ne perdit pas beaucoup de ses gens de pied qui firent mal leur devoir de soldats; et, se trouvant près du canal, eurent de grandes facilités pour s'échapper. Sa cavalerie, bien qu'elle se fût comportée vaillamment, ne fut pas si maltraitée que la cavalerie espagnole et ne perdit pas un seul colonel.

Je n'ai pas su certainement ce qui périt du côté des ennemis : tout ce que je puis dire, c'est que leur perte fut peu considérable quant au nombre et à la qualité; car je n'ai jamais entendu

nommer parmi les Français que M. de la Berge qui avait été capitaine des gardes de M. de Turenne et était alors major général de l'infanterie, ce qui est un peu moins que lieutenant général et maréchal de camp; M. de Betbesé, lieutenant colonel du régiment d'infanterie de M. de Turenne, et Dubourg, lieutenant des gendarmes du cardinal. Des Anglais envoyés par Cromwell, furent tués Fenwich, lieutenant colonel du régiment de Lockart, deux capitaines, quatre lieutenans et quatre enseignes. Il y eut environ cent soldats anglais tués et blessés, le major du régiment de Lockart, deux capitaines et quelques lieutenans et enseignes.

Quant au bagage et aux canons, nous n'en avions point à perdre. Notre artillerie, par bonheur, n'était point arrivée et notre bagage avait été laissé à Furnes où nous allâmes rallier les débris de notre armée.

Je ne dois pas oublier ici ce que fit pour moi M. de Gadagne, lieutenant général dans l'armée française où il commandait ce jour-là l'infanterie. Après la déroute totale de notre armée et lorsqu'il ne restait plus aucun des nôtres sur le champ de bataille, on lui dit que j'avais été pris par les Anglais. Alors il prit avec lui deux ou trois escadrons français dont les capitaines étaient de ses amis particuliers, et, traversant à leur tête le champ de bataille, vint à l'endroit où se trou-

vaient alors les Anglais, déterminé, si j'avais eu ce malheur, à me tirer par force de leurs mains; mais trouvant, après s'être informé avec soin parmi eux, que ce n'était qu'un faux bruit, il s'en retourna très-joyeux à son poste.

Lorsque nous arrivâmes à Furnes, et durant quelques jours après la bataille, notre perte parut d'abord plus considérable qu'elle ne se trouva l'être en définitif; car la plupart de nos officiers d'infanterie, aussi bien que les soldats, revinrent l'un après l'autre. Les uns s'étaient échappés des mains de l'ennemi, les autres, et particulièrement les officiers, s'étaient rachetés pour un peu d'argent de ceux qui les avaient pris. De ce nombre fut don Antonio de Cordoue, ainsi que quelques autres colonels et personnes de marque; en sorte que, lorsque nous partîmes pour Nieuport, vers le 26 du mois, tous nos régimens d'infanterie, excepté celui du Roi et des natifs Espagnols, étaient presque aussi complets qu'avant la bataille.

M. de Turenne, après nous avoir défaits, rentra dans ses lignes et continua le siége de Dunkerque, qu'on lui rendit quelque temps après. Il ne l'eût pas eu sitôt, si le marquis de Leyde, le gouverneur de la ville, n'eût été atteint d'une blessure dont il mourut peu de jours après.

Ce fut le 26 environ que nous apprîmes à Furnes que la ville était rendue et que nous nous retirâmes sur Nieuport. En y arrivant, nous eûmes

une autre junte pour consulter sur ce que nous avions à faire actuellement que Dunkerque était tombé au pouvoir de l'ennemi. Don Juan proposa de poster notre armée le long du canal entre Nieuport et Dixmude, et d'essayer de le défendre. Quelques uns de ceux qui parlèrent après lui furent de son avis, et les autres ne s'y opposèrent pas directement ; mais, quand ce fut mon tour à parler, je me déclarai contre cette proposition, et donnai pour raison que nous n'avions pas une infanterie assez nombreuse pour tenter de défendre ce poste contre une armée victorieuse, tandis que la nôtre était abattue de sa défaite. Je priai que l'on considérât le déplorable état où nous serions réduits si l'ennemi venait à forcer le passage; qu'il serait trop tard alors pour essayer de conserver nos grandes villes et peut-être impossible d'y réussir; que l'ennemi serait maître d'attaquer à son choix et même de prendre celles qui lui plairait : à quoi il fallait ajouter toutes les chances malheureuses et inconnues qui pouvaient résulter d'une aussi hasardeuse tentative.

A ces raisonnemens, j'en ajoutai d'autres encore et proposai de diviser notre armée, pour la distribuer, selon que nous le jugerions le plus utile, dans les grandes places de cette portion du pays où nous nous trouvions alors, et dont il fallait prendre un soin particulier, parce qu'il était

probable qu'elles seraient bientôt assiégées ; que lorsque nous les aurions mises ainsi en état de défense, quelle que fût celle de ces places qu'on vînt attaquer, elle pourrait résister avec vigueur ou du moins se défendre si long-temps, que le siége terminé, il serait trop tard pour en entreprendre un autre ; que, pendant ce temps, nous aurions le loisir de rassembler le reste de nos troupes et d'épier l'occasion favorable d'entreprendre quelque chose contre l'ennemi.

Sur cette proposition, on remit toute l'affaire en discussion et on résolut enfin de partager notre armée. Je fus laissé, par le marquis de Caracena, dans Nieuport, la première place qu'on pensait que les ennemis viendraient assiéger. Nous avions environ deux mille hommes d'infanterie et autant de chevaux. Le prince de Condé se rendit à Ostende avec un corps de troupes suffisant pour la défense de cette forte place. Don Juan entra dans Bruges avec quelque cavalerie et un corps considérable d'infanterie, et le prince de Ligne dans Ypres avec le reste. En sortant de la junte, le prince de Condé me demanda comment je m'étais hasardé à contredire don Juan ainsi que je l'avait fait. C'est que je n'ai pas envie, lui dis-je, que nous soyons obligés de nous sauver encore comme nous venons de le faire devant Dunkerque.

Les troupes se mirent en marche le même jour

pour se rendre aux différens postes qu'on leur avait assignés.

Peu de jours après, M. de Turenne arriva avec le gros de l'armée française à Dixmude, et le marquis de Créqui vint avec l'avant-garde camper à un peu plus de portée de canon de Nieuport, entre cette place et Dixmude, dans l'intention de passer le lendemain le canal qui va de Nieuport à Ostende, et de nous ôter toute communication avec cette place. L'armée devait alors venir nous assiéger; mais le lendemain matin M. de Turenne, comme il allait se mettre en marche, reçut du cardinal l'ordre de ne pas attaquer ni tenter aucune autre entreprise jusqu'à ce qu'il eût reçu de nouvelles instructions, attendu que le Roi son maître venait de tomber très-dangereusement malade à Calais. Cet accident nous sauva un siége, et, comme on pouvait le croire alors, le danger d'être pris : car telle était la négligence des Espagnols, qu'au moment où le marquis de Créqui vint camper dans notre voisinage, nous n'avions pas de munitions pour quinze jours. Ainsi, malgré la force de notre garnison, nous ne pensions pas pouvoir défendre long-temps la ville.

Cependant, un ou deux jours après, nous reçûmes d'Ostende une abondante provision de poudre et de plomb; en sorte que dans le fait si nous eussions été attaqués, nous étions en état

de nous bien défendre. Pour y mieux réussir encore, nous entreprîmes une nouvelle contrescarpe, cinq demi-lunes, et construisîmes de l'autre côté du canal une langue de serpent qui enfermait tous les anciens dehors. Tout cela fut fini dans l'espace de huit jours. Après quoi nous lâchâmes les écluses pour inonder le pays autour de nous; mais cela n'eut pas l'effet que nous en attendions, parce que le terrain qui environne la ville se trouva plus élevé que nous ne l'avions cru. Cependant ce ne fut pas sans utilité.

Le gros de l'armée française demeura à Dixmude, et M. de Créqui à portée de canon de la place tout le temps que la fièvre du Roi donna des inquiétudes pour sa vie. Dans les intervalles nos généraux se réunirent à Planquendal, village situé sur le canal entre Bruges et Nieuport. On résolut dans cette conférence qu'aussitôt que l'armée française s'éloignerait de Dixmude, don Juan, le prince de Condé et le marquis de Caracena réuniraient à Bruges tout ce qu'ils pourraient retirer des autres villes où ils avaient distribué leur armée, et en formeraient un corps à la tête duquel ils observeraient tous les mouvemens de M. de Turenne. Je fus chargé de demeurer à Nieuport avec un autre corps de troupes moins considérable que le premier, et de veiller comme je le pourrais à la sûreté de cette place, d'Ostende et de Bruges. Comme je retournais à Nieuport,

après cette conférence, avec le marquis de Caracena, nous eûmes une chaude alerte qui nous obligea de mettre nos chevaux au trot pendant deux ou trois milles, de peur qu'on ne nous coupât le chemin de cette ville avant que nous eussions pu l'atteindre. L'alarme venait de ce que M. de Varennes, lieutenant-général de l'armée française, était venu au bord du canal pour le reconnaître, et l'avait fait passer à quelques uns de ses cavaliers. Peu après, le gros de l'armée française quitta Dixmude, mais laissant M. de Créqui avec les troupes qu'il commandait campé dans la position qu'il avait prise. Le marquis de Caracena l'ayant appris, sortit de Nieuport comme il avait été convenu à la dernière conférence, prenant avec lui quelques escadrons et ceux des fantassins natifs d'Espagne, qui, après avoir été faits prisonniers à la dernière bataille, s'étaient sauvés ou rachetés des mains de l'ennemi, et marcha à leur tête au rendez-vous indiqué pour s'y réunir à don Juan et au prince de Condé.

Il serait sans intérêt de rapporter ici toutes les petites escarmouches qui se passèrent entre nos postes et ceux de M. de Créqui; les petits stratagèmes que nous mîmes mutuellement en usage pour prendre ou chasser nos gardes avancés de cavalerie et d'infanterie que nous étions obligés de tenir à portée de mousquet les uns des autres. Il se passait à peine un jour sans quel-

que affaire, mais il n'y en eut pas d'assez considérable pour mériter d'être rapportée.

Assez peu de jours après le départ du marquis de Caracena, M. de Créqui s'éloigna de notre voisinage pour aller joindre M. de Turenne à... (1); et sans un accident, il est probable qu'il ne se serait pas retiré si tranquillement qu'il le fit. Vers midi, mes postes avancés m'avaient donné avis que l'ennemi se préparait à s'éloigner, et que son bagage commençait déjà à sortir du camp. J'allai aussitôt pour reconnaître par moi-même la vérité de ce rapport et donner ordre en même temps qu'un détachement de six cents hommes d'infanterie tiré de chaque régiment vînt me trouver aussi promptement qu'il serait possible. J'ordonnai aussi à la cavalerie de se préparer en toute diligence et de se rendre dans la contrescarpe du côté de la ville le plus proche de l'ennemi. Je voulais voir ce que je pourrais tenter sur son arrière-garde pendant sa retraite. Arrivé dans les ouvrages extérieurs, je trouvai que l'avis était véritable, et que non-seulement le bagage était déjà parti, mais que les troupes

(1) M. de Turenne était à Dixmude, « et fit marcher « M. le marquis de Créqui avec son corps qui était proche « de Nieuport à la Fintelle, pour se tenir à la tête de « l'armée de l'ennemi qui était à Poperingue. » (*Mémoires sur la vie de Turenne.*)

(*Note de l'Editeur.*)

même commençaient à se mettre en marche. Je renvoyai donc pour hâter le détachement d'infanterie, et lui faire dire, ainsi qu'à ma compagnie des gardes et à deux ou trois autres escadrons, de venir me trouver sur-le-champ. La cavalerie vint et non pas l'infanterie ; elle tarda si long-temps, qu'avant qu'elle arrivât l'ennemi s'était tellement éloigné de la ville, qu'il ne me parut pas prudent de rien entreprendre contre lui. Il ne se passa donc rien qu'une légère escarmouche entre quelques soldats d'infanterie isolés tant d'une part que de l'autre, et une charge de cavalerie que quelques uns de nos volontaires firent sans ordre sur un petit parti de cavalerie ennemie qui couvrait l'arrière-garde sur la chaussée. Un hardi petit page à moi y alla de si bon cœur qu'il se fit prendre.

Cette lenteur de l'infanterie, qui m'empêcha d'exécuter mon projet, avait eu pour cause le malheur arrivé à un petit bâtiment qui, ayant échoué avant le jour sur la côte tout près de la ville, au moment de la haute marée, s'y était perdu, de manière que lorsque la mer se fut retirée, il demeura à sec sur le sable. Nos gens allèrent aussitôt pour le piller ; et, comme il était chargé de vin et d'eau-de-vie, la plupart des fantassins s'enivrèrent si bien que lorsque l'ordre arriva de prendre les armes, il ne fut pas possible aux officiers de les retirer de là et de

les rassembler assez à temps pour arriver à l'endroit où je les attendais.

Je ne donnerai point de détails sur ce qui s'est passé dans le reste de la campagne, attendu que je n'y étais pas. Je dirai seulement, en peu de mots, que le corps qui était auprès d'Ypres, sous les ordres du comte de Ligne, fut défait par M. de Turenne, qui tomba sur ce corps à la tête de son avant-garde près de Graves, où l'on ne s'attendait pas à le trouver, le tailla en pièces, le suivit à Ypres, qu'il assiégea et prit en peu de jours, marcha de là à Oudenarde, place située sur l'Escaut, très-importante, mais alors peu forte. Il y laissa une forte garnison ainsi que dans la ville de Deynse, et dans la plupart des places sur la Lys. Cet échec du prince de Ligne fut encore plus funeste aux Espagnols que ne l'avait été notre défaite de Dunkerque, car sans cela il est probable que le temps qu'avaient été obligés de perdre les Français pendant la maladie de leur Roi à Calais les aurait empêchés de faire autre chose durant le reste de cette campagne que de prendre Gravelines. Mais cette nouvelle défaite les mit en état de prendre plusieurs villes qu'autrement ils n'auraient pas osé attaquer. J'en parle avec connaissance de cause, l'ayant appris depuis d'une personne bien informée.

Pour revenir à Nieuport, où j'étais peu de temps après que le marquis de Créqui eut quitté

les environs, M. de Turenne ayant marché vers Thielt, je rassemblai tout ce qui me restait de troupes et me portai sur le faubourg de Bruges, gouvernant mes mouvemens d'après les avis que je recevais de ceux des ennemis, et me tenant toujours derrière un des canaux afin d'éviter d'être obligé de combattre à inégalité de forces et de m'exposer à quelque échec. J'eus soin aussi que l'ennemi ne pût me couper la communication avec aucune des villes qui m'étaient particulièrement confiées.

Le 16 septembre, je retournai à Nieuport, où je reçus l'agréable nouvelle de la mort de Cromwell. Je la fis savoir aussitôt à don Juan, priant en même temps d'envoyer quelqu'un pour me remplacer dans mon commandement, attendu que ce changement arrivé dans les affaires d'Angleterre m'obligeait à me rendre sur-le-champ à Bruxelles auprès du Roi mon frère. Don Juan envoya pour me relever M. de Marsin, qui arriva à Nieuport le 21 septembre. Je me rendis aussitôt en toute diligence à Bruxelles, et ne retournai plus à l'armée, l'année étant trop avancée lorsque je quittai le Roi pour que ma présence y fût nécessaire. Quand l'armée française fut retournée en France, et nos troupes distribuées dans nos quartiers d'hiver, je me rendis à Bréda, auprès de la princesse ma sœur, et y demeurai quelque temps.

Ici se termine le compte rendu par Son Altesse royale de la campagne de 1658, la dernière qu'il fit au service de l'Espagne.

FIN DU PREMIER VOLUME.

